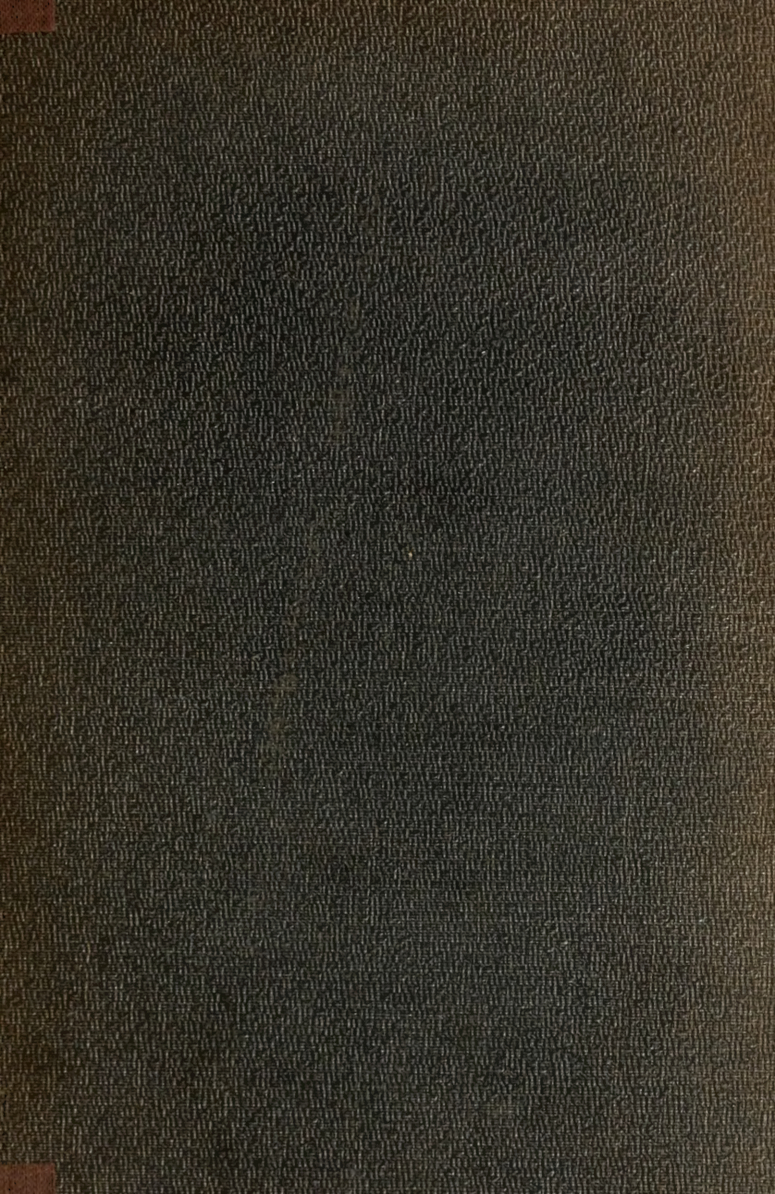
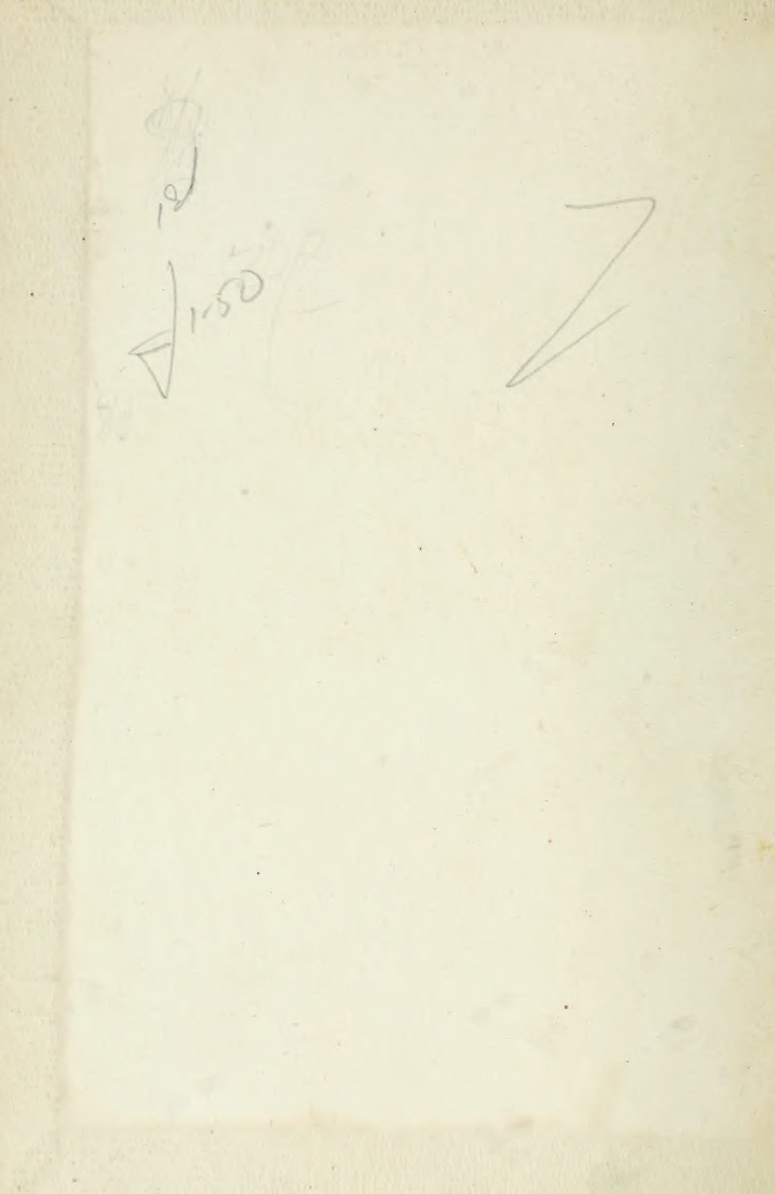




~~[illegible]~~

10/7/95

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EDGAR QUINET

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EDGAR QUINET

PROMÉTHÉE. — NAPOLÉON

LES ESCLAVES

PARIS
PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE SEINE, 18

1857

PROMÉTHÉE

A MA MÈRE

LES FAUTES DE CE LIVRE SONT A MOI.

S'IL RENFERME UNE PENSÉE DROITE, ET L'ESPÉRANCE D'UN MONDE MEILLEUR,

C'EST A VOUS QUE JE LES DOIS.

AVERTISSEMENT

Les ouvrages d'imagination que cette édition réunit pour la première fois sont : Ahasvérus, Prométhée, Napoléon, les Esclaves. Au milieu du triomphe incontesté de la poésie contemporaine, il m'a semblé qu'il reste des routes encore nouvelles à parcourir.

Qui peut songer à composer des odes après Lamartine et Victor Hugo, des chansons après Béranger ? La postérité ne surpassera pas ce qui a été fait de nos jours dans l'ode, dans la méditation poétique, la chanson, le roman en vers et les pièces détachées. En toutes ces choses, la palme a été cueillie.

Mais les inventions épiques, les compositions de longue haleine qui embrassent l'humanité, le style héroïque manquent encore à la littérature française contemporaine. Les étrangers répètent aujourd'hui le mot du siècle dernier, « que les Français n'ont pas la tète épique. »

J'ai osé tenter de donner un démenti à ce jugement porté d'avance. J'ai voulu gravir des sommets encore déserts. Que cette témérité ne me soit pas imputée à orgueil !

Je suis entré dans la seule voie qui ne fût pas encore occupée souverainement chez nous et marquée par des monuments achevés. Car il ne faut pas prétendre que les inventions épiques où le monde entier est contenu répugnent à l'esprit de notre temps et qu'il serait incapable d'en supporter le fardeau. La Messiade, Obéron, les deux Faust en Allemagne, Child-Harold, don Juan, Manfred, Caïn en Angleterre, les Aïeux, Conrad en Pologne, ont assez montré qu'il y a une ample matière à la poésie moderne en dehors du cercle de la poésie lyrique où la couronne a été décernée.

Quel que soit donc le jugement que l'on porte sur les conceptions que je réunis aujourd'hui, je persiste à dire : C'est de ce côté qu'est la terre nouvelle encore inoccupée! c'est là qu'est la gloire possible encore après le triomphe remporté dans tous les autres genres d'écrire! Puisse un meilleur que moi donner ce dernier sommet à la poésie et à l'imagination française!

E. QUINET.

Thoune, 12 août 1857.

Si la conception d'un ouvrage d'art est, en quelque sorte, indépendante de la volonté de l'auteur, il ne s'ensuit pas que le statuaire, le peintre, le musicien, le poëte, soient condamnés à ignorer à jamais les principes auxquels ils se sont conformés, souvent à leur insu. Quand leur œuvre est achevée, la réflexion ne peut-elle se montrer chez eux après l'inspiration? Dans les affections de l'âme les plus involontaires, il arrive un moment où, après y avoir cédé, on est libre de les examiner pour les condamner ou pour les absoudre. Pourquoi ce qui est possible dans les passions du cœur ne le serait-il pas dans les passions de l'intelligence?

Si c'est le contraire qui est vrai, je dois ici justifier d'abord le titre de cet ouvrage. Dans un temps où les sujets tirés de l'antiquité sont livrés à un discrédit presque universel, comment oser représenter à des lecteurs sensés les dieux usés de l'Olympe? N'est-ce pas se condamner soi-même, et par plaisir, à un juste abandon? Je pourrais dire à cet égard que la connaissance des sociétés anciennes ayant été transformée par diverses découvertes, ou par des interprétations plus profondes, c'est, en quelque sorte, une antiquité nouvelle qui s'offre à l'imagination des hommes de nos jours. Le passé s'agrandit sans mesure. Toutes les histoires sont refaites, tous les siècles sont étudiés et restaurés. Pendant ce temps-là, faut-il que la poésie, obéissant seule à un instinct contraire, circonscrive de plus en plus son objet? La figure de l'humanité qui se complète et s'accroît chaque jour dans l'histoire, ne doit-elle se montrer, dans l'art, que par fragments? Supposez que nous nous fermions l'école de l'antiquité au mo-

ment même où nous aurions peut-être le plus besoin d'y puiser quelque règle certaine, la même interdiction menace de bien près les souvenirs du moyen âge. Après le moyen âge, j'ai vu le dix-septième siècle et le dix-huitième répudiés l'un après l'autre par des raisons semblables. Dans cette voie, où s'arrêter? D'exclusion en exclusion, nos sympathies se trouveraient bientôt bornées à l'heure présente; et sans aliment, sans espace pour se développer, obligé de se consumer sur d'imperceptibles objets, l'art ne manquerait pas de s'éteindre et de périr dans le vide. C'est la voie opposée que toutes les inductions nous conseillent de suivre. Placé comme au dénoûment des traditions universelles, lié par des rapports connus avec tous les temps de l'histoire, l'homme de nos jours tient, pour ainsi dire, dans sa main, la trame entière du passé; au lieu de se diminuer volontairement et de se renfermer dans un passé d'un jour, il faut donc travailler à s'étendre et à s'accroître avec la tradition. Les temps ne sont plus divisés par des autels intolérants. L'unité de la civilisation est devenue un des dogmes du monde. Un seul Dieu, présent dans chaque moment de l'histoire, rassemble en une même famille les peuples frères que des années rapides séparent seulement les uns des autres : ceci établi, n'est-ce pas le temps de répéter avec plus de foi que jamais, le mot du théâtre romain :

Je suis homme; rien d'humain ne me semble étranger !

Cette raison est générale; il en est une autre particulière au sujet de cet ouvrage. S'il est, en effet, permis aux modernes de traiter des sujets antiques, assurément c'est lorsque ces sujets n'ont trouvé d'explication et de dénoûment véritable que dans les révolutions et dans le génie des sociétés modernes. Or, il en est plusieurs de ce genre. Prométhée est le plus frappant de tous. Il suffit de se rappeler les principaux traits de la tradition du Caucase; on se convaincra que c'est là une des énigmes de la poésie païenne, qui n'ont été résolues que par l'esprit du christianisme.

Prométhée s'est révolté contre le pouvoir des Dieux établis ; il a créé l'humanité malgré eux ; il leur a dérobé le feu sacré. Les divinités païennes l'enchaînent, sans le soumettre. Sur le Caucase, il prophétise leur chute ; il attend le Dieu nouveau qui, en les renversant, viendra le délivrer. D'autre part, au nom du culte menacé, Jupiter fait serment que le blasphémateur restera à jamais enchaîné sur le rocher. Entre ces serments opposés, entre le prophète de l'avenir et le Dieu du passé, quelle conciliation présentait le paganisme? Aucune. Tant que la famille des Olympiens n'est point renversée, d'où peut venir le salut de celui qui la renie? Il faudrait, pour la délivrance de Prométhée, qu'il abjurât sa prophétie, ou que Jupiter démentît sa divinité ; c'est-à-dire, que l'un ou l'autre de ces caractères cessât d'être ce qu'il est en effet. Tant que le Dieu nouveau ne paraît pas, le supplice du Caucase n'a aucune raison de finir ; le Christ, en détruisant Jupiter, est le seul rédempteur possible de Prométhée.

Entraînés par la nécessité de clore la tradition, les anciens avaient pourtant délivré le Titan. Eschyle, Sophocle, et probablement Euripide, avaient chacun tiré un drame de ce sujet. Personne ne doutera que le génie de ces grands maîtres ne fût empreint dans ces ouvrages : ils maîtrisèrent, par la volonté, les contradictions qui naissaient du fond même de la fable. D'une tragédie insoluble dans le système du paganisme, ils firent sortir des prodiges d'art. Mais ces prodiges mêmes ne changèrent point la nature des choses. Le poëte triompha du sujet ; le sujet resta ce qu'il était, incomplet, énigmatique ; encore pourrait-on croire que les dénoùments inventés par ces grands hommes n'égalèrent ni la beauté ni le naturel de leurs autres drames, puisque non-seulement la postérité ne les a pas conservés, mais que les critiques et les scoliastes y ont fait de si rares allusions. Strabon a conservé une vingtaine de vers de la pièce d'Eschyle ; il n'en reste aucun de celle de Sophocle ni de celle d'Euripide.

Veut-on voir de plus près les difficultés que j'indique ici? il faut considérer les bas-reliefs dans lesquels cette partie du sujet

est traitée. Prométhée est en effet délivré par Hercule; mais ce Prométhée, repentant, découragé, qui se dément lui-même, conserve éternellement aux pieds et aux mains un fragment de la pierre du Caucase. Par cet expédient on allait au-devant de toutes les contradictions. Le serment de Jupiter n'était-il pas maintenu à la lettre? Le Titan avait beau reparaître dans le ciel, il n'était point délié du rocher dont il traînait un fragment avec lui. Ce sophisme transporté dans l'art, contrairement à la simplicité du génie grec, n'est-il pas la preuve la plus évidente de l'impossibilité où le paganisme était de trouver un dénoûment sérieux à son poëme?

Au contraire, en complétant par le christianisme la tradition de Prométhée, on se conforme à la suite naturelle des révolutions religieuses. On achève cette tragédie divine d'après le plan même qui a été marqué dans l'histoire par la Providence et suivi, en effet, par l'humanité. Le poëme devient ainsi l'image de la réalité même. D'ailleurs, on se rencontre dans cette idée avec l'imagination de plusieurs Pères de l'Église. Longtemps avant moi, un commentateur d'Eschyle, l'Anglais Stanley, a remarqué que les fondateurs du christianisme se sont attachés à interpréter, de cette manière, la figure de Prométhée. Malgré l'horreur que le paganisme leur inspirait, ils n'ont pas laissé d'associer cette tradition à l'idée des mystères les plus sacrés des Écritures. Souvent ils ont comparé le supplice du Caucase à la passion du Calvaire, faisant ainsi de Prométhée un Christ avant le Christ. Parmi ces autorités, celle de Tertullien est surtout frappante. Deux fois, en annonçant aux gentils le Dieu des martyrs, il s'écrie : Voici le véritable Prométhée, le Dieu tout-puissant, transpercé par le blasphème : *Verus Prometheus, Deus omnipotens, blasphemiis lancinatur.* Ailleurs, et conformément à la même idée, il parle des croix du Caucase : *Crucibus Caucasorum.* Quoique exprimé en d'autres termes, le sentiment des apologistes grecs et latins est le même que celui de l'Africain. Il n'est peut-être pas inutile de dire que le principal bas-relief de Prométhée a été retrouvé

dans les caveaux d'une église parmi des tombes d'évêques et des sculptures catholiques avec lesquelles il était confondu depuis plusieurs siècles; mais sans attacher à cette circonstance plus d'importance qu'elle n'en mérite, les témoignages indiqués ci-dessus suffiraient pour montrer que l'alliance que j'ai établie entre la fable antique et les idées chrétiennes n'est pas un artifice de la fantaisie moderne; qu'elle repose, au contraire, sur une sorte de tradition, et, j'ose le dire, sur la nature intime des choses.

Pour s'en mieux convaincre, on pourrait rechercher les vestiges du christianisme avant le Christ. Ce serait même là le sujet d'un ouvrage bien digne d'être entrepris de nos jours; on serait étonné de voir combien de prophéties chrétiennes émanaient de tout le monde païen longtemps avant l'Évangile. Dès l'origine, les ressemblances des philosophes grecs avec les apôtres, du Phédon et de saint Jean, ont été remarquées. Il resterait à montrer le même accord dans l'art et dans la poésie. Ces pressentiments ne se montrèrent nulle part mieux que chez les tragiques. L'art antique n'ayant pu accepter tout entier le dogme de la fatalité, le chœur resta dans le drame comme une protestation perpétuelle contre le destin et les violences de la scène. Les droits éternels de la justice, de la liberté, de la sainteté, de la conscience, furent conservés dans sa bouche. Aussi, lorsqu'on lit assidûment ces poëtes, on est de plus en plus ravi des sentiments de sainteté qu'ils contiennent en abondance. Véritablement, le Jupiter que Sophocle adore n'est plus le même que celui d'Homère, mais plutôt, comme disaient les Pères de l'Église, un Jupiter chrétien, *Jovem christianum*. Dans les deux Œdipes quelle piété auguste! quel spiritualisme ailé! Nous voilà déjà bien loin de l'enivrement de l'idolâtrie! Surtout quelle charité véhémente au sein de laquelle le dogme de l'amour révélé par saint Jean semble toujours près d'éclore! Lorsqu'Antigone invoque ces lois immuables qu'aucune main n'a écrites, que les dieux n'ont point faites, qui sont plus fortes que le destin, plus puissantes que Jupiter, n'est-ce pas là une parole de l'éternel Évangile? et ne dirait-on pas d'une

vierge martyre et baptisée dans les sources inconnues du monde naissant? Or, cette observation ne s'applique pas seulement à Sophocle; elle est aussi très-vraie pour ce qui regarde Eschyle, et même Euripide, malgré les différences infinies qui, d'ailleurs, les séparent; le premier à demi oriental, et qui rappelle dans ses chœurs la langue d'Isaïe; le second, qui se rapproche du génie des modernes par les mêmes symptômes de défaillance morale et de langueur passionnée. Je n'ai rien dit de Pindare, quoique sous l'apparente idolâtrie de l'art et de la parole, il jette peut-être les éclairs les plus extraordinaires et les plus divins oracles. Au cœur du paganisme, se perpétue ainsi la révélation d'un même avenir, et tous ces esprits précurseurs se rencontrent dans la tradition universelle du Dieu de l'humanité. Il semble même que les Pères aient eu un sentiment vague de ce progrès continu de la religion, lorsqu'ils répétaient aux païens ce mot profond dont il m'est impossible de faire passer la force dans notre langue : Nous avons été des vôtres. On ne naît pas chrétien, on le devient : *De vestris fuimus. Fiunt, non nascuntur christiani.* Je ne puis croire que considérer ainsi le christianisme, ce soit le méconnaître. Au lieu de le rencontrer isolé, et sur un point unique de la terre, on le voit par degrés surgir du sein de tous les cultes. Son Dieu n'est plus la propriété d'une tribu, mais l'héritage du monde. Partout où s'établit une société, il y compte des envoyés et des représentants; chaque empire est son prophète; chaque peuple écrit une page de son ancien testament; et c'est dans ce sens qu'il peut justement et éternellement s'appeler le Dieu universel ou catholique.

Cette unité du dogme de l'humanité explique aussi pourquoi les premiers chrétiens ont compté quelques poëtes païens au nombre des précurseurs de l'Évangile. Orphée, Virgile ont passé au moyen âge pour de véritables prophètes. On sait par quels changements les Sibylles sont devenues des personnages tout chrétiens, et comment Michel-Ange a pu les introniser dans la chapelle de la papauté. Pendant les premiers siècles de l'Église,

que de fois les oracles profanes n'ont-ils pas été appliqués au Dieu nouveau! *Témoin David et la Sibylle*, ces paroles du *Dies iræ* font encore aujourd'hui partie de la liturgie catholique. Dans une des hymnes de saint Bernard, on trouve ces mots non moins expressifs : Si les Juifs ne croient pas leurs prophètes, qu'ils croient du moins les prédictions de la Sibylle! En étendant et réglant la pensée vague du moyen âge, peut-être le jour viendra-t-il où Pindare, Eschyle, Sophocle, enfants du Dieu de l'humanité, seront reconnus pour frères d'Isaïe, de Daniel et d'Ézéchiel.

Dans ce sens, Prométhée est le vrai prophète du Christ au sein de l'antiquité grecque. Le Dieu que les voyants Hébreux annonçaient à l'Orient, il le prédisait à l'Occident. Le même christianisme qui devait plus tard se développer par l'alliance de l'Évangile et de Platon se révèle d'abord dans la haute antiquité par la bouche des prophètes et par celle de Prométhée. Le Titan se rencontre ici avec les patriarches.

Prométhée est la figure de l'humanité religieuse. Mais il n'a pas seulement ce caractère historique; il renferme le drame intérieur de Dieu et de l'homme, de la foi et du doute, du créateur et de la créature; et c'est par là que cette tradition s'applique à tous les temps et que ce drame divin ne finira jamais. On a beau échapper aux pensées qu'il contient; sous une forme ou sous une autre, elles reviennent incessamment, et sont, pour ainsi dire, l'élément éternellement subsistant de toute poésie. Quelles que soient les occupations d'un siècle, l'ardeur des intérêts du présent, le conflit des doctrines, la collision et la fureur des partis, on finit toujours par arriver à l'heure où il faut se rencontrer face à face avec Dieu. En ce moment, les anciennes questions, dont on se croyait pour jamais débarrassé, résonnent de nouveau. Qui es-tu? Que crois-tu? Qu'attends-tu? En vain on en détourne l'oreille, elles ne cessent point de retentir, qu'on y ait fait une réponse.

Combien cela n'est-il pas plus frappant si vous appartenez à l'une de ces époques où la religion subit, dans les esprits, un

incontestable changement ! C'est alors que se réveillent les grandes énigmes posées par les sociétés précédentes, et qui n'ont point encore été résolues. Dans l'ignorance où chacun se sent tout à coup replongé, ces antiques emblèmes de la curiosité de l'âme humaine semblent faits tout exprès pour le temps où vous vivez. La différence fondamentale qui sépare les âges de l'humanité ayant disparu avec la foi positive, tous les siècles se trouvent subitement rapprochés dans une même communauté de doute et d'angoisses morales. Il n'y a plus ni Grecs ni Barbares, ni gentils ni chrétiens, ni anciens ni modernes, mais une même société d'hommes réunis autour d'un même abîme, et qui se font les uns aux autres la même question, presque dans les mêmes termes.

Les Grecs avaient, il semble, emprunté de l'Orient la tradition de Prométhée. Au sortir du moyen âge, cette tradition a été traitée par Calderon. De nos jours elle a préoccupé à des degrés différents, Goethe, Beethoven, Byron et Schelley. Chacun de ces poëtes a pu, sur un même thème, être original à sa manière; ce sujet étant du petit nombre de ceux qui, enfermant dès le commencement toutes les questions qui se rattachent à l'homme, ne peuvent en quelque sorte être épuisées que par l'humanité même.

Si Prométhée, comme l'indique son nom, est l'éternel prophète, il s'ensuit que chaque âge de l'humanité peut mettre de nouveaux oracles dans la bouche du Titan. Peut-être même n'est-il aucun personnage qui se prête davantage à l'expression des sentiments d'attente, de curiosité, d'espérances prématurées et mêlées de regrets, dans lesquels notre temps est enchaîné. Je remarque, à cet égard, que toutes les fois que le poëte, le sculpteur, le peintre, ont exprimé ce que l'on appelle aujourd'hui des pensées d'avenir, ils ont dû se servir pour cela des formes et des figures du passé. En soi, l'avenir est une abstraction sans corps, sans forme, et qui n'existe nulle part. Sitôt qu'il devient une réalité, il se convertit en un présent qui a lui-même un passé. Exiger du poëte qu'il forme lui seul, et de sa propre substance, le

monde de l'avenir sans aucun des débris d'un monde antérieur, ce serait vouloir mettre la métaphysique à la place de la poésie ou la prophétie à la place de l'art. Autant vaudrait demander une statue sans marbre, un tableau sans toile, un édifice sans matière. Lorsque Virgile a raconté les destinées de la Rome des Empereurs, il a gravé sa prophétie sur le bouclier antique d'Énée. De la même manière, quand Fénelon a voulu donner une forme aux rêves à travers lesquels il entrevoyait la société de l'avenir, il a rejeté ces rêves dans la civilisation de Salente. J'en pourrais dire autant de tous les artistes, peintres, sculpteurs, poëtes, chez qui on ne trouve jamais l'avenir que recélé et emprisonné dans les lieux du passé, ainsi que cela arrive, en effet, dans la nature et dans le monde réel. Imaginer que la poésie puisse se séparer entièrement de toute tradition, de tout souvenir, de toute matière, et se soutenir ainsi suspendue dans le vide, ce serait méconnaître la première condition, non-seulement de l'art, mais de la vie elle-même.

Si les sociétés, en effet, se transforment l'une l'autre, elles s'annoncent aussi et se prédisent, pour ainsi parler, l'une l'autre; chacune d'elles étant, à quelques égards, l'ébauche de celle qui la suit. La nature modèle incessamment les formes du genre humain, comme un sculpteur. Elle prépare de loin, et d'une manière continue, les accidents les plus heurtés; elle lie toutes les parties de ce grand corps, les peuples aux peuples, les empires aux empires, les dogmes aux dogmes, les traditions aux traditions, comme elle unit les veines aux veines, les muscles aux muscles, dans un corps organisé. C'est par cet artifice qu'elle réussit à faire de tant de parties séparées par l'espace et par le temps, un même tout, qui porte un même nom, humanité, et qui, toujours se développant et changeant, reste néanmoins un seul et même être. Or, ce travail continu de la nature sur l'humanité est celui que les poëtes de nos jours doivent en partie se proposer de reproduire; car cette figure du genre humain, tout ancienne qu'elle est, n'a pourtant été découverte en quelque sorte et pleinement manifestée que par les modernes.

Voilà pourquoi, imiter les anciens, sans rien ajouter, ni rien retrancher à la tradition, est une œuvre que personne ne peut désormais se proposer. Les ouvrages des Grecs resteront à jamais le type et la mesure infaillible du beau; mais se condamner pour cela à jouter avec ces lutteurs invincibles, sans profiter des développements de la civilisation et du christianisme, cette idée n'entrera jamais dans l'esprit d'un homme qui aura la moindre pratique des arts. Ce serait vouloir combattre à nu avec les héros d'Homère, armés du ceste et du bouclier divin. Je suppose même que l'on vînt à bout de copier littéralement les lignes et les formes de l'antiquité, à cet art manquerait toujours la première condition de la beauté, je veux dire la vie. Mort en naissant, sans rapport avec aucun des éléments du monde réel, il appartiendrait à la classe des monstres. Au contraire, pour qu'une œuvre fondée sur la tradition de l'antiquité soit vivante, il est nécessaire qu'elle pénètre d'un esprit nouveau, et pour ainsi dire d'une âme nouvelle, les formes éternellement belles d'où l'esprit de l'humanité s'est retiré. C'est dans ce sens seulement que l'artiste imitera véritablement la nature; car elle aussi, poëte par excellence, ne tire rien de rien; mais dans chacune de ses créations elle se conforme à un type ancien, qu'elle anime d'une nouvelle vie. Elle travaille sur cet ancien modèle; elle le développe, elle l'accroît, elle le modifie au dedans et au dehors. A la fin, elle en tire de nouvelles organisations, dans lesquelles un œil exercé découvre seul le type qui a servi de point de départ. Tel est aussi le procédé de l'art, soit qu'en cela il imite en effet la nature, ou plutôt qu'il soit une partie supérieure de la nature elle-même.

La littérature tout entière des modernes n'est que la confirmation de ce qui précède. Dante, Calderon, Fénelon, Racine, Milton, Camoëns, pour ne parler que des morts, ont surabondamment prouvé avec quelle facilité les sujets de la haute antiquité grecque se laissent interpréter et pénétrer par le génie de l'Ancien et du Nouveau Testament. Raphaël, que l'on a dit avec

tant de raison être fils d'un ange et d'une muse, offre en foule des preuves plus frappantes encore de cette alliance. Quant aux créations les plus inexplicables de Michel-Ange, je n'avance rien qui ne puisse être montré du doigt, en disant que ce sont, pour le plus grand nombre, des types de la statuaire païenne, agrandis par l'esprit de la Bible, Platon interprété par les prophètes. De là, il semble que, ramener les sujets de la haute antiquité aux traditions vitales du christianisme, ce soit rattacher à une souche commune les rameaux qui en ont été détachés par le temps.

De plus, si dans l'antiquité grecque il y avait des germes de christianisme, il resta au sein du christianisme un bien plus grand nombre de débris et de souvenirs du monde païen. Les dieux ne tombèrent pas en un moment. Chassés de l'Olympe, ils obsédèrent longtemps encore la pensée des peuples. Sous la forme de démons, ils remplirent les imaginations encore à moitié profanes des solitaires. En montrant comme existant à la fois les dieux antiques sous cette forme dégradée et le christianisme naissant, je n'ai fait que me conformer à des faits très-réels.

Les remarques précédentes n'ont eu pour objet que les bienséances de la poésie. On trouve, en suivant ces idées, une difficulté bien autrement grande, qui m'a préoccupé dans tout le cours de cet ouvrage, et devant laquelle on ne peut reculer. Quel est le rapport de l'art et de la religion? Ne sont-ils, au fond qu'une seule et même chose? Concourent-ils au même objet? Ou, s'il en est autrement, en quoi diffèrent-ils? Par où se contredisent-ils? Jusqu'où peut s'étendre sans impiété le mélange du profane et du sacré? Cette question est renfermée dans presque tout ce qui a été indiqué plus haut.

Pour y répondre, je ne dirai point que l'art est fait pour l'art; ce serait dire que le moyen a pour but le moyen. L'art a pour but le beau, que l'on a appelé la splendeur du vrai. Cependant, l'art n'est point l'orthodoxie; ni le drame ni l'épopée ne sont le culte; le poëte n'est pas le prêtre. Loin de là, en choisissant à son gré les éléments du dogme qu'il peut s'approprier, en reje-

tant les parties qu'il désespère d'assouplir, c'est-à-dire en exerçant sa critique sur les formes du culte, l'art commence le premier à altérer les traditions du sacerdoce. Aussi je ne suis point surpris que Platon ait exclu les poëtes de sa république immuable. Je retrouve les mêmes sentiments dans saint Augustin, dans Pascal, et dans Racine vers la fin de sa vie. Ces hommes, d'une sincérité parfaite, n'ont pu manquer de voir que c'est par l'art que se modifient d'abord les choses anciennes; car ces sortes de changements sont d'autant plus irrésistibles, qu'ils sont presque toujours joints à un sentiment vrai d'adoration pour l'objet même que l'on transforme. Homère, qui nous semble aujourd'hui si crédule, a pourtant bouleversé de fond en comble le système religieux de la Grèce primitive. Combien d'hérésies ne découvrirait-on pas chez les tragiques, par qui surtout s'est opérée la transformation du génie antique! Où est le symbole qu'ils n'aient changé? Où est la tradition qu'ils aient respectée? Venus après Homère, ils ont altéré la religion d'Homère. Que d'impiétés dans le seul *Philoctète* de Sophocle! Je ne parle pas du *Prométhée* et des *Euménides*, où la révolte est flagrante. Le culte, à véritablement parler, ne semble plus, pour ces hommes, qu'une dépendance de l'art, un recueil de thèmes poétiques, qu'ils détournent sans scrupule du sens établi, « n'épargnant, comme le dit si bien La Fontaine, ni histoire ni fable où il s'agit de la bienséance et des règles du dramatique. » Conçoit-on le changement qui se fit le jour où le poëte se permit de traiter à son gré, c'est-à-dire d'arranger, d'interpréter, de changer, d'étendre arbitrairement le sens des traditions consacrées? Pour moi, il me semble que, lorsque telle chose arriva, la révolution religieuse était déjà plus qu'à demi consommée. Je ne m'étonne point que le vieil Eschyle ait été traduit devant un tribunal pour se justifier de ses sacriléges; mais ce qui me surprend, c'est qu'il ait été absous. Les lyriques grecs qui nous sont connus méritaient d'ailleurs la même accusation. Évidemment Pindare ne cherche dans l'Olympe que des emblèmes de morale, et partout il tranche le dogme dans

le vif, pour en faire sortir sa philosophie hautaine. Pense-t-on qu'Anacréon fût orthodoxe quand il égalait la joyeuse, la belle, la mélodieuse cigale aux grands dieux de l'Ida? Et Platon lui-même, quelle était sa croyance au moment où il faisait dire à l'un des interlocuteurs de Socrate : « Je jurerai par un des dieux, ou, si tu l'aimes mieux, par ce platane? » Que dirais-je de la poésie latine, qui naquit avec Lucrèce dans l'athéisme, et finit avec Juvénal par la satire de tous les cultes? Que l'on me montre, dans tout cet intervalle, un seul poëte qui ait eu la foi rigide du sacerdoce. Ce ne sera ni le philosophe Virgile, ni le sceptique Horace.

Que conclurai-je de tout cela? Une seule chose. Que l'immutabilité du dogme ne se trouve point dans l'art. Ce dernier corrige, embellit, accroît, divinise son objet; il peut tout, excepté se borner à une servile représentation. Voulez-vous donc vous attacher d'une manière inébranlable à la foi de vos pères? Défiez-vous du culte des statuaires, des peintres, en un mot, de tous ceux qui, sous l'apparence d'une imitation parfaitement fidèle, ne font, en définitive, que s'éloigner de plus en plus et irrévocablement de l'objet représenté; les plus religieux vous entraînent à leur insu vers des formes différentes des anciennes. Quand ils croient adorer comme vous et dans les mêmes termes, ils développent, ils agrandissent, ils accroissent, en effet, le dogme qui vous est commun avec eux. Vous prononcez ensemble les mêmes paroles, il est vrai; mais que le sens en est différent dans votre bouche et dans la leur! Nourris de la foi des ancêtres, vous possédez avec le repos du cœur et de l'intelligence, l'harmonie dont l'art humain le plus accompli n'est qu'un écho affaibli et égaré. Gardez-vous donc de vous endormir dans la foi agitée des poëtes; vous pourriez vous réveiller dans le désespoir.

Que si j'étais, pour mon compte, assez heureux pour avoir conservé, sans aucun mélange de réflexion, la foi que j'ai reçue en naissant, tenez pour assuré que, sur un tel sujet, je ne composerais pas de poëmes, je ne sculpterais point de statues, je ne

peindrais point de tableaux; car je saurais trop que je ne puis faire aucune de ces choses, sans altérer le divin modèle vers lequel j'oserais à peine tourner mes yeux.

Malheur à celui qui, trompé par les artifices d'une parole cadencée, ou d'un tableau, ou d'une musique éclatante, croit posséder dans ce fantôme le Dieu immuable de ses pères; je le préviens que, dans cet amusement, il rencontrera d'intolérables mécomptes.

En vain a-t-on prétendu, de nos jours, qu'une religion ne peut fournir de matière à l'art, si ce n'est dans les temps où cette religion exerce sur les esprits une autorité absolue! Je trouve cette maxime démentie aussi bien par la nature des choses que par l'expérience de l'histoire. Un peu plus haut, je me suis appuyé sur le témoignage des anciens. Chez les modernes, tous les arts ont éclaté en même temps que le protestantisme a fait divorce avec l'Église. N'oubliez pas que Raphaël est contemporain de Luther.

J'ai supposé que votre foi n'avait souffert aucune atteinte, et j'ai dit que, dans ce cas, l'art n'avait rien à vous enseigner. Je suppose maintenant tout le contraire, c'est-à-dire que l'esprit du siècle a ébranlé en vous la confiance dans l'autorité du passé; que le vide que l'on sent aujourd'hui en toutes choses s'est étendu jusqu'à vous; et je dis que cette poésie, que je tenais tout à l'heure pour malfaisante, devient pour vous le premier pas vers la guérison et la croyance.

En effet, si la poésie transforme son objet, elle ne peut détruire qu'elle n'élève en même temps. Le même Euripide, qu'Aristophane accusait avec justice d'impiété au point de vue du dogme païen, nous semble aujourd'hui être un des devanciers du christianisme, et donne la main à l'auteur d'*Athalie* et d'*Esther*. L'homme, quoi qu'il fasse, est tellement imbu de l'esprit saint, qu'il n'a, en quelque sorte, qu'un seul moyen de s'en dépouiller; et ce moyen est de déguiser son doute sous le masque de la foi. Au contraire, il est visible qu'il y a quelque chose de

Dieu dans toute pensée sincère de l'homme. N'y a-t-il rien de religieux dans l'âme qui s'élance à la recherche de l'idole perdue ou inconnue? Et celui qui fouille son cœur pour en connaître la misère n'est-il pas plus près de la guérison que celui qui s'endort tranquillement dans l'illusion et la tiédeur?

Si donc c'est être impie de penser que le christianisme du dix-neuvième siècle est différent du christianisme du douzième, alors, pour ma part, je mérite l'accusation dont mon obscurité ne m'a pas toujours défendu. Si, au contraire, c'est être religieux de reconnaître en chaque chose la présence de l'infini; si c'est être croyant de garder le culte des morts et la foi dans l'éternelle résurrection, si c'est être ami de Dieu, de le chercher, de l'appeler, de le reconnaître sous chaque forme du monde visible et invisible, c'est-à-dire dans chaque moment de l'histoire, et dans chaque lieu de la nature, sans toutefois le confondre ni avec l'une ni avec l'autre de ces choses, alors celui qui écrit ces lignes est tout le contraire de l'impie.

Je ne nierai pas, cependant, qu'en Europe des voix nombreuses ne s'élèvent contre le mouvement général que la pensée reçoit de l'impulsion de la France; alarmés par ces clameurs, faut-il revenir sur nos pas et nous renier nous-mêmes? Ce retour ne serait plus possible, supposé même qu'il fallût le désirer. La France ressemble aux Israélites marchant dans le désert. Nous sommes égarés, si vous le voulez. Il est vrai aussi que nous avons laissé en arrière plusieurs idoles chéries. Maint peuple dit de nous : Où vont-ils? Ils ont perdu la voie. Mais pourtant, dans ce désert de l'égarement, chaque pas nous rapproche de la terre promise.

D'ailleurs, si le repos nous manque autant qu'on le prétend, ce n'est pas nous qui l'avons ôté du monde. Je remarque que le genre humain n'a connu de véritable paix qu'au sein de la civilisation grecque. Alors, sans inquiétude sur sa propre fragilité, satisfait de sa condition sur la terre, l'homme aimait, idolâtrait la vie; mais que ce moment fut court ! La civilisation des Ro-

mains n'est déjà qu'agitation et discorde, la guerre entre les patriciens et les plébéiens ayant commencé chez eux. Ce fut bien pis quand le christianisme vint à paraître. Depuis ce jour, saisi d'ambitions infinies, méprisant le monde comme indigne de ses regards, l'homme s'est hâté sans relâche vers un but invisible. Vous nous reprochez notre inquiétude : hélas! voilà plus de deux mille ans que le genre humain ne s'est assis nulle part.

Nous sommes ici non pour nous reposer et nous réjouir dans la tranquille possession de la foi du passé, mais pour nous encourager les uns les autres à la recherche et à la possession de l'Éternel, qui est passé, présent et avenir, tout ensemble.

Assez de voix, d'ailleurs, nous crient que l'art est désormais sans objet, que personne n'en veut plus, que d'autres intérêts lui ont pour jamais succédé. Dans cette lutte d'un seul contre tous, pressé à la fois par les croyants et par les sceptiques, ne trouvant, autour de lui, qu'entraves et difficultés renaissantes, faut-il que l'artiste se soumette sans réserve à la merci du plus grand nombre? Tel n'est point mon avis. De même qu'aux époques du moyen âge les plus ennemies de l'intelligence, certaines pensées de salut se sont conservées dans les solitudes incultes des anachorètes et sur des monts escarpés, de même, aujourd'hui, il n'est peut-être pas inutile que les traditions de quelques dogmes sacrés (sans lesquels nulle civilisation n'est possible) se conservent à l'écart dans un petit nombre d'âmes inconnues ou reniées : poëtes, philosophes, prêtres, artistes, rêveurs, qu'importe leur nom.

Après avoir été successivement théocratique, aristocratique, monarchique, si l'art se faisait aujourd'hui le précurseur de l'unité sociale, à laquelle sont conviées toutes les démocraties modernes; sans se laisser aveugler par l'esprit de système, si l'artiste, fidèle toutefois aux traditions et au génie de son pays, étendait ces traditions et ce génie de telle sorte qu'ils devinssent l'expression non d'un homme, mais d'un peuple; non d'un peu-

ple, mais de tous les contemporains; non d'un moment de l'histoire, mais de tous les âges de l'humanité, croit-on que cette carrière, ouverte, au reste, à nos descendants, fût stérile ou indigne d'occuper les loisirs d'un homme de nos jours?

S'il est des formes à travers lesquelles l'avenir se laisse déjà pénétrer, il est aussi un plus grand nombre de pensées abandonnées qu'il convient de rappeler. Le dogme de la fatalité l'emporte, au moment où l'on écrit ces lignes; qui le nie? Il domine dans la métaphysique, dans la morale, surtout dans les actions humaines. Qui ne croirait que sa victoire est consommée et que c'est fait pour jamais de cette vieille cause de la liberté morale pour laquelle tant de noble sang a été répandu, et qui a maintenu pendant tant de siècles en haleine la dignité et la grandeur du monde? Et pourtant un jour viendra où ces doctrines sacrées reparaîtront. Brisant les liens de la corruption, l'homme recouvrera sa conscience et son libre arbitre; Prométhée enchaîné sera délivré : c'est du moins là un des dogmes de la religion des poëtes.

Je ne puis m'empêcher de croire aussi que l'on s'est trop hâté de considérer le juste, le beau, le saint, comme choses surannées et dûment ensevelies. Quoique aussi vieilles que le monde, ces théories ne se doivent point tenir pour battues. Émancipé d'hier, l'homme moderne se glorifie trop vite de n'aimer que la terre, prenez garde que cet amour exclusif de la glèbe ne sente le servage. En vain, vous vous félicitez d'être débarrassés de l'âme; il faudra bien qu'elle renaisse. Ornez la terre tant qu'il vous plaira, creusez-la, sondez-la, fouillez-la dans ses dernières profondeurs. Abaissez les collines, élevez les vallées, détournez les fleuves, vantez-vous tant que vous voudrez de votre victoire sur la nature; triomphez; faites vous-mêmes votre apothéose. Après cela, vous ne trouverez néanmoins que ce que la terre possède, et qui a déjà tant embarrassé vos ancêtres, à savoir : les inquiétudes, les sueurs amères, le néant des choses finies, le temps qui dévore tout, et, pour couronnement, la mort, l'inévi-

table mort. Tant que vous n'aurez pas affranchi le monde de cette dernière infirmité, je vous avertis qu'il manque quelque chose d'important à votre triomphe, et je me ris par avance de vos promesses. Pensez-vous être les premiers qui aient voulu lier le genre humain tout vivant au cadavre du globe, et qui, possédant la terre, aient cru posséder le ciel ? Cette illusion a toujours reparu dans les temps de défaillance et de servitude morale. Qu'il y a longtemps que les peuples, s'agenouillant dans le désert autour du veau d'or, crurent que c'était là le but de leurs travaux, et qu'il fallait s'y arrêter ! Et, au contraire, ce fut le moment où il fallut se relever et marcher au-devant de meilleures destinées. Plus tard, les affranchis dans Rome ne songèrent, comme vous, qu'à leur pécule. Et pourtant, de plus hautes pensées ne manquèrent pas d'envahir les esprits et d'emporter le monde. De même aujourd'hui, les démocraties modernes, ou seront condamnées à une honteuse infériorité à l'égard des pouvoirs qui les ont précédées, ou se mettront à la tête des éternelles et splendides doctrines du genre humain; justice, amour, beauté, immortalité, héroïsme, conscience, plaisirs de l'âme, traditions de toutes les intelligences, qui ont éclairé et orné les temps passés, ne périront pas sitôt, et l'humanité ne sera point inféodée à la matière et au sépulcre. Relevons donc nos cœurs en prenant possession du gouvernement du monde, ou, ne le pouvant, retournons à la glèbe. Entre ces choses, point de milieu. Il faut choisir.

1858.

PROMÉTHÉE

PREMIÈRE PARTIE

PROMÉTHÉE INVENTEUR DU FEU.

Les Païens racontent que Prométhée a fait l'homme d'argile. Ce n'est pas sur la chose qu'ils se trompent, c'est sur le nom de l'ouvrier.

LACTANCE.

PERSONNAGES.

PROMÉTHÉE.

HÉSIONE.

UN CHŒUR DE CYCLOPES.

I

La terre encore humide sort des eaux du déluge. Prométhée recueille au bord de l'Océan le limon primitif; il en forme des hommes de tous les âges. Autour de lui sont des ébauches à moitié terminées. D'autres figures humaines sont éparses dans l'intérieur de sa caverne; des peuples d'argile privés encore de vie apparaissent immobiles sur la cime des monts, et à travers le feuillage des forêts. Prométhée, entouré d'un nuage, est seul sur la terre; il achève de modeler la figure d'une géante.

PROMÉTHÉE.

Courage! l'œuvre avance! à la face des cieux,
Cette argile vivra comme vivent les dieux.

Sous mes doigts je la sens qui fermente et s'anime ;
De mes pleurs de Titan qui tombent dans l'abîme,
J'ai deux fois arrosé le limon des humains.
Deux fois l'homme ébauché s'est brisé dans mes mains ;
Et le monde futur, comme un vase de terre,
Par les bords se fêlant, toujours croule en poussière...

Eh bien, recommençons!... Des dieux, des dieux nouveaux,
Par hasard échappés aux langes du chaos,
A leur création portant eux-même envie,
N'entr'ouvrent qu'à moitié les portes de la vie.
Dans une borne étroite enfermant l'univers,
Sans crainte ils ont semé le sable des déserts,
Et sur l'herbe des bois l'insecte qui bourdonne.
Ils prodiguent le bouc que la mouche aiguillonne,
Enfant des aquilons l'imbécile roseau,
Le chaos palpitant sous l'aile de l'oiseau,
Le ver rampant, le bœuf et la grasse génisse
Qui déjà vont lécher l'urne du sacrifice.
Mais dans un corps d'argile un esprit immortel,
Une âme qui vivrait d'un rayon de leur ciel,
Qui pourrait, par leurs noms, comme moi, les connaître,
Les aimer, les haïr, les surpasser peut-être !...
Non ! jamais de grands dieux, fabricateurs de nains,
Ne pétriront cette âme en leurs avares mains.

Car alors, sous la nue autour d'eux amassée,
Un témoin les suivrait de l'œil de sa pensée.
Ils ne seraient plus seuls !... partout des yeux ouverts
Sur eux se lèveraient dans l'immense univers.
C'est en vain que des cieux s'accroîtrait le mystère.
Partout un spectateur, le front ceint de lumière,
Debout assisterait à l'ouvrage des dieux !...

D'un rebelle Titan, ô blasphème odieux!
Ils craindraient l'injustice!... Aux bras de la paresse
Ils ne cuveraient plus l'olympienne ivresse;
Mais, toujours sous la pourpre enchaînés par des lois,
Des mondes suppliants ils entendraient la voix.
Plus d'ombres dans la nuit pour voiler l'adultère.
Les coupes s'emplissant des larmes de la terre,
Comment d'un pur nectar abreuver les autels?
Et qui dissiperait l'ennui des immortels?

(Après un silence.)

Bientôt, que diront-ils, quand, du séjour des nues,
Ils verront s'éveiller, au bord des mers émues,
Les enfants de mes mains, peuples, vierges, vieillards.
Et les coursiers ailés prêtant leurs flancs aux chars,
Et le soc des vaisseaux sur des sillons d'écume,
Et des noires cités le foyer qui s'allume?
Comme un songe échappé des portes du sommeil,
Ils croiront dissiper ce monde à leur réveil.
Sous son sceptre novice un Jupiter imberbe
Croira qu'il peut courber les âmes comme l'herbe.
Les grands dieux peuvent tout!... Mais ils voudraient en vain
Dans l'argile étouffer un souffle de mon sein.

Terre qui produis tout, et toi, mer embaumée,
Ecoutez et voyez! car l'argile est formée.
Les dieux sont-ils plus beaux que ce vivant limon?
A leurs corps endormis sur le haut Cythéron,
Mes yeux ont dérobé la beauté souveraine.
C'en est fait. Cieux jaloux, retenez votre haleine...
Une vierge géante, enfant des songes d'or,
De l'argile est sortie... Elle est aveugle encor.
Sur ses pieds blancs descend sa noire chevelure;
Le lierre des forêts serpente à sa ceinture.

Des pensers de Titan habitent sous son front...
Son œil s'ouvre... Tout rit. Bercé sur son giron,
L'Amour d'un lait divin a gonflé ses mamelles
Où pendront en naissant les nations jumelles.
Déjà ce cœur est plein d'un vague souvenir ;
Cette lèvre muette aspire l'avenir.
Pourquoi tarder? l'Olympe aujourd'hui me défie,
Et ma création n'attend plus que la vie.

Limon que Prométhée a formé de ses doigts,
Reçois encor son âme et tressaille à sa voix!
Puisses-tu, quand du jour tu verras la lumière,
Ne regretter jamais la terre nourricière,
Où, caché loin de moi, sous les pieds des ormeaux,
Tu dormais, sans penser, dans les flancs du chaos!
Tous mes biens sont à toi : liberté, conscience,
Obstinés souvenirs, pleurs, aveugle espérance,
Et désirs insoumis qu'enchaîne l'univers.
Possède en même temps les cieux et les enfers.
Que de fois, dans la lutte où le monde s'élance,
Tu croiras des grands dieux égaler la puissance!
Les dieux seront vainqueurs; l'homme aura combattu.
En est-ce assez pour toi ? Parle ! dis ! m'entends-tu ?
Fille des visions, devant toi je m'incline.
Mon âme de Titan habite en ta poitrine.

HÉSIONE.

Qui m'appelle?

PROMÉTHÉE.

Un démon qui te fit de ses mains.

HÉSIONE.

Qui suis-je?

PROMÉTHÉE.

Tu seras la mère des humains.

HÉSIONE.

Ce ciel, est-ce encor moi? Cette image qui passe,
Cette ombre, sous mes pieds, qui décline et s'efface,
Est-ce moi? toujours moi qui partout me poursuis?
Dans ce nuage errant est-ce moi qui me fuis?
Moi qui dans l'air répands cette âme matinale?
Moi, dans ce long soupir que chaque chose exhale?

PROMÉTHÉE.

Tu n'es pas seule au monde.

HÉSIONE.

Une voix! une voix
Des roseaux s'échappant a grandi dans les bois...
Mon oreille a saisi la parole envolée.
Loin de moi qui m'appelle? Est-ce ma voix ailée?
Est-ce la voix de l'aigle? ou, fille du vallon,
L'haleine du torrent qui parle à l'aquilon?
Ou la voix des grands lis à la bouche argentée?
Ou l'arbre aux bras tendus?

PROMÉTHÉE.

C'est moi! c'est Prométhée!

HÉSIONE.

O son doux à l'oreille! ô Terre! si c'est toi,
Si c'est toi, ciel ouvert, qui t'abaisses sur moi,
Mon oreille t'écoute et déjà mon œil t'aime.
Où courir? où rester? où me chercher moi-même?
Si c'est toi, vaste mer, autre ciel sans repos,
Reçois-moi dans ta source, ainsi qu'un de tes flots,
Et redis-moi mon nom.

PROMÉTHÉE.

Ton nom est Hésione.

HÉSIONE.

Et le tien : Prométhée? Est-il vrai?... Je frissonne.
D'un autre nom que moi pourquoi t'appelles-tu?

N'es-tu pas sur mon front le rayon descendu,
Ma voix qui me répond, mon âme, mon génie,
Des mots aux ailes d'or l'invisible harmonie?
Si mon œil peut te voir et ma main te toucher,
Parle! dis-moi comment, où faut-il te chercher?

(Elle pose un doigt sur ses lèvres.)

Prométhée est-il là quand ma lèvre s'agite?
Dans le cœur d'Hésione est-ce lui qui palpite?
Vagues ressouvenirs d'un monde qui n'est plus,
Dans ce sein froid encor pressentiments confus,
Êtes-vous Prométhée?

PROMÉTHÉE.

Il est là sous la nue.

HÉSIONE.

Faut-il fuir ou rester? Frayeur! joie inconnue!
Je te vois, si le jour n'abuse pas mes yeux.
Ton front, comme le mien, se lève vers les cieux,
Et ta lèvre connaît, quand ton esprit la guide,
Des sons pareils à ceux dont ma lèvre est avide.
De ton âme d'abord mon âme se nourrit;
Un monde, en t'écoutant, est né dans mon esprit.

PROMÉTHÉE.

Au milieu de ton cœur c'est l'ardente pensée
Que déjà, sous l'argile, à longs flots j'ai versée.

HÉSIONE.

Tes cheveux sur ton cou respirent; et les miens,
Par le vent caressés, vivent comme les tiens.
L'espérance pour moi jaillit de ta paupière.
Est-ce à toi qu'appartient ce globe de lumière,
Œil des cieux qui régit l'univers d'un regard?
Jusqu'au fond de mon cœur il a plongé son dard.
Est-ce toi, dans tes mains, qui possèdes la vie,
Le doux présent du jour, le parfum d'ambroisie,

Que chaque créature aspire en s'éveillant?
Heureuse sur ton front l'étoile d'Orient!
Car tout rit en naissant... Mais toi, qui t'a vu naître?
Quelle argile est ta mère, et qui donc est ton maître?

PROMÉTHÉE.

Tout obéit aux dieux. D'un pli de leurs sourcils
Ils ébranlent le monde.

HÉSIONE.

Et les dieux, qui sont-ils?

PROMÉTHÉE.

Mes rivaux, mes vainqueurs que leur victoire enivre,
Mes ennemis, les tiens, si tu consens à vivre.
Avant que d'accepter de ma fragile main
Le breuvage de vie en sa coupe d'airain,
Apprends ce qu'aux mortels il en coûte de naître :
Le travail, la douleur, le désespoir peut-être;
Car tu ne vivras pas comme vivent les fleurs,
Qui, pleurant sans amour, ne sentent pas leurs pleurs.
Dans tes bras de géante, où dorment les chimères,
D'abord tu berceras les peuples éphémères;
Tu nourriras de lait les cités aux berceaux.
Mais tes larmes bientôt coulant en longs ruisseaux,
C'est toi qui gémiras sur la première tombe;
Jamais le doux sommeil de la douce colombe
Ne fermera tes yeux; mais, dans ta longue nuit,
Les songes haletants que le regret conduit,
Les noirs pressentiments, fils aînés des ténèbres,
Près de toi s'assiéront sur des trépieds funèbres.
Marchant après le bœuf que presse l'aiguillon,
Tu mangeras ton pain dans un rude sillon.
Libre dans l'univers, esclave de toi-même,
Entre le ciel et moi, l'autel et le blasphème,
Tu choisiras tes dieux : tu le peux, tu le dois;

Et de ta volonté tu porteras le poids.
Ecoute encor! Tes fils maudiront tes entrailles.
Avant de naître ils sont promis aux funérailles.
Jouets des demi-dieux qu'ils voudront imiter,
Trop fiers pour obéir, trop faibles pour lutter,
Des cieux, des cieux d'airain pèseront sur leurs têtes.
A l'envi, dans leurs cœurs, soulevant les tempêtes,
Sur leurs propres pensers ne régnant qu'à demi,
En eux ils trouveront leur plus grand ennemi,
Dans le chaos des sens leur âme vagabonde,
Et la borne d'argile où s'arrête le monde.
Car les dieux ont tout pris en faisant les destins;
A l'homme ils n'ont laissé que les rudes chemins,
Où trébuche, en passant, la famille des songes;
Espoirs toujours trompés, illusions, mensonges,
Voilà ce qui te reste... Et maintenant, dis-moi,
Les dieux sont ennemis, Prométhée est pour toi.
Malgré les dieux ligués acceptes-tu la vie?
Ou, rejetant mes dons, que l'Olympe t'envie,
Veux-tu rentrer déjà dans l'éternelle nuit?

HÉSIONE.

Qui? moi? quitter le monde où ton regard me suit!
Fermer déjà mes yeux à ta douce lumière!
Où? comment? loin de toi, retourner en arrière?
Par quel sombre chemin veux-tu dans le néant
Me renvoyer?... Oh! non! sous ton ciel de géant,
Comme la fleur des bois qu'un rayon fait éclore,
Autant qu'elle, au grand jour, laisse-moi vivre encore.
J'aspire à chaque souffle un immense bonheur,
Et les cieux ébranlés descendent dans mon cœur.
Insensé qui craindrait les dons de Prométhée,
Et qui, brisant les bords de la coupe enchantée,
Refuserait sa lèvre à la source des jours!

Tout m'aime, tout me plaît et m'aimera toujours.
Salut, cieux embaumés qui venez de sourire !

PROMÉTHÉE.

Crains les cieux ; trop souvent ils s'ouvrent pour maudire.

HÉSIONE.

Salut, mer transparente aux longs cheveux d'argent !

PROMÉTHÉE.

Sa promesse est trompeuse et son flot est changeant.

HÉSIONE.

Mais la terre est propice. O vallons ! ô montagnes !
Ruisseaux, grottes, salut ! Et vous, fleurs, mes compagnes,
Aisément je me fie aux mêmes cieux que vous.
Pourquoi craindre les cieux ? Prométhée est pour nous.
Craignez-vous en naissant la féconde rosée,
Et du père des jours la paupière embrasée ?
Sur vos tiges déjà voudriez-vous mourir ?
Oh ! dites, qu'il est doux de vivre et de fleurir,
Qu'auprès de la colombe il me reste une place,
Que la mousse des bois tressaille quand je passe.
Mon cœur, comme une source, a jailli sous les cieux.
De cette onde aux flots purs j'abreuverai les dieux.
Où sont-ils ? Comme moi sortent-ils de l'argile ?
Ils m'aimeront aussi quand ma lèvre docile,
Comme un frêle roseau que le vent fait trembler,
D'un nom mystérieux saura les appeler.
Car du roseau penché qui murmure au rivage
Déjà ma lèvre sait imiter le langage,
Quand, cherchant sur mon sein mes cheveux essuyés,
Comme un jeune chevreau la mer lèche mes pieds.

II

Le volcan de Lemnos. Prométhée s'avance sur les cendres refroidies au pied du volcan. Deux flots de lave coulent du cratère. L'intérieur de la montagne retentit du bruit d'une éruption. Le chœur des cyclopes paraît sur la cime au milieu des flammes.

PROMÉTHÉE.

La nuit a tressailli sous ses voiles funèbres;
Et deux serpents de feu nourris dans les ténèbres,
Du fond du noir cratère, exhaussés hors du nid,
Trempent dans le volcan leurs bouches de granit.
Des cyclopes boiteux j'entends le chœur sauvage.

LE CHŒUR DES CYCLOPES.

Divins ouvriers, à l'ouvrage!
Au bruit cadencé des marteaux
Forgeons la foudre pour l'orage;
Allons! sous la dent des étaux
Broyons la veine des métaux.

La noire forge est allumée;
Et la gueule ardente des monts
A vomi son flot de fumée.
Que le soufflet des forts démons
De vent gonfle encor ses poumons!

Entendez-vous sa longue haleine?
Suspendez vos coups un moment.
De lave la chaudière est pleine;
Assez! du chaos en ferment
Écoutez le gémissement.

Tout éclate, tout s'embrase:
La montagne sur sa base
S'est renversée; elle écrase
La poitrine des Titans.
Le granit fond et ruisselle;
L'immense enclume étincelle:
Le vieil univers chancelle
Sous les marteaux haletants.

Il périt, mais il nous brave;
Enchaînons ce monde esclave;
Conduisons les flots de lave
Jusqu'au sein des flots amers.
Sur les flancs du promontoire,
Qu'elle brille, en la nuit noire,
Comme un dragon qui va boire
Dans le calice des mers.

Qu'elle étreigne sans murmure
Les géants dans leur armure;
Dans leurs cités, qu'elle mure
Tout un peuple souterrain.
Voyez-la, de cime en cime,
Qui, du temps bravant la lime,
Sur les lèvres de l'abîme
Déjà scelle un sceau d'airain.

L'airain bout dans le cratère.
Mêlez l'ardente matière
En plongeant dans la chaudière
Un long pin déraciné.
Déjà, sous mon souffle aride,
L'océan de feu se ride;

Versez le bronze liquide
Dans le moule calciné.

Des dieux fondons la cuirasse;
Qu'un dur acier les embrasse
Pour émousser la menace
D'un invincible avenir.
A des dieux privés d'armures
Tous les coups sont des blessures;
Couvrons d'acier leurs ceintures;
Les dieux ont peur de mourir!

PROMÉTHÉE.

Des bords de la fournaise approchons davantage.
Les rochers calcinés que le marteau partage,
Pleuvant dans le chaos, s'entr'ouvrent sous mes pas.
Le ciel tremble.... Avançons; mon cœur ne tremble pas.

O dieux de l'avenir, qui dormez à cette heure,
Qui régnerez plus tard, quand de votre demeure,
Arrachant au passé son diadème impur,
Vous sortirez vêtus de lumière et d'azur,
Couvrez-moi de votre ombre ainsi que d'une égide.
Que toujours, devant moi, votre esprit soit mon guide!
Soit que vous habitiez, par delà l'univers,
Des mondes incréés les fertiles déserts,
Soit que vous remplissiez ma poitrine agitée;
Dieux inconnus, soyez les dieux de Prométhée.
Sur mon œuvre, sur moi, sur tout le genre humain,
Du fond de l'avenir étendez votre main.

(Après un silence.)

Mon œuvre! ah! je le sais, il y manque la flamme,
Secret des tout-puissants et symbole de l'âme.

Mais je touche au foyer de la création;
A l'âtre du chaos dérobons un tison.

Des cyclopes déjà je vois l'œil qui petille;
Sous leurs coups c'est en vain que la terre vacille,
Comme un thyrse enivré des raisins de Bacchus.
Des démons irrités ne m'épouvantent plus.
Voyons, quand du chaos le courroux se ranime,
Lequel se lassera : Prométhée ou l'abîme?
Affronter l'impossible et provoquer les cieux,
Et mesurer mon âme avec l'âme des dieux;
Ébranler le Destin sur son antique base,
Combattre sans espoir, mépriser qui m'écrase,
C'est mon plus grand plaisir; je ne m'en défends pas.

(Il approche du cratère.)

CHŒUR DES CYCLOPES.

N'attisez plus l'incendie;
La cuirasse refroidie
Est prête pour les combats;
Quand l'armure est entamée,
Tout géant devient pygmée;
Les dieux dorment; parlez bas.

PROMÉTHÉE.

Déjà des immortels le colère est lassée;
La mienne plus longtemps fermente en ma pensée.
Oh! malgré votre foudre et votre inimitié,
Grands dieux! dieux tout-puissants! vous me faites pitié!
Rien n'égale à mes yeux votre immense misère;
Froidure, ardents soleils, pluie, aquilons, poussière,
Tout vous blesse et vous nuit, et rien ne vous défend.
Un roseau fait pencher votre front triomphant.
Vous vivez de fumée, ô pasteurs des nuages!
Vous vieillissez d'avance en lisant les présages.

Point de lieu qui ne soit marqué pour vos débris.
En vain vous remplissez l'univers de vos cris,
Vous mourez dans chaque être. Et, pour vous, qui s'agite?
Quel insecte rampant s'informe, dans son gîte,
S'il est encor des dieux, ou s'ils sont au tombeau?
Quel astre pour briller attend votre flambeau?...
Vous-mêmes, que de fois, au milieu de vos fêtes,
Vous sentant défaillir, vous doutez si vous êtes!
Allez! rêves d'une ombre! une ombre vous fait peur.
Votre pourpre enlevée, il reste une vapeur.
Dans un ver, un ciron, votre âme est absorbée;
Et j'écrase en passant Jupiter-Scarabée!

CHŒUR DES CYCLOPES.

Dans ses gouffres murmurants
L'abîme en grondant s'épuise.
De la cendre que j'attise
Jaillissent des feux mourants.
Le chaos rentre dans l'ombre;
La nuit trempe une aile sombre
Dans la source des torrents.

Sur la froide enclume
Le marteau languit;
Le feu se rallume;
Il s'éteint sans bruit;
Des hiboux myopes
La troupe s'enfuit;
Le chœur des cyclopes
S'endort dans la nuit.

PROMÉTHÉE, sur la cime du volcan.

Oui, dormez; moi, je veille.... Aux lèvres du cratère
La vie abonde;... ici je touche le mystère.
Plongé tout haletant dans le feux de Lemnos.

Voyons enfin de près les secrets infernaux,
De l'immortalité le tison qui flamboie,
Et le vide atelier où le cyclope broie
Dans un creuset d'airain un avenir d'airain.
Pour tirer du néant un pire lendemain,
Près de l'âtre voici les divines tenailles.
Ici gronde la forge aux ardentes entrailles,
Où des astres maudits s'allument les essieux.
Voilà l'enclume d'or d'où jaillissent les cieux.
Etincelles qu'un souffle au foyer peut reprendre,
Les soleils assoupis couvent là sous la cendre....

(Il soulève un des marteaux des Cyclopes.)

D'un coup de ces marteaux, si moi-même, à mon tour,
Pour des astres meilleurs je préparais le jour!
Penché comme les dieux sur l'immense chaudière,
Dans mon urne mêlant l'esprit et la matière,
Comme eux, si je pouvais faire un monde à mon gré,
Insondable, infini, de justice altéré;
Non point tel que les cieux que mon regard mesure,
Qui changent à toute heure et passent sans murmure,
Mais qui, toujours de l'âme empruntant sa clarté,
D'un éternel azur vêtît l'éternité!

(Il se penche sur le bord du cratère.)

Vision d'un Titan sur le bord de l'abîme!
Demi-création qui me pèse et m'opprime!
Liberté! providence! humanité! vains mots!
Amour que j'entrevois au foyer du chaos!
Avenir! avenir! pourrai-je avec la flamme
Vous puiser sous la cendre et dérober votre âme?

(Il puise le feu dans un vase.)

Oui, je l'ai dérobée:... au fond du vase d'or,
Palpitante elle vit et se propage encor.

O monts, premiers autels! fleurs des bois! onde émue!
Insectes sous la mousse, étoiles sous la nue!
Mondes! soyez témoins! votre âme m'appartient.
Entre ses flancs étroits ce vase la contient.
Captive, tout l'émeut; sitôt que je respire,
Tremblante elle obéit, et s'enfle ou se retire,
Comme une onde sacrée et puisée au torrent
Dans l'urne s'attiédit ou croît en murmurant.
Je puis à qui je veux la livrer enchaînée;
Au foyer la prêter pour une heure, une année;
Aujourd'hui la donner, la reprendre demain;
A longs flots l'amasser, l'épuiser de ma main;
Et sans tarir les flancs de mon urne féconde,
De ses feux embraser un monde après un monde.

(Il descend du sommet du volcan.)

Je possède la source où s'amassent les jours,
Et, des cieux à venir les divines amours.
Emportons le foyer conquis par un blasphème,
Dût-il, en grandissant, me dévorer moi-même!

III

PROMÉTHÉE, HÉSIONE.

HÉSIONE.

Où donc es-tu? J'arrive à l'écho de ta voix.
Captif entre tes mains, est-ce un dieu que je vois?
Par quels enchantements as-tu pu le surprendre,
Et du sommet des cieux l'obliger à descendre?
C'est un puissant démon qui s'irrite aisément:

Il éblouit mes yeux des feux du firmament.
Le faut-il adorer?

PROMÉTHÉE.

Il n'est pas ce qu'il semble,
Et déjà dans mes mains le dieu pâlit et tremble.

HÉSIONE.

Ne crains-tu pas qu'un jour, brisant l'urne aux flancs d'or,
Vers des cieux courroucés il ne remonte encor?

PROMÉTHÉE.

Non, non, il t'appartient. De ton souffle il s'anime;
Pour toi je l'ai puisé dans les flancs de l'abîme.

(Il lui présente l'urne.)

Voilà de tes travaux le muet compagnon,
Et l'esclave divin des enfants du limon.
Soit qu'au seuil allumant ta lampe solitaire,
La nuit file pour toi ses heures de mystère,
Soit que dans les forêts, invincible torrent,
L'incendie, à longs flots, se propage en courant,
Tu possèdes des cieux l'étincelle féconde;
Tes fils pourront changer la figure du monde;
Les jours, l'un après l'autre, en sortant du chaos,
Dès demain prendront tous des visages nouveaux.
L'éternité, debout sur son char de lumière,
Pour toi va commencer sa mobile carrière.

HÉSIONE.

Mais le dieu se dissipe ainsi qu'une vapeur.

PROMÉTHÉE.

Tu peux le ranimer d'un souffle de ton cœur.

HÉSIONE.

Mais si déjà dans l'air la flamme est envolée?

PROMÉTHÉE.

Poursuis la feuille errante à travers la vallée.
Du chêne aux mille bras, desséché par les ans,

Hâte-toi de cueillir les rameaux blanchissants.
Comme au fond de ton sein tu recueilles ton âme,
Apprends, au fond de l'âtre, à recueillir la flamme.
Viens! construis le foyer pour la première fois.

HÉSIONE.

Voilà! J'ai poursuivi la feuille au fond des bois.
Mon souffle t'obéit, et la flamme bleuâtre
Déjà siffle et se tord comme un serpent dans l'âtre.
O prodige! Sitôt que le foyer a lui,
Chez les dieux souterrains les ténèbres ont fui.

PROMÉTHÉE.

Que ce chêne géant, allumé par le faîte,
Soit le premier flambeau de la première fête!
D'un festin de Titans assemblons les apprêts.
Aux roses marions les pampres des forêts.
Fais tiédir dans l'airain le vin, le lait et l'onde;
Enduis de miel mon vase, où l'amertume abonde.
Les convives sont prêts.

HÉSIONE.

Qui sont-ils?

PROMÉTHÉE.

Les humains.
Je convie au banquet les œuvres de mes mains,
Les mortels ébauchés et le peuple fragile
Qui, sommeillant encor dans la vivante argile,
N'attendent pour sortir que l'âme du foyer.
Convives du néant, sortez de l'atelier!...
Venez vous réchauffer au feu de Prométhée!

(Les premiers hommes sortent peu à peu de leurs retraites.)

HÉSIONE.

Que vois-je? Des vallons, de la grotte écartée,
De l'ombre des forêts, des entrailles du mont,
Sortent, silencieux, des hôtes de limon!

A pas lents, et n'ouvrant qu'à moitié leur paupière,
Ils approchent de l'âtre et cherchent la lumière.
Des vieillards devant eux portent des verges d'or,
Et du froid du néant ils frissonnent encor.

(Au chœur des hommes.)

Salut, hôtes chéris, convives d'Hésione!
Que le toit souriant à votre voix résonne!
Pendant qu'une onde tiède abreuvera vos pieds,
Parlez, d'où venez-vous? où tendent vos sentiers?

CHŒUR DES HOMMES, en murmurant.

D'où vient sous la nue
L'étoile inconnue?
D'où vient sur le mont
La paille légère?
D'où vient la bruyère?
Où va la poussière,
Fille du limon?
Quand le ver chemine,
D'où vient, dans les bois,
L'herbe qui s'incline,
Sous l'arbre aux cent voix?
D'où sortent ensemble
Le roseau qui tremble
Au souffle des vents,
Le fruit sur la branche,
L'ombre qui se penche,
L'onde qui s'épanche
Aux pieds des vivants?

PROMÉTHÉE, à Hésione.

Dans ses chaînes d'airain leur langue embarrassée
A peine balbutie, et manque à leur pensée.
Ils sont nés comme toi dans l'argile et les pleurs;
Et tous ensemble ils sont tes frères et tes sœurs.

HÉSIONE.

Comment se nomment-ils?

PROMÉTHÉE.

Sans passé, sans mémoire.
Ils ont un nom pour tous.

HÉSIONE.

De leurs barbes d'ivoire,
Laissant jusqu'à leurs pieds se répandre les flots,
Les vieillards, pleins de jours, nés sur de noirs tombeaux,
Semblent avoir vécu des siècles en une heure.
Où vont-ils? Comme un lis que l'aquilon effleure,
Leur front pâle est courbé; mais d'où vient l'aquilon
Qui courbe les humains comme un lis du vallon?
Et de quel triste bord s'élève la tempête
Qui des ans a semé les neiges sur leur tête?

PROMÉTHÉE.

Ce rivage est la mort; tu le verras un jour.

HÉSIONE.

Les mères, le sein nu, s'éveillant dans l'amour,
Bercent les nouveaux-nés qui sommeillent encore;
Et les vierges, tout bas, plus jeunes que l'aurore,
Par de secrets chemins s'approchant de mon cœur,
Parlent à mon oreille et m'appellent leur sœur.

(Au chœur des femmes.)

Mes sœurs, si le foyer n'échauffe pas vos âmes,
Je nourris dans mon sein de plus ardentes flammes.
Déjà je sais des mots que les cieux m'ont appris,
Et qui d'un feu divin embrasent les esprits.

CHŒUR DES FEMMES.

L'étincelle agile
Pénètre l'argile.
Nous sentons le ciel.
L'enfant se réveille;

Sa lèvre vermeille
De la jeune abeille
A sucé le miel.
O joie éternelle!
Il prend la mamelle;
Du lait qui ruisselle
Il nourrit sa faim.
Dans la coupe neuve
De pleurs il s'abreuve
En mordant le sein.
Soudain il frissonne,
Et l'écho résonne
A son premier cri.
Mais quoi! L'hirondelle
Le frappant de l'aile,
Ses pleurs ont tari;
Sa langue bégaye,
Son ombre l'effraye;
Un roseau l'égaye;
Et l'homme a souri!

PROMÉTHÉE.

Enfants, vierges, vieillards, ils ont tous un même âge,
Hier ils n'étaient pas.

HÉSIONE.

Se voilant le visage,
Ceux-là tentent des cieux les abîmes profonds.
Pourquoi d'une tiare as-tu chargé leurs fronts?
Des yeux que cherchent-ils? La nuit les environne.

PROMÉTHÉE.

Ils vont chercher des dieux.

HÉSIONE.

Déjà, sous leur couronne,
Ceux-là marchent pliés comme sous un fardeau.

Ah! pourquoi sur leurs yeux as-tu mis ce bandeau?
Et quel est, dis-le moi, le nom dont tu les nommes?

PROMÉTHÉE.

Tu vois en eux les rois, les conducteurs des hommes.
Appuyés en marchant sur leurs sceptres d'airain,
Aux empires futurs ils ouvrent le chemin.

CHŒUR DES ROIS.

Dans la voie aride,
Nous errons sans guide;
Le sceptre est pesant
Où donc est la voie
Qui mène à la joie
Les fils du néant?

Des larmes amères
Aveuglent nos yeux.
Rois des éphémères,
Où sont nos aïeux?

Heureux dans la foule
Le flot qui s'écoule;
Il paît les roseaux.
Pasteurs d'un empire,
Dans quel champ conduire
Nos rudes troupeaux?

HÉSIONE.

Dans la foule, quels sont ceux qui portent la lyre?
Ils effleurent la terre, et la terre soupire.
Un invincible amour m'entraîne sur leurs pas.

PROMÉTHÉE.

Leur lyre est sourde encore et ne te répond pas.
Mais bientôt de son sein les odes éternelles,
Comme au pied de l'ormeau les jeunes hirondelles,

Pour la première fois hors du nid s'ébattant,
Sur le vaste univers s'abattront en chantant.
La lyre aux flancs dorés obéit aux prophètes ;
Ils enseignent les cieux, ils mènent les poëtes.

CHŒUR DES PROPHÈTES.

Vents, écoutez ! sous nos doigts
Consultons les lyres ;
Sur l'accord des astres-rois
Réglons les empires.

L'hymne ailé prend son essor.
Au fond des forêts sacrées,
Dans les sources azurées,
Des chants jaillit le trésor.
Allons ! sur le front des sages,
Du jeune arbre des présages
Secouons les rameaux d'or.

Quand l'aube est éclose,
Qu'enseigne à la rose
L'œil cristallin du serpent ?
Que dit à l'arène,
Pendant qu'il l'entraîne,
Le flot qui gronde en rampant ?

Où vont les empires,
Et le son des lyres
Qu'emportent sitôt les vents ?
Voici les prophètes !
Quand viendront les fêtes
Qu'ils promettent aux vivants ?

Le roseau murmure :
Écoutez l'augure !

Il tremble en nos mains.
Quel est le mystère
Que le ver de terre
Annonce aux humains?

Mais quoi! sous la brise,
La corde se brise,
L'abîme a souri,
La source s'épuise,
Le chant a tari.

La lyre est sans âme,
Sans voix l'univers;
Et l'hymne de flamme
S'éteint aux déserts.

HÉSIONE.

Pourquoi donc as-tu fait les hommes si divers?

PROMÉTHÉE.

La vague est moins semblable à la vague des mers.
Leurs yeux possèdent tous l'amertume des larmes.
J'ai sur leurs songes d'or jeté les mêmes charmes;
Et comme un diamant qui grossit sous les eaux,
L'espérance est cachée au fond de tous leurs maux.
Pour moi je n'ai gardé que la triste science
Qui lit dans l'avenir.

HÉSIONE.

Eh quoi! ce peuple immense
Connaît en s'éveillant les larmes comme moi!
Une âme vit dans tous, et cette âme est à toi!
Oh! que d'hommes germaient avec moi sous la terre!
Chaque vierge est ma sœur et chaque homme est mon frère!
Et tous ceux que je vois sont sortis de tes mains!

PROMÉTHÉE.

Une même famille unit tous les humains.

HÉSIONE.

Frères! vous l'entendez, votre sœur vous appelle.
Souriez! tout est prêt. Voyez! l'aube étincelle.
Les rois ornent le seuil, les vieillards le foyer,
Les myrtes le vallon, les vierges le sentier;
Surtout dans le berceau l'enfant orne la mère.

CHŒUR DE TOUS LES HOMMES.

Où fuir du soleil
L'ardente lumière?
Fermons la paupière,
Cherchons le sommeil.
Le ciel nous menace;
Sans laisser de trace
Notre ombre, qui passe,
Gémit et s'efface
Sous le flot vermeil.
Des fruits de la terre
L'écorce est amère;
La froide vipère
Rit sous le gazon.
Versé goutte à goutte,
L'avenir, sans doute,
Recèle un poison.

HÉSIONE.

Que craignez-vous? Venez! Quand le ciel vous écoute,
Pourquoi murmurez-vous, plus tristes que les vents?
Pour vous j'ai préparé le banquet des vivants.
Avant vous, dans sa fleur, j'ai goûté l'espérance.
Elle a rempli mon cœur d'une heureuse abondance.

Elle leur présente la coupe.

D'amour abreuvez-vous dans le vase de miel.
Ah! la terre est bénie autant que l'est le ciel!
Tendez vos pâles mains au foyer qui flamboie.

Le foyer rit. Voyez! tout est parfum et joie.
Touchez ce rameau d'or; il écarte le deuil.
Avec moi, du néant osez passer le seuil.

PROMÉTHÉE.

Premiers-nés du limon, voici le pain de vie.
Répondez! A parler votre hôte vous convie.
Je vous ai tout donné, la vague immensité,
Le feu, père des arts, fils de la liberté,
Des soleils renaissants les éternelles fêtes,
Mon souffle dans votre âme, et le ciel sur vos têtes,
Hésione pour sœur, les Titans pour aïeux.
Que vous faut-il encore?

CHŒUR DES HOMMES.

Ah! donnez-nous des dieux!

IV

Les cyclopes se réveillent sur le sommet du volcan de Lemnos.

CHŒUR DES CYCLOPES.

La flamme immortelle est ravie;
Au loin, sur ces fumants essieux,
S'élance le char de la vie.
La terre possède les cieux.
Un autre univers se révèle;
Dans l'âme a jailli l'étincelle
D'où sortiront des jours nouveaux.
Autour du foyer qui petille,
Déjà la première famille
Se réchauffe au seuil du chaos.

Les cieux enfantent la mémoire;

Et des prophètes révérés
Ébranlent, sur leurs gonds d'ivoire,
Les portes des hymnes sacrés.
Devant eux le noir encens fume;
Et de la lampe qui s'allume
Se réjouissent les autels;
Les dieux s'entourent de murailles:
Mais la torche des funérailles
Brûle aussi pour les immortels.

Comme des oiseaux de passage,
Vers le temps des migrations,
Au premier souffle de l'orage
Où se hâtent les nations?
Les chênes sacrés prophétisent,
Les aiglons divins sibyllisent
Sur le front des peuples épars;
Et la cité qui vient d'éclore
Des vagissements de l'aurore
Remplit l'antre des léopards.

Au sein des forêts éternelles
S'enracinent les pieds des tours;
Au flanc des monts, les citadelles
Montent jusqu'au nid des vautours.
Un marteau d'airain se soulève;
L'homme a forgé le premier glaive;
Des héros s'allument les fronts;
Et les nations éperdues,
Comme des armes suspendues,
Frémissent aux cris des clairons.

Sur le foyer, onde écumante,
Dans l'enceinte ardente des lois,

La foule s'agite et fermente
Sous le sceptre doré des rois.
En grandissant, l'esprit de l'homme
Veut posséder tout ce qu'il nomme;
Il refait l'œuvre des géants;
Des cieux il change le mystère;
D'un mot il déplace la terre
Sur les épaules des Titans.

Hôte inquiet, partout il sonde
L'abîme où s'endorment les dieux;
Lui-même il détruit ce qu'il fonde;
La mort entre dans tous ses jeux.
Dans chaque état il vit une heure,
Et toujours changeant de demeure,
Il laisse après lui les déserts.
Pour le suivre, le temps mobile
Renverse de ses bras d'argile
Les vieux piliers de l'univers.

Au chant cent fois repris des éternelles lyres,
Les siècles faits de bronze emportent les empires
Dans un des plis de leurs manteaux.
L'un l'autre se heurtant au seuil de la nuit sombre,
Les peuples sous les dieux retentissent dans l'ombre,
Comme le fer sous les marteaux.

Du milieu des cités le concert qui s'élance
Des premiers jours du monde a rompu le silence;
Les rois instruisent le néant.
Les cieux sont abaissés devant la créature;
Des empires détruits l'imbécile murmure
Couvre la voix de l'Océan.

Sous la rame d'argent la vague est profanée;
Le noir vaisseau commande à la mer indignée.
Du coursier se forge le frein.
Le Lycée a perdu sa sainte solitude;
Et l'univers muet, réduit en servitude,
S'agite sous un joug d'airain.

Car tout cède en grondant au joug de la pensée;
Les immortels ont peur quand sa flèche est lancée:
Tout pâlit devant sa clarté
L'esprit souffle d'en haut plus léger que la brise;
Plus puissant qu'un cyclope, en souriant il brise
L'immuable fatalité.

Détaché des liens d'un destin immobile,
Le monde se confie à des maîtres d'argile,
Et court au-devant d'autres cieux.
Loin de sa vieille orbite, amassez-vous, orages!
Il part, vaisseau bercé sur le roulis des âges,
Pour aborder chez d'autres dieux.

Mais nous, qu'un lien d'or dans Lemnos emprisonne,
Nous, enfants du passé, que le présent étonne,
Ne quittons pas l'antique bord.
Errants sur les sommets où Jupiter commande,
D'un œil de feu suivons l'avenir qu'il gourmande,
L'homme et le dieu sont loin du port.

DEUXIÈME PARTIE

PROMÉTHÉE ENCHAINÉ.

Les croix du Caucase.
TERTULLIEN.

PERSONNAGES.

PROMÉTHÉE.
NÉMÉSIS.
HÉSIONE.
UN DIEU.
L'OCÉAN.
CHŒUR DE CYCLOPES.
CHŒUR DE SIBYLLES.

I

Les cyclopes entraînent Prométhée sur le sommet du Caucase.

NÉMÉSIS, LE CHŒUR DES CYCLOPES, PROMÉTHÉE.

NÉMÉSIS.

Cyclopes, arrêtez ! Au bord du précipice,
Le destin a marqué ce lieu pour le supplice.
Voici le noir abîme où finit l'univers ;
Jamais regard mortel n'a souillé ces déserts.
Entendez-vous le cri que la nuit vous renvoie ?
C'est le cri du vautour qui demande sa proie.

Démons, que tardez-vous? Il est temps d'attacher
Cet ami des humains aux flancs de son rocher.
Il a ravi la flamme, honneur de la fournaise:
De l'antique destin la puissance lui pèse;
A des peuples d'argile il a livré le ciel;
Hâtez-vous de clouer ce dieu sur son autel.
Les douze Olympiens vous parlent par ma bouche.

UN CYCLOPE.

J'obéis; et pourtant sa souffrance me touche:
Car qui saura jamais ce qu'avant de mourir
Un dieu crucifié sur l'autel doit souffrir!
Pour plaire aux dieux nouveaux faut-il des déicides?

NÉMÉSIS.

Dans l'abîme j'entends le fouet des Euménides.
Va! Cyclope, prends garde aux maîtres des enfers;
Mets un frein à ta langue, et rive-moi ces fers.

LE CYCLOPE.

Ah! mon bras t'obéit, si ma langue murmure.
Du Titan, malgré moi, j'ai scellé la ceinture;
D'un lien préparé dans les feux de Lemnos
Deux fois j'ai sur son cœur resserré les anneaux.
Ses deux bras étendus sont cloués sur le faîte.
Sous ses pieds enchaînés s'amasse la tempête.

NÉMÉSIS.

Avant l'éternité cet anneau peut s'user.

LE CYCLOPE.

Tous les dieux réunis ne pourraient le briser.

NÉMÉSIS.

Des métaux les plus durs épuise ici la veine.
Replie autour du cœur cette infernale chaîne;
Combien durera-t-elle?

LE CYCLOPE.

Autant que Jupiter.

NÉMÉSIS.

Mais l'orgueil du géant, qui saura le dompter?
Dans quel lien de bronze emprisonner cette âme?
Cyclopes, dites-moi, dans quelle ardente flamme
Forgez-vous à l'esprit des entraves d'acier.
Par quel art enchaîner dans leur libre sentier
L'espoir, au front doré, qu'accompagnent les songes,
Des pensers d'avenir les superbes mensonges,
Les souvenirs, les vœux qui ne dorment jamais,
Et les désirs ailés sur de trompeurs sommets?
Sous quel joug pliez-vous l'altière intelligence,
Qui, dans cet immortel, se nomme providence,
Et qui, des cieux nouveaux attisant le foyer,
A déjà du vieux monde ébranlé le pilier?

LE CYCLOPE.

Vois! nous avons lié le dieu sur le Caucase?
Pour asservir ses flancs sous le faix qui l'écrase,
Aux marteaux de Lemnos tu peux te confier.
Mais à clouer cette âme et la crucifier
Ne songe pas! L'esprit lui-même se délie;
Contre ses fiers pensers l'airain s'émousse et plie.

NÉMÉSIS.

Resserre autour du front ces nœuds de diamant.

LE CYCLOPE.

L'esprit mal enchaîné les dénoue aisément.
En vain des liens d'or attachés à la pierre
Du Titan retiendraient la langue prisonnière,
Ses désirs, comme un chœur de rebelles démons,
Libres iraient flotter sur la cime des monts.
Son âme, sans parler, peuplerait l'étendue,
Et son rêve superbe enflerait chaque nue.

NÉMÉSIS.

Voilà toute ma crainte et ma seule douleur :

Tant qu'un penser survit dans les plis de son cœur,
Tant qu'un seul souvenir, habitant sa poitrine,
Subsiste, malgré toi, debout sur sa ruine,
Les cieux sont mal assis, et je crains l'avenir.
Au moins ne peux-tu pas détruire un souvenir ?

LE CYCLOPE.

Sur ses pôles plutôt j'ébranlerais le monde.

NÉMÉSIS.

Des sages de Lemnos, ô science féconde !

LE CYCLOPE.

Je courbe les métaux, l'or, le cuivre et l'airain ;
Mais je ne puis courber une âme sous ma main.

NÉMÉSIS.

Cyclope, c'est assez ! Va ! ton œuvre est finie ;
Sur tes pieds inégaux repose ton génie ;
Car des dieux prévoyants voici le noir vautour.
Sous son aile de bronze il dérobe le jour.
Sur sa proie il s'abat ; il la couve d'avance ;
Il cherche au fond du cœur l'invisible espérance.
Regarde ! Apprends de lui, pour contenter le ciel,
Comment on peut dompter un esprit immortel.

LE CYCLOPE.

Les dieux sont sans pitié quand ils viennent de naître.

NÉMÉSIS.

Les dieux sont tout-puissants et t'entendent peut-être.

LE CYCLOPE.

Qu'est devenu Saturne, à la barbe d'argent ?
Les jours coulaient en paix sous son règne indulgent.

NÉMÉSIS.

Prends des pensers nouveaux dans un nouvel empire.

LE CYCLOPE.

Sous des maîtres nouveaux tout s'altère et s'empire.

NÉMÉSIS.

Quand Saturne est vaincu, partage le butin.

LE CYCLOPE.

Qui? moi? changer d'autel quand change le destin?

NÉMÉSIS.

Vertu de l'âge d'or!

LE CYCLOPE.

Siècle enfant du blasphème!

NÉMÉSIS.

Jupiter seul est libre.

LE CYCLOPE.

Il ne l'est pas lui-même.

NÉMÉSIS.

Hé! cervelle d'airain! oracle du passé!
Va! prophète boiteux, les cieux t'ont devancé.
Ta sagesse immobile amuserait notre âge.

(La terre engloutit les Cyclopes.)

Retourne dans Lemnos visiter ton ouvrage.

(A Prométhée.)

Mais toi, qui dans ton sein possèdes l'avenir,
Le présent trop étroit ne peut te contenir.
Pasteur des songes d'or et dieu des éphémères,
Convoque autour de toi la troupe des chimères.
Sur ton vaste trépied, qui supporte le ciel,
Prophétise des jours d'or, de lait et de miel.
Gonfle ton sein d'orgueil; souris à qui t'opprime;
Renais sous le vautour, messager de l'abîme;
Et, si tu veux encor, pour délier tes mains,
Appelle à ton secours tous les pâles humains.

II

PROMÉTHÉE, seul.

O terre! vents ailés, conducteurs des orages!
Sources des flots amers, monts vêtus de nuages,
Fleuves! et toi, soleil, qui vois tout sous les cieux,
Oh! voyez ce qu'un dieu peut endurer des dieux!
Dites si la victime au temple est assortie;
Le temple est l'univers, Prométhée est l'hostie,
Et Jupiter tyran le sacrificateur.
Au supplice divin je présente le cœur.
Jupiter, nourrisson de la chèvre Amalthée,
Sur les monts a cloué les pieds de Prométhée.
Je le sais. Qui le nie? Oh! puissent dans mon sein,
Par avance, tarir les pleurs du genre humain!
L'herbe sèche est livrée aux fureurs de la flamme :
Puisse ainsi la douleur s'assouvir sur mon âme,
Et les maux à venir, que de loin je prévois,
Contre moi réunis, se hâter à ma voix!
Je suis content; j'ai fait ce que je voulais faire.
Mon œuvre parlera si mon cœur doit se taire.
Dieux sourds, voyez! je ris; que sert de m'en cacher?
Car, de ces mêmes mains qu'enchaîne le rocher,
Tout un monde est sorti qui vous hait et qui m'aime.
Peuples, tribus, cités, filles du diadème,
Espérances, désirs, qui repoussent le frein,
Est-ce trop les payer de ces deux clous d'airain!
Non, non, je le veux bien, serrez encor ces chaînes;
S'il se peut, j'y consens, inventez d'autres peines.

Je suis content, vous dis-je; et des Olympiens
Je reconnais ici la marque à ces liens.
O supplice éternel! éternité de vie!
O douleur! ô plaisir que le vautour m'envie!

III

PROMÉTHÉE, L'OCÉAN.

PROMÉTHÉE.

Quel souffle a fait trembler la source au fond des bois?
Dans mille bruits confus je distingue une voix,
Non pas la voix de l'homme aux pures harmonies,
Dont le cœur fait vibrer les cordes infinies,
Mais sans âme, enchaînée aux pensers des roseaux,
Et traînant avec soi l'impur limon des eaux,
La voix de l'Océan qu'apportent les orages.

(A l'Océan.)

Père des flots amers, du fond de tes rivages,
Que me vient annoncer ta langue de Titan?

L'OCÉAN.

C'est pour toi que s'émeut l'âme de l'Océan.
Le rocher le plus dur cède à ma longue étreinte.
Oh! gémissons ensemble; et que puisse ma plainte
Du destin amollir les inflexibles lois!
Que tes fers sont pesants!

PROMÉTHÉE.

Va! les maux que tu vois
Sont les moindres de tous; car, semblables aux vôtres,
L'œil peut les mesurer.

L'OCÉAN.

En est-il encor d'autres
Que les yeux ne voient pas et qu'on ne peut toucher?
Où sont-ils donc?

PROMÉTHÉE.

Écoute! Au flanc de ce rocher,
De ce mont de douleur mon flanc use la pierre,
Et du vautour repu la nuit clôt la paupière.
Mais dans un cœur meurtri les désirs invaincus,
Mais les rêves trompés qui ne s'endorment plus,
Mais l'orgueil, mais l'espoir, imprévoyant mensonge,
Le regret affamé qui lui-même se ronge,
Surtout le souvenir qui renaît chaque jour,
Ah! dans mon sein, voilà, voilà le vrai vautour;
C'est lui qui sur mon âme étend une aile noire,
Et qui, jamais repu, ne se lasse de boire
Au fond du cœur tari les invisibles pleurs.

L'OCÉAN.

Les dieux ont pour toi seul inventé ces douleurs.
Que m'épargne le ciel, et ton rire et ta joie,
Et ces flots d'amertume où ton âme se noie!
Mais, pour te consoler, que peuvent tous mes flots?
De ces chaînes faut-il limer les durs anneaux?
Que veux-tu que je fasse?

PROMÉTHÉE.

Ah! parle-moi des hommes.
Où sont-ils? que font-ils à cette heure où nous sommes?
Au seuil de la cité le foyer brille-t-il?
Craignent-ils Jupiter et son épais sourcil?
Vont-ils semer l'épi sous le soc des charrues?
Redisent-ils mon nom? Heureuse, dans les nues,
L'hirondelle qui passe et s'assied sur leurs toits!
A leur table nourrie elle écoute leurs voix,

Et suspend ses petits au berceau des empires.
Si je pouvais, comme elle, au chant des saintes lyres,
Voir des peuples nouveaux surgir les fondements,
Entendre des cités les sourds vagissements,
Toucher un sol ami, me mêler à la foule,
Suivre des nations le torrent qui s'écoule;
Pasteur, si je pouvais, debout, près du foyer,
Des vieillards saluer le sceptre hospitalier,
Et des chants du matin recueillir la rosée,
Oui, je serais heureux plus que dans l'Élysée!
Dussé-je de ces biens ne jouir qu'un seul jour,
Mon esprit à jamais bénirait ce vautour.

L'OCÉAN.

Plus changeants que mes flots sous mon trident d'ivoire,
De ton nom les humains ont perdu la mémoire.
Onde toujours émue, ils vivent un moment,
D'écume et de vapeur se gonflent aisément,
Et d'éphémères bruits emplissent mes rivages.
J'efface, en me jouant, leurs mobiles images.
Un songe, un rien les berce. Ainsi qu'un sable impur,
Je rejette leurs vœux dans mon gouffre d'azur.
A leurs projets dorés j'oppose mes flots blêmes.
Ombres des nations, lois, prières, blasphèmes,
Et demi-dieux errants au fond des noirs vaisseaux,
Me pèsent dans l'orage autant que mes roseaux.
Cependant, à l'autel, les peuples te renient,
Et les meilleurs de tous même au foyer t'oublient.
Faut-il en dire plus? ou des maux que je sais
T'épargner le poison?

PROMÉTHÉE.

Achève! Je me tais.

L'OCÉAN.

Aux dieux tes ennemis ils portent leurs offrandes.

L'autel se couronnant de serviles guirlandes,
A l'idole affamée ils présentent le miel,
Et d'un épais encens obscurcissent le ciel.
Toujours dans le plus fort ils voient la providence :
De ton immense amour voilà la récompense.

PROMÉTHÉE.

La récompense est dure, et les flots de tes mers
Jamais n'ont amassé de poisons plus amers.
Mais les dieux, que font-ils? Dans leurs apothéoses,
N'a-t-on pas sur leurs fronts vu s'effeuiller les roses?
Sont-ils ce qu'ils étaient? plus jeunes ou plus vieux?
Et le ver du sépulcre entre-t-il dans les cieux?
Dis! parle! De leur chute est-il quelque présage?
Les douze Olympiens changent-ils de visage?

L'OCÉAN.

Heureux qui sur les dieux a fondé son appui!
Ce qu'ils étaient hier, ils le sont aujourd'hui.
Pendant que sur ton roc ce vautour te dévore,
Ils recueillent en paix les roses de l'aurore;
Sur l'ivoire, cuvant l'ivresse du nectar,
Ou penchés à demi sur l'essieu de leur char,
Ils te raillent d'en haut: et sur ton front qui plie,
De leur coupe trop pleine ils épanchent la lie.
De l'aveugle avenir, enfin, qu'espères-tu?
Les dieux possèdent tout.

PROMÉTHÉE.

Excepté l'inconnu.

L'OCÉAN.

Voilà donc quel trésor te gardent les chimères!
Oh! laisse cet espoir aux fils des éphémères.
Le présent seul est tout, et le reste n'est rien.
Les dieux sont tout-puissants dans le mal et le bien.
Adore de leurs mains l'éternelle merveille.

Au cri de la cigale ils inclinent l'oreille:
Tu devrais les prier!

PROMÉTHÉE.

Qui? moi, prier les dieux?
Autrefois je priais, quand je croyais aux cieux.
Que de fois à genoux (il m'en souvient encore),
Au pied des monts dormants que saluait l'aurore,
Effeuillant des grands lis les fronts purs et sereins,
Vers un ciel inconnu j'ai tendu mes deux mains!
Un son, une vapeur, un rayon de lumière,
Tout en moi devenait oracle, hymne, prière.
Alors, au moindre écho mon âme répondait;
Un océan d'amour de mon cœur débordait.
Sur quels sommets ombreux, dans quels arides chaumes,
Où n'ai-je pas porté mes fragiles fantômes?
Berceau des songes d'or, dis, qu'es-tu devenu?
Tout était dieu pour moi dans un monde inconnu.
J'aimais, j'adorais tout, sans choisir mon idole,
Et chaque jour au front portait une auréole.
Mais ces temps ne sont plus; d'autres jours ont suivi.
Trop souvent vers l'Olympe en extase ravi,
L'Olympe a repoussé mon crédule génie,
Et la faute est aux dieux si mon cœur les renie.
Pourquoi dans ma pensée en vain les rappeler?
A des fantômes sourds je suis las de parler.
Le croiras-tu? Malgré ce vautour qui me ronge,
Souvent sur ce rocher je doute si je songe,
Si devant l'avenir le présent qui s'enfuit
N'est pas un mot, un rêve, évoqué par la nuit,
S'il est vraiment des dieux, si Jupiter lui-même
N'est pas, au fond du temple, un vain nom, un blasphème,
Par l'immense univers au hasard répété,
Un faux voile étendu devant l'éternité?

Qui sait ce que demain peut enfanter la terre?
Ne me demande pas d'éclaircir ce mystère.
Mais, enfin, il suffit. Pour des cieux plus puissants,
Dans le fond de mon cœur, je garde mon encens.

L'OCÉAN.

Ainsi, pour l'avenir thésaurisant d'avance,
La pâle illusion fait toute ta science.
Ces clous d'or et d'airain ne t'ont rien enseigné.
Le ciel eût pu t'aimer, mais tu l'as dédaigné.
Tout croit à Jupiter, les cieux, la terre, l'onde.
Insensé! Penses-tu, plus sage que le monde,
Toi seul avoir une âme et des yeux pour tout voir?
Dis-moi! Que t'a servi ton sublime savoir?
A-t-il pu seulement dénouer cette chaîne?
Ah! loin des visions où l'avenir t'entraîne,
Sous le joug du plus fort ramène tes esprits.
Jupiter te vendra le repos à ce prix.
Vois, sous son char poudreux les monts courbent leur faîte.
Moi-même, humiliant mon front dans la tempête,
Serpent aux mille anneaux, je rampe sous les dieux.
Veux-tu seul aujourd'hui lutter contre les cieux?
L'univers est soumis.

PROMÉTHÉE.

Mais non pas Prométhée!
Va! du monde aisément la grande âme est domptée.
Toi-même, que faut-il pour enchaîner tes flots?
Un peu de sable et d'or sur un lit de roseaux.
Qu'est-il besoin de plus? Un zéphir te gourmande.
A l'alcyon soumis quand ton maître commande,
Aux caprices d'en haut, toi, tu peux obéir.
Incapable un seul jour d'aimer ou de haïr,
Jamais des fiers pensers tu n'as connu l'ivresse,
Des désirs infinis la coupe enchanteresse,

Ni la félicité de n'obéir qu'à soi,
De périr dans son œuvre et d'imposer sa loi!
Moi, je connais ces biens que Jupiter réclame.
Au faîte des douleurs je règne sur mon âme.
Sous l'ongle des vautours, d'espérance enivré,
Je fais et je défais l'avenir à mon gré.
Pendant que l'univers sourit à l'esclavage,
Moi seul je reste libre, et, par delà cet âge,
De ces liens d'airain mon esprit s'affranchit,
Et voit sous d'autres dieux le monde qui fléchit.
Je foule sous mes pieds le présent qui me brave;
De ce sommet désert mon âme, sans entrave,
S'élance et se mesure avec l'immensité.
Tous les cieux sont à moi. Sublime volupté!
Mes pensers de géant, comme un chœur d'Euménides,
Loin d'ici m'emportant dans les royaumes vides,
Grandissent avec l'ombre; et, quand l'horreur me suit,
J'entends mes pleurs tomber sur le front de la nuit.
J'écoute, dans mon sein, l'approche des tempêtes.
J'épie au flanc des monts le signe des prophètes;
Et, sans jamais attendre ou la nue ou les vents,
Je trouve dans mon cœur des oracles vivants.
Voilà tous mes plaisirs : en as-tu de semblables?

L'OCÉAN.

Insensé! Comme une eau qui se perd dans les sables,
Sa raison s'est perdue au milieu de ses maux.

PROMÉTHÉE.

Conserve ta pitié pour tes frêles roseaux.
Ce que tu n'entends pas, tu le nommes folie;
Caressant sous la vague une ombre ensevelie,
Adore, sans penser, les dieux que tu connais.
Ils plaisent au limon; le limon les a faits.
Pour la dernière fois nous conversons ensemble.

Soupirant et priant dans chaque flot qui tremble,
Balbutie après moi la langue du chaos.
Tu n'entends plus la mienne. A des pensers nouveaux
Elle prête des sons qu'a médités la lyre.

L'OCÉAN.

Malheureux! Chaque instant redouble son délire.

PROMÉTHÉE.

Un peu d'humilité siérait aux immortels,
De leur père Saturne, arraché des autels,
Quand l'anathème ardent pèse encor sur leurs têtes.
Pour éviter le trait lancé par les prophètes,
Que Jupiter tonnant se confie à ses chars!
Qu'il brandisse en ses mains l'éclair aux mille dards!
Sourcilleux, qu'il menace et gouverne à sa guise!
Ses jours passeront vite et son bonheur s'épuise.

L'OCÉAN.

Ainsi, de l'univers tu veux changer la loi!
Adieu! Tu restes seul.

PROMÉTHÉE.

Le droit reste avec moi.

L'OCÉAN.

Le droit est au vainqueur; la défaite est le crime.

PROMÉTHÉE.

Où donc est la défaite?

L'OCÉAN.

Où donc est la victime?

PROMÉTHÉE.

La victime est ornée; elle boit le nectar;
Son aigle, à ses genoux, la réveille trop tard.
Comptant tous les moments qui lui restent à vivre,
Dans la coupe d'Hébé la victime s'enivre,
Et d'un reste d'encens épuise la vertu.
La victime est au ciel. Dis-moi, la connais-tu?

IV

Hésione paraît dans le fond de la vallée; après avoir essayé de gravir les rochers qui la séparent de Prométhée, elle s'arrête épuisée dans un ravin.

PROMÉTHÉE, HÉSIONE.

PROMÉTHÉE.

A l'abîme, en grondant, le Titan fait un signe.
La nuit vient. Tout se tait... Mais, comme un chant de cygne,
Quand le cygne sacré se prépare à mourir,
Et qu'il voit de son lac le flot divin tarir,
De la cité des pleurs quel murmure s'élève?
Il frappe mon esprit d'un invisible glaive.
Qui donc, si ce n'est l'homme, a trouvé dans son cœur,
Sous son fragile espoir, cet hymne de douleur?
Quoi! sitôt des vivants l'allégresse est passée!
Ah! voix trop bien connue! écho de ma pensée
Qui suscite en mon sein le démon du remords!
C'est des fils du limon le premier chant de mort!

HÉSIONE.

Prométhée, aide-moi! mon bienfaiteur, mon maître!
De mes jours consumés rallume le flambeau.
Un mal secret me ronge. O toi, qui m'as fait naître,
Sauve-moi du tombeau!

D'abord, tu m'avais dit : Nais, et sois immortelle.
Sur le vague avenir je fondais mon appui.
La terre souriait; moi, j'ai souri comme elle
Quand ton soleil m'a lui.

Sans terreur je voyais se succéder dans l'ombre

Les aînés de mes jours qui passaient en courant.
En vain ils tarissaient; sans en compter le nombre,
Je puisais au torrent.

Voilà qu'à son foyer mon âme se consume;
Les songes du sépulcre environnent mon front;
Et des astres éteints qu'aucun dieu ne rallume
Sortent de l'Achéron.

Prométhée, entends-moi; sous mon mal je succombe.
Emplis de jours nouveaux mon urne jusqu'au bord.
De tes fécondes mains, donne-moi, dans la tombe,
Un remède à la mort.

PROMÉTHÉE.

Que me demandes-tu?

HÉSIONE.

Je veux renaître encore.
Sous mes pas tout renaît avec la jeune aurore.
De ma lampe toujours prompte à se consumer,
Sous mon souffle j'ai vu l'éclat se rallumer.
Quand l'amphore écumante a tari près de l'âtre,
J'ai d'une onde nouvelle empli ses flancs d'albâtre;
Et moi, moi, je taris dans l'urne de la mort;
Et l'espérance en moi va s'éteindre d'abord.
Descends! D'une eau sacrée emplis, emplis mon âme.
De mon génie éteint viens rallumer la flamme.
Inventeur du foyer, te supplierai-je en vain?

PROMÉTHÉE.

Je ne puis rallumer ton âme dans ton sein.
La tombe est plus savante, et l'essaiera peut-être.

HÉSIONE.

Mais, s'il me faut mourir, pourquoi m'as-tu fait naître?
Et d'un rêve insensé pourquoi m'abusais-tu?
Rends-moi donc, aujourd'hui, le bien que j'ai perdu,

Sur le seuil du chaos le sommeil de l'argile,
Et l'éternelle paix dans son vase fragile.
L'espoir dormait alors dans l'ombre enseveli.
Mais comment retrouver le silence et l'oubli?
Quand tu foulais hier l'autel d'un pied athée,
Te trompais-tu toi-même, ô sage Prométhée?

PROMÉTHÉE.

Des liens de la mort nul ne peut t'arracher.

HÉSIONE.

Eh quoi! ce peu d'instants passés à me chercher,
Des songes d'une nuit cette ombre qui s'efface;
Quoi! ce cœur vide encore et qui déjà se glace,
Des enfants du limon ce vague souvenir,
Voilà tout le trésor qui se nomme avenir!
Oh! que bien autrement l'espérance dorée,
Qui naquit avec moi de nectar enivrée,
Au festin des vivants savait me convier!
Le Dieu me souriant, tout parut m'envier!
Et maintenant, déjà, veuve sans fiançailles,
Il faut chanter sur moi l'hymne des funérailles.
Protége-moi, mon Dieu!

PROMÉTHÉE.

Mes deux bras sont liés.

HÉSIONE.

Hâte-toi.

PROMÉTHÉE.

Vois! L'airain enchaîne aussi mes pieds.

HÉSIONE.

Du moins si le sépulcre attend déjà sa proie,
Si je dois la première ouvrir la triste voie,
Enseigne à mon esprit les secrets du tombeau.
Sur le seuil que verrai-je, en entrant, sans flambeau?
Dis! quel hôte m'attend dans sa demeure sombre?

A quel banquet avare ira s'asseoir mon ombre?

PROMÉTHÉE.

De son obscur savoir le sépulcre est jaloux.
Ses secrets sont à lui. Je les ignore tous.

HÉSIONE.

O toi qui, d'un seul mot, m'as ravie à la terre,
Apprends-moi qui je suis.

PROMÉTHÉE.

Pour moi-même un mystère.

HÉSIONE.

Mais tu sais d'où je viens. Où vais-je? dis-le moi.

PROMÉTHÉE.

L'oracle n'en sait rien. N'interroge que toi.

HÉSIONE.

Si l'abîme est muet, interroge la nue.
A ta réponse encor je reste suspendue.

PROMÉTHÉE.

Espère!

HÉSIONE.

Il est trop tard; les mots sont superflus.
Reprends ce froid limon.

PROMÉTHÉE.

Il ne m'appartient plus.

(Hésione meurt.)

V

LE CHŒUR DES SIBYLLES, PROMÉTHÉE.

LE CHŒUR.

Dieu-prophète, vers toi se hâte la Sibylle.
Sur le trépied, c'est toi qui, dans son cœur d'argile,

Suscites l'avenir.
C'est toi qui, dans la nuit, éveilles les présages
Dans le présent tu vois ensemble tous les âges,
Ainsi qu'un souvenir.

Des grottes des Persans, des bois de Thessalie,
Des monts où sont assis les trépieds d'Italie,
Nous t'apportons nos pleurs.
Par notre bouche entends la plainte de la terre;
Tout gémit avec toi; mais quel est le mystère
Caché dans tes douleurs?

Qui finira tes maux, ô père des oracles?
L'avenir saura-t-il enfanter des miracles,
Ou les dieux sont-ils sourds?
De l'esprit immolé nous touchons les blessures.
Mais toi, sous le vautour, épiant les augures,
Vois-tu de meilleurs jours?

PROMÉTHÉE.

Filles de l'avenir, à vous je me confie.
Sur l'autel du passé puisqu'on me sacrifie,
Avant que du vautour renaisse le festin,
Aux entrailles d'un Dieu vous lirez le destin.
Sibylles, approchez. Ne craignez pas ma chaîne.
Que douce est votre voix, et douce votre haleine!
Hésione, en naissant, était semblable à vous.
Ainsi ses longs cheveux flottaient sur ses genoux.
Ainsi, dans ses discours, avide d'harmonie,
Sur sa lèvre abondaient le lait et l'ambroisie.
Mais d'abord répondez! Que font les nations?
Qu'adorent en passant les générations?
Le monde a-t-il trompé l'espérance des sages?
Que voit-on dans les cœurs? Racontez les présages.

CHŒUR.

Si tu veux, nous dirons les présages des vents,
Des déserts de Memnon les sépulcres mouvants,
Le pic-vert échappé des ombres de Dodone,
Et l'antre sibyllin que l'oracle abandonne.
Mais comment raconter ce qu'on voit dans les cœurs?
Incurables regrets, oracles de douleurs,
Tortures, visions, chimères éternelles,
Qui pourrait dénouer tant d'énigmes nouvelles?
Comme toi, dévoré par la haine ou l'amour,
Chaque homme a son Caucase et nourrit son vautour.
Au moment où le cœur s'étudie à sourire,
L'oiseau de Némésis en secret le déchire.
Dans le sein altéré que tes mains ont pétri,
Sous le limon impur la prière a tari.
Les hymnes ont perdu leur divine rosée;
Et les morts pleins d'effroi repoussent l'Élysée.
Connais-tu sur ce roc le doute au front hagard,
Qui, nourri de serpents et courant au hasard,
Met sur un coup de dé la fortune du monde?
Connais-tu le néant qui sur un mot se fonde,
La vide illusion que mine le savoir,
L'attente aux yeux d'airain que suit le désespoir?
Ah! l'homme les connaît, si le Dieu les ignore.
L'augure te fait peur. J'en sais d'autres encore.
Dans la nuit on entend les peuples soupirer,
Et sur leurs trônes d'or j'ai vu les rois pleurer.
J'ai vu des cieux nouveaux dans les regards des femmes.
Le croiras-tu? Le pain ne nourrit plus les âmes.
Mais loin du champ fertile où mûrit le froment,
L'âme dans les déserts cherche un autre aliment.
L'esprit, nouvelle idole ébranlée à sa base,
S'écroule en blasphémant sur l'homme qu'il écrase.

Sans savoir ce qu'on cherche, on s'agite, on gémit;
Comme un tombeau d'airain le ciel même frémit.
Dans le même moment tout s'affirme et se nie;
Le Dieu semble céder à l'infernal génie.
Temps avare et prodigue, où, le front dans le ciel,
La foi manque à l'idole, et l'encens à l'autel.
De ces signes nouveaux connais-tu le langage?
Tant d'oracles muets, tous enfants de notre âge,
Dis-nous, qu'enseignent-ils? le monde est-il trop vieux?
Cependant les trépieds se taisent; et nos yeux
Vainement sur les monts attendent les auspices.

PROMÉTHÉE.

Ah! l'avenir n'est plus parmi les sacrifices,
Avec le sang fumant des boucs et des brebis;
Sur l'aile du pic-vert, de l'aigle ou de l'ibis,
Il ne prend plus l'essor au-devant des empires.
Souvent même il est sourd aux volontés des lyres.
Les banquets s'apprêtant aux seuils des nations,
On ne le verse plus dans les libations.
Il est tout en nous-même à l'heure des miracles,
Et c'est la mort des dieux qu'annoncent vos oracles.

LE CHŒUR.

Comment, et depuis quand les dieux sont-ils mortels?

PROMÉTHÉE.

Depuis que sur la terre ils vivent des autels.

LE CHŒUR.

Blasphème! Est-il donc vrai qu'en secret, Prométhée,
Le prophète chez toi ne cache que l'athée?
Comme le vent de Crète on dit que la douleur
De son haleine aride a desséché ton cœur.
C'est sur toi maintenant qu'il faut verser les charmes.

PROMÉTHÉE.

Pour d'autres que pour moi, vierges, gardez vos larmes.

LE CHŒUR.

L'impie en a besoin.

PROMÉTHÉE.

L'impie est loin de moi.

LE CHŒUR.

Sur quel étrange autel as-tu porté ta foi?

PROMÉTHÉE.

Écoutez, à la fin, ce que mon cœur enferme.
Trop longtemps j'ai caché l'espérance en son germe.
Il faut me dévoiler tout entier, ou périr.

LE CHŒUR.

Que va-t-il révéler?

PROMÉTHÉE.

Tous vos dieux vont mourir.
Mes yeux ont vu déjà deux races immortelles
Tour à tour usurper les voûtes éternelles.
Au noir chaos j'ai vu Saturne succéder;
Saturne à Jupiter à son tour dut céder.
A qui va Jupiter céder l'aigle suprême?
Je le demande aux cieux. Est-ce là mon blasphème?

LE CHŒUR.

Par qui doit Jupiter perdre la royauté?

PROMÉTHÉE.

Par les conseils dorés de sa malignité.
Bientôt mieux enseigné, lui-même pourra dire
Quel est le meilleur lot : l'esclavage ou l'empire.
Oui, croyez-moi, les dieux ont aussi leur vautour,
Qui jusque sur l'autel les poursuit à leur tour.....
Ne le voyez-vous pas qui, d'une aile immobile
Couvrant le toit du temple et chassant la sibylle,
Sur l'Olympe répand l'inexorable deuil?...
C'est lui! des immortels préparez le cercueil.
Vierges, entendez-vous le cri de la prêtresse?

Le loup a dévoré Diane chasseresse....
Apollon, qu'as-tu fait de tes flèches d'argent?
Vois! dans Corinthe un dieu plus diligent
Sur l'autel inconnu transporte la Pythie.
Pourquoi d'Argos le temple a-t-il croulé?
De Delphes maintenant l'oracle balbutie....
L'herbe croît sur l'autel que Neptune a foulé.

LE CHŒUR.

Comme un coursier sans frein dans les champs d'Olympie,
Où l'oracle menteur emporte-t-il l'impie?
Où va-t-il renverser son char?
Au désert il l'entraîne où le vautour habite.
Parmi les noirs serpents que l'Euménide irrite,
Il change en venin le nectar.

Heureux qui met un frein à ses vastes pensées:
Il suit des nations les limites tracées;
Partout il marche dans la paix.
Il voit tout l'univers qui lui rit et qui l'aime.
Son oracle aisément s'explique de lui-même,
Et son dieu ne trompe jamais.

PROMÉTHÉE.

Et depuis quand le mien trompa-t-il la sibylle?
Vierge, prête à ma voix une oreille immobile.
Mes augures sont vrais; tu l'avoueras demain.
La terre est le trépied, l'oracle est dans mon sein.
Un démon inconnu soulève ma paupière,
Et l'Erèbe se change en un flot de lumière.

LE CHŒUR.

Malheur à qui prévoit l'avenir de trop loin!
Le temps, au pas tardif, est sourd à son génie.
En vain il prend d'abord l'univers à témoin.
En sursaut éveillé l'univers le renie.

PROMÉTHÉE.

Changez, changez le sceptre en un serpent d'airain.
Aux prophètes nouveaux j'enseigne le chemin.
Les devins de Chaldée ont noué leur ceinture.
Des promesses du ciel ils font leur nourriture.
Je les vois... Au désert, quel dieu vont-ils chercher?...
La verge a fait jaillir la source du rocher...
Dans ce buisson ardent quelle flamme petille?
D'un peuple de pasteurs l'innombrable famille,
L'encensoir à la main, entoure le foyer
Qu'attise un dieu-géant penché sur le brasier.

LE CHŒUR.

Où sont-ils, ces nouveaux prophètes?
Où sont-ils, ces élus du ciel,
Qui toujours, devançant les fêtes,
Emplissent les coupes de miel?
Au fond de mes pensers funèbres,
Je ne trouve que les ténèbres;
Mon œil ne voit que des déserts.
Sur mon trépied qui se renverse,
La frêle espérance me berce;
De moi se raille l'univers.

Mon âme autrefois trop novice
Croyait à ses enchantements.
Toujours l'augure était propice;
Des flots j'écoutais les serments.
Aux cieux je prêtais des miracles;
Dans mon sein prodigue d'oracles,
Jamais les dieux n'avaient menti.
Mais aujourd'hui, dans mon ciel sombre,
Trop souvent trompé par une ombre,
L'oracle en moi s'est repenti.

UNE SIBYLLE.

Où sont, mes sœurs, tant de promesses
Écrites au livre divin?
Où sont les fruits de nos tristesses,
Et nos jours consumés en vain?

LE CHŒUR.

Ma sœur, du livre des présages
J'ai vu les plus heureuses pages
Qu'emportait le souffle des vents;
Et sur le chêne de l'augure,
L'oiseau sacré fait sa pâture
Des espérances des vivants.

PROMÉTHÉE.

Le croirez-vous? mes yeux voient un autre Caucase...
Sur le tombeau d'un dieu, vierges, semez des fleurs.
O supplice inconnu! source immense de pleurs!
Quel convive a d'absinthe empli ce large vase?
Près des maux que je vois, ah! que sont mes douleurs?
Quel est sur la sainte colline
Cet autre Prométhée à la face divine?
Le monde à Jupiter l'a-t-il sacrifié?
Son père, quel est-il? dites, quel fut son crime?
Est-ce un Titan esclave? un dieu crucifié?
O prodige! il bénit l'univers qui l'opprime.
Les cieux obéissants s'inclinent sous ses pieds,
Et des sommets sacrés s'ébranlent les trépieds.

LE CHŒUR.

Mais ce Caucase, où peut-il être?
Où donc vois-tu, dans ce vallon,
L'absinthe sécher et renaître
Sous le prophétique aquilon?
Sur quelle cime inhabitée
Gémit cet autre Prométhée

Que nos cieux ne connaissent pas?
A-t-il, d'une plus sainte argile
Créé la nouvelle sibylle?
Vers lui faut-il tourner nos pas?

PROMÉTHÉE.

C'est de lui que bientôt viendra ma délivrance...
L'archer de l'avenir lance au but l'espérance;
Le dieu des dieux est proche; il vient dans son orgueil.
Ouvrez, ouvrez vos cœurs. C'est lui qui frappe au seuil.
Sur un siége embaumé préparez-lui sa place.
Terre, sèche tes pleurs! toute douleur s'efface.
Sibylle, de ton sein dissipe le trésor,
Et du livre sacré tourne la page d'or.

LE CHŒUR.

Sur les ailes de ta pensée,
Crédule encore malgré moi,
Mon âme s'était élancée,
Et prophétisait avec toi.
Déjà je caressais mes songes éphémères,
Quand la réalité, rencontrant mes chimères,
Soudain a soufflé sur mes dieux.
Jupiter n'est pas mort; laisse là l'espérance.
Dans ce nuage épais qui sur nous se balance,
Je vois un habitant des cieux.

VI

UN DIEU, PROMÉTHÉE, LE CHŒUR.

LE DIEU, à Prométhée.

Ravisseur du foyer, possesseur des chimères,
Déserteur de l'Olympe, appui des éphémères,

Qui du monde à loisir refais ici les lois,
C'est à toi que je parle! obéis à ma voix!
Jupiter veut savoir d'où viennent tes oracles,
Quel est ce dieu nouveau si prodigue en miracles,
Par qui doit en un jour notre empire finir,
Et quel est ce Caucase où tu vois l'avenir.
Augure, clairement fais parler les présages.
Consulte ta poitrine et réponds sans ambages.
Des paroles surtout ménage le vain flot;
Les dieux veulent la chose où l'homme veut le mot.

PROMÉTHÉE.

Dédaignant des mortels la voie accoutumée,
Ce discours tout rempli de vent et de fumée
Est digne de l'Olympe et de son serviteur.
Nés d'hier, vous régnez. Déjà, dans votre cœur,
Vous croyez posséder l'immuable Empyrée.
Mais quoi! n'ai-je pas vu de la cime sacrée
Dans l'abîme tomber deux familles de dieux?
La troisième, aujourd'hui souveraine des cieux,
Honteusement suivra le chemin des ancêtres.
Dis! me vois-tu trembler devant ces nouveaux maîtres?
Loin de là; je les brave; ils ne sont pas les miens.
Mais toi, reprends dans l'air le chemin d'où tu viens,
Car ma bouche taira ce que tu veux entendre.

LE DIEU.

A ton impiété que de grâces à rendre!
Tu lui dois tout, ce roc, ce vautour et ces fers.

PROMÉTHÉE.

Je ne changerais pas les maux que j'ai soufferts
Contre ta servitude et ton vil caducée.
J'aime mieux (jusqu'au bout je te dis ma pensée)
Obéir à la pierre où mon corps est lié,
Que d'être du Très-Haut le sublime envoyé.

Allez! vous n'êtes pas ce qu'il vous faut paraître.
L'aigle de Jupiter déchire aussi son maître;
Et, quand la terre insulte au ciel humilié,
Le Caucase est souvent par l'Olympe envié.
Ah! des dieux surannés que je plains l'agonie!
Du sceptre embarrasser un moribond génie,
Sourire dans l'instant où l'on voudrait pleurer,
Le nectar épuisé, d'absinthe s'enivrer,
Vers le passé qui fuit tourner un front de plâtre,
De l'avare encensoir trop tard réchauffer l'âtre,
Tout voir sans rien comprendre, et s'écouter mourir,
Se chercher sur l'autel et ne rien découvrir :
C'est assez de ces maux dont le penser me navre,
Et la pourpre est de trop pour vêtir un cadavre.

LE DIEU.

Suis-je au nombre fatal de ces dieux que tu hais?

PROMÉTHÉE.

Je hais sans les compter tous ceux que je connais.

LE DIEU.

Mais verrons-nous bientôt d'autres apothéoses?

PROMÉTHÉE.

Le temps, qui vieillit tout, enseigne toutes choses.

LE DIEU.

Il n'a pas enseigné la sagesse aux Titans.

PROMÉTHÉE.

C'est folie, en effet, de t'ouïr plus longtemps.

LE DIEU.

Ainsi, comme un enfant tu me railles?

PROMÉTHÉE.

Peut-être!
En effet, n'est-tu pas l'enfant qui vient de naître,
Si tu crois de ma bouche arracher mon secret?
Tout l'Olympe assemblé sans fruit le tenterait.

Il n'est démon, vautour, ni vêtements de pierre,
Ni foudres dévorants, supplice, ni prière,
Qui puissent m'obliger de dénoncer aux dieux
L'enfant de l'avenir et l'héritier des cieux.

LE DIEU.

Souviens-toi des destins et pèse tes paroles.

PROMÉTHÉE.

Esclave, épargne-moi tous ces discours frivoles;
N'attends pas qu'à genoux reniant les humains,
Et vers toi soulevant mes suppliantes mains,
Je murmure un cantique, ainsi que font les femmes,
Ou tende mon obole au messager des âmes.
Que plutôt...

LE DIEU.

D'un seul mot tu peux te racheter.

PROMÉTHÉE.

Combien de fois encor faut-il te répéter
Que tous vos biens ensemble, idoles, ambroisie,
Faux nectar dont le cœur sitôt se rassasie,
Encens, libations sur d'avares tombeaux,
Chants parasites, nard, célestes oripeaux,
Ne valent pas pour moi cette mouche envolée,
Ni la fourmi quêteuse au fond de la vallée?

LE DIEU.

Comme un jeune coursier qui mord le frein d'argent,
Tu repousses d'Hermès le frein trop indulgent.
Quel démon dans ton cœur habite et te conseille?
Vainement mes discours ont frappé ton oreille.
Veux-tu sur ce rocher passer l'éternité?
La douleur infinie, est-ce ta volupté?
Le vautour est-il las de fouiller dans ta veine?
Ou crois-tu de tes maux qu'enfin la coupe est pleine,
Et que tout l'art des cieux n'y peut rien ajouter?

Détrompe-toi, devin! Sous l'œil de Jupiter,
Chaque jour la douleur se creuse davantage.
A ses flots d'amertume il n'est point de rivage;
Le mal produit le mal au lieu de le guérir.
Et l'on peut y puiser sans jamais le tarir.
Ah! quelle mer d'angoisse il te reste à connaître,
Quand de ton propre cœur il faudra te repaître!
Ton supplice, crois-moi, ne fait que commencer.
Les dieux sont patients; mais crains de les lasser.
Enfant du noir Typhon, l'aigle, nouveau convive,
D'abord élargirait ta blessure encor vive.
Puis sous des cieux de plomb viendrait le désespoir;
Puis le doute infernal rirait de ton savoir;
Puis toi-même, à la fin, te rongeant dans le vide,
Disputerais ton cœur aux chiens de l'Euménide.
Combien de maux alors enfantés chaque jour!
Car tu regretteras la serre du vautour.
Pour la dernière fois, je te le dis encore,
Obéis!

LE CHŒUR.

N'attends pas que l'aigle te dévore.
Des menaces d'Hermès n'es-tu pas ébranlé?

PROMÉTHÉE.

Je savais son oracle avant qu'il eût parlé.
Que la haine aujourd'hui par la haine se venge!
Des cieux c'est la coutume. Est-il là rien d'étrange?
Donc, sans plus reculer, contentons le destin.
Aigles, venez. Mon cœur vous convie au festin.
Des éclairs sur mon front que le glaive s'embrase!
Que le ciel en tombant de sa voûte m'écrase!
Sous des vents effrénés, que l'astre au front d'airain
Avec le flot des mers confonde son chemin!
J'y consens. Des destins que la tourbe irritée

Traîne au fond des enfers le corps de Prométhée :
C'est en vain; rien ne peut me tuer tout entier.

LE DIEU.

D'un discours insensé penses-tu m'effrayer?
Jusqu'où peut dans un dieu s'exalter la démence?
Enfin tant de folie aura sa récompense!
Femmes, que sur ces monts la pitié réunit,
Allez! dispersez-vous; ou la main qui punit,
Sur vous, sans balancer, étendra le supplice.

LE CHŒUR.

Dieu, change tes discours, s'il faut qu'on t'obéisse.
Roi des sages, Hermès, conducteur des esprits,
Peux-tu nous conseiller le salut à ce prix?
Eh! ne sais-tu donc pas qu'en secret consumées,
De pleurs et de pitié nos âmes sont formées,
Et qu'un baume éternel qui fleurit dans nos cœurs
Verse son flot d'amour à toutes les douleurs?
Que tu nous connais mal, dieu qui crois tout connaître,
Et qu'une âme au grand jour t'étonnerait peut-être!
Prométhée avec lui nous convie à mourir;
Pour lui nous souffrirons tout ce qu'il faut souffrir.
Plus que le noir enfer nous maudissons le traître.

LE DIEU.

L'esclave a retenu les paroles du maître.
C'est bien! de tous vos maux n'accusez plus que vous.
C'est vous qui les voulez : ce n'est aucun de nous.
Dans vos propres filets vous-mêmes enchaînées,
C'est vous qui de vos mains tissez vos destinées;
C'est vous qui sur vos fronts mettez ces jougs pesants;
Et des maux que je vois les cieux sont innocents.

LE CHŒUR.

Le supplice, en effet, a suivi la menace.
Le monde est ébranlé; les cieux changent de place.

De l'Olympe en criant descendent les aiglons.
De l'enfer est sorti le roi des aquilons.
L'abîme palpitant, l'éclair luit; tout flamboie;
Et les douze immortels s'abattent sur leur proie.

(Les dieux se précipitent sur Prométhée.)

VII

PROMÉTHÉE, LE CHŒUR.

PROMÉTHÉE.

O justice!... ma mère!... Abîme, mon berceau!
Terre et cieux, contemplez ce supplice nouveau!
Ce n'est plus le vautour qui s'attache au blasphème.
C'est moi seul, oui, c'est moi qui me ronge moi-même.
Horreur! mon cœur est vide, et je l'ai dévoré;
L'avenir tout entier de moi s'est retiré.
O ciel! que de l'augure à bon droit tu te railles!
J'ai moi-même en mes flancs consulté mes entrailles.
Mais qu'ai-je découvert? Espérance! néant!
Voix qui toujours grondais dans mon sein murmurant,
Supplice où se mêlaient l'abondance et la joie,
Aigle au front couronné qui me rongeais le foie,
Nectar des pleurs sacrés, qu'êtes-vous devenus?
Je me cherche en moi-même et ne me trouve plus.
O douleur sans orgueil! ô misère, misère!
Le dieu porte à présent envie au ver de terre.

LE CHŒUR.

Où suis-je? la peur
Glace avec la vie
L'oracle en mon cœur.

PROMÉTHÉE.

Penser qui me dévore! éternelle agonie!
Sans comprendre mes dons l'univers me renie.
Parmi mes rêves d'or, loin du monde réel.
Mon esprit trop avant a porté son autel.
Oui, ma pensée habite un trop superbe faîte,
Et le monde à mes pieds se rit du faux prophète.

LE CHŒUR, en tremblant.

Ah! qu'as-tu vu, mon âme? quels démons,
Les yeux hagards, sont descendus des monts?
Au cœur du juste ils pèsent comme un rêve.
Le noir enfer s'agite en son esprit.
De froids serpents la muse le nourrit,
Et contre lui le temps use son glaive.

PROMÉTHÉE.

Quel soupçon!... En effet... si je m'étais trompé!
Si mon esprit s'était d'un vain songe occupé!
Non! non! cela n'est pas;... pourtant, cela peut être...
Si mon âme, en mon sein, qui périt pour renaître,
N'était rien qu'un vautour à ma perte acharné!
Si de mes vains pensers le dard empoisonné.
N'était que l'instrument de mon propre supplice!
Si de mes ennemis, moi, j'étais le complice!
Si l'espérance était un filet sous mes pas,
L'avenir une embûche!... Ah! je n'achève pas.
Chaque mot dans mon âme éveille le délire.
Mes lèvres, taisez-vous... Mais enfin, pour tout dire,
Si j'avais mis mes vœux sur de trompeurs autels!
Grands dieux, si, par hasard, vous étiez immortels!

LE CHŒUR.

Va! l'infortune enseigne la Pythie.
A tes serments plus que toi je me fie;
Je lis dans tes douleurs.

D'un ciel de plomb j'ai percé l'artifice;
Et j'entrevois, marchant dans la justice,
L'espérance aux longs pleurs.
Quel invisible jour dans mon cœur vient de luire?
Aux malices des dieux j'ai reconnu l'enfer.
De la loi du plus fort je déteste l'empire.
L'injustice régnant, au sein de Jupiter
Je ne puiserai plus les trésors de la lyre.

PROMÉTHÉE.

S'il est un dieu plus sage, il est lent à venir.
Pour affranchir mon cœur des nœuds du souvenir,
Attend-il que les vents dissipant ma poussière,
Mon ombre aux pieds légers lui porte ma prière?
Aussi bien, moi, que sais-je où son front est caché?
Pour assurer qu'il est, mes doigts l'ont-ils touché?
Où, comment, dans quel temps, par quelle préférence,
M'a-t-il fait confident de sa toute-puissance?
Ailleurs qu'en mon esprit, l'ai-je vu de mes yeux?
Quels démons ont, pour moi, sondé ses vastes cieux?
Les dieux m'ont trahi tous après l'apothéose.
Pourquoi ce dieu nouveau ferait-il autre chose?
Fantôme si longtemps caressé dans mon cœur,
Il peut être, comme eux, fumée, ombre, vapeur.
Qui l'empêche? Faut-il croire chaque présage?
Et, pour être devin, que sais-je davantage?
Quelle main, après tout, mit l'oracle en mon sein?
Où l'avenir m'a-t-il enseigné son dessein?
Moi seul, moi, j'ai tout fait, tout puisé dans moi-même,
Et mes cieux n'étaient rien qu'un splendide blasphème.
Descendez du trépied, vierges, qui m'écoutez!
Tous les cieux sont déserts; je les ai visités.
Croyez-moi; le néant est l'unique prophète.
Il en sait plus que nous qui célébrons sa fête.

Tout hymne vient de lui ; tout temple est son séjour.
Il aime aussi l'encens qui fume avec le jour.
O volupté ! mon cœur rit dans chaque parole,
Quand, mon sein déchiré, j'en arrache l'idole.

LE CHŒUR.

Comme la sombre mer, au pied du mont Athos,
Le désespoir sur toi précipite ses flots.
Toi-même de ton sein rejettes le miracle,
Et, le démon absent, tu ris de ton oracle.
Mais mon cœur a gardé, tel qu'un vase d'autel,
De tes discours sacrés le parfum et le sel.
Des hymnes d'avenir qui calment toute peine,
Je puis verser sur toi la coupe encore pleine.
Des chants harmonieux éprouve la vertu.

PROMÉTHÉE.

Rendez-moi donc d'abord le dieu que j'ai perdu.
Que ne peut le vautour, déployant sa grande aile,
Loin d'ici m'emporter dans la paix éternelle,
Au pied de l'Invisible, où dorment les remords !
Au moins je goûterais l'esclavage des morts.
Car, je veux bien le dire, oui, mon âme est domptée.
Mais Prométhée a seul subjugué Prométhée.
Que les dieux, s'il en est, soient bénis ! J'y consens ;
Et de ce dernier deuil je les tiens innocents.

LE CHŒUR.

Laisse-nous voir ton mal, et sonder ta blessure.

PROMÉTHÉE.

De l'aigle, sans gémir, j'ai senti la morsure.
J'ai ri sous le vautour. Des liens du rocher
Mon âme, en ce temps-là, savait se détacher.
Mais le doute est venu, seul tourment qui m'effraie,
Le doute, aux mains de plomb, qui croît avec la plaie ;
Complaisant pour lui-même, il ne veut pas guérir :

C'est là, c'est là le mal que je ne peux souffrir.
Vierges, vous savez tout. Quand le mal est dans l'âme,
Pour fermer la blessure, où trouver un dictame?
Vous gardez le trésor de ces hymnes de miel,
Qui dans le cœur troublé font descendre le ciel.
Je le veux. Essayez ces chants, rois de la lyre.
On dit que des dieux même ils calment le délire.
Heureux qui les écoute ; il respire la paix :
Plus heureux, dans son cœur, qui les garde à jamais.

VIII

CHŒUR DES SIBYLLES.

UNE SIBYLLE.

Redresse ton trépied, ô sœur de la Pythie!
Et, chassant de ton sein la peur qui balbutie,
    Chante le chant de l'avenir.
Les dieux sont suspendus à ta sainte parole.
Sur les sommets ardents quand ton esprit s'envole,
    Quel frein pourrait te retenir?

UNE AUTRE SIBYLLE.

Loin des monts visités et des vulgaires plaines,
A mon âme, à la fin, j'abandonne les rênes ;
    J'ai brisé l'autel de la peur.
Mes pensers irrités planent sur la nature,
Comme un troupeau d'aiglons avides de pâture,
    Qu'au nid éveille l'oiseleur.

LE CHŒUR.

Dans mon sein, quel démon, comme un flot, se soulève?
Du puissant avenir je promène le glaive

Sur la tête des immortels.
Dans mon âme je sens se préparer l'orage ;
Et du livre sacré si je tourne la page,
Soudain s'ébranlent les autels.

Quand les dieux vont mourir, veuve sans hyménée,
Avec eux dans l'Érèbe au long deuil condamnée,
Épouserai-je les enfers?
Et fidèle à leur cendre en mon urne d'ivoire,
Pleurerai-je à jamais des ombres sans mémoire,
Pâle prêtresse des déserts?

Non, non, quittant la mort, j'épouserai la vie ;
Légère, je suivrai celui qui me convie
A l'immuable éternité ;
Et dans l'hymne écumant, à la coupe vermeille
Qui surpasse en douceur le travail de l'abeille,
Je boirai l'immortalité.

Oh! que ma lèvre a soif d'une joie inconnue!
Que pourrait tout l'encens qui va grossir la nue,
Pour nourrir aujourd'hui ma faim?
Ne verrai-je jamais dans mon âme embrasée
De l'immortel printemps descendre la rosée,
Et la paix habiter mon sein?

Comme au mont Euganée une biche blessée,
Partout enfoncerai-je, au fond de ma pensée,
Ou la flèche, ou l'épieu?
J'ai tenté mille autels, vagabonde prêtresse ;
Quand pourrai-je, à la fin, sans que l'heure me presse,
Reposer mon âme en mon dieu?

UNE SIBYLLE.

Moi, je languis, mes sœurs, sans savoir ce que j'aime.

Tout me nuit. De mon front tombe le diadième :
Je meurs et renais tour à tour.
Des larmes j'ai tari la volupte sacrée.
Oh ! qui viendra verser sur ma tige altérée
La coupe vive de l'amour?

TOUT LE CHŒUR.

Le dieu ! le dieu nouveau qui gonfle ma poitrine.
Plus vite que l'aquilon,
Il descend de la colline.
Sur mon front qui s'illumine
Il s'abat comme un aiglon.
Il me cache sous son aile ;
Il me frappe ; je chancelle ;
Dans mes yeux il étincelle.
C'est lui qui conduit ma voix ;
C'est lui qui court dans ma veine ;
Il embrase mon haleine ;
De lui ma poitrine est pleine ;
Dans mon âme je le vois.
Je le sens dans toutes choses,
Dans le calice des roses,
Dans les pleurs des nations.
Je l'entends dans le silence,
Dans le cirque des lions,
Quand le thyrse se balance,
Quand la bacchante s'élance
Vers la couche des plaisirs ;
Dans la lyre qui le brave,
Dans la plainte de l'esclave,
Dans le volcan plein de lave,
Dans le cœur plein de désirs.
Où fuirai-je son étreinte?
Il habite en mon esprit.

Le temple est saisi de crainte;
L'autel vide lui sourit.
A travers mille murmures,
J'entends le cri des pic-verts,
Qui, malgré les vieux augures,
L'annoncent à l'univers.
Dans l'enceinte virginale,
Il a surpris la vestale;
Sous la pourpre triomphale
Il agite les Césars;
Et dans les jeux d'Olympie,
Le fils aîné de l'impie
Le fait monter sur ses chars.

UNE SIBYLLE.

Des trésors du passé j'ai rempli ma mémoire.
Mes sœurs, comment sera le dieu de l'avenir?
Sera-t-il fait d'airain, ou d'argent, ou d'ivoire?
Recueillant les débris de sa fragile gloire,
Verrons-nous son règne finir?

LE CHŒUR.

Comme le chêne de Dodone,
Il germera dans les enfers.
Il verra ses feuilles d'automne
Que glace la main des hivers.
Mais, rajeunissant chaque année,
Sa tête, de fleurs couronnée,
Verdira dans l'éternité;
Et les peuples, sous son ombrage,
S'endormiront pendant l'orage,
Au seuil de l'immortalité.

UNE SIBYLLE.

Craindra-t-il le sceptre d'un maître,
Le glaive de ses ennemis?

LE CHŒUR.

Comme l'herbe qui vient de naître,
Le destin lui sera soumis.
L'œuvre accompagne sa parole;
Il tend son arc; son penser vole,
Et tout l'Olympe est déserté.
Au loin les étoiles émues
Diront : C'est le vrai roi des nues,
Sans aïeux, sans postérité.

UNE SIBYLLE.

Mes sœurs, connaissez-vous la plaie,
Que, malgré moi, j'aime à nourrir?
Ombre que l'aquilon balaie,
Ce dieu pourra-t-il la guérir?

LE CHŒUR.

Oui, des longues nuits d'insomnie,
Des angoisses de l'agonie,
Des cieux qu'on ne veut plus revoir,
Des vains remords que tout ranime,
Ma sœur, j'ai mesuré l'abîme,
Et j'ai connu le désespoir.

De poisons mon âme était pleine;
Dans mon sein tarissait la foi.
Je me mourais à chaque haleine,
Et ce temps n'est pas loin de moi.
Mais, par hasard, une pensée
Réchauffant mon âme glacée,
Dans ma nuit j'ai revu le jour.
Comme l'astre au bord du nuage,
Dans mon sein où s'endort l'orage,
Se lève enfin l'immense amour.

Les pleurs versés dans le silence

Seront plus doux que le nectar.
La paix, fille de l'espérance,
Jamais n'arrivera trop tard.
Au fond de l'âme solitaire,
Vont résonner dans le mystère
Les souvenirs harmonieux.
Sur la pierre de chaque tombe,
Se reposera la colombe
Dont la couvée est dans les cieux.

Car, dans la mort, tout se ranime.
Sous le doigt qui fit l'univers,
Dans le cœur se creuse un abîme,
Plus profond que les vastes mers.
Dans cette source de lumière,
Jamais n'a plongé sa paupière
De l'Olympe l'aigle mortel;
Et le sceptre du mont Lycée,
Roseau que brise une pensée,
Ne régit pas cet autre ciel.

UNE SIBYLLE.

Eh quoi! l'immortelle allégresse
Aurait pour mère la douleur!
Sous le ciel d'airain qui m'oppresse,
Renaîtrait mon âme en sa fleur!

LE CHŒUR.

Oui, de tant de larmes versées
Et de nos muettes pensées
Naîtra le fils de l'Eternel.
De tant d'invisibles supplices
Sortira le flot des délices,
Et l'esclave aura son autel.

UNE AUTRE SIBYLLE.

Verra-t-on les peuples stupides,
Toujours courbés sous l'aiguillon,
Prenant des fantômes pour guides,
Tracer un servile sillon?

LE CHŒUR.

On verra les peuples rebelles,
Au devant de cités nouvelles,
Marcher sur le front des Césars;
Demi-dieux tombés en poussière,
Les rois serviront de litière
Aux chevaux liés à leurs chars.

UNE AUTRE SIBYLLE.

Le juste sous la violence
Languira-t-il jusqu'à la mort?
Toujours couronné d'insolence
Le droit sera-t-il au plus fort?

LE CHŒUR.

Avant que ce jour s'accomplisse,
Dans la maison de l'injustice
Arrivera le châtiment;
Et de la pâle servitude,
On verra dans la solitude
S'évanouir l'enchantement.

PRIÈRE.

Viens donc, ô Dieu nouveau! tout oracle t'appelle.
Hâte-toi d'arriver ainsi que l'hirondelle,
Dans la saison des blés.
Le monde est ton berceau. Que tardes-tu de naître?
De tes vagissements tu remplirais peut-être,
Tous les cieux dépeuplés.

Oh! viens! d'un lait divin j'allaiterai ta bouche!
Eternel, nouveau-né, j'ai préparé ta couche
Dans l'antre des lions.
Tu joueras, faible enfant, sur le sein des Sibylles.
A tes pieds tu verras, sous tes cieux immobiles,
Passer les nations.

Sous tes mains, en riant, tu courberas la terre.
C'est toi qui porteras le glaive de la guerre
Et la clef des conseils.
Tes larmes corrigeant l'infortune des hommes,
Enfin on verra luire, au désert où nous sommes,
De plus tièdes soleils.

Mais, roi de l'avenir, enfant de l'invisible,
Où, comment, sur quel faîte aux humains accessible
Descendras-tu d'abord?
Qui pliera le premier sous ton sceptre d'ivoire?
Quel seuil hospitalier te verra dans ta gloire,
Au sortir de la mort?

Comme le fils des rois que la douleur enfante,
Dans un berceau de pourpre, argile triomphante,
Naîtras-tu pauvre et nu?
Quelle main ornera la maison de ta mère?
Qui conduira d'abord tes pas à la lisière,
Dieu d'un ciel inconnu?

Oh! quels que soient ton nom, et ta mère, et ton âge,
Les mondes égarés poursuivent ton image
Dans le ciel entr'ouvert.
Sans toi, sur chaque autel, j'ai vu mourir les roses;
L'étoile, en s'éveillant, te cherche en toutes choses,
Etoile du désert.

Mais plus que le désert, et la fleur, et l'étoile,
Aujourd'hui dans son cœur déchirant chaque voile,
Dieu, l'homme a soif de toi.
Arbre déraciné, veux-tu qu'il refleurisse?
Hâte-toi! sur ses pieds fais pleuvoir ta justice.
Sur lui répands ta foi.

UNE SIBYLLE.

Mon front qu'hier encore enivrait la jeunesse,
Cherche aujourd'hui, plus mûr, le joug de la sagesse,
Et l'éternel flambeau.
De ma couche écartez les folles insomnies;
Mon esprit s'est assis au chœur des harmonies
Sur le seuil du tombeau.

LE CHŒUR.

Descends au fond des cœurs, descends, tiède rosée!
Dieu, mets un frein d'argent à mon âme apaisée.
Enseigne-moi mes pas.
Au doute tortueux qu'allaite l'Euménide,
Fais succéder l'amour en qui la paix réside;
Ne t'appartient-il pas?

Descends dans le sillon où tout grain fructifie,
O paix! ô douce paix! divin froment de vie!
Viens germer sous les pleurs.
Parfum de l'infini, toi qui guéris les âmes,
Quand pénétreras-tu, de tes sacrés dictames,
Les vierges et les fleurs!

La nuit se pare en vain de ses torches funèbres;
O lumière d'en haut! plonge, avec les ténèbres,
Dans nos pensers amers.
Tel j'ai vu du soleil l'essieu qui se rallume,

Pour éclairer l'abîme en sa grotte d'écume,
 Plonger au fond des mers.

Que les chemins soient purs, et les maisons ornées,
Et qu'au-devant du Dieu, de myrte couronnées,
 Sortent les nations.
A la fin l'hôte arrive; et, souriant au monde,
Il bénit dans les lis, dont son chemin abonde,
 Les générations.

TROISIÈME PARTIE

PROMÉTHÉE DÉLIVRÉ

Voici le véritable Prométhée qui a réglé et marqué par avance l'ordre des temps.
TERTULLIEN.

PERSONNAGES.

PROMÉTHÉE.
HÉSIONE.
L'ARCHANGE RAPHAEL.
L'ARCHANGE MICHEL.
CHŒUR DE DIEUX.
CHŒUR DE SÉRAPHINS.

I

L'ARCHANGE MICHEL, L'ARCHANGE RAPHAEL.

Ils descendent du ciel. Le soleil se lève.

L'ARCHANGE MICHEL.
Sous nos ailes d'azur l'aube enfin se ranime;
Archange, entendez-vous l'hymne saint de l'abîme?
L'ARCHANGE RAPHAEL.
Dans l'abîme sans fond j'entends des pleurs tomber,
Et je vois sous leur joug des esprits succomber.

MICHEL.

Entendez-vous le chant de toute créature,
Sous le cèdre aux cent voix l'hyssope qui murmure,
Et dans l'urne des mers le soupir des roseaux,
Sous l'aile du Seigneur les petits des oiseaux,
Le pélican des monts, la cigale en son gîte,
De l'esprit sur les eaux le souffle qui s'agite,
Et ces accords vivants qui partent du désert?
Tel, sous un archet d'or, un céleste concert.

RAPHAEL.

Du fond des cœurs j'entends des voix qui retentissent,
Et sous un front serein des âmes qui gémissent;
Comme du sein des mers naissent les pâles flots,
Du milieu des humains s'élèvent les sanglots,
Soupirs inachevés sur les lèvres des femmes,
Brise de pleurs trempée, et murmure des âmes,
Des immenses cités vagues frémissements,
Et des morts au tombeau muets tressaillements.

MICHEL.

Voyez-vous des blancs lis briller le diadème?
De rosée et d'amour Dieu les revêt lui-même.
Et dans l'air sentez-vous ce parfum répandu,
Qui dit à chaque objet : Le Seigneur est venu?

RAPHAEL.

Le monde répandant sa plainte matinale,
Je sens des cœurs mortels la douleur qui s'exhale;
Et comme la rosée au front des pâles fleurs,
Au front des nations je vois couler les pleurs.

MICHEL.

Jéhovah des torrents aime la voix qui gronde.

RAPHAEL.

Et son fils se complaît dans les soupirs du monde.

MICHEL.

L'Éternel met sa joie au tumulte des vents;
Il sème les palmiers dans les sables mouvants;
Il aime les chevaux hennissant dans ses fêtes,
Le cri du pélican sur le toit des prophètes;
Des genêts empourprés il bénit la splendeur,
Et de l'encens sur l'arbre il respire l'odeur.

RAPHAEL.

Du fils de l'Éternel je connais les délices;
A tous les nouveaux-nés ses regards sont propices;
Il nourrit la colombe et l'humble passereau;
Il préfère au palmier le fragile roseau,
Il prête à l'orphelin sa robe de lumière,
Et des vierges surtout il aime la prière;
Il voit toute douleur avant qu'elle ait parlé,
Et, dès qu'il a souri, le monde est consolé.

MICHEL.

L'abîme même attend une bonne nouvelle,
Et par toutes ses voix la terre nous appelle.

RAPHAEL.

Ainsi qu'à ses petits tourmentés par la faim
Le passer au des champs apporte le bon grain,
Vers l'amère vallée hâtons-nous de descendre.
Demain serait trop tard; et, couchés sur la cendre,
Sans pâture à leur cœur, Dieu trouverait d'abord
Les peuples endormis dans l'ombre de la mort.

MICHEL.

Aigles de Jéhovah, le monde est notre proie.
Fondons sur la brebis qui se trompe de voie.

RAPHAEL.

D'un coup d'aile avec vous j'ai franchi l'infini.
Je sème la parole ainsi qu'un fruit béni.

MICHEL.

Je plane dans les airs sur le front des royaumes.
L'univers fait silence. Éphémères fantômes,
Les pâles nations se traînent à genoux.
Pour poser notre pied quel lieu choisirons-nous?

RAPHAEL.

De ce rocher désert la cime immaculée.
A peine si jamais le cerf de la vallée
De ses deux pieds d'ébène a touché ces degrés.

MICHEL.

Pour des hôtes divins ces monts sont préparés.
Tel était près d'ici le sommet du refuge
Où sous l'arche des saints s'abaissa le déluge.

(Ils descendent sur la cime du Caucase.)

Voilà!... du noir enfer bravant l'impureté,
Sur le front du serpent mon pied s'est arrêté.

RAPHAEL.

Et moi, moi, du limon j'ai senti la souillure.
Tout mon cœur a frémi sous ma céleste armure...
Habitacle des morts! ô terre sans amour!
Est-ce toi? mais quel deuil environne le jour?
Ainsi de notre nuit ta lumière est formée,
Et ton vain firmament s'évapore en fumée.
De roses sans parfum tu couronnes tes monts;
Et le lis du sépulcre habite tes vallons.
Sur toi je veux pleurer, pâle vallon de larmes!
Quel ange en te voyant, ainsi vide et sans charmes,
Voudrait des pleurs sacrés te refuser le miel?
Que tes meilleurs sentiers conduisent loin du ciel!
Mieux que nous tu connais l'infernale insomnie,
Et des esprits déchus les heures d'agonie.
Mais quelle est donc ta joie, ô terre de douleurs?
Ne souris-tu jamais en buvant tes sueurs?

Et parmi tant de maux qui contristent ta face,
Où donc à l'espérance as-tu fait une place?

MICHEL.

Regardez! sur ce roc, dans ces liens de fer,
Voyez-vous cet archange aux portes de l'enfer?
Ses deux bras mis en croix sont cloués sur l'abîme.

RAPHAEL.

De cet ange tombé quel peut être le crime?
Avant qu'il n'habitât ces ténébreux sommets,
Dans le chœur des heureux le vîtes-vous jamais?
Sans doute, sur ce mont se cache un grand mystère;
Mon frère, visitons cet esprit de la terre.
Par sa bouche, bientôt, s'il est ce qu'il paraît,
Des mondes contristés nous saurons le secret.

(Ils descendent auprès de Prométhée.)

II

LES ARCHANGES MICHEL ET RAPHAEL, PROMÉTHÉE.

MICHEL A PROMÉTHÉE.

Toi qu'un lien d'airain dans ses nœuds emprisonne,
Toi qui portes des maux la pesante couronne,
Quel es-tu? d'où viens-tu? de quel nom t'appeler?
Si ta bouche des cieux connaît le doux parler,
Réponds! qui t'a vu naître? es-tu fils de la terre?
Ces fers, ce dur rocher, cette croix solitaire,
Esclave du limon, est-ce là ton berceau?
Es-tu né de la mort, ô fragile roseau?
Ou plutôt (car ton front luit au sein des ténèbres)
Dans l'abîme cherchant tes voluptés funèbres,
N'es-tu pas de l'enfer un archange égaré?

PROMÉTHÉE.

D'un monde qui n'est plus, ô langage sacré !
Et d'un hymne oublié, que je crois reconnaître,
Écho sévère et doux, et qui me fait renaître !
Où donc ai-je jamais entendu cette voix ?
Dans un monde meilleur... Oui, peut-être, autrefois,
Parmi des lyres d'or, qu'enfant, dans les prairies,
Je suspendais au front des saintes rêveries.
Mais, depuis, sur mon cœur trop de jours ont passé !
Et s'il fut un moment, ce monde est effacé.
Je ne m'en souviens plus.

MICHEL.

Homme, démon, archange,
Enfant du firmament, dernier-né de la fange,
Quel est ton nom ?

PROMÉTHÉE.

Mon nom ?

MICHEL.

Hâte-toi ; réponds-nous.

PROMÉTHÉE.

Mais dans quel firmament vous-même habitez-vous ?
Et quel ciel vous a fait cette paix enchantée,
Si votre âme est fermée aux maux de Prométhée ?

MICHEL.

Quelle savante main de ces nœuds de douleur
A vingt fois resserré les replis sur ton cœur ?
Toi-même de ton sein ranimant la blessure,
Pourquoi de ce vautour fais-tu donc la pâture ?
Est-ce le compagnon de l'ange des remords ?
Vivant, qui te condamne au supplice des morts ?
Raconte-nous comment, en quel lieu, pour quel crime,
Tu fus loin des heureux rejeté dans l'abîme ;
Comment des jours de paix tu perdis le trésor ;

Cependant que, pour toi, dans la balance d'or,
Des pleurs compatissants répandant le calice,
Nous pèserons tous deux le crime et le supplice.

PROMÉTHÉE.

O mes hôtes, venez! béni soit le berceau
Qui vous reçut d'abord sous son toit de roseau!
Qu'heureuse dans ses flancs fut votre jeune mère!
Béni le seuil propice où s'assied votre père!
S'il n'est pas immortel, qu'il compte de longs jours!
Surtout dans ses vieux ans qu'il vous garde toujours!

RAPHAEL.

Notre père est vivant; c'est lui qui nous envoie.

PROMÉTHÉE.

Ah! que depuis longtemps d'un seul rayon de joie
Mon cœur désabusé n'avait goûté le miel!
Mais, en vous écoutant, on respire le ciel.
Des tourments infinis vous détournez le glaive,
Et de mon âme enfin le fardeau se soulève;
Ainsi que d'un banni si l'oreille, en passant,
De la langue natale entend le doux accent,
Il s'arrête, il écoute, il soupire, il espère;
Il se souvient du champ possédé par son père;
Et comme du rocher jaillissait le ruisseau,
Il sent son cœur d'airain se fondre tout en eau...
Oui, ma bouche pour vous s'ouvrira sans mystère;
Mais, avant d'expliquer ce que je voulais taire,
Laissez-moi vous bénir, ô beaux adolescents!
Ne craignez pas; mes mains sur vos fronts innocents
Jamais n'épancheront la coupe d'imposture.
Où donc êtes-vous nés? de cette chaste armure
Qui donc a revêtu vos flancs et votre sein?
Quelle vierge a filé votre robe de lin?
Peut-être habitez-vous les grottes de Pénée;

Ou plutôt retirés sous le mont Cyanée,
De l'Olympe inconnus et de tout l'univers,
Votre toit se marie au tronc des myrtes verts,
Et l'albâtre du seuil rit sous vos pieds d'albâtre.
Moi-même dans ces lieux j'ai vu briller mon âtre,
Quand de l'urne aux flancs d'or... Mais, enfants, pardonnez!
Où courent mes esprits par un songe entraînés?

RAPHAEL.

Loin des eaux du Pénée habite notre père.
Du myrte qui souvent recèle la vipère,
Il écarte son toit; et nos pas en naissant
N'ont pas foulé du seuil l'albâtre pâlissant.
Mais toi, réponds d'abord : d'où te viennent ces chaînes?
Toujours le malheureux aime à conter ses peines.
Parle! pour t'écouter se taisent les torrents;
Puis bientôt nous dirons le nom de nos parents.

PROMÉTHÉE.

Enfants, vous le voulez. Soit que, fils des étoiles,
Elles vous aient de lait abreuvés sous leurs voiles;
Soit que, nourris des pleurs de Titans égarés,
Vous retrouviez un frère, écoutez et pleurez.
D'un esprit immortel, ah! c'est l'antique histoire;
Puissiez-vous dans vos cœurs en garder la mémoire!

D'abord ne demandez ni quel sein m'allaita,
Ni dans ses bras divins quel géant me porta;
Ni comment des vivants je connus la lumière,
Ni comment était fait l'heureux toit de ma mère;
Si la terre ou le ciel fut mon premier berceau,
Si j'avais, en naissant, sur les yeux, un bandeau;
Comme vous je l'ignore, et plus que vous peut-être!
Sans savoir où, comment, de qui j'ai reçu l'être,
J'ai longtemps appelé : Mon père! Tous les cieux

Ont répété : Mon père ; et jamais, de mes yeux,
A la clarté du jour je n'ai vu son visage.
Dans mon berceau pourtant on dit que son image
De célestes pavots caressait mon sommeil.
Sur la corde d'argent vibrait à mon réveil
Des astres complaisants la nocturne harmonie,
Et sur moi se penchait un bienheureux génie.
Tout priait avec l'aube ; et dans l'air, quelquefois,
Une voix résonnait pareille à votre voix.
A l'enfance d'un Dieu, tout sourit, ciel et terre ;
Dans le champ paternel, les chars, comme un tonnerre,
Roulaient, obéissants, sur des nuages d'or,
Et des jours radieux rassemblaient le trésor.
Invisible et présent sur son trône de gloire,
Mon père, dans les cieux, de son sceptre d'ivoire,
Régissait des esprits la sainte légion,
Et mesurait le jour à sa création.
Chaque été de mon front accroissant l'auréole,
Moi-même sans le voir j'écoutais sa parole;
Dans un livre enchanté je lisais ses bienfaits;
Partout je le sentais sans le toucher jamais.
Son amour m'était doux; car même dans les langes
Ma lèvre avait appris à chanter ses louanges;
Et sans chercher jamais à le connaître mieux,
Je croyais l'occuper et l'entendre en tous lieux;
Et je le bénissais; et je baisais son glaive.
Alors j'étais heureux.... N'était-ce pas un rêve?

Mais l'âge survenant, tout changea sans retour.
Plus de paix ni de joie, et plus d'hymne d'amour.
De mes rêves divins l'aquilon brisa l'aile.
Comme un aiglon tombé de l'aire paternelle,
Sans refuge, orphelin, j'errais dans l'univers.

Alors je commençai d'adorer les enfers.
En vain les lis d'argent me rappelaient sa gloire,
De mon père bientôt je perdis la mémoire.
À la fin, sans penser, m'égarant loin des cieux,
Sur un mont, par hasard, je rencontrai des dieux;
Superbes, le front haut, leur couche parfumée,
Ils respiraient l'encens et vivaient de fumée.
Dans la pourpre avec eux je montai sur leur char.
Je partageai leur couche et goûtai leur nectar.
Mais, à peine, en riant, ma coupe fut remplie,
Tout mon cœur s'enivra d'amertume et de lie;
Et de ma lèvre impure au loin la rejetant
Je voulus dans la mer la noyer à l'instant.
Qu'était-ce que cet or et cette immense joie,
Et ces siècles ourdis dans la pourpre et la soie?
Moments que vit une ombre! ennui sans majesté!
Et jusque sur l'autel, vanité, vanité!
Moi-même de mes mains me taillant mon idole,
J'aurais pu comme un autre, épris d'un vain symbole,
Au rang des dieux admis, de leur vin m'enivrer,
Dans le marbre ou l'airain grandir et respirer.
Un jour, je l'essayai, souvenir de misère!
Je me fis mon autel. Mais du froid de la pierre,
Mon âme, au même instant, commença de transir.
Du néant je goûtai le vaniteux plaisir.
Quoi! c'est là tout! me dis-je; un peu de renommée!
Un grain d'encens et d'or, et beaucoup de fumée!
Aussitôt, sous mes pieds, je brisai mon autel,
Et toujours affamé d'un plaisir immortel,
Je quittai tous les dieux par un éclat de rire.

De l'abîme, bientôt, je visitai l'empire.
Le monde était désert; l'homme n'était pas né.

Seulement sur mon front aux larmes condamné
Déjà l'aigle planait; cependant que des nues
Sortaient, en s'éveillant, les noirs troupeaux de grues.
Le temps naquit alors, vieillard sourd et changeant.
Aussitôt du tombeau le ver trop diligent
Courut à son métier comme une filandière;
Et l'idole attendait l'ouvrier dans la pierre.
Aux sources des lions je m'abreuvai d'abord.
De leurs yeux secouant le sommeil de la mort,
Je les vis, tout pensifs, qui sortaient de l'argile.
Leurs pas étaient pesants; leur front était tranquille;
Et je leur demandai le chemin des déserts;
Mais ils étaient muets comme tout l'univers.

L'ARCHANGE RAPHAEL, à l'archange Michel.

Frère, à ces mondes sourds, dans l'urne du symbole,
Vous n'aviez pas encore apporté la parole.

PROMÉTHÉE.

Longtemps je crus qu'enfin des cavernes des bois
Une voix sortirait pour répondre à ma voix.
Que souvent, mes regards attachés sur les nues,
Dans l'air j'ai caressé des vierges inconnues!
Je les voyais sourire; à ces filles du ciel,
Déjà je préparais le lait, l'onde et le miel,
Quand, les cieux me raillant, l'aquilon de son aile,
Ravissait mon épouse à la voûte éternelle;
Et chaque heure en rampant, enchaînée à ses sœurs,
Dans l'abîme creusait une source de pleurs.
Mes pensers vainement croissaient dans le mystère,
Ainsi qu'un haut palmier qui verdit solitaire.
La colombe des bois n'y pose pas son nid;
Et l'enfant du pasteur jamais ne le bénit.
Que de longs jours passés dans ce silence aride!
Et j'étais seul au monde; et le monde était vide!

Et mon cœur affamé lui-même se rongeait,
Et mon esprit, sans but, partout s'interrogeait !

Les soleils se suivant l'un l'autre sans mémoire,
Le soir venait. Bientôt, couvert de l'ombre noire,
De mon antre, à pas lents, je regagnais le seuil.
Comme une bête fauve, y répandant le deuil,
J'attendais, sans dormir, je ne sais quelle proie;
Un hôte, une chimère, un présage de joie,
De l'avenir peut-être un messager secret.
A peine, dans les bois, l'abeille murmurait,
Je disais : Le voici qui vient de l'Empyrée;
Suivons encore un jour l'espérance dorée.
Et trouvant à sa place ou le serpent moqueur,
Ou le lis, sous mes pas, consumé dans sa fleur,
Je riais; dans mon mal, quand s'enfonçait l'épine,
Mes ongles déchiraient ma stupide poitrine.
Enivré d'un levain de colère et d'amour,
Mon désespoir croissait jusqu'à la fin du jour.
Combien de pleurs sacrés et versés goutte à goutte !
L'abîme les a vus. Il s'en souvient sans doute.
O morsures de l'âme! ô glaives de l'esprit!
Chaos des noirs pensers qu'un fantôme nourrit,
Non! l'ongle du vautour qui me ronge le foie,
Mieux que vous ne sait pas s'acharner sur sa proie.

Ainsi mes jours passaient.... si c'étaient là des jours.
Un soir (cette heure est triste et me navre toujours),
Dans la mer je voyais se mirer l'astre blême;
Mais l'orage éternel ne grondait qu'en moi-même.
Tout dormait; j'enviais les songes des roseaux,
Et mon ombre, comme eux, dormant au fond des eaux.
Un penser (d'où me vint cette lueur sublime)

Tout d'abord m'éclaira. Sur le bord de l'abîme,
D'un vil et noir limon recueilli par hasard,
Je fis un demi-dieu, fragile enfant de l'art.
D'un coup d'aile heurté par l'aigle olympienne,
L'âme encor lui manquait; je lui donnai la mienne.
Ce n'est pas tout; pour lui, visitant les enfers,
Je lui soumis la flamme, esprit de l'univers.
Dans ma coupe, en naissant, il noya ses tristesses;
De l'avenir surtout il goûta les promesses.
Dans mon antre, d'abord, il regardait sans voir,
Écoutait sans entendre, et marchait sans vouloir.
Je déliai sa langue, et, réveillant sa lyre,
Des mètres nouveau-nés je lui marquai l'empire.
C'est moi qui, le premier, sous la fatalité,
Dans la nuit de son cœur trouvai la liberté.
Le temps vint à marcher; la cité vint à naître,
Et l'univers muet, enfin, connut un maître.
Au front des astres d'or j'arrachai leurs secrets;
Je poursuivis l'augure au milieu des forêts.
Des métaux souterrains je sondai les entrailles.
Lois, mariages, jeux, banquets et funérailles,
Voiles des noirs vaisseaux, chevaux liés aux chars,
J'enseignai chaque usage et créai tous les arts.
Par moi les nations, que mon esprit devance,
Se tenant par la main s'émurent en cadence;
Tel autrefois le chœur des vierges de l'Etna
Que l'aveugle cyclope à son hymne enchaîna.
Bientôt des lettres d'or je traçai sur le sable,
Au bord des flots rongeurs, l'empreinte ineffaçable.
Mais je n'avais rien fait. Malgré tout mon amour,
L'homme n'était qu'une ombre; il ne vivait qu'un jour.
Dans son âme trop tard je versai la sagesse,
Et des célestes lois l'éternelle jeunesse.

Sur son front déjà nu comme la vérité,
Abonda le parfum de l'immortalité.
De la science enfin qui vit de solitude,
En son sein je cachai l'ardente inquiétude.
Il voulut tout savoir. Les yeux toujours ouverts,
Il chercha dans lui-même un nouvel univers.
Son flambeau s'éteignant aux portes de son être,
Dans son cœur il plongea sans pouvoir se connaître.
Un soir, sur un tombeau par hasard se penchant,
Au fond d'un crâne vide il trouva le néant.
Je soufflai sur la cendre et lui fis toucher l'âme :
Ainsi sous l'âtre éteint on découvre la flamme.
Volumes sibyllins, ardentes questions,
Écrites dans la nuit au front des nations,
Énigme de la mort, énigme de la vie,
Liberté, seule idole à qui je sacrifie,
Qui donc, si ce n'est moi, les apporta des cieux?
Car de moi l'homme apprit la vanité des dieux.

J'ai trop aimé, peut-être aimé-je trop encore.
Voilà, voilà pourquoi ce vautour me dévore,
Et pourquoi sur ce mont, deux fois déifié,
Des mains de Jupiter je suis crucifié.

MICHEL.

Que parles-tu toujours de tes dieux de théâtre?
Jupiter est tombé de son ciel idolâtre;
Ne le sais-tu donc pas?

PROMÉTHÉE.

Mes hôtes, raillez-vous?
C'est un jeu sérieux qu'ici nous jouons tous.
Si ma langue à prier peut se soumettre encore,
Ah! par votre heureux seuil que le blond soleil dore,
Par l'arbre hospitalier qui couvrit vos berceaux,

Et par vos vieux parents courbés sur leurs tombeaux,
Ne livrez pas sitôt vos cœurs à l'ironie;
Je la connais trop bien, c'est un mauvais génie.
Comme un ver dans le fruit s'insinuant d'abord,
Plus tard au cœur de l'arbre elle apporte la mort.
Oh! du moins attendez qu'au souffle des années
Les fleurs de vos printemps sur l'arbre soient fanées.
Ce temps viendra bientôt.

MICHEL.

Ange du désespoir,
Si ton oreille est sourde, ouvre tes yeux pour voir.
Je te l'ai dit; les morts ont quitté l'Élysée,
Et sur son piédestal toute idole est brisée.
Les cieux sont repeuplés; que faut-il ajouter?
Les peuples de leurs mains ont détruit Jupiter.
On ne rencontre plus que tombeaux de prêtresses,
Et démons suppliants sous des noms de déesses,
Oracles sans trépieds, temples privés d'autels,
Trônes, sceptres d'augure, et débris d'immortels.
Aux fronts usurpateurs la palme est enlevée,
Et l'aigle de l'Olympe a perdu sa couvée.
Car, d'un mot, l'Éternel a reconquis les cieux;
Son esprit est rentré dans le séjour des dieux.
Je l'ai vu; qui pourrait raconter sa colère?
La table était remplie; et des chants de la terre
La flûte aux sept tuyaux répétait les accords.
L'ambroisie enivrait les pâles dieux des morts.
Il heurte; tout s'enfuit : il entre; comme un rêve,
L'Olympe se dissipe aux clartés de son glaive.
De son souffle, en passant, il éteint l'encensoir.
Au fond des cieux déserts lui-même va s'asseoir.
Là, tranquille et réglant les siècles par avance,
Dans un vase d'airain il goûte sa vengeance.

Dans l'abîme on entend comme un soupir divin ;
Puis l'écho, puis un nom, puis tout se tait enfin.
Au front du temple orné l'insecte tend sa toile ;
L'herbe croît sur l'autel ; la prêtresse se voile.
Tombe immense où descend tout un monde perdu,
L'Olympe de forêts couvre son front chenu.
Ainsi meurent les dieux aux pieds de notre père ;
Lui seul demeure en paix ; tout autre est éphémère.

PROMÉTHÉE.

Ce que vous racontez, vos yeux l'ont-ils pu voir ?
Enfants, vous recueillez les doux fruits de l'espoir.
Comme vous, il est jeune et suit qui le convie.
Mais le malheur est sourd ; de tout il se défie.
Ce que l'âme promet, abusé trop de fois,
Pour en jouir il veut le toucher de ses doigts.
Vieillard sans foi, sans cœur, dans les larmes amères,
Sous deux portes de bronze il retient les chimères.
C'est peu d'être impuissant ; tout périt en ses mains ;
Dans la source il tarit jusqu'aux pleurs des humains.
Puissiez-vous, dans vos cœurs, ne jamais le connaître !
Mais, enfin, dites-moi, quel ciel vous a fait naître ?
Du doute dans mon sein détruisez le poison !
D'abord de votre père enseignez-moi le nom.

MICHEL.

Son nom est Jéhovah, l'univers son image,
L'infini son séjour, l'éternité son âge.
Partout il est présent, et, même dans ton sein,
Lui-même en ce moment accomplit son dessein.
A tes moindres discours il prête son oreille,
Et l'haleine des bois dans les cieux le réveille.
D'un regard il conduit les générations,
Il met le sceptre d'or aux mains des nations.

RAPHAEL.

C'est lui qui dans son nid réchauffe la colombe ;
Il sème le bon grain qui mûrit dans la tombe ;
Aucun temple en ses murs ne l'enferma jamais ;
A tous les cœurs brisés il redonne la paix.

PROMÉTHÉE.

Ressemble-t-il aux dieux qui sont nés de la terre?
Est-il fils du chaos ou fils de l'adultère?
Hier, était-ce à lui que mon esprit parlait?
De la chèvre Amalthée a-t-il sucé le lait?

MICHEL.

Il n'a point de parents. Le doute est un blasphème.

PROMÉTHÉE.

Est-il donc orphelin?

MICHEL.

Il est né de lui-même.

PROMÉTHÉE.

Quel qu'il soit, aux humains que vient-il apporter?
Nous promet-il encore un autre Jupiter?

MICHEL.

Aux esprits altérés il promet l'abondance,
A la blessure un baume, à ses fils sa clémence.
Par nous il vient briser toute captivité.
A l'âme prisonnière il rend la liberté.

PROMÉTHÉE.

Pardonnez aux soupçons ; ils sont fils des tristesses.
Mais tous les dieux nouveaux sont féconds en promesses
Avares du présent, prodigues d'avenir,
Par le même chemin on les voit tous venir.
A leurs avénements, avant que sur leur tête
La couronne affermie ait bravé la tempête,
Plus que les hommes même on les trouve indulgents :
Ils ouvrent aux esprits des cieux intelligents.

Sous un masque d'amour déguisant leur visage,
De pluie et de rosée ils se font leur breuvage.
Le miel est réservé pour la bouche des rois.
S'ils veulent une idole, ils la veulent de bois.
Que parle-t-on d'encens, de myrrhe ou d'ambroisie?
Sous un rustique toit un bouc les rassasie.
Surtout l'égalité préside à leurs festins.
Le bûcheron les hante; et, content des destins,
Dans la coupe commune il puise l'allégresse.
Voilà ce que j'ai vu... Mais un penser m'oppresse.
Car à peine les dieux, sous le chaume enivrés,
De leurs trônes d'ivoire effleurant les degrés,
Ont des sentiers du ciel gravi la chaste cime,
Le masque se détache et tombe dans l'abîme.
« Courbe-toi, vil limon. Peuple esclave, à genoux!
« Donne-nous tes sueurs pour nous engraisser tous.
« L'idole était de bois; il nous la faut d'ivoire.
« N'épargne pas tes pleurs; nous aimons à les boire.
« Demain immole-nous cent bœufs et le berger;
« Ou, sinon, crains pour toi Mercure-messager. »
Ainsi parlent les dieux qu'éblouit l'Empyrée;
Ils ne reçoivent plus qu'une offrande dorée.
Loin, bien loin la colombe et l'offrande des cœurs!
Du monde qui les hait tranquilles possesseurs,
De leurs manteaux usés l'orgueil refait la trame.
Ils possèdent les corps, que leur importe l'âme?
Voilà comme ils sont tous, armés d'un front d'airain,
Quels ils étaient hier, quels ils seront demain.
Maintenant, malgré moi, cette crainte m'assiége;
Sous trop d'humilité je crois toucher un piége.
Des promesses d'en-haut qui s'est fait le garant?

RAPHAEL.

Toi-même ici... Rochers, monts, étoiles, torrents,

D'un cantique sans mots célèbrent notre père.
Les roseaux sont témoins qu'à ses fils tout prospère.
La cigale en son nid se souvient de sa voix,
Et l'aigle glapissant l'appelle au fond des bois.

PROMÉTHÉE.

Ainsi parlait jadis la plus belle des muses,
La blonde Poésie, inventrice des ruses.
Mais sur son vain savoir ne vous appuyez pas :
C'est un roseau doré qui plie à chaque pas.
Eh quoi! ne sais-je pas où tendent ses miracles?
La cigale et l'aiglon sont-ils donc vos oracles?
Parasites bruyants dans le fond des forêts,
A louer tous les dieux je les vois toujours prêts.
Sur le front des puissants les myrtes et les roses
Ont usé leurs parfums dans trop d'apothéoses ;
Et les étoiles même, habiles à tromper,
Aux pieds de Jupiter sont lasses de ramper.
Cherchez d'autres témoins, s'il faut que l'on vous croie.

RAPHAEL.

Que profond est le mal en qui tu mets ta joie!
Et qui m'eût dit jamais qu'un esprit immortel
Ainsi pût se complaire au calice de fiel?
En vain nous y mêlons nos larmes les plus douces.
Absents, tu nous cherchais; présents, tu nous repousses.
Où tendent tes désirs? Es-tu de ces esprits
Que les illusions d'un mot vide ont nourris!
Ils n'aiment que leur ombre; et, vivant de mensonge,
A tous les dons du ciel ils préfèrent un songe.
Épris de l'impossible, à leur cœur tout déplaît.
Dès qu'ils touchent le but, ils sentent le regret:
Et de l'enfer, dit-on, c'est le plus grand supplice.

PROMÉTHÉE.

Oui, je connais ce mal; mais, pour que je guérisse.

Peut-être il est bien tard!... Oh! j'ai trop attendu.

RAPHAEL.

Si le miel des discours ne t'a pas convaincu,
Les effets vont parler... Au nom de notre père,
De ces liens d'airain forgés dans le mystère
Que d'eux-mêmes les nœuds se brisent au grand jour!
Sois libre comme nous! Dieu le veut!

(Les chaînes se brisent d'elles-mêmes. Prométhée se soulève peu à peu et reste immobile. L'archange Michel tend son arc, et perce le vautour d'une flèche.)

MICHEL.

Du vautour
Ma flèche au même instant a brisé l'aile impure.
C'est bien. Qu'à la couleuvre il serve de pâture!

RAPHAEL, à Prométhée.

Viens; souviens-toi des cieux et quitte les enfers.

MICHEL.

Efface de ton cœur l'empreinte de tes fers.

PROMÉTHÉE.

O ciel! l'événement répond à la promesse.
Je renais! en mon sein, où donc est la détresse
Qui sous un joug de fer opprimait tous mes vœux?
De la fatalité qui donc brise les nœuds?

MICHEL.

Celui qui nous envoie et qui sait tes misères.
Ton père est Jéhovah, et nous sommes tes frères.
Des liens du sépulcre archange racheté,
Il est temps de rentrer dans la sainte cité.
Revêts-toi du Seigneur! regarde, vois nos ailes!
Ne reconnais-tu pas ces palmes immortelles?
Dans le nouvel Éden leur souche est vive encor.
Bois les larmes du ciel dans ce calice d'or.
De ses maux infinis elles guérissent l'âme.

Et jusque sur l'enfer répandent leur dictame.

RAPHAEL.

A peine as-tu du ciel goûté les chastes pleurs,
Les ailes d'un archange aux divines couleurs,
A tes flancs s'attachant, t'ont vêtu de lumière,
Et le souffle d'en haut te dispute à la terre.
Ah! quittons ce désert.

PROMÉTHÉE.

Mais d'où vient cette paix
Que même, en mon berceau, je ne connus jamais?
Mes yeux s'ouvrent; enfin, malgré mon sourd génie,
D'un monde intérieur j'écoute l'harmonie.
Est-il vrai qu'en mon cœur les cieux soient descendus?
Le pâle désespoir ne reviendra-t-il plus?
Quelle invisible main répare ma ruine?
Et comment peut l'espoir rentrer en ma poitrine?
Adieu, terre d'angoisse! adieu, vallon de pleurs,
Durs rochers, si souvent trempés de mes sueurs;
Sommets d'où mes regards poursuivaient les nuages;
Éperviers qui dans l'air m'apportiez les présages;
Écho qui tant de fois me renvoya mes cris;
Cimes chauves; déserts, peuplés de mes débris!
Compagnons de mon âme, ô flots! grottes prochaines,
Torrents! vous tous, adieu! je laisse ici mes chaînes.
Ah! dans l'horreur des nuits souvenez-vous de moi!...
Mais si c'était un songe!...

MICHEL.

Ange de peu de foi,
Du doute aux cent replis n'endure plus l'étreinte.
Quand meurent les faux dieux, es-tu sourd à leur plainte?
Entends! d'un rire amer ils emplissent leur ciel.
De leur gloire soudain détrompés sur l'autel,
Ils viennent suppliants t'apporter leur prière.

Renversés de leur char, pieds nus, dans la poussière,
Ombres à qui tout manque et même le tombeau,
Chacun porte à sa main son aveugle bandeau.

PROMÉTHÉE.

Je les vois... à vos pieds, troupeau qui balbutie,
Les dieux agenouillés redemandent la vie.

III

CHŒUR DES DIEUX SUPPLIANTS, PROMÉTHÉE, LES ARCHANGES.

CHŒUR DES DIEUX.

O fils de l'avenir, aidez-nous à renaître !
Mortels ou dieux nouveaux, nos successeurs peut-être,
Ayez, ayez pitié des dieux qui vont mourir.
Du vieux Pan notre père arrêtez l'agonie.
Rejetés de l'autel où le ciel nous renie,
Nous faudra-t-il périr?

Quoi! sans nous, du matin brillerait la couronne!
Quoi! dès demain, sans nous que l'enfer environne,
Des pampres rajeunis mûriraient les trésors!
Le rossignol boirait le nectar dans la rose;
Le printemps nouveau-né rirait en chaque chose,
Et les dieux seraient morts!

On ne nous verrait plus, conduits par les prophètes,
Des hymnes allumer le flambeau dans nos fêtes,
Et des esprits sans frein régir le char ailé!
Mais les maîtres des cieux passeraient comme une ombre;
Et des jours éternels l'insatiable nombre
Sitôt serait comblé!

Le pasteur égaré, qui poursuit la colombe,
Sourirait en foulant l'Olympe, notre tombe.
Sur nos sépulcres verts il paîtrait ses troupeaux.
Et l'herbe soupirant sur la montagne sainte,
De tous les Immortels pour étouffer la plainte,
Il prendrait ses pipeaux!

PROMÉTHÉE.

Mais vous-même, aujourd'hui, qui suppliez l'abîme,
Où donc avez-vous eu pitié d'une victime!
Vous souvient-il de moi? car je vous connais tous.
Quand mon cœur appelait, que ne répondiez-vous?
Quand pour vous complaisant j'empirais mon supplice,
Alors de la pitié c'était l'heure propice.
Mais cette heure est passée, ô dieux! il est trop tard.

CHŒUR DES DIEUX.

Nous ne demandons pas nos coupes de nectar,
Ni des cantiques saints la céleste ambroisie,
Ni dans nos encensoirs les parfums de l'Asie;
Mais ce peu que possède, abrité sous l'autel,
L'insecte au front luisant qui regarde le ciel;
Ce que le ver de terre au sépulcre demande,
Un rayon de soleil, du néant pauvre offrande,
La lumière, la vie; à tous elle appartient.
Quoi de plus? un vieux temple aisément nous contient.
Plus petits au besoin, et tout chargés d'entraves,
Nous baiserons vos pieds, s'il est des dieux esclaves;
Donnez-nous seulement la place pour ramper.

MICHEL.

Jéhovah veut les cieux pour les tous occuper.
Dans l'horreur de l'abîme il remplit chaque place,
Et des mondes créés il déborde l'espace.
Le néant seul vous reste; il vous y faut rentrer.

CHŒUR DES DIEUX.

Quoi! sitôt le nectar a pu vous enivrer!
Achevez; triomphez avant qu'on vous connaisse.
A des dieux jeunes sied l'orgueil de la jeunesse.
Des lamentations bientôt l'heure viendra.
Comme il nous a manqué, l'encens vous manquera.
De trop d'illusions désabusant vos ombres,
Le ver de vos autels rongera les décombres.
Comme nous rejetés loin du char des vivants,
Comme nous vous serez la pâture des vents.
L'aigle vieillit, ainsi vieillira la colombe,
Et la voûte des cieux vous fera votre tombe.
Que de larmes alors et quels maux infinis!
Car vos ailes d'azur et vos sistres bénis
De vos temples détruits défendront mal les faîtes.
Vous seuls assisterez en pleurant à vos fêtes.
Sans lyres, sans flambeaux, privés des saints amours,
Il vous faudra des morts chanter les hymnes sourds.
Le temps, d'un souffle amer corrompant les présages,
De vos livres sacrés dispersera les pages.
Descendus dans l'abîme où sont les anciens dieux,
Vous nous verrez au seuil... ce sont là nos adieux!

MICHEL.

Maudits qui blasphémez, disparaissez!

RAPHAEL.

Fantômes,
Loin d'ici! du néant remplissez les royaumes!

IV

LE CHŒUR DES DIEUX, *en se dispersant.*

Qu'est devenu l'autel plus puissant que la tour?
Sous les divins pourpris, où sont les chars d'ivoire?
Et qui donc a sitôt, au sein de l'ombre noire,
Dissipé notre jour?

Quoi! les cieux sont fermés à leurs antiques maîtres!
Et les coursiers ailés méconnaissent le frein!
Comment s'est abattu le trône des ancêtres
Sous la verge d'airain?

Dans quel temple écroulé l'aigle, fils du tonnerre,
Du nouvel oiseleur fuira-t-il le regard?
Comme un oiseau des nuits qu'a surpris la lumière,
Il chancelle au hasard.

Heureux, au flanc des monts, les genêts des prairies!
Ils règnent dans la paix, vêtus de pourpre et d'or;
Chaque été ranimant leurs couronnes flétries,
L'âge accroît leur trésor.

Heureux aussi le lys qui se mire dans l'onde.
L'abeille en l'adorant lui consacre son miel.
Comme un prêtre il répand son encens sur le monde;
La terre est son autel.

Mais malheur à la fleur cachée au sanctuaire.
Les dieux heurtant les dieux, ils se brisent d'abord.
Leur sceptre moissonné sous un vent de colère,
Se flétrit dans la mort.

Que faut-il pour briser un divin caducée?
Que faut-il de nos fronts pour voiler la splendeur?
Un songe, un souffle, un rien, l'ombre d'une pensée
Qui grandit dans un cœur.

Le jour fait place au jour, à l'aube la froide ourse,
La joie à la douleur, à l'hiver le printemps.
Ainsi changent les dieux, dans leur rapide course,
Plus que l'onde inconstants.

Dans l'Olympe d'abord tout prospère à l'enfance;
Au sortir du néant pour nous mieux abuser,
La terre avec le ciel étant d'intelligence,
Nous pouvons tout oser.

Sur nos riants berceaux s'épanouit l'étoile;
Comme une fiancée au-devant de l'époux,
L'oracle, en nous voyant, soudain laisse son voile
Tomber à nos genoux.

Toute fleur en naissant se remplit d'ambroisie.
L'univers est un vase où fume le nectar;
Chaque esprit est un temple, et chaque âme saisie
S'attelle au divin char.

Mais tout ce faux brillant ne cachant rien qu'un rêve,
L'ambroisie, en un jour, se convertit en fiel.
Contre ses vains serments l'oracle se soulève;
L'enfer est dans le ciel.

Dans l'empyrée alors le désespoir commence;
Tout sceptre est un roseau qu'un zéphyr fait plier.
On voit des dieux errants, qu'agite la démence,
Eux-mêmes se nier.

Car, le voile est tombé qui protégeait l'idole;
La parque aux froides mains, sans mère, sans époux,
Au front des immortels a ravi l'auréole;
La nuit descend sur nous.

Du doute, aux pieds boiteux, la savante industrie
Sur nous a renversé nos cieux sans fondements.
Il a, dans ses festins, brisé l'urne tarie
De nos enchantements.

Sur les lèvres des dieux l'hymne crédule expire;
Fils d'un monde perdu, dispersons-nous dans l'air.
Des ruines d'abord peuplons le vide empire
Et l'autel de l'enfer.

Dans le temple enfoui sous les feuilles d'automne,
Dans le vide des cœurs où se tarit l'amour,
Dans les tièdes esprits que le doute couronne,
Faisons notre séjour.

Mais vous qui survivez, si, du haut des nuages,
Vous entendez gémir vos temples vermoulus,
Alors, souvenez-vous, en lisant les présages,
Des dieux qui ne sont plus!

Sur nos bouches d'ivoire,
Dans nos temples muets
L'insecte, sans mémoire,
Vient tendre ses filets.

L'Olympe nous oublie;
Altérés de nectar,
L'impiété nous lie
Au timon de son char.

L'astre du jour dévie,
L'âme éteint son flambeau.
Partout était la vie ;
Partout est le tombeau.

Sous la pâle aurore,
Tout se décolore !
O cieux impuissants !
Le dieu s'évapore
Comme un grain d'encens.

Dans l'herbe flétrie,
Dans l'âme tarie,
Dans la mer sans fond,
Une voix s'écrie :
Les grands dieux s'en vont.

(Le Chœur se disperse.)

V

PROMÉTHÉE, LES ARCHANGES MICHEL ET RAPHAEL.

MICHEL.

Ils sont évanouis.

PROMÉTHÉE.

Mais leur chant dure encore.

RAPHAEL.

Du chœur des séraphins la lyre plus sonore
Bientôt dissipera l'hymne du désespoir.
Tel le pur arc-en-ciel chasse un nuage noir.

PROMÉTHÉE.

Cet hymne affreux toujours résonne à mon oreille.

Qui pourra l'étouffer? en sursaut il réveille,
Sous son ongle d'airain, la plainte de mon cœur ;
Et les astres glacés le redisent en chœur.

RAPHAEL.

Ce n'est rien, en effet, que la plainte d'un rêve,
Peut-être d'un roseau le soupir sur la grève,
Ou l'écho du passé qui s'entend défaillir.
Vois nos fronts souriants, sont-ils faits pour pâlir?

PROMÉTHÉE.

Combien de fronts divins qui défiaient l'orage
J'ai vus déjà pâlir et mourir avant l'âge!...
Demain, si dans vos cieux rassasiés d'amour,
Sur vos sépulcres d'or s'abattait le vautour!

MICHEL.

N'achève pas. Avant que le doute t'enivre,
Par ces chemins d'azur hâte-toi de nous suivre.

PROMÉTHÉE.

Mais ne craignez-vous pas qu'avec moi, dans le ciel,
Ne rentre la douleur qui s'abreuve de fiel?
Le flot du souvenir débordant ma pensée,
Par hasard de ma coupe une goutte versée
De vos robes d'azur ternirait la splendeur.
Car la douleur partout enfante la douleur.
En vain dans les esprits versant une onde pure,
Vous croiriez de vos cieux effacer la souillure.
La tache, sous vos mains, chaque jour s'accroîtrait.
Comme un arbre infernal le doute grandirait :
Et moi, seul à l'écart, caché sous son ombrage,
Dans votre immense deuil je verrais mon ouvrage.
Retrouvant le Caucase au céleste séjour,
La colombe, en son nid, couverait le vautour.

RAPHAEL.

Ainsi qu'un noir serpent nous foulons toute crainte.

Ouvre ton aile. Viens sur la colline sainte.

(Ils prennent leur essor et s'élèvent au-dessus de la terre avec Prométhée.)

PROMÉTHÉE.

Sous votre aile, en effet, la terre disparaît,
Mais non pas la douleur qui survit en secret.

LES ARCHANGES.

Des terrestres douleurs plus loin est le remède.

PROMÉTHÉE.

Comme l'aigle autrefois qui ravit Ganymède,
Votre aile m'a ravi par delà l'univers.

RAPHAEL.

Regarde autour de toi, que vois-tu?

PROMÉTHÉE.

Des déserts;
De l'abîme sans fond jaillit l'or d'une étoile.

RAPHAEL.

A l'invisible jour sa lumière est un voile.

PROMÉTHÉE.

Je vois de nouveaux cieux qui s'éteignent trop tôt.
Faut-il s'arrêter là?

LES ARCHANGES.

Non, monte encor plus haut.

PROMÉTHÉE.

Est-ce ici?

LES ARCHANGES.

Non! plus loin.

PROMÉTHÉE.

Déjà mon aile ploie.
Qui donc dans ces déserts vous enseigne la voie?

LES ARCHANGES.

Nous allons d'un vol sûr où toute chose va.

PROMÉTHÉE.

Où donc m'emportez-vous?

LES ARCHANGES.

Au sein de Jéhovah.

VI

CHŒUR DE SÉRAPHINS.

Comme on lave l'autel après le sacrifice,
Ainsi de chants de paix abreuvons les esprits;
Du milieu des déserts que la source jaillisse
Des cantiques taris.

Qui pensait que jamais l'archange du Caucase,
Des liens de la mort pût rejeter le faix,
Et qu'en son cœur aride et fendu comme un vase,
Dieu répandît la paix?

O terre! oublieras-tu qu'en tes vallons funèbres,
L'esprit s'est affranchi des ongles du vautour,
Qu'au doute dévorant, compagnon des ténèbres,
A succédé l'amour?

Liée au désespoir, l'âme, aveugle, captive,
En un monde désert, de poisons s'enivrait;
Parmi de noirs serpents, sur sa couche plaintive,
L'ennui la dévorait.

Et voilà que soudain une main la relève,
Comme un rameau des bois que l'hiver a flétri,
D'un flot pur abreuvée, elle reprend sa sève;
Et son mal est guéri.

De la prison des sens, par une route sainte,
Un penser la ravit vers des cieux inconnus.
Des fers qu'elle a portés elle cherche l'empreinte,
Et ne la trouve plus.

Ainsi la paix arrive à celui qui l'implore.
De son flanc s'il repaît les oiseaux de la nuit,
A la fin, dans son cœur luit l'éternelle aurore
Que la colombe suit.

UN SÉRAPHIN.

Sur un Caucase ardent les nations gémissent;
J'ai vu des peuples rois qu'on liait au rocher.
Quand sera le vautour, sous qui les cœurs périssent,
Immolé par l'archer?

LE CHŒUR.

Tout vautour en son nid se dévorant lui-même,
L'injustice avec lui voit son règne finir.
Des serres du passé toujours l'archer suprême
Délivre l'avenir.

HÉSIONE.

(Elle sort de sa tombe.)

Qui l'eût dit? les morts ressuscitent.
Voici qu'au fond du noir tombeau,
Les ténèbres se précipitent;
Et le sépulcre est un berceau.
Dans les flancs de l'urne agitée,
Voyez! le nouveau Prométhée
Des morts recueille les débris.
Il répare l'homme fragile;
Et d'une impérissable argile
Il environne les esprits.

Le divin potier d'une eau sainte
Epure l'âme neuve encor.

Au vase il donne son empreinte,
Et le noir limon devient or.
Vase de joie et d'abondance,
Dans sa main comme par une anse,
Il tient mon cœur par l'espérance.
Quelle main pourrait me briser?
Dans l'abîme où tout va descendre,
Je puise en dieu pour le répandre;
Il a retrouvé sous ma cendre
L'amour que rien ne peut user.

Me prêtant une aile de flamme,
La mort, invisible sculpteur,
Enfin retranche de mon âme
Le souvenir de la douleur;
Et comme autour d'une statue
D'or et de bronze revêtue,
L'éclat de la pierre abattue
Jaillit sous les coups du ciseau;
Ainsi les pensers de la terre,
Voiles des sens, pesant mystère,
Loin de moi volent en poussière
Sous l'heureux souffle du tombeau.

LE CHŒUR.

O cieux! redirez-vous encore
Que le flambeau des morts pâlit,
Que l'aube aussi se décolore,
Que Dieu même s'ensevelit?
De lui-même il renaît. Eau vive, intarissable,
Vit-on jamais ses jours répandus sous le sable,
Se perdre dans la mort?
Si le désert s'étend à la place de l'âme,

Frappez, frappez les cœurs de la verge de flamme;
Dieu jaillira d'abord.

Souvent pour tendre à l'homme un piége,
Loin de son temple et de Sion,
Au fond d'un siècle sacrilége,
Il se cache comme un lion.
Rien ne trahit le dieu retiré chez l'impie;
Tout sourit alentour quand l'Eternel épie
Les peuples des déserts.
Mais soudain il rugit; le monde fait silence;
Le cri du dieu redouble; et d'un bond il s'élance
Sur le pâle univers.

UN SÉRAPHIN.

Tel aussi l'aigle dans la nue
Remonte au séjour des esprits,
Et cache son aile étendue
Au sein des foudres assoupis.
Cependant, au vallon, dans leurs fangeux repaires,
Les petits des vipères
Redisent : Il est mort.
Mais soudain, s'élançant du séjour du tonnerre,
Il étreint de sa serre
Le serpent dans son fort.

LE CHŒUR.

Sors du nuage, aigle ou colombe!
Lion, sors de l'obscurité!
Espérance, sors de la tombe!
Grand dieu, sors de l'impiété!
Assez tu t'es caché sous des images vaines;
La nuit se prolongeant, assez de lourdes chaînes
Ont pesé sur les cœurs.
Enfin ton front ridé se couronne de joie.

Dans l'antre du tombeau, tu délivres ta proie
Des terrestres langueurs.

Ainsi l'homme vient les mains vides,
Et de dieu retourne comblé.
Trop longtemps sous des cieux arides
Ses pleurs dans l'enfer ont coulé.
Vers l'abîme il penchait, résolu de maudire;
Et sa bouche déjà s'efforçant de sourire
Chantait l'hymne de mort.
Mais un doigt le frappant sous sa fausse cuirasse,
Le chant du désespoir en un hymne de grâce
S'est converti d'abord.

NAPOLÉON

AVERTISSEMENT

Si j'avais supprimé ce poëme, comme j'ai pu en avoir l'envie, quelques-uns auraient vu dans cette suppression une mesquine rancune contre mon héros; d'autres auraient soupçonné des adulations, qui, Dieu merci, n'ont jamais approché de mes lèvres.

J'ai choisi Napoléon pour sujet d'un poëme héroïque, lorsque ses restes même étaient proscrits du monde entier. J'ai dénoncé sa mémoire, sitôt qu'elle est redevenue une puissance. Voilà le seul genre d'adulation dont j'aie à m'accuser.

On trouvera à chaque page de ce poëme sur un despote la haine du despotisme. Une partie considérable de l'ouvrage est la peinture du vertige de mon héros. Sa chute est annoncée de loin; s'il tombe, c'est par sa faute et seulement par sa faute.

J'ajouterai de ce poëme qu'il est le dernier qui sera composé sur Napoléon. L'époque de la critique et du jugement de l'histoire est arrivée pour Napoléon avec plus de rapidité qu'on n'eût pu le supposer. Chaque jour il descend à grands pas du sommet de la poésie pour entrer dans l'hi toire, qui demande à chacun le

compte exact, rigoureux de ses œuvres; chaque jour il sort de la légende, de la région complaisante des fables, du domaine de l'imagination; désormais il appartient pour toujours au domaine sévère de la réalité et de la prose.

Le personnage du *Moniteur* reste tout entier.

Mais le Titan, mais le second Hercule, le nouveau Prométhée cloué sur le rocher, inventeur et gardien du feu sacré, le fils de Jupiter Ammon, où est-il? Qu'avez-vous fait de mon demi-dieu? La pensée ne viendra plus à un poëte de prendre Napoléon pour sujet d'un poëme étendu.

J'avais quelque pressentiment de cette courte durée de la légende et de la mythologie napoléonienne, lorsque j'ai tenté, par un artifice d'imagination, de reporter mon héros dans un âge reculé, en dehors de notre époque de critique et de prose.

La légende populaire de César n'a pu se développer après la première génération. Depuis Lucain cette source s'est tarie. Après la *Pharsale*, l'imagination des anciens n'a plus rien tiré du personnage de César; pour lui rendre la forme poétique, il a fallu le cataclysme de la barbarie et du moyen âge. De même, on peut assurer que pour rendre à Napoléon la forme exclusivement poétique, légendaire, créatrice, il faudrait supposer un renversement semblable de l'intelligence, de la raison, et des souvenirs modernes.

Si la critique philosophique, si le grand jour de la raison contemporaine et sans doute la force irrésistible des faits ont empêché Napoléon de garder sa place dans la région mythologique que la poésie lui avait faite, il

s'ensuit que toute la partie fabuleuse de cette figure s'écroule à vue d'œil. L'imagination naïve des peuples n'y puisera pas de nouveaux cycles épiques, comme on a pu le croire un moment. La foule trouvera dans cette figure non pas des chants, des motifs de ballade, des épisodes, des *Romanceros*, des rhapsodies homériques, mais les expériences et les enseignements salutaires que l'histoire donne à tous ceux qui la consultent avec sincérité.

L'intérêt que l'on peut trouver dans ce poëme est, en partie, ce me semble, dans la tentative ingénue que l'auteur a faite de fixer une légende que l'esprit moderne, avec sa rigoureuse exactitude et ses moyens immanquables de critique, empêchait de s'établir.

J'ai voulu faire Napoléon plus grand que nature, plus noble qu'il n'a été en effet. Mon héros légendaire est retombé sur moi : il m'a écrasé de ses débris.

J'ai cherché à fixer Napoléon dans cette région sublime, éternellement sereine et populaire où se sont maintenues les figures de Prométhée, d'Achille, des grands chefs de race qui dominent l'imagination humaine. Le vent du siècle, ou plutôt la force des choses a été plus forte que moi. Napoléon n'a pu rester pour nous un sujet poétique.

Il m'est arrivé la même chose qu'à Lucain. L'histoire s'est vengée de lui et de moi en substituant à son César et à mon Napoléon, l'implacable vérité.

E. QUINET.

Meyringen, 25 août 1857.

Quand ce poëme parut, une chose fut particulièrement reprochée à l'auteur. Il avait osé employer la stance à rimes continues, dont l'usage est

si peu fréquent parmi nous, qu'il peut passer pour une innovation. Avec plus d'attention, on eût pu voir que plusieurs écrivains français ont employé ce rhythme sans que personne ait songé à leur en faire un reproche; par exemple, Béranger, Alfred de Musset et A. de Vigny, dans sa pièce du *Cor de Roncevaux*. Toute la littérature moderne étrangère est pleine de ce genre de stances. Les hommes qui ont le mieux senti la valeur du rhythme populaire, Gœthe, Tieck, Uhland, Ruckert, en ont fait un grand usage dans leurs meilleures pièces; et l'on ne voit aucune raison pour que les Français s'interdisent à cet égard ce que tous les autres admettent. — 1857.

Les lecteurs d'*Ahasvérus* reconnaîtront, malgré la différence des sujets, que le poëme auquel ces lignes servent de préface est, en quelque sorte, le complément du premier, et qu'ils concourent tous deux au même ensemble. *Ahasvérus*, dans la pensée de celui qui l'écrivit, représentait, par son sujet, la poésie du passé, de l'histoire générale, de cet homme éternel en qui s'absorbent tous les hommes et qui s'appelle humanité. Le poëme qui le suit aujourd'hui appartient à la poésie du présent; il a pour sujet l'*homme* individuel, le héros, Napoléon. A ces deux fragments s'ajoutera une troisième partie qui complétera le sens des précédentes. En attendant qu'elle soit achevée, l'obscur monument que l'auteur eût voulu édifier reste exposé à plusieurs attaques, dont quelques-unes peut-être, et surtout l'accusation d'une tendance irréligieuse, eussent été repoussées si le lien qui réunit ces divers fragments se fût montré dès le commencement.

Si l'on demande, d'abord, de quel droit j'ai osé toucher le sujet que j'aborde aujourd'hui, je répondrai que les plus grands sujets ne sont pas toujours les plus difficiles à traiter; que le devoir du poëte est d'exprimer, non pas d'inventer la poésie; que les plus vastes objets, Dieu, la nature, le héros, sont les motifs habituels des chants des poëtes les plus obscurs et les plus populaires. S'il est des sujets sacrés dans la mémoire des peuples, ceux-là ne repoussent guère les esprits qui les cultivent avec une piété sincère. Enfin, j'ajouterai qu'ayant passé les premières

et les meilleures années de ma vie dans les bras des soldats et dans les camps de l'Empire, je n'ai pas été tout à fait le maître de choisir mes souvenirs. Souvent il m'est arrivé, ainsi qu'à d'autres hommes de mon temps, de penser qu'il eût été bien de mourir dans ces saintes batailles de 1814 et de 1815, où s'agitait la question de tous, non pas la question d'un seul; mais, l'âge m'ayant manqué pour cela, et plusieurs des événements qui ont suivi ayant plutôt confirmé qu'effacé ce regret, j'ai cherché du moins à entretenir en moi-même et dans quelques autres la commémoration de tant de glorieuses morts; et si j'ai échoué ici dans mon entreprise, j'espère n'être accusé ni par les vainqueurs ni par les vaincus d'avoir inconsidérément profané leur mémoire.

Une raison plus spécieuse de repousser cet ouvrage sans examen reposerait sur l'idée presque universellement admise que l'esprit français est impropre à l'épopée, et que notre langue est privée du génie héroïque. Pour donner à cette opinion sa valeur précise, il n'est pas inutile de voir dans quelle époque elle s'est formée. Personne n'ignore aujourd'hui que la France du midi et du nord a produit au moyen âge plus de monuments épiques qu'aucune autre contrée de l'Europe; le jour n'est pas loin où la publication des manuscrits du douzième et du treizième siècle ne laissera plus sur cela aucun doute. Les écrivains du siècle de Louis XIV, poussés dans d'autres voies, négligèrent presque entièrement la question de l'épopée. Cette question ne parut décidée en France qu'après l'expérience de Voltaire. On ne vit pas alors que les critiques provoquées par la *Henriade* accusaient l'époque où elle fut écrite, bien plus que le génie même de la langue française. Le dix-huitième siècle, prêt à délier toute tradition, était le contraire des époques épiques; il n'était guère possible que les guerres de la Régence réveillassent l'héroïsme éteint. Par un effort de génie tout individuel, Voltaire s'éleva à de brillantes imitations de la poésie alexandrine et romaine. Mais un homme a beau faire; dans ce genre de poésie, si la

pensée et la volonté de tous ne font pas la moitié de son œuvre, cette œuvre est impossible.

Depuis la *Henriade* une révolution a surgi. Un bouleversement de tout le passé, des guerres colossales, le monde ébranlé, un nouveau pouvoir instituant une nouvelle époque, non-seulement le monde changé, mais l'histoire redevenue héroïque: toutes ces choses auront-elles laissé le problème le plus élevé de l'art dans les termes où il était placé? Évidemment non. Si l'histoire a pris un caractère épique, la poésie fera comme elle. Dans tous les cas il est permis, sans témérité, de tenter aujourd'hui une voie si manifestement ouverte par les événements. Ne serait-il pas étrange que le peuple que l'on dit être le plus héroïque dans l'action fût le seul qui manquât, dans sa littérature, du génie des choses héroïques?

Ce génie, en effet, n'est pas autre chose, dans une nation, que le sentiment qu'elle a d'elle-même et de son action sur le monde. Aussi n'en connaît-on aucune qui en ait été tout à fait dépourvue. Tous les peuples n'ont pas eu un Homère, mais tous ont eu des fragments plus ou moins grossiers d'Iliade. Si cet élément ne se retrouve pas dans la littérature française, c'est, il semble, la preuve la plus convaincante que le développement de cette littérature n'est pas achevé, et qu'au contraire il lui reste toute une phase à parcourir.

Quoi qu'il en soit, c'est en s'appuyant sur les idées qui précèdent que l'auteur a été soutenu dans sa tâche. Il n'ignore pas que cette tâche est du nombre de celles qui ne s'accomplissent pas en entier par un seul homme. Il faut ici que beaucoup périssent pour qu'un seul survive, et le premier qui tente d'exécuter cette œuvre en est presque infailliblement victime. Combien de poëtes inconnus avant Dante, Arioste, Camoëns! Pourtant leur œuvre, si elle a été sincère, n'a point été inutile. De même ici, dans ce rude monument, si quelque chose mérite d'être conservé, l'avenir s'emparera de ses débris et leur imposera son sceau. Au lieu de chercher leurs sujets si loin de nous, pour-

quoi tant de poëtes en France et hors de France ne se voueraient-ils pas à ce sujet, qui est celui de tous les peuples et de toutes les nationalités contemporaines? pourquoi ne reverrait-on pas autour de ce grand objet de l'amour et de la haine de tous une nouvelle lutte de rhapsodes ou de trouvères? Après avoir si bien combattu par le glaive, il semble que ce ne serait pas aujourd'hui une moins noble émulation pour les peuples que de s'engager ainsi dans cette lutte de poésie et de souvenirs nationaux.

Pour ma part, me trouvant par hasard un des premiers qui soient entrés jusqu'au bout dans cette carrière, et n'y étant soutenu par aucun modèle consacré, j'ai dû reprendre et recommencer plusieurs fois ma tâche de la veille. Dans une vie presque toujours errante, je me suis appliqué à visiter le plus de champs de bataille qu'il m'a été permis de faire; autant que je l'ai pu, je me suis informé du caractère des passions que chaque peuple a apportées dans sa lutte. Mon plus ferme désir, dans une occasion où il eût été si facile de se laisser absorber par la gloire d'un seul, a été de n'être injuste envers aucun. Ce sujet est un grand champ des morts où chacun doit reposer en paix dans son noble tombeau.

La première difficulté qui se soit présentée dans cet ouvrage a été la versification. Cette difficulté a été d'autant plus grande au commencement pour l'auteur, que, n'ayant jamais écrit un seul vers depuis son enfance, il a rencontré dès l'abord des questions indécises encore dans l'art français. En effet, aucun monument n'a déterminé d'une manière irrévocable, en France, le caractère de la versification épique, ainsi que cela est arrivé pour le poëme dramatique et lyrique. Corneille et Racine ont constitué le vers tragique. La stance lyrique a été fondée et déterminée par Ronsard et par Malherbe. Mais il n'en est point ainsi de l'épopée. Quel est, en français, la stance épique, et même une stance de ce genre est-elle possible? Quel est le mètre? Y en a-t-il un seul, ou plusieurs? Aucune de ces choses, à véritablement parler, n'est déterminée. Dans cette ignorance, voici les raisons sur lesquelles

l'auteur s'est décidé. En remontant aux monuments épiques, qui sont, en partie, l'origine de la littérature française, on reconnaît trois formes principales : le vers de douze syllabes et celui de dix pour les poëmes Carlovingiens, celui de huit pour les poëmes d'Arthur. Non-seulement les rimes y sont continues, mais on sait que la même rime se répète trente, quarante, et même cent fois. Au contraire, dans les poésies lyriques, une partie du talent des troubadours est employée à créer de nouvelles combinaisons dans le mélange et l'entrelacement des rimes. De ces faits, qui ne souffrent aucune notable exception, semble surgir en France la nécessité des rimes continues dans la versification héroïque et épique. Il y a, en effet, dans cette répétition immédiate dont abusaient la poésie chevaleresque et arabe, un élément de tradition, un écho qui correspond parfaitement au caractère de l'épopée. Si les vers blancs étaient possibles en français, ils seraient admissibles dans tous les genres de poésie, hormis la poésie héroïque. Le caractère dont il est ici question est très-bien marqué dans l'hexamètre grec et latin. La chute uniforme de ces vers, le lourd spondée par lequel ils se terminent invariablement, correspond à la rime continue dans l'hexamètre moderne. Ainsi l'auteur a été conduit à n'admettre que les mètres d'origine héroïque, et à obéir partout à la loi de continuité de la rime, excepté dans les fragments lyriques; car, si l'ode et l'élégie appellent d'elles-mêmes l'harmonie entrecoupée, on remarque qu'elle ne fait qu'énerver le vers héroïque. Le désordre des assonances dans l'ode de Malherbe convient au trouble réel de la poésie lyrique; mais le vers épique doit avoir une tout autre constitution; il doit pouvoir atteindre à tous les effets du dithyrambe sans se permettre aucun trouble apparent; il faut qu'il ressemble à ses héros, qui ne portent jamais sur leurs visages la marque des combats intérieurs. Son harmonie en sera plus rude et plus monotone, il est vrai; mais son existence est à ce prix. Ce vers devrait être le moins complexe de tous, point chargé d'accessoires, ni jamais embarrassé dans sa pour-

pre; il devrait être ferme et d'airain, naturellement grand, sans nécessité de se hausser à l'approche des grandes choses. Il faudrait qu'il fût à la fois populaire comme la ballade, naïf comme l'enfant, réfléchi comme le vieillard; sans cesser d'être majestueux, il faudrait qu'il fût toujours simple et orné sans ornement.

En admettant les formes principales du vers à son origine, il a paru nécessaire d'employer le petit mètre dans les commencements du poëme. Ce mètre a semblé mieux proportionné dans ses formes avec le caractère du sujet à son début. Je ne crois pas qu'il fût possible d'employer longtemps, en cet endroit, l'alexandrin, sans rencontrer l'enflure et la déclamation. Le vers de huit syllabes, à la fois lyrique et épique, a été préféré pour exprimer l'époque antérieure, en quelque sorte, à l'histoire, et qui appartient plutôt à la famille qu'à la cité. En adoptant plus tard l'hexamètre, il a paru que l'on ne faisait ainsi que suivre et réfléchir, dans les inflexions du mètre, les développements graduels du sujet.

Les détails de la versification une fois fixés, l'auteur a cherché à rendre au *chant* héroïque sa destination véritable, qui est d'être ou de pouvoir être chanté. Le sujet se décomposait de lui-même en une suite de thèmes principaux, qu'un lien indissoluble rattachait les uns aux autres. Chacun de ces moments pouvait être exprimé dans une pièce qui emportât avec elle sa mélodie notée et mesurée, comme tout vrai récitatif. L'idée du *chant* étant prise comme base entraînait l'idée de chœurs; et par là s'offrait la possibilité de ramener l'épopée à son origine, et de la retremper par moments à sa source, dans l'ode et le poëme lyrique.

Cette dernière question en amenait une foule d'autres, sur lesquelles il est nécessaire de dire ici quelques mots, bien que les développements indispensables à ces matières doivent être renvoyés à un ouvrage plus étendu, d'où sont extraites les lignes suivantes.

Les critiques ont longtemps fait consister la différence de l'épopée et du drame dans la différence du récit et du dialogue. Néanmoins, il est constant que ces genres de poésie échangent souvent leurs formes. La narration est aussi fréquente dans le drame que le dialogue l'est dans l'épopée. Il est donc nécessaire de chercher dans une origine plus profonde les causes véritables de leurs différences.

Toute poésie, prise en soi, est lyrique; et l'ode est le poëme primitif d'où sortent tous les autres. La poésie, recueillie immédiatement à sa source, c'est-à-dire dans la religion, dans le culte, dans l'idée de Dieu, n'est ni dramatique, ni épique; elle est lyrique. Il est un moment, à l'origine des peuples, où tout poëme est hymne, dithyrambe, cantique. C'est le cantique de Moïse aux sources de l'Oreb; c'est Orphée; ce sont les eddas scandinaves; ce sont les litanies chrétiennes.

La poésie ne conserve pas immuablement cette forme sainte et sacrée; elle ne reste pas toujours sacerdotale. La contemplation du culte ne l'enchaîne pas à jamais. A mesure que la foi des peuples est moins ardente, la poésie s'occupe d'un autre objet que de Dieu; elle se sécularise; c'est-à-dire qu'elle entre dans ce monde de lutte et de division qui se rencontre dans tout ce qui n'est pas immédiatement divin. Or, de quelle manière est-elle, et peut-elle être frappée du spectacle de l'univers? Tout l'art est contenu dans cette question.

Il y a deux systèmes éternels sous lesquels la poésie peut comprendre le monde. Premièrement, en présence de la foule d'objets qui le composent et de leur lutte apparente, la poésie, voisine encore de son origine, peut réfléchir l'univers sous l'idée de l'influence et de la sagesse divine. Elle peut rechercher l'harmonie du créateur et de sa création, préférablement à la discorde. Elle peut être frappée de l'enchaînement des choses et de leur ordre éternel; elle peut s'inspirer de l'idée d'harmonie et de providence sous des noms différents; elle s'appellera alors la Poésie épique.

Secondement, elle peut n'être frappée que de la discorde de l'homme et de la nature, de l'homme et de Dieu, de l'homme avec lui-même. Elle recherchera les occasions de lutte avec autant de soin que la précédente recherchait le repos; elle instituera un dialogue, ou plutôt une querelle nécessaire entre tous les objets qu'elle fera comparaître. L'idée du hasard ou de la fatalité la gouvernera, au lieu de l'idée divine. Les dieux eux-mêmes n'apparaîtront guère que vers la fin, au dénoûment, pour mieux témoigner qu'ils étaient absents dans le reste de la pièce. Elle vivra de haines, de méprises; elle s'agitera dans les ténèbres du cœur de l'homme; elle s'appellera la Poésie dramatique.

Ainsi, deux aspects différents de l'univers et du Créateur, de la terre et du ciel, et deux ordres distincts de poésie qui sont réfléchis par l'histoire. Dans l'Orient primitif, l'humanité était encore, par sa pensée, trop près de son créateur, l'unité trop respectée, pour que le drame pût s'y développer dans sa forme complète. La Bible est à la fois épique et lyrique. Il faut attendre la séparation complète qui se fit chez les Grecs des choses divines et des choses humaines, des dieux et des Titans, du temple et de la cité, pour trouver le drame sous la forme achevée de l'art.

De ces origines différentes suivent naturellement les lois spéciales de chacun de ces genres de poëmes. De là la différence de leurs constitutions, de leur génie, de leurs beautés, et si l'on poussait cet examen plus loin, du style et des formes métriques qui leur sont propres.

La poésie épique étant, à proprement parler, la poésie de la Providence ou le jugement divin de l'histoire, il ne lui suffit pas de peindre et de montrer les choses dont elle s'occupe, il faut encore qu'elle en dévoile les causes et les mystères. De là, la nécessité pour elle de l'assistance du ciel, que l'on a traduite dans la langue des critiques, par le besoin du *merveilleux*. Cette nécessité a été tellement sentie, que l'on a cru que les temps mo-

dernes sont impropres à l'épopée, sur ce fondement que le merveilleux y manque. Il est évident que l'on a confondu ici l'apparence des choses avec la réalité. L'épopée, sans doute, doit être pleine de Dieu, on ne peut y faire un pas sans y sentir la présence céleste. Mais en quoi la scolastique s'abusait, c'était de croire que cette présence réelle dût nécessairement se manifester, comme chez les anciens, par un personnage palpable, tel qu'un Mercure, un Griffon, ou une idéalité, que l'on appelait la Renommée, la Discorde, etc. On retombait ainsi dans une idolâtrie morte. Ce n'est pas l'idole, mais le dieu, dont l'épopée a besoin. Ce n'est pas la présence divine sous la forme d'une personnalité détruite que je cherche dans votre poëme désert. Ce que je demande, c'est que les faits se passent au sein de la pensée divine, que cette pensée soit, pour ainsi dire, le lieu des événements. Voilà la première et l'unique loi du merveilleux; et voilà aussi pourquoi Bossuet est épique, et pourquoi Voltaire a mis le drame à la place de l'épopée.

Une seconde conséquence, qui se déduit de cette première, est celle-ci. Si les événements qui font le sujet de l'épopée se passent au sein de l'intelligence divine, il en résulte que ces événements eux-mêmes doivent être éclairés de sa lumière; c'est-à-dire que le personnage épique doit apparaître très-différent du personnage dramatique. Le même personnage, conçu sous ces deux points de vue, s'exprimerait encore fort différemment, dans des circonstances d'ailleurs semblables. Dans le drame, l'homme apparaît sous le point de vue exclusivement humain. Il est en proie à toutes les incertitudes de la réalité terrestre; il s'agite dans les limites étroites du temps et de l'histoire, et plus le poëte se plongera avec lui dans ces obscurités, plus aussi il approchera de son but. Tout autre est le personnage épique; il a franchi l'histoire, il appartient à une région plus haute; c'est ce que les anciens exprimaient en l'appelant un demi-dieu. L'idée nous reste, le mot nous manque. Le héros est entré dans le domaine des choses immuables; il a un pied sur l'Olympe; il est sur le

seuil de l'éternité. De là, le devoir du poëte n'est pas seulement de le faire parler comme il a réellement et humainement parlé; non-seulement il faut qu'il lui fasse dire les choses que sa bouche n'a pas dites et que son cœur a pensées; mais il faut encore qu'il lui fasse révéler le secret de sa vie, qu'il a lui-même ignoré. En un mot, il faut qu'il fasse parler en lui la providence et l'intelligence universelle, bien plus que la voix d'une personnalité solitaire et capricieuse. Le personnage épique n'est pas seulement une personne; c'est un type, un siècle, une époque qu'il renferme en lui, et qu'il doit exprimer. Il y en a qui représentent un peuple, d'autres une race, d'autres l'humanité entière, à une certaine époque; mais, quoi qu'ils fassent, ils ne sont jamais seuls avec eux-mêmes, privés longtemps de la divinité, comme le héros du drame. S'il restait sur cela la moindre obscurité, elle disparaîtrait par la comparaison de l'Agamemnon d'Homère et de l'Agamemnon d'Eschyle, ou du Cid des romanceros et du Cid de Corneille.

Le rapport de l'épopée et de l'histoire est implicitement contenu dans ce qui précède. L'épopée ne copie pas l'histoire; elle ne la contredit pas; elle la transforme. Elle s'empare des souvenirs du monde, comme de choses éternellement vivantes, et elle leur prête une organisation nouvelle. Le devoir de l'historien est de se transporter dans le passé, de s'identifier avec lui; celui du poëte est d'imposer à ce qui n'est plus la figure de ce qui est, d'immortaliser le passé, le présent et l'avenir, dans un même moment, qui est le moment de l'art. L'historien s'appuie sur un fait qui a été, qui ne sera plus, qui ne peut pas être autre que ce qu'il a été; le poëte s'appuie sur la tradition qui est, qui dure encore, qui se développe et s'accroît par son œuvre. Plus qu'aucune autre forme de l'art, l'épopée concourt à la civilisation, parce qu'elle est elle-même la transformation continue du passé dans l'avenir, ou, pour mieux dire, le spectacle de la vie même, à son principe et dans son développement. Aussi les plus grands poëtes ont-ils été les plus grands instruments de changements

dans les idées, les formes, les souvenirs, et les cultes de leur époque. Homère a transformé le vieil Olympe, Dante le catholicisme; Raphaël, le plus épique des modernes, a transformé tout ce qu'il a touché.

D'ailleurs, si l'épopée émane de l'ode, il s'ensuit qu'elle est plus ou moins mêlée de poésie lyrique, selon qu'elle est plus ou moins distante de son origine. L'épopée orientale n'est pas dans le même rapport avec la poésie lyrique que l'épopée grecque, ni celle-ci que l'épopée latine. En Orient, le cantique absorbe le récit. En Grèce, l'hymne et le récit sont parvenus dans Homère à un équilibre parfait. Chez les Romains, Virgile ne conserve presque plus aucune trace de l'élément sacré. La description a pris la place de la religion. Ce poëte est le premier des épiques qui ait ôté à ce mot : je chante, son caractère propre et littéral. Depuis ce moment, la lyre antique a été muette. Le poëte a parlé. Il a cessé de chanter.

Tout ce qui est éphémère ou artificiel dans les révolutions humaines est perdu pour l'épopée. Parmi les événements, elle ne peut employer que ceux qui sont marqués du caractère de la nécessité et de la volonté céleste. Ceux qui flottent au caprice de la foule et qui ne sont qu'à demi n'existent pas pour elle. De la même manière, tous les héros ne remplissent pas les conditions qu'elle exige des siens. Le poëte dramatique peut accueillir les caractères changeants, contradictoires. Les incertitudes des passions humaines serviront souvent à nouer et à compliquer ses péripéties; mais voilà où le poëte épique se sépare encore diamétralement de la poétique du drame. Non-seulement il faut que ses héros représentent un système de faits généraux; pour entrer dans la voie d'airain de l'épopée, il est nécessaire que leur caractère soit immuable. Toute tergiversation leur est interdite. C'est pour ces personnages que le mot de colonne de granit a été inventé. On voit par là pourquoi, dans l'histoire, les personnages sont si rares, qui peuvent supporter sans plier la dure épreuve de l'art épique.

D'après ce qui précède, il résulte aussi que la poésie que l'on appelle *fiction* a souvent besoin de réalité plus encore que l'histoire. Le poëte, dites-vous, donne l'immortalité ; c'est-à-dire, parmi une foule d'objets, les uns périssables, les autres faits pour durer, il fait spontanément la différence de ce qui est passager et de ce qui est éternel, quand l'univers est encore plongé là-dessus dans l'incertitude.

Le monde grec a passé par trois phases, qui ont présenté chacune un système de faits propres à l'épopée. La première est la guerre des dieux et des Titans. Hésiode ne nous a conservé que le résumé ou l'argument des poëmes perdus de cette époque. La seconde suit l'établissement des races, et, pour mieux dire, la conquête de la cité grecque. Elle est marquée par la prise de Troie et par les monuments homériques. Dans sa dernière forme, la Grèce s'est faite homme ; elle s'appelle Alexandre ; il n'est aucun doute que, sous ce nom, elle ne renfermât encore au plus haut degré l'élément héroïque. En effet, les poëtes orientaux se sont emparés de sa dépouille; et jusque dans le moyen âge, ils ont continué d'usurper cette dernière phase de l'histoire grecque. L'Orient reprenait alors ses droits par l'épopée, par la philosophie alexandrine, par le christianisme.

Il suffit de jeter les yeux sur Rome pour reconnaître que son histoire, considérée dans ses rapports avec la poésie, n'est point aussi complète que l'histoire grecque : d'abord, l'époque et la lutte des dieux lui manquent, et ce n'est que par des artifices infinis que Virgile est venu à bout de déguiser cette impuissance. Les Héroïdes, signalées par Niebuhr, et qui remontent à l'époque des rois, sont tellement mêlées à leurs annales, et le ciseau de l'artiste les a si mal dégagées du bloc de l'histoire, qu'elles rentrent dans les études de l'archéologue plus que dans celles du poëte. Quoi qu'il en soit, l'époque la plus riche assurément que l'histoire romaine ait présentée à l'épopée est celle où le monde antique parvint à sa plus haute unité sous la puissance du premier des Césars. Que l'on essaye de se figurer, dans la langue

prophétique du sixième livre de l'Énéide, tous les intérêts du monde antique rassemblés sur la limite de l'antiquité et des temps modernes, tant de peuples encore primitifs se groupant, avec leurs cultes et leur génie, autour de la louve romaine, dans l'attente du christianisme ; les Gaulois, les Bretons, les Germains nouvellement découverts ; en Orient, les Parthes, les Numides, les vieux et les nouveaux empires ; et au faîte de tout cela, César, à l'œil de faucon, portant dans son génie réfléchi tout le génie des temps modernes ; et que l'on dise si l'épopée ne s'est pas trouvée là. Lucain en eut le pressentiment ; par malheur, il fut embarrassé par la guerre civile. La ville lui cacha le monde.

L'histoire des temps chrétiens n'a pas présenté moins souvent que l'antiquité les conditions nécessaires de l'épopée. Il suffit de rappeler ici le christianisme sous la forme du catholicisme au moyen âge, — l'ébranlement et le renouvellement du monde par les races barbares, sous la figure de Charlemagne et des douze pairs pour le Midi ; de Siegfried et des Nibelungen pour le Nord, — le règne des Arabes en Orient, — l'opposition du Christ et de Mahomet, — la lutte des Maures et des Espagnols, — les croisades, — la prise de Jérusalem, la Troie chrétienne, — la lutte des Normands et des Anglo-Saxons, — l'Amérique découverte, — l'humanité achevant d'enserrer le globe par la découverte des Portugais, etc...

A cette série d'événements correspondent un grand nombre de monuments épiques : tous ces monuments n'ont pas atteint la perfection de l'art ; beaucoup ont été altérés par l'imitation des anciens ; d'autres, au contraire, ne franchissent pas les bornes de l'art populaire ; d'ailleurs, on retrouve parmi eux les phases marquées plus haut. La période religieuse est naturellement signalée et close par la Comédie divine. — La période héroïque se compose, en Orient, de l'Antar des Arabes, du Schanameh des Persans ; en Occident, de Boiardo, d'Arioste, de Camoëns, de Tasse, etc. A cette phase des héros se rattachent les sagas scandinaves, — les Nibelungen, — le livre des héros, les ro-

manceros espagnols, — les poëmes chevaleresques d'Arthur et de Charlemagne, les fragments des chants des Bohèmes, le Marco des Serbes, le Robin Hood des Anglo-Saxons, etc... La troisième époque est l'époque philosophique. Sous cette dernière forme, ce n'est plus seulement une race, un peuple, c'est l'homme pris en général, qui fait le sujet de l'épopée. Cette période, ouverte par le Paradis perdu, plutôt indiquée que remplie par Goethe et par Byron, est encore à son commencement.

Si l'épopée est une des conditions attachées nécessairement au spectacle du monde, si elle n'est pas autre chose que ces événements eux-mêmes se développant au sein de l'intelligence universelle, il s'ensuit que l'épopée est en soi aussi impérissable que la nature et que l'histoire; mais il est arrivé fréquemment que les critiques ont confondu l'épopée elle-même avec la forme consacrée chez les anciens; et ne retrouvant plus le type qu'ils s'étaient formé dans leur esprit, ils ont, plus d'une fois, nié la présence des éléments épiques qui se remuaient sous leurs yeux. D'autres ont pensé que, de nos jours, l'épopée entière est réfugiée dans le roman. On ne peut nier ici que le principe de l'individualité s'étant développé à l'excès dans les temps modernes, cette épopée rapide de la vie intérieure et cachée, que l'on nomme le roman, a dû acquérir dans l'art une importance inconnue chez les anciens; mais le poëme héroïque et le roman sont deux formes de l'épopée moderne qui coexistent de la même manière que la cité et la famille; aussi est-ce une des premières lois de la poétique du roman de ne point laisser s'effacer ses héros devant les héros de l'histoire et du monde. Par delà ses personnages, on entrevoit sans doute les empires et les peuples qui passent au loin; seulement, ni ces peuples qui passent, ni ces États qui croulent ou qui surgissent, ni ces vastes aventures du genre humain, ne peuvent devenir son objet immédiat; et il périrait, le jour où, cessant d'être individuel, il se ferait, à proprement parler, social et héroïque. La différence du roman et de l'épopée est celle de l'homme et de l'humanité. Ces deux formes

sont marquées dans l'antiquité par l'Odyssée et par l'Iliade. Chez les modernes, Boccace n'a pas détrôné Dante. Richardson n'exclut pas Milton. Cervantes ne détruit pas Camoëns.

S'il était besoin d'ajouter une confirmation à ce qui précède, je dirais que, de nos jours même, il est des formes épiques que jamais le roman, quoi qu'il fasse, ne pourra résumer. Ces éléments sont les chants populaires. On n'ignore pas que dans l'Europe entière se reproduisent ces chants où chaque nation recueille d'une manière spontanée, et dans sa langue vulgaire, les phases de son histoire et les impressions qu'elle en reçoit. Ces chants en vers formeraient dans leur ensemble, si on les recueillait, la véritable épopée populaire des temps modernes; ils seraient, pour la société actuelle, ce qu'ont été les chants du Cid pour la société espagnole du moyen âge. Or, il est évident que le roman, sans cesser d'être, ne peut pas se faire l'écho littéral de ces voix, de ces rhythmes, et que ses préoccupations sont ailleurs. Quand même il les tournerait de ce côté, je demande encore comment la forme populaire, cadencée, métrique, serait pleinement résumée dans sa prose; et par quel renversement d'idées il arriverait ici que la littérature non écrite se trouverait plus savante que la littérature des livres, et que le peuple aurait aujourd'hui une forme plus cultivée que le poëte et que l'artiste?

De nos temps l'épopée n'est plus la propriété d'un peuple à l'exclusion d'un autre; elle n'est tout entière chez aucun, mais elle se rencontre dans cette vie de haine ou d'amour qui les emporte ensemble vers l'unité du monde futur. De là résulte, si tous les peuples agissent et comparaissent aujourd'hui dans le poëme social, que la poétique qui règle cette œuvre d'art ne peut plus être strictement enfermée dans les lois propres à aucun d'eux. L'*art poétique* qui règle l'épopée ne peut plus être désormais pour personne, ni français, ni allemand, ni anglais, ni espagnol, ni italien. Il faut ici que l'artiste se fonde, non plus sur une législation particulière, mais sur la loi même qui ressort du monde moderne. Milton ne peut pas plus que Boileau faire ce

nouvel *art poétique*, ni Klopstock plus qu'Arioste. Cette loi ne se déduit que de l'observation complète de l'humanité contemporaine.

Or, si l'on envisage le monde social dans ses rapports avec l'art et la poésie, on trouve qu'il présente à l'artiste et au poëte deux instruments de nature très-différente, parmi les populations modernes. Les unes sont placées encore, en ce qui regarde l'art, dans cette simplicité primitive qui devance les littératures formées : ce sont les Slaves avec tous leurs alliés, les Russes, les Serbes, les Hongrois, les Albanais, les Grecs modernes, les Roumains, puis les populations orientales, turques, circassiennes, arabes. Chez elles, l'art est encore un chant; l'épopée se rencontre là sous sa forme la plus simple et la plus élémentaire. D'autres populations, au contraire, et ce sont celles chez lesquelles se trouve l'initiative sociale, ont quitté, dans la poésie, la forme spontanée, et sont parvenues à l'époque philosophique et scientifique; c'est la France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne. Là encore, ces deux éléments de l'art réfléchi et de la poésie primitive se rencontrent quelquefois, comme cela arrive dans certaines parties montagneuses de l'Italie, de l'Espagne, de l'Irlande, de l'Écosse et dans la Bretagne française.

La première conséquence à tirer de là, c'est que le poëte qui cherchera à reproduire l'humanité contemporaine sera obligé de satisfaire à ces deux ordres de faits. De la même manière que l'épopée grecque renfermait en soi les différences et les génies épars des populations ioniennes, doriennes, orientales, occidentales, le poëte de nos jours devra représenter à la fois le génie spontané et le génie réfléchi, l'élément populaire et l'élément philosophique de l'humanité moderne. Le problème de son art est de combiner, sans les détruire, les deux formes propres à ces éléments opposés, pour en produire une troisième, laquelle sera le fondement et la législation de l'avenir.

L'art, en France, a déjà revêtu trois caractères principaux, et parcouru trois époques. Il a été sacerdotal jusqu'au dixième

siècle, féodal jusqu'à la Renaissance. Depuis la Renaissance, il a été exclusivement monarchique. La phase qui lui reste à parcourir est sa phase dans la démocratie. Sous cette forme, il sera plus spécialement, comme la France de nos temps, social et cosmopolite.

Chacune de ces périodes de l'art a eu son héros qu'elle a reconstitué à sa manière. Au sacerdoce, Arthur; à la féodalité, Charlemagne; à la monarchie, Louis XIV; à la démocratie, Napoléon.

Napoléon, de quelque façon qu'on l'envisage, ou par l'amour ou par la haine, satisfait à la première condition du personnage épique; qui est d'absorber en soi une génération tout entière. Son caractère dans l'histoire est de représenter le développement de l'individualité dans les temps modernes. Ce doit être aussi là son caractère dans la poésie. Sitôt que vous le placez dans votre poëme, il y règne; il absorbe tout comme dans son empire. Aussi la poétique alexandrine ou féodale ne peut-elle en aucune manière lui être appliquée. Il n'est avec ses compagnons dans aucun des rapports où Achille est avec Ajax, et Charlemagne avec les douze pairs. Dans son épopée ne se rencontrent véritablement que trois personnages, — lui, — le peuple, le monde. — Le dialogue ne se passe qu'entre eux; tout autre héros qui interviendrait dans cette scène succomberait sous le faix. Sans doute, d'autres noms, d'autres personnages peuvent passer et agir par accident dans ce poëme; mais aucun ne peut y demeurer et s'y fixer aux côtés du héros; l'isolement est sa loi, jusque dans le royaume de l'imagination. La force poétique des hommes qui l'entourent réside dans les peuples; les en séparer, c'est les détruire.

En un mot, dans le poëme moderne, l'action n'est plus partagée comme chez les anciens entre plusieurs personnalités égales entre elles, mais entre une personnalité d'un côté et le monde de l'autre. Voilà l'une des premières lois que l'on rencontrera, je crois, toutes les fois que l'on réfléchira sur ce sujet.

D'une autre part, la poésie n'a pas seulement pour but de représenter Napoléon tel qu'il s'est montré aux contemporains. Autrement elle rentrerait dans l'histoire et s'abdiquerait elle-même. Entre Napoléon et nous surgit un élément dont il est impossible de ne pas tenir compte. Cet élément, c'est le temps qui nous sépare de lui. Napoléon nous apparaît nécessairement aujourd'hui dans une tout autre perspective qu'il n'apparaissait aux contemporains. Pour nous, qui ne l'avons pas vu, nous ne pouvons pas nous replacer au lieu précis de la génération qui nous a devancés, sans mettre l'archéologie à la place de la poésie. Les formes sous lesquelles le passé apparaît aux hommes de notre temps, voilà pour le poëte la vraie réalité. D'ailleurs, chaque peuple s'est fait déjà dans la tradition un Napoléon différent des autres. Celui de l'Orient n'est pas celui du Nord; celui du Nord n'est pas celui du Midi; mais c'est de ces types différents que doit sortir et se former peu à peu le type du Napoléon épique, qui ne sera pas autre chose que le Napoléon de l'histoire, vu à travers les changements de l'espace et de la durée.

Dans l'avenir de la France, les guerres de la Révolution et de l'Empire formeront les âges héroïques de la démocratie; et de la même manière que Charlemagne, à l'aurore de la féodalité, est devenu le héros de la poésie féodale, tout de même Napoléon deviendra le héros de la poésie populaire.

Au reste, à mesure que la démocratie s'éloigne de son âge héroïque, et qu'elle entre dans la pratique de ses droits, elle a, comme tous les pouvoirs réguliers qui l'ont devancée, son art et ses artistes, mais elle n'est plus tout cela elle-même; les peuples ont leurs poëtes quand eux-mêmes ils ne sont plus poëtes. Aussi les chants populaires, dont il a été question plus haut, se perdent chaque jour, et ne se reproduisent plus; encore quelque temps, et leur souvenir même se dissipera. Dans ces circonstances, comme dans toutes celles qui leur ont ressemblé, le poëte devient naturellement l'écho de ces voix qui s'éteignent. Il élève instinctivement aux formes de l'art réfléchi et de la

poésie écrite cette poésie traditionnelle et orale; et sa mission est de transcrire à sa manière les chants des derniers rhapsodes que la civilisation va achever de détruire.

En achevant ces lignes, qu'il me soit permis d'exprimer ma reconnaissance pour les personnes qui m'ont particulièrement aidé de leurs conseils. C'est surtout un devoir pour moi de rendre grâces à M. Fauriel, qui m'a prêté tant de fois l'appui de sa haute et profonde critique. Puisse cet ouvrage ne paraître à personne indigne d'une aussi généreuse sollicitude!

Paris, octobre 1835.

NAPOLÉON

I

LE BERCEAU.

Si j'étais un oiseau de mer
A l'aile d'or, au bec de fer,
Je volerais pendant l'orage,
France, sur ton plus haut rivage,
Pour voir au loin le flot verdir,
Et ton roc de Corse blanchir,
Là-bas, comme un vaisseau de guerre
Qui lève l'ancre et quitte terre.

Si j'étais la feuille des bois,
Qui tous les mille ans, une fois,
Se fane et roule dans l'abîme,
Je reverdirais sur ta cime,
Chêne de Corse, en tes vallons,
Pour voir où nichent les aiglons,
Et, dès qu'ils ouvrent leur paupière,
Ce qu'on leur jette dans leur aire.

Si j'étais l'étoile qui luit
Sur l'Océan, pendant la nuit,

Je monterais, à demi nue,
Sur les vagues, puis sur la nue,
Puis avant l'aube dans le ciel ;
Puis je dirais à l'Eternel
Le nom qui remplit mon oreille,
Et dans mon songe me réveille.

Je ne suis pas l'oiseau de mer
Ni la feuille verte en hiver,
Ni l'étoile dans la nuit noire.
Je ne suis rien qu'un chant de gloire ;
Je veux monter jusqu'à demain
Les degrés de ma tour d'airain,
Pour voir le long chemin qui mène
Du pont d'Arcole à Sainte-Hélène.

Avec l'écho, sans m'arrêter,
D'un vol bruyant je veux monter
Sur le seuil de mille royaumes,
Sur leurs tombeaux, sur leurs fantômes,
Sur les pins frissonnants d'Eylau,
Et sur l'orme de Waterloo ;
Puis, au faîte, battre de l'aile,
Comme en son nid une hirondelle.

Peuple de France, écoute-moi !
Et dans ton cœur relève-toi !
Suspends un moment ton ouvrage,
Écoute-moi, malgré l'orage ;
Comme un pèlerin du désert
S'arrête au bruit de la tourmente,
Et du chamelier qui se perd
Écoute le chant sous sa tente.

Écoute-moi, ciel d'Orient !
T'en souviens-tu, de cette étoile
Qui jour et nuit luisait sans voile
Comme une épée au firmament ?
Écoute-moi, désert d'Asie !
T'en souviens-tu de ce lion,
Effroi des lions de Syrie,
Qui s'appelait Napoléon ?

T'en souviens-tu, de cette grève
Qui sur toi brillait comme un glaive ?
Ah ! mer de Corse, dis-le-moi :
Comme un cheval fouille la terre,
Pourquoi de ta vague en colère,
En chassant ton bord devant toi,
Fouillais-tu les monts à leur cime,
Et le secret de ton abîme ?

Pourquoi creusais-tu sans repos,
Dès la première heure du monde,
Ton lit et ta rade profonde
Où jamais n'ont dormi tes flots ?
Pourquoi faisais-tu tes rivages
De mâts rompus et de granit,
Et des débris des grands naufrages,
Comme un oiseau bâtit son nid ?

Pourquoi courbais-tu donc ta plage
Comme une corbeille de joncs
Qui suit le fleuve et qui surnage,
Et qui s'arrête aux pieds des monts ?
Et pourquoi sur tes fauves crêtes
Amoncelais-tu les tempêtes ?

C'était sur le vaste Océan
Pour faire un berceau de géant.

T'en souviens-tu, mer de vaillance,
Mer sans repos, peuple de France,
Quand dans ton lit tu t'éveillas,
Et de ta gloire t'habillas;
Comme une femme qui se lève
Pieds nus, à minuit, si son rêve
Lui montre un devin prosterné
Au chevet de son nouveau-né?

Pourquoi, pieds nus dans la tempête,
As-tu déraciné le bord
Où les rois bâtissaient leur faîte,
Si bien qu'ils ont dit : Je suis mort?
Pourquoi dans ton flot qui chancelle
As-tu renversé la nacelle
Qui pour sa rame et son rameur
Portait le pape et l'empereur?

Pourquoi brisais-tu les royaumes?
Les cieux peuplés et leurs fantômes?
Pourquoi balayais-tu les os
De tes vieux rois dans leurs tombeaux,
Et déchirais-tu leur suaire?
C'était, debout dans ta colère,
Pour jeter un hochet d'enfant
Au fond d'un berceau de géant.

II

MADAME LÉTITIA.

Écoutez ! je vois dans la plaine
Une coupe d'albâtre pleine ;
Non, c'est une vigne en son clos,
Un aigle et ses petits éclos.
Non, non, ce n'est pas une vigne
Mariée à l'acacia.
Sous son voile, blanc comme un cygne,
C'est madame Létitia.

Dans sa main tremble sa quenouille,
Et de ses pleurs elle la mouille.
Elle a quitté ses blancs habits,
Ses boucles d'or et ses rubis.
Ses pieds agitent la poussière ;
Ses yeux sont baissés vers la terre ;
Son fuseau gronde à ses genoux
Quand elle dit à son époux :

Notre maison est en ruine,
Notre fleur n'a plus que l'épine,
Et notre nom n'est plus qu'un mot.
Qui voudra nos filles sans dot,
Nos fils restés sans héritage ?
Napoléon est le plus sage.
C'est celui que j'aime avant tous !
Le voilà grand, qu'en ferons-nous ?

— Sans trembler devant les rois même,
Sa main tiendrait un diadème.
Le voulez-vous? dites-le moi :
Il sera le page d'un roi.
— Vraiment les rois n'ont plus de page
Qui porte aux reines leur message.
Ils n'ont que leurs yeux pour pleurer,
Et que leurs cœurs pour soupirer.

— Il sera le diacre du pape ;
C'est lui qui portera sa chape,
Sa mitre, sa bulle à Noël,
Et l'encensoir d'or à l'autel.
— Non, le pape n'a plus de bulle,
Plus de mitre d'or, ni de mule.
Son toit est battu par les vents,
Et l'encensoir n'a plus d'encens.

— Que la tempête soit sa mère,
Et que l'orage soit son père.
Sur un vaisseau battu du flot,
Nous en ferons un matelot.
— Le flot trop tôt le flot efface ;
Trop mensongère est sa surface ;
Et l'Océan n'a point d'îlot
Assez grand pour ce matelot.

— Ses yeux sont d'un aigle en son gîte ;
Son bras est fort, son cœur bat vite.
Il sera chasseur dans les bois,
Chasseur de cerfs et de chamois
— Non de chamois dans les pacages,
De cerfs tremblants sous leurs ombrages ;

Mais de léopards, de lions,
Comme ils sont peints sur les blasons

Et de sa main choit sa quenouille,
Et de ses pleurs elle la mouille ;
Elle regarde au loin sur l'eau,
Et laisse aussi choir son fuseau.

III

LA BOHÉMIENNE.

Son fuseau dort ; sa lampe luit ;
Son feu s'éteint ; il est minuit.
Qu'attend-elle encor sur sa porte ?
L'heure a sonné, le vent l'emporte.
La lune au front du firmament
Verse son pâle enchantement ;
La bohémienne chante et pleure,
Et dit à la porte : C'est l'heure.

— Bohémienne, je vous entends.
Entrez sans peur, je vous attends.
Demain mon fils part dans l'orage ;
Dites-moi, fera-t-il naufrage ?
Reviendra-t-il sain dans le port ?
Le reverrai-je avant ma mort ?
Ah ! bohémienne, au clair de lune,
Dites-moi sa bonne fortune.

— Enfant, venez ! jusqu'à demain
Tenez votre main dans ma main.

Levez-vous! Les hommes sommeillent,
Et les vastes cieux se réveillent.
Ainsi que la vieille d'Endor,
Je change le plomb vil en or.
Silence! le vieux bois s'enflamme;
Le brasier s'allume en mon âme.

Ah! comme un lourd fardeau d'airain
Dans ma main je sens cette main.
Là, que de lignes entassées!
Que de lettres entrelacées!
Que d'aigrettes, que de cimiers
Au front de pesants cavaliers!
— Mère, ce n'est pas un mensonge;
Chaque nuit je les vois en songe.

— Silence! Écoutez ces clairons.
Où galopent ces escadrons?
Je suis sous un pin d'Italie.
La palme lombarde est cueillie.
Est-ce l'Adige ou l'Eridan
Qui sous ce pont passe en grondant?
Quel est celui qui dans l'orage
Porte ce drapeau de carnage?

Ici les lions d'Orient
Cherchent leur proie en s'éveillant.
Loin des lions, loin de la foule,
Le Nil au désert se déroule.
Quel est ce palmier au tronc d'or
Qui se lève sur le Thabor?
En frissonnant, son lourd feuillage
Sur le monde étend son ombrage.

Par ce sentier du mont Liban
Où court si vite ce sultan?
Pour tente il a les Pyramides,
Pour divan les sables arides.
Dans son étable de granit
Là-bas sa cavale hennit.
— Ah! bohémienne, et vous, ma mère,
Montrez-moi sa pâle crinière.

— Là, dans le creux de cette main,
Trouvant un trône en son chemin,
Un géant, en branlant la tête,
Les bras croisés, passe et s'arrête.
Les peuples ont revu César;
Les rois s'attellent à son char.
Vents qui soufflez dans la bruyère,
Au loin dissipez sa poussière!

Malheur! voici la main de Dieu!
Entendez-vous crier au feu?
Sous le pôle une ville sainte
Hurle et bondit dans son enceinte.
Là, vos projets, en un matin,
Se sont fondus comme l'étain
Que sur son foyer la sorcière
Mêle, en chantant, dans sa chaudière.

Malheur! malheur! écoutez-moi!
Quittez votre manteau de roi.
Où vont ces chevaux de l'Ukraine?
Ils passent le mont et la plaine.
Effarés, ils suivent vos pas.
Sire, ne les voyez-vous pas?

De l'arbre de vos destinées
Ils rongent les feuilles fanées.

Ici bondit le léopard
Que l'aigle a blessé d'un regard.
Comment s'appelle ce village
Où mûrit l'épi du carnage?
Sauve qui peut! Malheur! malheur!
Tout est perdu, grand empereur!
A travers champs fuis hors d'haleine.
— Non! je n'ai pas peur, bohémienne.

— Ah! cachez-moi ce noir sillon
Que le fossoyeur d'Albion,
Dans cette île où gémit la grève,
Creuse avec le tronçon d'un glaive.
Couché sous un saule pleureur
Voyez-vous ce grand empereur?
Tout est fini. Coulez, mes larmes!
La lune a versé tous ses charmes.

Et la bohémienne, à pas lents,
A regagné seule son gîte,
Et sur leur axe qui s'agite
Pâlissent les cieux chancelants.

IV

ADIEU.

Adieu, mon fils Napoléon.
Le vaisseau part; le vent est bon.

Que la Madone vous bénisse !
Et que son fils vous soit propice !
Quand vous errez, sans savoir où,
Portez cette amulette au cou.
Elle fait rebrousser les balles
Et trembler l'airain des cymbales.

Adieu, mon Nap; adieu, mon fils.
Souvenez-vous de mes avis.
Court est le jour, long le voyage;
Le chemin lent, et prompt l'orage.
Sous votre toit vivez de peu.
Dans votre nuit comptez sur Dieu.
Allez ! tout petit que vous êtes,
Son œil vous suit dans les tempêtes.

Mon testament sera pour vous.
A vos sœurs cherchez des époux,
Quand je serai morte en ma tombe;
Soutenez notre nom qui tombe.
S'ils se perdent dans le chemin,
Menez vos frères par la main.
Vous êtes d'eux tous, à votre âge,
Le plus petit, et le plus sage.

— Adieu, ma mère; adieu, mes sœurs.
On lève l'ancre. Point de pleurs;
Déjà l'aube attend son étoile;
Déjà l'orage enfle ma voile.
Sous mon poids la barque gémit;
Comme un coursier la mer frémit;
Les vents couronnent, dans la brume,
Au loin, des fantômes d'écume.

Sur le rocher, attendez-moi,
Où se brisent les mâts du roi,
Quand au front des cimes chenues
Éclate la voûte des nues;
Avant le jour, au fond des bois,
Quand la foudre roule sa voix;
Dans la nuit, au bord de la grève
Où va passer le vent du glaive.

Je reviendrai pour vous revoir;
Puis, au foyer, pâles, le soir,
Vous entendrez mes aventures.
Vos pleurs guériront mes blessures.
La même terre aura nos os;
Nos berceaux seront nos tombeaux.
Adieu! je me ris du naufrage,
Fuyez, mes sœurs! voici l'orage.

Que voit-on là-bas loin du bord?
Est-ce un goëland qui bat de l'aile?
Est-ce une orfraie, une hirondelle?
C'est un vaisseau qui sort du port.

V

L'ÉTOILE.

Ah! que la vague au loin est sombre!
Que la nue épaissit son ombre!
Quelle heure est-il? Ah! dans mon cœur,
Cieux, versez donc votre lueur.

De mon chant j'ai perdu la trace,
Et ma stance en ma nuit s'efface.
Mon chant se tait, mon pas se perd;
Éclairez-moi dans mon désert.

Quelle heure est-il? Ah! sur la grève
Une étoile des nuits se lève.
Les rêves sont évanouis,
Et tous les cieux sont éblouis.
Voyez! la voilà qui rayonne
Comme le nœud d'une couronne,
Comme un éperon dans la nuit
Au pied d'un empereur reluit!

Elle a lui plus loin que l'abîme,
Sur le flot chancelant des mers,
Plus haut que les monts et leur cime,
Sur l'arbre effeuillé des déserts;
Puis sur l'herbe de sang trempée,
Sur un soldat, sur son épée,
Sur un enfant élu des cieux,
Au large front, aux longs cheveux.

— C'est moi qui serai ton étoile;
Quand l'aube viendra, sous mon voile,
Je ne veux luire que pour toi.
Enfant, ressouviens-toi de moi.

Mieux que les branches des vieux saules
J'aime à toucher de mon doigt d'or
Tes longs cheveux sur tes épaules,
Où la brise passe et s'endort.

Mieux que dans un pli de l'aurore,
Dans ton écharpe tricolore
Je veux me bercer tout le jour.
Mes cieux pour toi sont pleins d'amour.

Je veux me lever sur ta gloire
Comme sur un flot sans écueil;
Et me coucher, dans la nuit noire,
Sur le sommet de ton orgueil.

— Belle étoile, les cieux pâlissent,
Mon épée a lui dans ma main;
Les rois s'en vont, les dieux périssent.
La terre tremble en mon chemin.

— Encore un jour! et de ton glaive
Tu la frapperas dans son rêve.
Encore un jour, comme un flambeau,
Cache ton nom sous le boisseau.

Et chaque jour plus matinale,
Au bord de l'aube orientale,
L'étoile brillait dans la nuit;
Le fleuve s'éveillait sans bruit.

Autour de l'aire paternelle
Le jeune aiglon battait de l'aile;
Le jeune coursier bondissait;
Le jeune géant grandissait.

VI

LA RÉPUBLIQUE.

Or c'était dans les jours où la France héroïque
Du bonnet phrygien coiffait la république;
Quand sous l'arbre de mai qui frissonne à son nom,
Sanglante, elle berçait sur son grossier giron,
Comme une filandière, assise au pied d'un hêtre,
Le berceau vide encor du siècle près de naître.

Des bracelets dorés ne couvraient pas ses bras.
Du Nord et du Midi cent hordes n'avaient pas
Écrit sur sa bannière, où tout honneur se fane :
« Voici des nations la grande courtisane;
« Pour qui la veut goûter sa coupe se remplit;
« Et pour un seul denier on achète son lit. »

Non! non! en ce temps-là ses fils, courbés à terre,
Ne penchaient pas si bas le front dans la poussière,
Ainsi qu'un vil troupeau, dans un plus vil sillon,
Qui n'ose pas mugir quand il sent l'aiguillon :
Le bœuf presse le bœuf, car sous son joug sonore
Du fouet de l'étranger il se souvient encore.

Tant de serfs affranchis, que la corvée au front
Du doigt marquait hier d'un séculaire affront,
N'avaient pas renié la glèbe populaire.
Tant de nobles bourgeois ne faisaient pas, naguère,
Sous le pourpoint de cuir, taillables à mercy,
Les preux, les douze pairs, et les Montmorency.

La laine, en habits bleus par les mères cardée,
Cachait de nobles cœurs. La parole fardée
Ne vous égorgeait pas sous un masque imposteur.
Un frère était un frère, une sœur une sœur ;
Sur ses deniers d'airain, pauvre et fière, la France
Avec son glaive nu gravait une balance.

Ses peuples usuriers, vivant de fictions,
Ne marchandaient pas tant leur sang aux nations,
Quand l'honneur avait soif ; et, lâches en leurs vices,
Surtout n'accusaient pas, délateurs et complices,
De leurs serments vendus, et de leur peu de foi,
Un masque fait d'argile, un prête-nom, un roi !

Oh ! que bien autrement, sous le soleil brunie,
Cette vierge sans peur, et de pain noir nourrie,
Comme une moissonneuse, aux jours de messidor,
Dans son champ mûr cueillait son rustique trésor,
Quand son char, au retour, dispersait sur la haie
Des siècles moissonnés l'épi blond et l'ivraie !

Qu'elle était belle alors ! et que de sa beauté
Les cieux étaient jaloux ! En sa captivité
Waterloo n'avait pas dénoué sa ceinture.
Sa porte était encor fermée à toute injure ;
Et des chevaux du Don les pieds et les naseaux
N'avaient pas pour toujours souillé ses clairs ruisseaux.

Mais, crédule en sa force, et raillant l'impossible,
Comme une Jeanne d'Arc, à la lance invincible,
Aux siècles attardés elle ouvrait l'avenir ;
Et le monde vieilli, se sentant rajeunir,

De son souffle vivait, et pensait : Où va-t-elle?
Qui jamais domptera l'héroïque pucelle?

Non! la France n'est plus, ainsi qu'à Vaucouleurs,
Une vierge au fuseau qui n'a rien que ses pleurs;
C'était plutôt un mur, vivante citadelle,
Un rempart de vaillance, une Thèbe immortelle,
Aux cent portes de bronze; et l'univers entier
Nuit et jour l'assiégeait de son puissant bélier.

Cité neuve, affranchie, et trois et trois fois sainte!
Populaire Sion, qui, dans sa forte enceinte,
Pour un monde nouveau faisant de nouveaux droits,
Aux trônes plébéiens donnait des peuples-rois;
Et qui des dieux tombés, que foulent leurs victimes,
Suspendait à son seuil les dépouilles opimes!

Quand sa porte en criant s'entr'ouvrait sur les gonds,
On en voyait sortir d'étranges bataillons
De bronze et de granit, tout souillés de poussière;
Et partout où sa lance avait frappé la terre,
Surgissaient des soldats, comme après le semeur
L'épi sur son sillon attend le moissonneur.

Mais, ainsi que l'épi sur son sillon fertile,
Les cœurs de ses enfants n'étaient pas faits d'argile :
Ils s'appelaient Joubert, Desaix, Hoche, Marceau,
Leurs longs cheveux jamais n'émoussaient le ciseau.
Les balles déchiraient leurs habits bleus de bure,
Et leur épée était leur plus belle parure.

Or le peuple disait, au bord de leur chemin :
« De ces hommes sans peur qui survivra demain?

Demain? Ce soir, peut-être, au loin, sans sépulture,
Du vautour des combats ils seront la pâture.
Quel est le plus vaillant et le plus fort d'eux tous,
Pour qu'il soit notre maître, et qu'il règne sur nous? »

Car ils n'avaient pas vu, là-bas, dans le nuage,
Sur le haut Apennin, comme un pesant orage,
Passer un jeune Corse, aux cheveux noirs et plats.
Ainsi que des chevaux respirant les combats,
A sa voix frissonnaient les fleuves d'Italie.
Sous ses pas la Maremme était pâle et flétrie.
Les nations fuyaient devant lui sur leur char.
Rome pleurait, disant : Est-ce toi, mon César?

VII

LE CHANT DU PONT D'ARCOLE.

En ce jour-là, c'était un des jours de brumaire;
Les saules de Ronco jetaient une ombre amère;
La sarcelle avait fui; le marais, sur ses bords,
En tremblant s'éveillait; les roseaux, sous la bise,
Dans la fange, meurtris, ployaient leur tête grise;
Et sur l'étang des morts passait l'âme des morts.

Etroit était le pont, profond était l'abîme
Où, marchant sans la voir vers leur rive sublime,
Les peuples se hâtaient sous leurs manteaux d'hiver;
Et maints canons de bronze et maintes coulevrines
Leur fermaient le passage, hurlant sur des ruines
Comme des chiens hargneux aux durs colliers de fer.

Etroit était le pont; loin était le rivage.
Un monde séparait la plage de la plage.
Haletants, les vivants sur ses bords s'entassaient.
Mais les morts plus nombreux leur défendaient l'entrée.
Au loin ils refoulaient une foule enivrée;
Et les canons hurlants jamais ne se lassaient.

Ils essuyaient leur gueule aux roseaux des Maremmes,
Et puis recommençaient; et puis sur les flots blêmes
Volaient les habits bleus troués en cent endroits;
Les peuples épuisaient le pur sang de leur veine,
Et pas un ne pouvait, dans l'homicide plaine,
Toucher, sans en mourir, la barrière des rois.

Etroit était le pont, close était la barrière.
La foule sur ses pas retournait en arrière.
L'alouette gauloise en son nid s'envolait,
Appelant ses petits. Au champ de l'espérance
Le nouvel étendard avait perdu sa lance;
Et la vague d'Arcole en son lit reculait.

Mais voilà qu'un cheval erre dans la mêlée.
Moins blanche était la neige au flanc de la vallée.
Voilà qu'un cavalier a quitté les arçons.
Ah! moins prompt est le cerf quand la biche est blessée.
Voilà que dans ses bras, comme sa fiancée,
Il a pris l'étendard aimé des nations.

Et puis, s'enveloppant de ses plis tricolores,
Il arbore, en courant, sur les arches sonores
La nouvelle bannière. A son nom, effrayés,
Les sabres sur son front ont glissé sans murmure;

Se rappelant celui qui leur fait leur pâture,
Les canons ont léché la poudre de ses pieds.

Puis sur le pont rustique aux poutres vacillantes
Sur sa trace ont passé les nations tremblantes,
Comme après le bélier font les jeunes chevreaux ;
L'un va tenter le gué sur la rive embourbée ;
L'autre heurte du front la barrière tombée ;
Et l'étable le soir reçoit tous ses troupeaux.

Ils se sont émoussés sur ses habits de bure,
Les coups qui menaçaient, malgré leur chaste armure,
Le sein des nations. Du milieu des roseaux
L'étendard a jeté son ombre sur le monde ;
Et tous les morts au loin, jusqu'en la nuit profonde,
Battent en même temps des mains dans leurs tombeaux.

A leur tour en leur nuit voyant l'aube paraître,
Les peuples à ce signe ont reconnu leur maître.
Dès l'abord il leur plut ; et dans leurs vides cieux
Tous leurs cultes éteints pour lui se rallumèrent.
Avant que de le craindre, en ce jour ils l'aimèrent,
Pensant que, s'ils semaient, lui moissonnait pour eux.

Mais les rois ont pleuré ; leur long passé s'envole.
Quand le pont de l'abîme est franchi dans Arcole,
Le sentier est ouvert à tout le genre humain.
Les générations, dans l'avenir puisées,
Désormais passeront sur ses voûtes brisées ;
Le bélier aux chevreaux a montré le chemin.

Et depuis ce jour-là, comme aux jours de brumaire,
Les saules de Ronco jettent une ombre amère.

La Maremme sanglote. On entend sur ses bords
Le clairon retentir. Au fond des eaux tremblantes
On voit rouler des chars et des armes sanglantes,
Et sur l'étang des morts passer l'âme des morts.

VIII

LE CHANT DES MORTS.

— En Italie, où croit l'olive,
Où la vigne en arceaux grandit,
Où le myrte embaume la rive,
Au pont d'Arcole, avez-vous dit?
J'y suis allé dans les semailles,
Quand passait le soc des batailles;
J'y suis allé dans la moisson
Lier ma gerbe à mon arçon.

Au loin sur le mont, dans la plaine,
J'ai déroulé, jeune soldat,
La tente où notre capitaine
Dormait au branle du combat.
Qu'il était beau quand le nuage
Pâlissait son pâle visage;
Quand il partageait mon pain noir
Sous l'arbre des vivants, le soir!

Vous, qui chantez ici quand le monde sommeille,
Dans le pays des morts, votre voix nous réveille;
Et nos froids bataillons, altérés d'un vain bruit,
Frappant à l'unisson leurs armes émoussées,

S'assemblent en suivant vos rimes cadencées,
Comme au souffle des bois font les oiseaux de nuit.

Vivants, nous fûmes tous des soldats d'Italie;
De notre souvenir la Maremme est remplie,
Et le Tésin lombard roule aujourd'hui nos os.
Notre épée a cueilli le myrte de Vérone;
La rose de Mantoue a fait notre couronne;
Mais le glaive aiguisé nous a fait nos tombeaux.

Ne reverrons-nous plus, dans leur urne d'albâtre,
Les flots du lac de Côme, et la cime bleuâtre
Où l'amandier en fleur renaissait sous nos pas?
Est-ce l'heure où du jour la sanglante paupière
Se rouvre au haut des monts en un nid de lumière?
Et les vautours ont-ils achevé leurs repas?

Ah! sous les neiges de nivôse
Avant que l'aube fût éclose,
Sur le plateau de Rivoli
L'éclair de mon casque a jailli.
Au plus épais de la bataille,
Quand sous leur sanglante muraille
Les hautes Alpes ont tremblé,
Masséna, Joubert m'ont parlé.

Que mon épée était joyeuse!
C'était mon bien, mon amoureuse.
Couchée à mon côté, sans bruit,
Elle me veillait dans ma nuit;
Elle étincelait dans mon rêve,
Et me disait : « Viens, je me lève! »

Qu'est devenu son pur tranchant,
Que dorait le soleil couchant?

O vous, qui vous taisez pendant que les morts pleurent,
Parlez! que fait le monde où les vivants demeurent?
La paix est-elle close entre les nations?
Les hommes n'ont-ils pas pleuré toutes leurs larmes?
Se plaisent-ils toujours au cliquetis des armes?
Et les semeurs ont-ils retrouvé leurs sillons?

Nos fils sont-ils restés semblables à leurs pères?
Au fond de nos hameaux les vieilles filandières
Parlent-elles de nous quand leur âtre a pâli?
Se souvient-on encor, dans la terre où vous êtes,
Du jeune général qui, comme les tempêtes,
Nous menait en un jour d'Arcole à Rivoli?

L'olive chaque été reverdit-elle encore
Sur le mont où son sabre éblouissait l'aurore?
On dit que son cheval a tari les ruisseaux
Où son souffle a passé; que l'herbe est sans rosée
A l'endroit où sa tente un soir s'est reposée,
Et que son ombre au loin appelle les corbeaux?

L'épée obéit-elle encore à sa parole?
Son nom a-t-il d'un bond franchi le pont d'Arcole,
Ou s'est-il dissipé dans le souffle des vents?
Depuis nous qu'a-t-il fait? Est-il resté le même?
Son front a-t-il jamais tenté le diadème?
Est-il le roi des morts, ou le roi des vivants?

Ah! chanteur, achevez! nos armes émoussées
Comme un glas ont frappé vos rimes cadencées.

Parlez, nous nous taisons. Autour de votre front,
Ainsi qu'un ouragan, notre ombre se balance.
Du vin de nos combats enivrez donc la France.
Si les vivants sont sourds, les morts vous entendront.

IX

VENISE.

Oui, les vivants sont sourds; et leur langue inféconde
Ne connaît rien qu'un nom dont ils lassent le monde.
Mais l'écho d'Italie a mille et mille voix,
Quand Ravenne et Zara murmurent à la fois,
Quand la Brenta soupire au branle des gondoles,
Quand la rive s'endort au chant des barcarolles.

Alors le pèlerin s'arrête vers le soir,
Et pense : Il faut prier. Le pêcheur va s'asseoir
A Fusine, en sa barque amarrée à la dune.
C'est l'heure où, s'affaissant sur la pâle lagune,
Le flot à l'autre flot dit, sans savoir pourquoi :
Venise, qu'as-tu fait? Je veux gémir sur toi.

Puis, quand le flot se tait, le vieux gondolier chante,
Et, quand le jour se meurt, la cloche se lamente;
Puis, comme fait une ombre après la fin du jour,
La foule au Rialto passe et dit à son tour :
Venise, qu'as-tu fait? Sous tes noires murailles
Qui chantera pour toi ton chant de funérailles?

Puis le poëte passe après le gondolier,
Plus triste que le flot, en son pâle sentier,

Et dit : « J'éveillerai cette mer qui sommeille.
Ravenne, écoute-moi! Zara, prête l'oreille!
Voici. Je vais chanter les paroles de deuil
Sur Venise la belle au bleuâtre cercueil.

Pourquoi le golfe est-il si triste sur la plage?
Le golfe cache-t-il un mystère au rivage?
Pourquoi la voile au loin, sur l'océan désert,
Pend-elle au pied des mâts, comme un linceul ouvert?
Pourquoi ne voit-on plus, dans ses vagues stériles,
La lionne de mer bondir autour des îles?

C'est que le jour a fui; puis les ans, à leur tour,
Entraînant leur limon, ont passé comme un jour.
Autrefois d'Attila quand sur l'aire divine
Le fléau vint frapper la puissance latine,
La lionne de mer cachée en ses roseaux
Vers Fusine allaitait ses petits lionceaux.

Et les îles au loin, vers Corcyre et vers Zante,
Aboyaient dans ses mers, comme une meute ardente.
Mais le jour où, changeant de figure et d'esprit,
Le monde se souvint du sépulcre du Christ,
Ce jour-là vit bondir sur sa rive enhardie
La maîtresse des flots et son peuple amphibie.

Sa galère porta vers Rhodes et Sidon
Plus d'un roi pèlerin. Byzance apprit son nom.
Du coup que Dandolo frappa sur le Bosphore,
Césarée et Stamboul se lamentent encore;
Et son fouet ramena sur son seuil ébranlé
Le quadrige de bronze à Corinthe attelé.

Reine de l'Océan, elle était sans rivales,
Quand auprès du Lido ses sœurs orientales
La parèrent encor du mauresque turban.
Sa citerne s'emplit aux sources du Liban.
Dans son palais ducal les péris d'Arabie
Bâtirent sous son toit l'Alhambra d'Italie.

Toujours environné de ses lions béants,
Son doge alors montait l'escalier des géants;
Puis, balançant entre eux sous sa main qui les frappe
L'Europe et l'Orient, l'empereur et le pape,
Empêchait que le monde, en sa lutte emporté,
Ne penchât trop longtemps d'un ou d'autre côté.

Aussi, quand Mahomet dans Rome circoncise
Pensa porter le pal, le glaive de Venise
Comme un regard du Christ dans Rhode étincela!
Sa cuirasse émoussa les javelots d'Allah;
Et, comme au bord d'un nid une aile palpitante,
On vit bondir sa rame au combat de Lépante.

Puis, quand l'œuvre fut faite et son siècle passé,
Ainsi qu'un grand vaisseau sur l'écume bercé,
Tout chargé de butin, d'armes, de banderoles,
Qui revient jeter l'ancre à côté des gondoles,
Au vent des nations ne prêtant plus son bord,
Elle baissa la voile, et rentra dans le port.

Dans le port, au Lido, muette, solitaire,
Son ombre en chaque endroit enfermait un mystère.
Sous le balcon des Dix souvent les flots meurtris
Avec l'algue roulaient des prières, des cris.

Mais du vieil océan rajeuni chaque année,
Le vieux doge épousait la vague couronnée.

Et Venise chantait, assise au bord de l'eau.
« Il me sera fidèle, il a pris mon anneau.
Non : l'écume n'est plus inconstante au rivage;
L'abime ne ment pas quand il baise la plage.
Carthage, Sidon, Tyr, ne sont rien que néant ;
Mais moi je rajeunis autant que l'océan. »

Ainsi Venise au port chantait sa barcarolle...
Alors on entendit la trompette d'Arcole;
Et l'on vit sur la grève, au loin, un homme errant,
Un muet messager qui passait en courant;
Et son cheval lassé, qui portait sa fortune
Avec son frein rongeait l'herbe de la lagune.

Oh ! non, ce n'était pas un obscur messager
Qui passait en courant. Sous un frein étranger
Son cheval écumait. Pâle était le nuage,
Plus pâle était la nuit, plus pâle son visage!
Sa tête s'inclinait sous son propre fardeau;
Et la terre après lui sonnait comme un tombeau.

Sa main pouvait briser un peuple en son étreinte,
Les hommes à son nom étaient saisis de crainte,
Et pensaient : « Quel est-il? Il n'est point comme nous.
Il n'aime ni ne hait comme nous faisons tous. »
Car son âme brûlait ainsi que l'incendie
Qui se cache au grand jour sous sa cendre attiédie.

Seulement, quand le vent balayait dans le sang
L'écharpe aux trois couleurs qui lui ceignait le flanc,

Oh ! ses yeux flamboyaient d'une flamme bleuâtre,
Comme une lampe antique à la voûte d'albâtre ;
Et sa pensée alors, de son ciseau profond,
Fouillait comme un sculpteur le marbre de son front.

Sa bouche en aucun temps ne s'ouvrait pour sourire.
S'il était jeune ou non, quel mot pourrait le dire?
Et de ses premiers ans qui se souvient encor?
Les métaux, comme sont l'airain, le bronze, ou l'or,
Dans le creuset durcis, connaissent-ils leur âge?
Chez lui joie et douleur avaient même visage.

Et pourtant, si les ans, ou rares ou nombreux,
Et non les actions, font l'homme jeune ou vieux,
Quoique au fond de son cœur vieux par les destinées,
Oui, sans doute, il était jeune par les années.
Mais trop tôt des combats l'ardent soleil avait
De sa joue hâve et creuse emporté le duvet.

Terrible vendangeur, aux jours de Vendémiaire
On disait que déjà sur le cep populaire
Son glaive avait cueilli le fruit des nations.
Mais, quoi qu'il eût d'abord fait en d'autres saisons,
Ces temps étaient passés ; et la terre frivole
Ne se rappelait rien que la moisson d'Arcole.

Or, dès que son cheval eut approché du bord,
L'immense mer sourit au messager de mort ;
Venise dans son cœur dit : « Mon heure est venue. »
Et, de son trône vide à grands pas descendue,
Venise commença de pousser des sanglots
Comme une naufragée en regardant les flots.

Et son empire fut comme l'algue marine
Que l'enfant du pêcheur ramasse à Palestrine.
Son vieux lion, au loin, mourant, cherchait en vain
Le désert de Libye et son sable africain.
Les vagues le raillaient, secouant leur crinière,
Et les flots rugissants lui creusaient sa tanière.

Alors, comme un fardeau vivant que dans la nuit
Les doges sous les ponts faisaient noyer sans bruit,
Vingt siècles en un jour s'engloutirent ensemble.
Au loin la mer soupire, au loin la rive tremble ;
La mer berce la barque, et la barque s'endort.
Un peuple a disparu... Qui se souvient du mort ?

Les gondoliers dormaient quand dormaient les gondoles ;
La brise autour des mâts roulait les banderoles.
Pas une sentinelle au canal Orfano
Ne veillait à cette heure ; et puis l'humide anneau
De l'épouse des mers s'est brisé de lui-même...
L'océan est si grand, et la nuit est si blême !

Demain qui pourra dire, en voyant son azur,
Ce qu'il cache en son lit quand son lit est si pur?
Sous le pont des Soupirs quel œil peut voir un monde?
Quelle oreille entendra sous la vague profonde
Sangloter un empire, et, comme les roseaux,
Les générations se plaindre sous les flots?

Les gondoliers dormaient ; mais là-bas, sur la plage,
Un homme était debout, qui sondait le naufrage ;
Et le vent des combats dénouait en jouant
L'écharpe aux trois couleurs qui ceignait ce géant.

Oh ! non, ce n'était pas un messager vulgaire
Qu'on avait vu passer sur la rive, naguère.

X

LE MESSAGE.

Pars, messager, tout dort encor ;
Pars dans la nuit, au son du cor !
Au son du cor, pars : voici l'heure
Où sur son calice d'amour
Le rossignol palpite et pleure,
Où l'étoile éveille le jour,
Où l'aube, en sortant des nuages,
Surprend le secret des messages.
Pars, messager ; mon cœur te suit,
Et ta trace à mes yeux reluit.
Pourquoi n'es-tu pas l'hirondelle ?
Tu volerais là-bas comme elle ;
Puis tu verrais sur le chemin
Un capitaine au front d'airain.
Porte-lui ma lettre fermée,
Et de pleurs encore embaumée.

« Joséphine a Napoléon.

Au milieu du bruit des cymbales,
Quand près de vous sifflent les balles,
Vous souvenez-vous de mon nom ?
Au milieu des cris d'une armée
Quand vous rêvez, est-ce de moi ?

Non, vous ne rêvez que fumée,
Que lourds canons, tente de roi.
Vous aimez d'amour votre épée,
A vos côtés de sang trempée,
Plus que votre femme, cent fois,
Sous ses rideaux pâle et sans voix.
Avez-vous fait vos fiançailles
Avec Arcole ou Rivoli,
Avec la vierge de Lodi,
Ou la vierge des funérailles?
Avez-vous donc mis votre anneau
Au doigt sanglant de vos batailles,
Pour les aimer jusqu'au tombeau
Plus que vos sœurs et que vos frères?
Que vous font mes larmes amères?
Sitôt que votre étoile luit,
On dit que, le jour ou la nuit,
Vous êtes, depuis mon veuvage,
Là-bas, un lion de carnage.
Que je voudrais, de mon balcon,
Sur votre cheval de bataille
Vous voir passer, quand le clairon
Aux lèvres d'or crie et tressaille;
Quand une ville tout en deuil
Pour vous met ses clefs sur le seuil;
Quand votre écharpe se déplie,
Et que les femmes d'Italie
Sous les orangers vont s'asseoir,
Disant : « Qu'il était beau ce soir! »
Est-il vrai que dans la poussière
Sur vos épaules ruisselants,
Vos longs cheveux traînent sanglants,
Comme d'un casque la crinière :

Que sous l'ombre de Rivoli
Votre front encore a pâli ;
Et que la soif et le carnage
Ont tant maigri votre visage?
Toutes les nuits je vous attends,
Et sans dormir je compte l'heure.
Toutes les nuits, sans vous, je pleure
Sitôt que grondent les autans.
Quand reviendrez-vous de la guerre?
Pour recommencer vos combats,
Avez-vous donc de leur poussière
Ressuscité vos vieux soldats?
Voulez-vous au bout de la terre,
Tout sanglants, sans pain, sans souliers,
Traîner ces fantômes à pieds
Dans votre fantôme de gloire?
Pour me revoir attendez-vous
Que je me meure à vos genoux ;
Qu'à votre front chaque victoire
Mette une ride pour bandeau ;
Que vous ployiez sous le fardeau,
Ou qu'une blessure éternelle
Glace votre cœur plus froid qu'elle ;
Ou que vos grenadiers en deuil
Vous embaument dans le cercueil?
Si vous m'aimez, quittez l'armée,
Quittez les camps et la fumée.
Je ne rêve, si je m'endors,
Que de hiboux, d'oiseaux des morts,
Je n'en puis dire davantage.
Ah! revenez, sinon je meurs.
Je vous écris avec mes pleurs.
Adieu! J'attends votre message. »

XI

LA RÉPONSE.

Pars, messager, tout dort encor;
Pars dans la nuit au son du cor!
Au son du cor, pars : voici l'heure
Où sur ma tente qu'elle effleure
L'étoile luit; où mes soldats
Dorment sur l'herbe qui ruisselle;
Où la vedette au parler bas
A dit : « Garde à vous, sentinelle! »
Pars, messager, avant le jour.
L'étoile dort; le vent sommeille;
Le tambour bat, le camp s'éveille.
Pourquoi n'es-tu pas le vautour?
Là-bas où l'horizon s'incline,
Tu porterais en bondissant
Ma lettre écrite avec du sang.

« Napoléon a Joséphine.

Sous vos rideaux ne pleurez pas :
Mon cœur ne bat dans ma poitrine
Qu'auprès de vous. Dans les combats,
Il est d'airain; sous la mitraille,
Quand j'ai fait mon plan de bataille,
Le soir, sur l'affût d'un canon,
Je pense à vous. De votre nom
Je me souviens quand la pelouse
Du sang des morts baigne ses fleurs.

Non, non, d'Arcole et de ses sœurs
Jamais ne soyez plus jalouse :
Leurs jeux ne sont que jeux d'enfants,
De vierges aux fronts rougissants.
Ma tâche à peine est commencée,
Et déjà ma gloire est passée.
L'Éternel a mis en ma main
Son marteau pour frapper la terre,
Et moi, sur le bord du chemin,
Je perds mon temps et mon salaire.
Sur le sentier que j'ai foulé
Pas un empire n'a croulé,
Et l'herbe croît sur ma victoire.
Dans le Nil ou dans le Jourdain
Je n'ai pas encor mené boire
Mon cheval aux sabots d'airain;
Pendant qu'à mon âge Alexandre
Avait tari tout le Scamandre,
Oté sa tiare au Persan,
Son toit de marbre à Tyr en cendre,
Et son orgueil au mont Liban.
Si je retournais en arrière,
Tant qu'un soldat suivra mes pas
Pour vous rapporter ma poussière,
Vous me chasseriez de vos bras;
Et de mon sabre qui se rouille
Vous me feriez une quenouille.
Quand il nous viendra des enfants,
Ils me renieront pour leur père,
Si dans leurs berceaux triomphants
A leurs pieds je ne mets la terre.
J'ai glané l'épi de la guerre
Que la faucille de César

Avait oublié par hasard
Dans le sillon de l'Italie.
L'Occident me gêne et m'ennuie :
Son maigre sol est sans engrais
Pour enraciner à jamais
L'arbre sanglant de mon génie.
Son écho trop vite est lassé,
Et son encens trop tôt passé.
Son vin amer trop vite enivre.
Il n'a qu'une page en son livre
Que le vent par le vent poussé,
Chaque jour, emporte et déchire
Avec le nom de son empire.
Le pays que j'aime le mieux,
C'est l'Orient aux vastes cieux :
Il a de hautes pyramides,
Et des monts de sables arides,
De vieilles villes de granit
Où mon aiglon fera son nid.
Il a des puits de renommée
Pour désaltérer mon armée,
Et l'écho des déserts béants
Pour des batailles de géants.
Là-bas des sphinx au front d'ivoire
Veilleront au pied de ma gloire,
De peur que les boucs du chemin
Ne rongent ses ongles d'airain.
Ma tente y sera mieux dressée :
C'est le pays de ma pensée.
Adieu. Je pars pour le désert.
Je n'en puis dire davantage.
En Égypte où le Nil se perd
Envoyez-moi votre message. »

XII

LES PYRAMIDES.

En Égypte où le Nil se perd
Sept pyramides au désert
Se sont assises dès l'aurore.
Là, qu'attendent-elles encore?
Quand a passé l'orage noir,
Elles ont dit au vent du soir :

Où l'as-tu vu passer, vent qui viens d'Italie?
Où l'as-tu vu passer, mer d'orages remplie?
Dis, viendra-t-il bientôt, ou ce soir, ou demain,
Aux pèlerins d'Alep demander mon chemin?
De mon faîte éternel si je pouvais descendre,
J'irais, agenouillée, au bord des flots l'attendre.

Quand son sultan la quitte, au sommet de sa tour
La sultane à Stamboul demeure tout le jour.
Ah! que son calumet sur sa natte l'ennuie!
Du haut de ses créneaux où son coude s'appuie,
Au détour du Bosphore, en pleine mer, là-bas,
Elle cherche une voile, et ne la trouve pas.

Et moi, j'attends ici mon sultan et mon maître.
Gazelles qui passez, le voyez-vous paraître?
Est-il sur les flots purs? est-il dans les autans?
Est-il dans mon soleil? Je l'attends, je l'attends,
Pour que sa gloire écrite au bout d'un fer de lance
Remplisse mon désert, et rompe mon silence.

Que me fait la mosquée abaissée en arceaux?
Que me font à mes pieds cent villes à créneaux,
Et tous leurs minarets à genoux sur les dalles,
Comme un esclave noir qui nouerait mes sandales?
Pour s'asseoir devant moi sur mon sable aujourd'hui
Un géant doit venir; et ce géant, c'est lui!

— Dites-le-nous de votre cime,
Nous le redirons à l'abîme.
Votre sultan, comment est-il?
Vient-il du Bosphore ou du Nil?
Comment est fait son cimeterre
Quand il jette son cri de guerre?

— Comme un serpent ailé son cimeterre a lui :
Une étoile l'éclaire, et marche devant lui.
Comme un lion qui passe auprès de sa lionne,
Sur son front est écrit : « Voyez-vous ma couronne? »
Et déjà dans la gloire entré par cent endroits,
Son visage a pâli de la pâleur des rois.

Jamais en mon désert rien n'a laissé de trace,
Ni peuple, ni cité, que d'un souffle j'efface.
Ainsi qu'un livre ouvert, avec sa marge d'or,
Où pas un mot entier ne s'aperçoit encor,
Pour écrire le nom de ses jours à venir,
Tout mon sable s'étend de Thèbes jusqu'à Tyr.

Depuis que l'Éternel en ce lieu m'a menée,
J'ai conservé mon deuil, à me taire obstinée.
Dans leurs songes mes sphinx m'ont dit : « Le voyez-vous?
Il marche en son combat. Le voilà, cachez-nous.

Comme un pâtre il nous pousse au fond de votre étable.
Ouvrez! son doigt écrit son nom sur votre sable. »

Après eux les lions ont passé ce matin.
Les lionnes disaient, attendant leur butin :
« Le lionceau d'Arcole a déjà sa crinière;
« Des os des nations il se fait sa litière;
« Il vient, il fait trois bonds, et franchit l'univers;
« En feriez-vous autant, beaux lions des déserts?

C'est pour lui jusqu'aux cieux qu'ici mon toit s'élève.
J'ai roulé dans mon ombre un chevet à son rêve.
Comme une lampe d'or pour éclairer son nom,
La lune à mon pilier pendra par mon chaînon;
Et comme un mamelouk avec son cimeterre,
Mon désert veillera, couché dans sa poussière.

Comme une caravane aux tentes de granit,
J'attends mon chamelier sous ma pesante nuit;
Quand mes cieux tariront, si je demande à boire,
Il répandra sur moi le flot de sa victoire.
Si je suis égarée en mon vide chemin,
Il m'apprendra la voie où va le genre humain.

A ma rive il dira le nom d'une autre rive,
Si l'ombre de mon faîte au bout du monde arrive;
Si les tours des chrétiens, sous leur long voile noir,
Songent aux minarets, quand vient l'heure du soir,
Et si les clochers d'or, sous leurs brumes humides,
Rêvent pendant leur nuit des nuits des pyramides.

Ah! qu'il tarde à venir! Cigognes du Carmel,
Sur mon faîte montez. Voyez-vous sous le ciel

Un épervier de Corse? — Oui, j'ai vu sa grande aile.
Là-bas sa griffe saigne, et son œil étincelle.
Epervier d'Aboukir, ferme ton aile d'or!
Sauve-toi dans ton nid, pélican du Thabor!

XIII

LE PACHA.

La pacha de Damas a rêvé de poignards,
D'ataghans ciselés et d'assauts aux remparts.
Ses femmes ont de pleurs mouillé son cimeterre,
Et roulé sur son front son blanc turban de guerre;
Et déjà ses trois fils, descendus de sa tour,
Ont porté cette lettre au bey de Damanhour :

« Mon frère, allez seller vos cavales rapides,
Venez les attacher au pied des pyramides.
Pour la fête du glaive amenez-moi vos fils,
Vos gendres, vos neveux, avec tous leurs spahis;
Arrachez votre tente, et quittez vos murailles :
Vous trouverez de l'ombre au palmier des batailles. »

Ah! quand ils ont passé, le désert a tremblé;
Mainte ville des morts sous son toit a croulé.
Derrière eux qui se presse? est-ce un vent de carnage?
Est-ce un troupeau que mène une autruche sauvage?
Non, c'est dans le chemin, le bey de Damanhour,
Avec tous ses neveux et ses fils alentour.

« Frère, que voulez-vous? la fête est-elle prête?
Avez-vous vu briller le sabre du prophète?

Mon cimeterre a soif, il a dit au croissant :
« Mène-moi dans la mer où le flot est de sang ;
Les anges du désert qui nous servent de guide
Entraînent nos chevaux par le mors et la bride. »

Le pacha de Damas, sur le haut de sa tour,
Les regarde passer depuis l'aube du jour,
Plus nombreux qu'au sérail les soupirs des sultanes,
Avec les grains de sable aux pieds des caravanes,
Et les flots de la mer qui sourit à Tunis,
Et les étoiles d'or aux cieux des oasis.

Ah! qu'il croit déjà voir suspendue à sa selle
Du beau sultan Kébir la tête qui ruisselle!
En son rêve il l'emporte à travers le chemin,
De noirs cheveux voilée, et saignante en sa main ;
Et, pour mieux qu'on la voie en ses destins rapides,
Il la veut accoler au tronc des Pyramides.

Ah! qu'il rêve déjà du beau pays des Francs,
Où les Maures allaient, sous les myrtes errants!
Et des nuits de Provence et des fraîches journées,
Et des sources d'eau vive aux pieds des Pyrénées,
Et des bois d'arbres verts, et des vieux châteaux forts
Où les chiens de chrétiens ont caché leurs trésors!

Femmes qui vous baignez sous le chêne d'Ardennes,
Sous le figuier du Var, dans le golfe de Gênes,
Baissez votre long voile! Il rêve aussi de vous,
De vos baisers d'amour aux musulmans si doux.
Pensant à son harem, il dit à son pirate :
« Va-t'en les attacher au mât de ma frégate. »

Pâle tour d'Occident, qui combattra pour toi
Quand sur tes fondements tu sens crouler ta foi?
Tes cieux sont plus déserts que les cieux d'Arabie,
Du limon des vieux jours ta citerne est remplie.
L'hysope croît sur toi comme aux flancs du Carmel,
Ta chute a devancé les chevaux d'Ismaël.

C'est avoir dans ton ombre assez vécu d'années,
Assez vécu de jours, de soirs, de matinées.
Quand ton blême soleil s'éteint en son été,
Couche-toi dans ta poudre et ta fragilité ;
Et laisse vivre encor ses siècles de merveille
A ta sœur d'Orient que ta chute réveille.

Dans le champ du passé va-t'en semer le sel ;
Déracine en ton sol toute plante du ciel ;
Poursuis ton Dieu caché jusqu'en son tabernacle,
Et renverse sur toi son culte et son oracle,
Pour qu'en voyant l'abîme où ton espoir se perd,
L'Arabe puisse dire : « Ah ! c'est mon grand désert. »

Hâte-toi dans ta nuit jusqu'au fond de descendre.
De ton Christ au tombeau disperse au loin la cendre.
Efface à ta muraille et la vierge et les saints,
Et tes vœux immortels, et tes sacrés destins,
Afin de ressembler, en ta douleur murée,
A la tour du lépreux vers Damas égarée.

Car voici qu'au galop le pacha de Damas
Vient au-devant de toi vers le puits des combats.
Tout son peuple le suit ainsi qu'une gazelle ;
Son étrier résonne au cordon de sa selle ;

Et sa barbe se roule au cou de son cheval
Comme un flocon de neige aux longs crins du Mistral.

XIV

LE CHAMELIER.

Le soir le chamelier, en menant sa chamelle,
Chante son chant de nuit, quand le ciel étincelle.
« Allah! voici la nuit. Là-bas comme un sultan
Le minaret se lève aux échos du tam-tam.
Allah! voici le jour! le désert se réveille
Et demande au lion si le pacha sommeille.

Arabes, mamelouks, allons, suivez mon chant;
Plus vite il faut courir que la grêle en un champ.
Dans le crâne des Francs vous trouverez à boire.
Pour vous désennuyer, je sais plus d'une histoire.
Laquelle voulez-vous? — Une histoire de sang,
D'une tête coupée et d'un sabre de Franc.

— Donc de Bounaberdi, le lion sans crinière,
Ecoutez la merveille, et cherchez sa tanière,
Lions de Barbarie! Il est né sur un roc,
Dans une île enchantée où passe le Siroc.
Son ombre fait mourir, et sitôt qu'il se lève,
La vague d'Aboukir sanglote sur sa grève.

Oui, de Bounaberdi, du sultan sans turban,
Ecoute le miracle, Arabe du Liban!
Ses femmes au harem sont quarante batailles
Qui le suivent partout avec leurs funérailles;

Et ses eunuques noirs dont le poignard reluit
Sont plus de cent combats qui veillent dans sa nuit.

Son calumet ambré n'a point d'autre fumée
Que celle de son nom et de sa renommée.
Sur son sabre luisant son coran est écrit;
Sa cavale est ailée ainsi que son esprit.
Comme dans sa mosquée il entre en son orgueil
Sans frapper de son front le pavé ni le seuil.

Ces villes dans le sable où la cigogne habite,
Ces vieux murs de mille ans où l'épervier s'abrite,
Sont les tours du sérail qui cache son trésor.
Les géants dans la nuit, aux palais de Luxor,
Ont fait ces escaliers pour qu'il monte à sa cime,
Ceux-là pour qu'il descende au fond de son abîme.

Heurtez, foulez du pied ces restes de cités.
Si vous pouviez entrer en leurs murs enchantés,
Comme auprès d'un trésor on trouve une veilleuse,
Vous verriez de ses jours la lampe merveilleuse;
Et de leurs siéges d'or tous ses rêves de roi
Se lèveraient soudain, et diraient : « Ouvrez-moi! »

Assez! le soleil luit; je ne sais plus d'histoire,
Et de Bounaberdi voici la tente noire.
Là, sous sa pyramide, il la heurte du front.
Le sable écrit son nom : tes pas l'effaceront,
Lion de Barbarie. Allons, cours sur ta proie;
Va ronger de ta dent son orgueil et sa joie.

XV

L'IMAN.

Le chamelier se tait, mais non l'écho de Tyr,
Ni l'écho du Thabor, ni le flot d'Aboukir,
Ni la blanche mosquée auprès du sycomore;
Car sur les minarets, du côté de l'aurore,
Dès qu'au pays de Misr vient l'heure de prier,
L'iman comme l'écho répond au chamelier :

« Allah! voici la nuit, adorez le prophète!
A toute heure il vous voit et luit sur votre tête.
Allah! voici le jour. Redites tous : Allah!
Par le puits du désert, par l'étoile endormie,
Par le champ du figuier, par l'ombre évanouie,
Maugrabin, mamelouk, turcoman et fellah!

Par les chevaux brûlants dont le souffle étincelle,
Par les chevaux d'Assur aux ongles de gazelle,
Par ceux que vers Boulac la trompette enhardit;
Et par les cavaliers, par les djinns moins rapides,
Je vois au loin, je vois au pied des Pyramides
S'assembler le troupeau d'Yblis au front maudit.

Par le puits de Tesnim, où Misr se désaltère,
Par les noms de l'épée et ceux du cimeterre,
Comme de blancs chevreaux du côté d'Embabeh,
Je vois au loin, je vois des tentes égarées,
Puis les lions d'Aram aux crinières dorées,
Et puis le blanc turban de Hassan Mourad-bey.

Je vois son ataghan caché dans sa ceinture,
Comme un serpent du Nil, qui dans la nuit obscure
Prépare son poison; puis je vois le giaour,
Et le Franc qui talonne une mule indocile,
Puis d'Aram et de Misr le hardi crocodile,
Et les chiens de chrétiens hurlant tous alentour.

Lequel l'emportera du flot ou du rivage?
De la mule des Francs, de l'étalon sauvage?
Ou du giaour impur, ou du bon musulman?
Ou du lion chasseur, ou de l'agneau qui bêle?
Du hardi crocodile, ou du chien infidèle?
De l'homme, ou du prophète, ou d'Allah seulement?

Ah! du sultan Kébir le souffle brûle et tue;
Mais le souffle d'Allah, quand il chasse la nue,
Est cent fois plus puissant. Ah! du sultan Kébir
Comme un tison ailé, la colère flamboie;
Mais le courroux d'Allah, quand il cherche sa proie,
Jette aussi des éclairs sur les palmiers de Tyr.

Ah! le sultan Kébir est le roi de l'épée.
Quand elle est au désert à sa tâche occupée,
Au champ du mûrier rouge il la conduit des yeux.
Mais Allah sait aussi vers la source tarie
Conduire en leurs chemins les lions de Syrie,
Et pousser le Simoün en ses arides cieux.

Pour le combat des forts voici l'heure marquée!
Priez, bons musulmans, dans la grande mosquée,
Pour l'aigle du Liban et pour les fils d'Ali.
Priez dans l'oasis, pour la tente odorante,

Pour les lions du Nil à la croupe fumante,
Et surtout pour Nassouf-pacha de Tripoli.

— Comment faut-il prier pour les beaux janissaires,
Quand les belles houris ont fermé leurs paupières?
Et pour les mamelouks sortis du Franguistan?
— Quand les houris ont clos leur paupière en la nue,
Priez par le poignard, par la lance perdue,
Par l'ataghan des beys, et par leur bleu turban!

— Comment pour les spahis aux bruyantes timbales?
Comment pour les agas que foulent leurs cavales?
Pour le Roméliote au fusil enchanté?
Pour ceux que le Nil pousse aux tièdes mers d'Asie?
Et pour ceux qu'il rejette en passant vers Sédie?
— Priez par le tranchant du sabre ensanglanté.

Maintenant, écoutez, l'oreille contre terre!
Le grand désert bondit, ainsi qu'une panthère.
Malheur au mécréant qui trop tôt l'éveilla!
Pour toujours il remplit ses vides pyramides
Des cent voix de l'épée, et d'échos homicides;
Et l'écho du désert redit partout : Allah!

— Du haut des minarets que voyez-vous encore?
Le cri qu'on jette au Nil retentit au Bosphore.
A cette heure que fait le grand Bounaberdi?
— Il fait signe au combat comme on parle à l'esclave,
Et les chevaux de Tyr à sa voix qui les brave,
Effarés et tremblants, répondent : Effendi[1]!

J'ai vu vers Embabeh, sur sa rive éperdue,

[1] Seigneur, maître.

Un fleuve se tarir, comme une coupe bue.
Quand j'ai cherché ses flots, j'ai trouvé son écueil;
J'ai vu vers Embabeh d'une armée innombrable
Tout l'orgueil en un jour se tarir dans le sable.
J'ai cherché sa victoire, et j'ai trouvé son deuil.

— Comment faut-il prier vers le soir des batailles?
— Le soir il faut pleurer ainsi qu'aux funérailles;
Car les chevaux d'Assur ne mordront plus leur mors;
Car les lions du Nil ont perdu leur crinière;
Car le turban de Misr est souillé de poussière.
Femmes, chantez la plainte et l'éloge des morts.

XVI

LA PLAINTE.

— Nos bouches chanteront, mais nos yeux sous nos voiles
Se rempliront des pleurs qui tombent des étoiles.
Au ciel de l'Orient s'est brisé le croissant.
Dans le champ d'Embabeh que laboure l'orage,
La palme de Mogreb étend son noir ombrage,
Et la fleur du dattier se baigne dans le sang;

Dans le sang des pachas, des beys et des vayvodes.
Ceintures d'or, poignards aux fourreaux d'émeraudes,
Comme les basilics, venimeux ataghans,
Amulettes d'Alep, béantes coulevrines,
Sabres damasquinés, lances ni javelines,
N'ont défendu Saïd de la lance des Francs.

Ainsi que les palmiers que les vents amoncellent,
Sur les spahis de Tor ceux de Jaffa chancellent;
Leurs os aux pèlerins apprendront le sentier.
Des restes d'Ismaël comme d'un chaume aride,
Le berger de Gizeh, devant sa tente vide,
Allumera son feu pendant l'hiver entier.

Ah! sous le poids des morts le pont d'Al-Sirah tremble;
Trop d'âmes en un jour s'y rencontrent ensemble;
Les enfants du poignard, dans leurs beaux châteaux forts,
Comme au pied du dattier tombent les dattes mûres,
Au pied du sultan franc sont tombés sans murmures.
Les baisers des houris n'éveillent plus les morts.

Bulbul ne viendra plus, sur le myrte d'Asie,
Avant l'aube baiser la rose épanouie;
Car la rose d'Égypte a perdu son odeur:
Mais sous le toit usé de la vieille mosquée
Les myopes hiboux et la louve efflanquée
Ensemble habiteront, sans craindre le chasseur.

Muets, les minarets croulant dans la tempête
Dénoueront leurs turbans de marbre sur leur tête.
Le caloyer impur de Tine ou de Roumi
Y fera sa prière en sa langue menteuse;
Comme un phare oublié dans la mer ténébreuse,
Ils garderont, eux seuls, le désert endormi.

La cigogne de Thèbe a quitté sa nichée;
Et la terre de Misr, comme une herbe arrachée,
Est soumise au giaour. Le vil Nazaréen
Des filles des émirs a soulevé le voile;

L'Asie est partagée ainsi qu'un pan de toile :
Le coran obéit au livre du chrétien.

L'Égypte musulmane, et le Caire et Médine,
Serviront de litière à la mule latine.
Damas au mécréant a payé le miri.
De son nid de vautour Gézaïr[1] enlevée
S'enfuira pour jamais sans prendre sa couvée,
Et Tunis et Calpé répéteront son cri.

J'en jure par le sable et la rive sanglante !
Nul ne connaîtra plus la place de sa tente.
Chaque jour apprendra des usages nouveaux.
L'œil verra des douleurs que l'œil n'a jamais vues:
L'oreille écoutera des langues inconnues;
Et les morts pleureront aussi dans leurs tombeaux.

Qui l'eût dit, que le frein forgé loin de l'Asie
Au désert eût dompté le coursier d'Arabie?
Qui l'eût dit, que la torche allumée au couchant
Eût du vieil Orient consumé l'espérance?
Que l'épée aiguisée aux rivages de France
Fût venue au Carmel essayer son tranchant?

J'en jure par l'anneau, par le lait des chamelles.
Moslem s'habillera du lin des infidèles;
Le croyant videra la coupe du giaour.
Jaffa verra Stamboul repasser le Bosphore,
Non plus sur sa galère, éblouissant l'aurore,
Mais veuve en son caïque, et pleurant tout le jour.

Mais alors l'Albanie, au jour de l'épouvante,

[1] Alger

Se souviendra des flots qui roulent vers Lépante.
Malgré beys et pachas, l'épervier de Souli
Et de Missolonghi verra croître son aile;
Et du vieux Navarin le lionceau rebelle
Sous ses dents brisera les os de l'osmanli.

Car des beaux mamelouks la puissance est passée,
Et du vieil Orient la lance est émoussée.
Sa cassolette exhale une vapeur de sang.
Sur ses chameaux pelés il a roulé sa tente;
Et, comme un pèlerin, avant l'aube naissante,
Il remporte au désert son toit en gémissant.

Car le sultan Kébir est un puissant prophète :
C'est le glaive de Dieu pendu sur notre tête.
Mais des beaux mamelouks, mais des fils d'Osman-bey,
Ah! les blancs ossements, ah! les tentes parées,
Ah! les luisants poignards, ah! les housses dorées,
Un jour a tout détruit du côté d'Embabeh.

XVII

LE DÉSERT.

Du côté d'Embabeh la terre a fait silence!
Le chacal a hurlé; le dattier se balance
Sur sa tige ridée. Au bord de l'Orient
Les tombeaux ont parlé. Dans ses citernes vides,
Le désert avait soif au pied des pyramides;
Et le désert a bu son outre de géant.

L'Orient! l'Orient! le monde des tempêtes,
La terre aux vastes cieux, la terre des prophètes,
Sous les pas d'un seul homme, ainsi qu'un souvenir,
Au loin a tressailli. Sinaï se réveille;
Et l'insecte au désert passe et prête l'oreille
Pour entendre germer les peuples à venir.

Le clairon d'Occident, de la terre promise,
A chassé l'antilope aux Sources de Moïse.
Le Jourdain s'en émeut; et le coursier de Job,
Sous le cèdre d'Aram secouant sa poussière,
Quand il a reconnu la fanfare guerrière,
A dit encore : « Allons au-devant de Jacob! »

De Tyr sous ses naseaux la gloire s'est tarie.
Le glaive de Lodi, qui frappe la Syrie,
Des prophètes hébreux a brisé les tombeaux.
Les jours qu'ils ont prédits, ainsi qu'une fumée,
S'exhalent triomphants de leur cendre embaumée.
L'aiglon de Rivoli disperse au loin leurs os.

Après son long travail, comme un bœuf à l'étable,
Les sphinx, sans leur berger, endormis dans le sable,
Ont relevé la tête au désert d'Aboukir.
Puis, voyant le retour des soldats de Cambyse,
Et des jours oubliés l'énigme qui se brise,
Sur la plage ils cherchaient le nom de l'avenir.

Puis, au loin, entendez! la sentinelle appelle!
Et plus loin les cités qu'habite la gazelle,
Les puissants dieux de bronze, ou de pierre, ou de bois,
Et tous les peuples morts qui, dormant dans l'argile,

Font germer l'aloës en leur urne fragile,
Comme un souffle du soir répondent à sa voix.

L'Asie a salué la bannière d'Arcole;
Un homme a fait un signe. Au bruit de sa parole,
L'Ibis de Pharaon abandonne son nid.
Le temple s'est caché sous sa voûte croulante.
Pour faire entrer plus vite en ses murs l'épouvante,
Thèbe brise au désert ses portes de granit.

Comme des lionceaux, le front penché vers terre,
Haletants, les canons ont léché la poussière
Des belles oasis. Au bord des puits lointains,
Le sabre de Kléber, baigné dans le mirage,
A du palmier d'Oreb cherché le noir ombrage;
Et la terre attendait, aride, ses destins.

C'était l'heure du jour où le dattier sommeille,
Où le désert s'endort en sa vide merveille,
Où la fourmi s'abrite à la place des dieux
Dans le temple gisant; où la nuit étincelle;
Où l'autour a plié son long cou sous son aile;
Et la terre aspirait le calice des cieux.

Or celui dont l'épée, ainsi qu'une autre aurore,
Quand elle brille au Nil resplendit au Bosphore,
Du sommeil des vivants ne dormait déjà plus.
Son œil, ardent charbon que le Simoün attise,
Luisait dans son foyer; et son front sous la brise
Comme toi pâlissait, neige du mont Taurus.

Comme toi, noir nuage au flanc de la Syrie,
Ses noirs cheveux pendaient sur sa joue amaigrie.

Puis il entre au chemin où le désert l'attend.
Il s'avance ; il revient ; il se hâte ; il s'arrête ;
Les bras sur la poitrine, et secouant la tête,
Il se parle tout bas ; et la terre l'entend.

« Entrons seuls, ô mon âme ! ainsi qu'en notre gîte,
En ce désert de sable où mon destin s'agite.
Pour un moment laissons en arrière de nous
Ce bruit que fait un nom, et le monde à genoux.
Ainsi qu'un vêtement qui nous gêne et nous pèse
Quittons là notre gloire et luttons à notre aise.

Et d'abord dis-le-moi : pour que mes ennemis
Soient d'un souffle à mes pieds renversés et soumis,
Que suis-je donc moi-même ? un homme ou plus qu'un homme ?
Un prophète ? un devin ? ce que le monde nomme
Un demi-dieu, je crois, qui se fait son autel
De son propre débris pour un jour immortel ?

Peut-être plus encor. Le sais-tu, ce mystère,
Jupiter Ammon ? Dieu de sable et de poussière,
Qu'en ce lieu ce désert a vu naître et mourir,
Suis-je un dieu comme toi, comme toi pour périr,
Ou ton fils Alexandre, avec sa renommée,
Qui revient en sa force et cherche ta fumée ?

A cette heure le monde a perdu son chemin.
Il faudrait dans sa nuit le mener par la main.
Depuis qu'en cet endroit où chaque pas s'efface,
Caché dans ma pensée, il ne voit plus ma trace,
En pleurant il s'en va du Rhin jusques au Nil
Se mendier un maître, et crie : « Où donc est-il ? »

Voici l'heure qui sonne, heure immense, infinie!
Debout donc, ma fortune; et debout, mon génie!
Ici, dans l'oasis regarde autour de toi
Si quelqu'un n'a pas dit : « C'est toi qui seras roi! »
Dans l'oasis? Non pas! va. Regarde en toi-même
Si tu n'y verras pas luire ton diadème.

Ah! oui, dans ma pensée ainsi qu'en un palais
J'ai couronné mon rêve élevé sous le dais.
J'ai vu là se dresser dans les flots du mirage
Mon fantôme de gloire et son altier naufrage;
Et cette voix qui gronde en mon cœur et s'éteint,
C'est donc là cette voix qu'ils appellent destin!..

Mais, je le veux encore; je poursuis ma victoire.
M'y voici! J'ai gravi la cime de l'histoire.
Où ce chemin va-t-il quand on y met le pied?
Redescend-on jamais par le même sentier?
Est-il un seul endroit où le désir s'arrête,
Et dise : « C'est assez! je suis là sur le faîte? »

Et puis, le lendemain, roi, consul, empereur,
Charlemagne ou Cromwell, doge ou lord protecteur,
De quel mot appeler ce géant de conquête
Qui dépasse le monde et les cieux de la tête?
La servitude a pris tant de noms pour briller!
De quel masque nouveau la pourrais-je habiller?

Deux mondes sont ici qu'en tout je vois paraître;
Ou Brutus, ou César, lequel vaut-il mieux être?
C'est là tout le débat. Brutus, homme de bien;
César, âme du monde : il en est le lien.

César n'a point d'égal ; Brutus n'a point de vices.
Qu'en penses-tu, mon âme ? Il faut que tu choisisses.

Brutus est la victime et meurt avec sa foi ;
César est le tyran et fait vivre sa loi.
Brutus est la vertu ; César est la puissance.
Mon âme, achève donc, et quitte la balance.
Brutus est le mortel qui survit par hasard ;
César le dieu sur terre... Ah ! je serai César.

XVIII

LE PREMIER CONSUL.

César, salut ! Voici les faisceaux consulaires,
La foule, les licteurs, les haches populaires,
Sous le fouet triomphal les quadriges fumants !
Vieux consul à l'œil fauve, oh ! depuis deux mille ans
Que la tombe a bien su rajeunir l'esclavage,
Et refaire ton œuvre et ton blême visage !

Les vers filent-ils donc aux morts dans le tombeau
Deux fois leur pourpre neuve ? et quand ton lourd manteau
Des eaux du Rubicon est ruisselant encore,
Comment as-tu quitté ton sépulcre sonore ?
Et comment sur ton front, au soleil de Lodi,
La couronne de chêne a-t-elle reverdi ?

Pour entraîner ton char en sa nouvelle ornière,
Combien de nations, sous ta verge guerrière,
Veux-tu tenir en bride ? A laquelle d'abord
Veux-tu mettre aujourd'hui la selle et le frein d'or ?

Et quand ton fouet conduit le quadrige du monde,
Quel état croupira sur sa litière immonde?

Peuples gladiateurs, désennuyez César!
Il vient, accourez tous au-devant de son char.
Criez, pour achever ses plaisirs qui vous tuent :
« Les peuples vont mourir, les peuples te saluent! »
Avec grâce tombez dans le cirque à ses pieds!
César vous sourira, vos jours seront payés.

Et comme dans les bois, d'une aile matinale,
Quand le faucon s'élance en sa chasse royale,
La couleuvre repue, endormie au soleil,
Trop tard cherche en rampant son gîte à son réveil;
Ainsi, dès qu'au matin l'aiglon quitta son aire,
Sentant sous son duvet la serre consulaire,

Le monde a dit : « Voici l'oiseau du Rubicon! »
Et le taureau gaulois a connu l'aiguillon.
L'hysope, au haut des monts, sous le cèdre s'incline.
L'homme sous le héros, l'ombre sous la colline;
Le flot baise le roc debout sur l'Océan,
La foule son César, et César le néant.

Et, depuis ce jour-là, pour détrôner un monde,
Un homme a pris sa place; et, quand un peuple gronde,
Ses pieds éperonnés, comme un sépulcre ouvert,
Heurtent les nations. Comme une ombre au désert,
Quand le lion royal agite sa crinière,
Chaque État devant lui se tait en sa tanière.

Un homme seul est tout, et le reste n'est rien.
Lui seul il a tout fait, et le mal et le bien.

Mille noms ont péri pour grossir son ouvrage.
Mille flots passeront pour qu'un seul flot surnage.
C'en est fait : un seul homme a, pendant leur sommeil,
Des peuples usurpé la place à leur soleil.

Qu'ils dorment ! Pour eux tous, ardente sentinelle,
Le jeune consul veille en la cité nouvelle ;
Et sur sa mappemonde, armé de son compas,
Il débrouille en un jour le chaos des États ;
Ou, penché sur son globe, il rapproche à sa guise
Deux rivages hurlants qu'un océan divise ;

Ou d'un mot il efface un peuple trop altier ;
Ou d'un trait de sa plume il se fraye un sentier
Sur le mont d'Annibal ; ou, quand son doigt s'arrête,
Il creuse dans le roc un port à la tempête ;
Et sa lampe, mourant sur ses projets divers,
Éclaire chaque fois un nouvel univers.

Souvent pendant la nuit, quand la nuit fait silence,
Le premier au conseil il met dans la balance
Le vieux code romain par l'Évangile usé.
Son esprit, comme un glaive à sa droite aiguisé,
Tranche le nœud gordien que nouèrent les sages,
Et fait sa loi d'airain de mille obscurs usages.

Et les vieillards disaient : « Il nous surpasse tous.
D'où lui vient sa sagesse ? Il n'a pas comme nous,
Des siècles coutumiers épousant les coutumes,
Jour et nuit retourné leurs gothiques volumes ;
Nos fils sont de son âge, et son doigt frémissant
Jamais n'a feuilleté que son livre de sang.

Ainsi tous le craignaient. Du breuvage qu'il aime,
Dans son vase emmiellé Dieu l'enivrait lui-même.
Les peuples le suivaient en caressant leur frein.
Il était calme et fort ; et sur son front serein,
La couronne de plomb sacrée à Sainte-Hélène
N'effeuillait pas alors la couronne de chêne.

XIX

LE SAINT-BERNARD.

Les Alpes sont debout. Les voyez-vous blanchir?
Leurs murs sont crénelés; qui pourra les franchir?
Derrière leur enclos, à l'ombre épanouie,
Qui jamais cueillera la fleur de l'Italie?
Si ce n'est toi, grand Dieu, qui jamais du vallon
Montera sur leur cime après l'aigle et l'aiglon?

Comme un camp éternel leurs tentes sont dressées.
Qui les emportera sur son char entassées?
Jamais la dent des boucs ne les ronge en chemin,
Et jamais l'ouragan ne déchire leur lin.
Quel guerrier dormira sous leur toit de tempête,
Et pourra dans son rêve escalader leur faîte?

Dès l'aube la Jungfrau s'assied dans les ravins,
Et porte l'avalanche en ses humides mains.
Qui dénouera jamais son voile de nuage?
Comme un anachorète en son froid ermitage,
Le Saint-Bernard, pieds nus, se couche en son cercueil.
Qui jamais franchira les degrés de son seuil?

Les Alpes sont debout. Sur leurs flots sans rivage
Que hérisse à leur faîte un éternel orage,
Sur cette mer géante aux vagues de granit,
Où, comme l'alcyon, les peuples font leur nid,
Sans rameur et sans mât, suspendue à la cime,
Quelle barque jamais ira tenter l'abîme?

Ah! qui m'emportera sur leur plus froid sommet,
Comme un chevreau lassé qui monte en son chalet?
Qui me dira jamais ce que l'aigle en son aire
Sur leur autre penchant aperçoit de mystère?
Comment sont faits les bois de myrtes, d'oliviers,
Et le goût des citrons au pied des citronniers?

Ah! qui me bâtira plus puissant que l'orage
Mon refuge, ici-bas, sur leur rocher sauvage?
Je suis un voyageur que suivent les vautours.
La brume m'environne, et je crie : « Au secours! »
Le chemin est glissant, et l'ouragan m'entraîne.
Est-ce là le chemin qui mène à Sainte-Hélène?

Car c'est là que j'ai vu le chasseur de chamois
Dont le nom retentit comme fait un carquois.
L'ourse du Saint-Bernard, à la fin muselée,
En grondant le suivait au fond de la vallée.
Sa flèche était lancée; et par delà les monts
Allait blesser à mort le cœur des nations.

Ici j'ai vu passer un berger sans ouailles;
Dans la neige il menait ses chevaux de batailles,
Ses canons bâillonnés, qui, chargés de frimas,
Comme une meute en laisse aboyaient sur ses pas;

Et ses clairons muets à la lèvre sanglante,
Et les chiens du couvent hurlaient dans la tourmente.

Mille voix appelaient, mille voix répondaient.
Sur le bord des glaciers les longs sabres pendaient,
Comme font les chevreaux aux bords des pâturages.
Les drapeaux engourdis se mêlaient aux nuages.
Mille mains à la fois traînaient un même char;
Et la cloche sonnait sur le grand Saint-Bernard.

Ici j'ai vu bondir, sur son humide trace,
Comme un peuple enfermé dans son tombeau de glace,
L'avalanche croulante aux champs de Marengo.
Un seul mot dit trop haut, et redit par l'écho,
L'avait précipitée au penchant des abîmes.
Devant elle une main aplanissait les cimes.

Oh! quand elle eut enfin roulé, de bonds en bonds,
Au seuil de Marengo, loin du sentier des monts,
On entendit alors, là, sous la vigne mûre,
Le choc d'une cymbale, et le choc d'une armure;
Puis bientôt sans harnais, mille et mille chevaux
Errants et tout meurtris que suivaient des corbeaux.

Puis un bruit haletant de canons qui mugissent,
De sabres ébréchés, de pas qui retentissent,
De pesants cavaliers croulant comme des tours,
De tambours ameutés comme des troupeaux d'ours,
Et vers le soir on vit l'aigle noire à deux têtes
Qui, sanglante, cherchait son nid dans les tempêtes.

Puis après tout se tut. Mais dès le lendemain
La neige sur les monts effaçait le chemin.

Comme un grand fossoyeur au vallon qu'il déchire,
Le Saint-Bernard creusait la tombe d'un empire;
Et là-bas le chasseur disait à demi-voix :
« Sont-ce les pas d'un peuple, ou les pas d'un chamois? »

XX

LE TE DEUM.

Ainsi tout se taisait. Mais de la vieille église
La porte pour un jour se rouvrit sous la brise;
Et la cloche des morts appela les vivants.
Sous le porche oublié les peuples s'entassèrent;
En chantant au tombeau les morts se réveillèrent,
Le sanglant TE DEUM s'éleva sur les vents.

« Grand Dieu! nous te louons dans notre cendre obscure,
Dans la main qui nous fit l'éternelle blessure,
        Dans notre tombe et notre nuit.
Grand Dieu! nous t'adorons quand les vivants t'oublient;
Leurs yeux dans la mêlée, où leurs cœurs te renient,
        Ne voient plus ton glaive qui luit.

Les vivants ont quitté tes fêtes éternelles;
Mais les morts, ô grand Dieu! te sont restés fidèles.
        Pour eux sont les siéges d'airain,
Pour eux les pavillons, les tentes embaumées
Que parmi les combats le Seigneur des armées
        A toujours dressés de sa main.

C'est toi sous ton courroux qui brisais les cuirasses;
C'est toi, vaillant Jacob, qui guidais sur tes traces

Le glaive en son chemin de sang.
C'est toi, toi, Sébaoth, archange des archanges,
Qui, le soir des combats, dans leurs livides langes
Couchais les peuples sur le flanc.

C'est toi qui pour voler avais donné des ailes
Aux chevaux effarés. Comme des sauterelles
Ton pied foulait les nations.
C'est toi, roi de la gloire, en sa gloire usurpée,
Qui du vainqueur à Tyr réjouissais l'épée,
Et brisais la dent des lions.

Les séraphins poussaient le char de ta colère;
Les chérubins de l'aile abritaient sur ton aire
Les nouveaux-nés de tes combats.
De ton urne d'airain tu versais l'épouvante.
Comme après le chasseur vient la meute hurlante,
Les ténèbres suivaient tes pas.

Tu partageais d'abord, comme une toile neuve,
La bataille en deux parts; et comme pour un fleuve
Tu creusais son lit à l'effroi.
Des peuples le matin la joie était comblée;
Puis tu disais un mot, le soir, dans la mêlée;
Et tout avait fui devant toi.

Aujourd'hui notre œil voit, aux clartés de la tombe,
Ta colère assouvie, et ton bras qui retombe,
Sanglant, sur ton glaive lassé.
Celui-là s'est assis, tranquille en sa victoire,
Que, dans sa nudité, tu vêtis de ta gloire.
Grand Dieu! ton courroux est passé.

Et désormais les morts, en leur tombe muette,
Ne s'éveilleront plus au cri de la trompette.
Chacun jusqu'à son lendemain
Dormira son sommeil. Dépouillant son armure,
Le siècle, à pas légers, foulera sans murmure
Nos os qui marquent son chemin.

La paix au front de vierge a clos les funérailles.
Les mères, en berçant l'enfant de leurs entrailles,
Ne pleureront plus leur aîné.
La famille au foyer, comme un nid d'hirondelle,
Ne sera plus ravie à l'aile paternelle,
Ni le printemps trop tôt fané.

Seigneur, fais que ton nom jusqu'à nous retentisse !
Sous les pas des chevaux que l'herbe reverdisse !
Relève les épis foulés.
Donne, donne aux vivants ce que les morts possèdent !
De frères nouveau-nés qui l'un l'autre s'entr'aident
Remplis les États dépeuplés.

Fais, désormais, grand Dieu, les nations jumelles.
Que leur joug soit léger à leurs têtes rebelles
Comme nos couronnes de fleurs !
Et nous, dans notre nuit, grand Dieu, Dieu des armées,
Nous bénirons ton sceau sur nos lèvres fermées,
Et ta blessure dans nos cœurs. »

Ainsi les morts chantaient. Les vivants, sur leurs dalles.
Se taisaient, et raillaient les vieilles cathédrales ;
Car ils avaient alors oublié de prier.
Ils pensaient : Qui croira, sans nous injurier,

Qu'un homme vive encor sous ses cendres semées,
Et qu'il soit dans les cieux un dieu, dieu des armées?

XXI

LE COURONNEMENT.

Et dans Rome le pape a vu son dais trembler,
Son globe d'or, au loin, vers l'abîme rouler,
Et le géant d'Arcole arrivé sur le faîte.
Mais que fait au géant le pavois sur sa tête,
Le monde sous ses pas, si toi-même, Seigneur,
Tu ne mets à son front son bandeau d'empereur?

Le pape s'est levé quand le monde s'incline.
Pourquoi ne va-t-il pas debout, sur sa colline,
A Saint-Jean de Latran, en face des déserts,
D'un même mot bénir la ville et l'univers,
A l'heure où, dans son deuil, la terre fait silence,
Et qu'il ouvre son livre et lui lit sa sentence?

Pourquoi le pèlerin endormi dans sa cour
Demain l'attendra-t-il jusqu'à la fin du jour?
Pourquoi le flot du Tibre, et sa barque brisée,
Et la villa qui dort, et l'herbe sans rosée,
Et la cendre d'un monde, et son ombre à genoux,
En vain rediront-ils : « Père, bénissez-nous! »

C'est qu'une main le pousse, au bout de ses années,
Vers l'endroit où se font les grandes destinées.
C'est qu'il faut, avant tous, qu'il pèse dans sa main
L'or sincère et le faux au front du genre humain;

C'est qu'au banquet des rois, s'il ne devient leur hôte,
Il n'est point de grandeur, ni de chute assez haute.

Où va-t-il? Qui le sait? Les petits des oiseaux
Sous son dais l'ont suivi pour compter ses joyaux.
Au bord de son chemin, les hautes cathédrales
S'agenouillent dans l'ombre et tremblent sur leurs dalles,
Et le monde qui pleure et le voit par hasard
Dit, sans le reconnaître : « Où va-t-il, ce vieillard? »

Ah! France, c'en est trop. Ah! baisse donc la tête
Quand, des monts descendu, sur ton seuil il s'arrête.
Cache pendant qu'il passe, au moins jusqu'à demain,
Ton front dans ta poussière, et ton doute en ton sein.
Essaye, au moins un jour, sous son pur diadème
De retrouver ta foi pour t'adorer toi-même.

Refais-toi dans une heure et ton culte et ton ciel,
Pour te diviniser toi-même sur l'autel.
Demain tu briseras, si tu veux, ton ciboire
Dès qu'il sera rempli du vin de ta victoire;
Et tu dissiperas le dieu de ton orgueil
Ainsi qu'un héritage avant la fin du deuil.

Notre-Dame, à Paris, dore tes tours funèbres;
Exhausse ta muraille, et chasse tes ténèbres;
Monte sur tes degrés jusqu'où vont les autans,
Et laisse en bas ta porte ouverte à deux battants,
Afin que sur leur char cent fameuses journées,
Coulevrines d'Arcole, à Thèbes basanées,

Vieux drapeaux des Césars, par les balles usés,
Et canons musulmans dans le sang baptisés,

Et la foule et le bruit, et tout ce qui sur terre
Fait plier les genoux et baiser la poussière,
Entrent en même temps dans la nef et le chœur;
Car voici sous ton porche un pape, un empereur!

Un pape sous son dais qui tient une couronne,
Et dit en s'inclinant : « C'est moi qui te la donne,
Quand tu penses la prendre, ô César. Gloire à toi!
Je sacre ton épée et ton manteau de roi,
Afin qu'en te voyant passer dans les batailles
On dise : « Le voici, l'ange des funérailles! »

Désormais garde bien ce bandeau sur tes yeux,
Ainsi que je l'attache, et n'en romps pas les nœuds.
Qu'il soit dans tes projets, qu'il soit dans ton génie,
Qu'il soit dans ton sommeil et dans ton insomnie!
Qu'il soit dans ta ruine ou ta prospérité,
Et que rien ne le rompe avant l'éternité!

Je te sacre empereur de ce grain de poussière
Qui s'appelle le monde, et qu'un vent de colère
A poussé sous tes pieds. Sois-en maître et seigneur!
Sur son faîte bâtis ton rêve de grandeur.
Eux-mêmes devant toi les rois se découronnent.
Entends! la foule chante et les orgues résonnent. »

L'ORGUE.

« Empereur, sous ton dais et sous ton allégresse
« Ne sens-tu pas ton cœur qui frémit par hasard?
« Au festin de ta gloire assieds-toi sans ivresse
« Comme au festin de Balthasar.

« Ne vois-tu pas aussi là cette main divine,
« Au milieu de l'encens de toute la cité,
« Qui sur le mur blanchi de ta prospérité
« Ecrit le nom de ta ruine?

« Convive du Seigneur, reçois le pain et l'eau!
« Déjà pâle d'ennui, quand ta coupe est remplie,
« Ne sens-tu pas au bord, comme une amère lie,
« Le goût amer de Waterloo?

« Dans le vaste océan de l'espérance humaine
« Où ta voile défie et le vent et le flot,
« N'entends-tu pas gronder au fond, comme un sanglot,
« Le flot lointain de Sainte-Hélène? »

Et le chant a passé comme passent les vents;
Et les morts ont souri de l'orgueil des vivants.
La foule, à deux genoux, regarde la couronne,
Et ne voit pas la main qui l'ôte et qui la donne;
Et le monde s'enivre avec sa coupe d'or,
Et l'orgue dans la nuit pleure et soupire encor.

XXII

LE BIVAC.

Non! l'herbe croît trop vite aux champs de Marengo;
Trop vite le désert disperse son écho;
Et le coursier d'Arcole à la croupe sauvage
A trop vite en son clos rongé son pâturage.
Je voudrais voir plus loin, sous des cieux plus pesants,
Au soleil d'Austerlitz un combat de géants,

Un combat d'empereurs, le soir, quand l'heure sonne,
Où chaque coup d'épée atteint une couronne;
Quand sous sa lourde armure un empire blessé
Se couche dans sa poudre, ainsi qu'un trépassé;
Et que le monde errant qui le voit disparaître
Demande à sa poussière : « Où donc es-tu, mon maître? »

Pourquoi ne suis-je pas le vautour des vallons?
J'emporterais ce soir mes petits loin des monts;
Je sais un puits de sang dans un champ plein d'ivraie,
Où je ferais leur nid des ronces de la haie.
Quand le puits est rempli, sous son toit dévasté,
En un jour ils boiraient pour une éternité.

Chacals et loups cerviers de Marathon, d'Arbelles,
Qui de la vieille Asie épuisez les mamelles,
Éperviers de Pharsale, aux ongles faits d'airain,
Qui rongez sans repos le cadavre romain;
Noirs corbeaux de Lépante éclos dans la tempête,
Qui cherchez sous les flots l'empire du prophète,

Votre proie est usée; et de ces grands États
Il ne reste plus rien pour vous faire un repas.
Quittez votre travail, et laissez hors d'haleine
Ces squelettes d'empire oubliés dans la plaine.
Arrivez! arrivez! Pour un meilleur festin
Aiguisez aujourd'hui vos ongles en chemin.

C'est le soir. Écoutez! une marche guerrière
A retenti là-bas au fond de la bruyère.
Ah! que d'ardents clairons, de sabres sans fourreaux!
De canons embourbés! Que d'hommes, de chevaux

Qui fourmillent au loin sur les neiges muettes,
Comme font en janvier les bandes d'alouettes!

Une voix a dit : « Halte! » et ce peuple de fer
S'arrête en tressaillant, et luit comme l'éclair.
Il se couche muet comme en ses funérailles,
Et près de lui s'endort son sabre de batailles.
Tout se tait, tout sommeille, au loin, sur le gazon,
Et les feux du bivouac rougissent l'horizon.

Qui pourrait dire alors dans cette nuit de rêve,
Quand il brille au foyer, tous les songes du glaive?
Comment dans leur sommeil les fusils en faisceaux
Font la ronde le soir autour des généraux,
Et comment les canons, en attendant l'armée,
Se gorgent à loisir de fer et de fumée?

Comment les étendards, aux fronts échevelés,
Chantent dans l'ouragan leurs chants ensorcelés;
Suspendue à l'arçon, comment la carabine
Fait sonner en sursaut sa baguette argentine;
Et comment le tambour, sur ses trépans discors,
A l'heure de minuit bat le réveil des morts?

Dans le creux d'un sillon, où le grillon sommeille,
Sur la paille couché, le grand empereur veille;
Son manteau jusqu'aux pieds, de son large repli,
Le couvre du duvet d'Arcole et Rivoli;
Comme une torche ardente en des fêtes funèbres,
Son épée étincelle au milieu des ténèbres.

Il veille, et dans son cœur vers un grand lendemain
Il ouvre à sa pensée une route d'airain.

Il entend au bivac, sous le vent et la pluie,
Sa bataille qui hurle au fond de son génie.
De sa vaste pensée, à l'heure des combats,
Ainsi que d'une tente il couvre ses soldats.

« Quelle heure est-il? — Minuit! — Que le jour tarde à luire!
« Quittez votre sommeil, mes maréchaux d'Empire,
« Mes soldats d'Italie! Allons, ouvrez vos yeux.
« Vous dormirez demain; et jamais sous les cieux,
« Non, jamais sous mon toit, sous mes tentes guerrières,
« Un sommeil plus pesant n'aura clos vos paupières. »

Et la vedette appelle au loin, puis alentour;
Car voilà qu'avant l'aube elle a vu le vautour;
Et la lune a monté sur ses créneaux d'ivoire.
Comme un soldat penché sur un fleuve de gloire,
Au bord de l'Orient, le soleil du Thabor
De lumière et d'orgueil remplit son casque d'or.

XXIII

AUSTERLITZ.

« Duroc, il fait grand jour? mon cheval, mon épée!. .
Elle est dans le fourreau de sang déjà trempée!
On nous attend là-bas, messieurs les maréchaux,
Où la tour d'Austerlitz pavoise ses créneaux.
A cheval! à cheval! Voyez-vous mon étoile,
Au loin vers ce clocher, où l'horizon se voile? »

Il parle dans les rangs tout haut à ses soldats :
« Quel est ton nom, ton âge, et combien de combats?

« Ton sabre est-il tranchant et sa lame polie?
« Toi, viens-tu du Thabor? Toi, viens-tu d'Italie?
« Toi, je te vis au camp dans le désert de Tyr.
« Reconnais-tu là-bas le soleil d'Aboukir? »

Il dit un mot plus bas qu'écoute la bruyère;
Puis cent fois on redit : « En avant! en arrière!
A vos rangs de bataille! Hourrah! allons, du cœur!
Saint George! Saint Ivan! Et vive l'empereur!
Et plus de cent canons le répètent encore,
Et les sabres luisants ont salué l'aurore.

Qui fait alors la fête et s'éveille en sursaut?
Quand le lac est glacé, qui se mire en son flot?
Est-ce au bord de l'étang un faucon sur sa proie?
A présent sous la haie un aiguillon flamboie.
Est-ce un serpent d'airain qui s'éveille en hiver?
C'est le sabre de Lanne avec ses dents de fer.

Ah! que la baïonnette et que la carabine
Sont belles dans ce champ où rougit la chaumine!
Ah! que dans le ravin les fusils sont joyeux
Quand le grand empereur leur fait signe des yeux!
Les balles sur sa tête, autour de ses trophées,
S'assemblent en sifflant comme des chœurs de fées.

Et les aigles de bronze ont dit : « Buvons du sang! »
Et les chevaux blessés : « Levons-nous sur le flanc! »
Et les freins tout meurtris : « Brisons-nous dans leur bouche!
Et les grands étendards : « Malheur à qui me touche! »
Et les casques de fer : « Agitons nos cimiers! »
Et les boulets lassés : « Traînons-nous à ses pieds! »

Et lui, comme un géant, debout dans son domaine,
Il attise à ses pieds son foyer dans la plaine.
Comme un feuillage mort qu'on ramasse en janvier,
Il jette à pleines mains ses peuples au brasier;
Et, crénelant leurs toits d'une flamme rougeâtre
Les hameaux, alentour, petillent dans son âtre.

Un messager survient, puis un autre après lui.
Et puis un autre encor. — « L'arrière-garde a fui !
— Sire, couvrez vos flancs ! — Sire, votre aile ploie !
— Sire, tout est perdu ! — Lanne en son sang se noie !
— C'est assez, comte Rapp ! ils sont à nous, marchez !
La bataille est là-bas au pied de ces clochers.

Puis, comme un serpent d'eau qui sous l'herbe s'agite,
Il foule au fond des lacs le serpent moscovite.
Son épée a frémi sans sortir du fourreau,
Et cent villes déjà se creusent leur tombeau.
Que serait-ce, mon Dieu ! si devant leurs murailles
Elle eût lui toute nue au soleil des batailles ?

Ah ! czar, il faut pleurer. C'est toi qui l'as voulu.
L'arc du Nord est-il donc fait de bois vermoulu ?
Tes canons sur le flanc, à la gueule affamée,
Ne sont-ils aujourd'hui gorgés que de fumée ?
Tes espadons ont-ils oublié leurs tranchants,
Et tes lances perdu leur acier dans les champs ?

Dans tes vieux arsenaux, dans tes villes d'Asie,
N'as-tu plus de tromblons à la lèvre noircie,
Plus d'affût sur l'essieu, plus un seul étendard,
Ni clairon pour gémir, ni sabre, ni poignard,

Ni cuirasse de bronze à la trempe divine,
Pour enfermer ce soir ta plainte en ta poitrine?

Écoute! le jour baisse; un sabre resplendit.
Une voix a crié : « Rendez-vous! — Qui l'a dit?
— Moi, Murat, duc de Berg! éperviers de Crimée!
Et combien êtes-vous? Répondez. — Une armée.
— Suivez-moi. » Puis alors maints prisonniers, pieds nus,
Le front bas ont pleuré, comme font les vaincus.

Ils pensaient dans leurs cœurs aux forêts de l'Ukraine,
A leurs champs de bruyère auprès du Borysthène,
A leurs petits enfants dans les cours des boyards,
A leurs huttes de serfs, puis au palais des czars,
Puis aux pins sous la neige, aux troupeaux de cavales
Qui mordent les glaçons de leurs steppes natales.

Oh! vieille aigle du Nord, retourne en tes frimas,
Et monte avant le jour sur l'arbre des combats.
Que le Wolga t'entende, et redise au Bosphore
Ton cri dans la nuit noire, et ton cri dans l'aurore :
« Moscou, fuis vers Azof! Smolenski, prends le deuil!
« Kalouga, baisse-toi pour creuser ton cercueil! »

XXIV

LE LENDEMAIN.

La nuit vient et s'efface; après la nuit l'aurore,
Puis le jour après elle, et puis le soir encore.
Sur le champ de bataille, après la fin du jour,
Qui veillera sans peur, si ce n'est le vautour?

De son ongle souillant la housse impériale,
Avec le cavalier il ronge la cavale;

En silence il dépouille, ainsi qu'un assassin,
Le fantassin qui gît au bord de son chemin.
Sous la cuirasse d'or, comme fait un avare,
Il fouille dans le cœur le sang chaud du Tartare;
Des restes d'un empire, en son aire engloutis,
Pour un hiver entier, il nourrit ses petits.

Un empereur le suit, et marche sur sa trace,
Comme après le troupeau le berger vient et passe.
Il compte ses soldats couchés dans les sillons,
Et, pâle, il les salue et répète leurs noms.
— « Qui sont-ils? regardez. Sur leurs faces livides
« On voit encore écrit : Soldats des Pyramides. »

Et, quand les morts ont froid dans leur lit triomphal,
Lui-même il les revêt de son manteau royal.
« Pourquoi là sous mes pas, à l'endroit où nous sommes,
« Tant de casques rompus et tant de débris d'hommes? »
Et penché sur la terre il essuyait leur sein;
Et sur leurs cœurs d'airain posait sa main d'airain.

Et les morts en sursaut sous la froide bruyère
S'agenouillaient dans l'ombre et rouvraient leur paupière.
Ils baisaient ses habits, et demandaient entre eux
Si c'était le désert, ou si c'étaient les cieux;
S'ils s'étaient égarés sous les saules d'Arcole,
Et pourquoi sur leurs fronts luisait une auréole;

Pourquoi les sabres nus chantaient le chant des morts,
Et pourquoi les chevaux ne rongeaient plus leurs mors?

Puis, voyant dans leur sein leur profonde blessure,
Ils tombaient et pleuraient sur l'herbe qui murmure,
Et les chevaux errants que l'hyène poursuit,
Les crins tout hérissés, les flairaient dans la nuit.

Ah! s'ils pouvaient renaître avec l'aube en la nue!
Ou si le laboureur, en poussant sa charrue,
Les réveillait demain, avant que dans son champ
Leur épée émoussée eût rouillé son tranchant;
Ils reverraient encor, là-haut, sur la colline,
Leur empereur debout, les bras sur la poitrine.

XXV

MONTEBELLO.

La terre, en ce temps-là, se noyait dans le sang;
Comme dans une forge un marteau bondissant,
Maint combat bondissait sur son ardente enclume,
Et les cieux se cachaient sous leur manteau de brume.

Iéna, Friedland, Eylau, comme des fossoyeurs,
Sans se lasser creusaient des tombes d'empereurs.
Ils entassaient les os des peuples dans la plaine,
L'herbe au loin jaunissait sous leur livide haleine.

Les mères, en berçant leurs fils sur leurs genoux,
Pleurant sur leur aîné, pleuraient sur leur époux.
Les peuples tarissaient, comme une coupe aride
Aux lèvres d'un convive: et dans sa cité vide,

Chaque État se taisait. Après le laboureur
Le sillon en automne attendait le semeur.
Au temps de la moisson, le roi de l'épouvante
Seul emportait des champs sa gerbe pâlissante.

Comme un héros blessé, le Danube sanglant
Allait laver ses flots aux mers de l'Orient.
Pendant qu'il murmurait sous sa plaintive armure,
Un cheval à son maître, en léchant sa blessure,

Disait : « Levez-vous donc, duc de Montebello!
Le flot en murmurant fait murmurer l'écho.
Votre duché féal est où le clairon sonne;
Sous son porche venez cueillir votre couronne.

— Mon duché n'a ni tour, ni porche, ni blason :
Il est là tout entier sous cet étroit gazon.
Ma couronne à mon front déjà se décolore.
Voici les loups rôdeurs! hennis, hennis encore.

Ah! l'empereur qui passe en un ruisseau de sang
A dès l'aube entendu ce cheval hennissant.
— Duc de Montebello, dormez-vous quand tout veille?
Les morts combattront-ils quand le vivant sommeille?

— Sire, venez, voyez et touchez mon brancard.
Vous pouvez, s'il vous plaît, me guérir d'un regard.
— Ah! Lannes, qu'as-tu fait? trop grande est ta blessure,
Et trop de noirs corbeaux attendent leur pâture.

Non, les morts sont trop las pour suivre mon chemin;
Et leurs jours sans soleil n'ont point de lendemain.
Va m'attendre là-haut dans la nue éclatante;
Et sous des cieux d'airain prépare-moi ma tente.

— Ah! les vivants sont las autant que sont les morts,
Sire. Le vase est plein au delà de ses bords.
L'impossible est comblé. Retournez en arrière.
Une fois écoutez une bouche sincère!

Vous n'aimez rien que vous; et de vos éperons
Toujours vous harcelez le flanc des nations.
Craignez qu'en se càbrant l'indocile cavale
Ne vous fasse vider la selle impériale.

Le monde, croyez-moi, n'est pas ce qu'il paraît.
Quand on dit : Il vous aime, on vous trompe; il vous hait.
Aux peuples harassés leur esclavage pèse :
Ils lèchent votre main pour vous mordre à leur aise.

Trop de rois courtisans vous parlent à genoux.
Vos États dépeuplés ne renferment que vous.
Votre empire est semblable à l'empire des ombres;
On n'y peut faire un pas qu'à travers des décombres. »

— Mon empire est d'airain sous mon glaive abrité,
Et mon siècle est à moi comme l'éternité.
Ami, de mes trésors, jusqu'en la nuit profonde,
Que veux-tu pour ton lot? Je possède le monde.

Veux-tu dans ton duché les mers de l'Orient,
Les sables du désert? Veux-tu le Tibre errant,
Ou l'Alhambra d'Espagne, ou les sept Pyramides,
Ou les peuples pasteurs des cavales numides?

— Je ne demande pas les sables du désert,
Ni les flots trop changeants où le Tibre se perd.
Donnez-moi sous ce chêne, en votre vaste empire,
Ce tombeau de gazon où la brise soupire.

— Non pas ce gazon vil que foulent les troupeaux;
La brise en s'éveillant disperserait tes os.
Mais de canons de bronze une haute colonne.
Ton front m'y sourira sous sa lourde couronne.

Et le mort a souri. Le héros a pleuré.
Sous sa tente, à pas lents, muet il est rentré.
Sa lampe s'éteignait sous la tremblante voûte.
Le jour a lui, le vent se tait, la terre écoute.

XXVI

LA LETTRE.

Grand maréchal, voici le jour !
Avec la plume d'un vautour,
Avant que l'aube ne blanchisse,
Écrivez en lettres de sang :
Du bourg de Wagram, en son camp,
L'EMPEREUR A L'IMPÉRATRICE.

« Dieu, madame, a veillé sur nous.
Qu'il vous ait en sa sainte garde !
Par tous nos peuples à genoux,
Quand le ciel jaloux nous regarde,
Faites chanter en notre nom
Un TE DEUM à Notre-Dame.
Au loin, sous mes pas de lion,
L'herbe se dessèche et s'enflamme.
Les États, ainsi qu'un limon,
Dans le torrent de ma victoire

Passent et ne reviennent plus;
Et tous les vieux rois chevelus,
Comme des ombres sans mémoire,
La nuit, au bruit de cent échos,
Rentrent vivants dans leurs tombeaux.
Dans mon bivac au toit de neige,
Les empereurs font mon cortége.
D'un monde vieux, trop jeune encor,
J'ai clos le blason séculaire;
Et César à la bulle d'or,
De mes pieds baisant la poussière,
Sous l'étrier de mon cheval
A mis son globe féodal.
D'hier la bataille est gagnée;
La vieille Europe est enchaînée,
Et la paix du monde signée.
Armes, cuirasses, étendards,
Canons muselés sur leurs chars,
Drapeaux qu'avaient brodés les reines,
Aigle aux deux têtes souveraines,
Villes, hameaux et châteaux-forts,
Et la terre de sang trempée,
Et les vivants comme les morts,
Tout appartient à notre épée.
Les étendards et les drapeaux
Sous le dôme des Invalides
Seront suspendus en faisceaux,
Du sang de LANNE encore humides;
Puis aux mille cris du clairon,
Pour tous les morts de mon royaume,
Demain sur ma place VENDÔME,
Avec le bronze du canon
Vous ferez fondre une colonne

Aussi pesante que mon nom.
Vous y mettrez, sous ma couronne,
D'avance au fond de mon tombeau
Les cendres de Montebello.
Là, toujours vêtus de leurs armes,
Comme en la tour de mes combats,
D'airain seront tous mes soldats,
D'airain leurs yeux, d'airain leurs larmes,
D'airain le front des généraux,
D'airain les pieds de leurs chevaux.
S'ils ont faim du pain des héros,
Ils mangeront l'épi de gloire
Qui croît dans mon sillon de fer ;
Et, s'ils ont soif, ils viendront boire
Au bord de la nue en hiver.
La ville aux cent portes d'ivoire,
Où les conduira mon chemin,
Est plus loin que le vieux Kremlin,
Plus loin que les flots du Jourdain,
Plus loin que les sables arides
Où rampent les sept Pyramides.
Elle s'appelle Éternité.
Haut est son mur de citadelle,
Son champ de lances est planté,
Sous son manteau la sentinelle
Ses nuits de bronze passera,
Et mille siècles veillera.
Et moi, debout sur sa tourelle,
Je verrai par mon escalier
Monter jusqu'à moi mes batailles,
Comme une vigne de murailles
Monte et grandit sur l'espalier.
De cette cime, sans rien dire,

Je foulerai, dans sa saison,
Sous mes pieds comme un vigneron
La grappe mûre de l'empire.
Et si quelqu'un passe et respire,
Je veillerai comme un lion ;
C'est dit. Signé Napoléon. »
— Halte ! Dormez-vous, sentinelle?
Il est minuit. Qui vive? Holà !
Un cheval a passé par là
Avec son cavalier en selle.
Une lettre close il portait,
Et la terre au loin sanglotait.

XXVII

LES SŒURS.

Sur sa rive de Corse un aigle a dit aux flots,
Le flot a dit au mont, et le mont aux échos :
« Dona Létitia, savez-vous des nouvelles?
L'aiglon de Rivoli, que fait-il de ses ailes?
Tout son duvet est-il par l'orage emporté?
Au nid de sa vaillance où s'est-il abrité?

Pourquoi ne vient-il plus sur ce haut promontoire
Ouvrir ses yeux de bronze et m'envier ma gloire?
Ah! fille des Ursins, lève-toi! lève-toi!
Et va chercher ton fils sur son trône de roi.
On dit qu'il est monté sur le roc du naufrage ;
Ramène-le demain au paternel rivage.

Quand elle a reconnu l'aigle aux ailes d'airain,
Celle qui mit au monde et berça de sa main
Le grand Napoléon pleurant à la mamelle,
A quitté son fuseau. Puis elle a derrière elle
Sur ses deux gonds fermé sa porte de noyer,
Comme fait l'exilé, sans couvrir le foyer.

Dans une brigantine, où la vague se joue,
Elle entre sans rien dire, et s'assied à la proue.
L'ouragan se soulève et l'emporte en ses bras,
Comme sa fille aînée. Au pied noueux des mâts,
Que de flots sur la mer, que d'écueils sur la grève,
Ont passé devant elle, ainsi que dans un rêve !
Plus loin, toujours plus loin ! Elle entre en un palais
Où le grand empereur l'attendait sous un dais.

Ainsi qu'un laboureur qui suit son attelage,
Il comptait ses canons sur leurs chars de carnage ;
Et, comme une faucille au temps de la moisson,
Il couchait son épée au bout de son sillon.
Cent rois découronnés essayaient de sourire ;
Lui seul ne sourit pas dans son immense empire.

— Mon fils Napoléon, est-ce un songe? est-ce vous,
Que j'ai vu si petit dormir sur mes genoux,
Qui bâtissiez enfant, tout seul sur le rivage,
Tant de palais de sable à l'heure du naufrage,
Qu'au milieu d'un combat, ainsi qu'un bon dessein,
J'ai senti s'éveiller et bondir dans mon sein?

Qui donc vous a conduit sous ce toit de lumière?
Qui vous a fait si grand, vous si petit naguère?

Qui vous a mis au front ce bandeau d'empereur?
Ce qu'on dit est-il vrai, que vous êtes seigneur,
Seigneur de tout un monde, et que votre royaume
Partout à l'horizon grandit comme un fantôme?

Vous souvient-il du bois penché sur le coteau,
De notre vigne en fleurs et de votre berceau?
Vous souvient-il de l'île, et du bruit de l'orage,
Et du flot qui grondait quand vous fouliez la plage?
— Ma mère, il m'en souvient, et que j'ai vu du bord
Plus d'un vaisseau royal échouer dans le port.

— Vous souvient-il aussi, mon fils, sous la couronne,
De vos sœurs qui filaient au foyer dans l'automne?
De votre frère aîné, qui, sur le haut des monts,
Avec le pâtre allait dénicher les aiglons?
Vous leur aviez promis de riches fiançailles.
Que leur donnerez-vous? — Le nom de mes batailles.

Oui, je veux leur donner, pour monter jusqu'à moi,
A tous un diadème et des manteaux de roi;
Aux filles sur leurs fronts les couronnes légères;
Les sceptres tout sanglants, faits de plomb, à mes frères,
Ainsi qu'un métayer donne à ses serviteurs
La charrue et le soc tout trempés de sueurs.

Ah! quand il eut parlé, les canons répondirent.
Que de rois sans aïeux sur le pavois surgirent,
Qui l'appelaient mon frère et baisaient ses habits!
Que de reines d'un jour mirent tous leurs rubis,
Qui la veille filaient, au foyer, dans l'automne!
Et leur mère disait, en nouant leur couronne :

Mes filles, hâtez-vous d'attacher vos bandeaux.
Bientôt vous reprendrez l'aiguille et les fuseaux.
Avant que l'infortune ait pâli vos visages,
Cherchez-vous des époux qui soient vaillants et sages.
Sur vos trônes d'un jour, ménagez pour demain
Le pain de votre exil, et le sel et le vin.

Vous, mon fils, prenez garde à ce faîte où vous êtes ;
Plus qu'en la mer de Corse on y voit des tempêtes.
Faites-vous un trésor de jours sans repentir
Que vous puissiez garder dans votre souvenir,
Comme un bon économe, au temps des hirondelles,
Dans ses bras pour l'hiver emporte ses javelles.

Maintenez votre État sans le trop agrandir,
Et pour mieux posséder, bornez votre désir.
Cherchez dans votre empire un empire céleste ;
Quand le premier n'est plus, c'est le second qui reste.
Le trône est fait de bois, et se brise aisément.
Bâtissez-vous ailleurs un meilleur fondement.

Que ferez-vous, mon fils, si le monde se lasse ?
Où mettrez-vous le pied, si votre empire passe?
Qui sait avant demain, au lieu d'un empereur,
Si vous n'aimeriez pas mieux être le pêcheur
Qui près d'Ajaccio, sous sa hutte de paille,
Emporte son filet sans en rompre une maille ?

Votre filet, à vous, au vent des passions
Se rompt sous le fardeau de trop de nations.
Il le faut alléger de cette vaste proie,
Ou vous n'emporterez, au fond de votre joie,

Que lie et sable impur par les vents rejeté,
Et l'algue et le limon de votre adversité.

Et, quand elle parlait, pour lui fermer la bouche,
Comme un canon qui roule et sur l'affût se couche,
L'empire, sur son char de prodige et de bruit,
Se couchait à son tour, et grondait jour et nuit ;
Et cette noble femme, en pleurant, semblait dire :
Dieu, protégez mon fils, et gardez son empire !

Ah! qu'ils sont grands, ces jours! comment sont-ils perdus?
Géants devenus nains, ne vous verrons-nous plus?
Où sont-ils enfouis? Dans l'ombre ou la fumée?
Dans le casque, ou la rouille, ou la tombe fermée?
Dans le repli d'un cœur, dans le vase de fiel,
Ou dans le puits des jours qu'a comblé l'Éternel?

XXVIII

LE VERTIGE.

Poëte, dis-le-moi, si ton vers peut le dire,
Pourquoi cet empereur penché sur son empire
A-t-il le front si pâle; et quand son trône est d'or
Comment est fait son rêve, et que veut-il encor?
— Peuples qui m'appelez, venez, faites silence,
Et pleurez! car voici ce qu'en son cœur il pense :

« Sur le sommet désert de ma prospérité,
Je tente le sentier de mon adversité.
Que d'États à mes pieds! Et c'est là mon empire!
Que d'hommes rassemblés qui vivent d'un sourire!

Comme un aigle en son gîte, entré dans les hasards,
Je couve ici des yeux les royaumes épars.

Penchons-nous davantage au bord du précipice
Où chaque homme à son tour pose le pied et glisse.
Ah! je le vois, le gouffre; il est à mon côté,
Pour dévorer mon ombre et ma félicité.
Il se creuse, il s'abaisse, il tournoie, il chancelle,
Et par mon nom de roi le vertige m'appelle.

Attends-moi! je descends dans mon aveuglement.
Laisse-moi sur mon faîte une heure seulement,
Dieu, qui mets le bandeau comme on met les couronnes
Aux yeux des empereurs quand tu les abandonnes.
Une heure, en cet endroit, affranchi de tous soins!
Un insecte vit plus; et tu le presses moins!

Quoi! pas une heure ici (tant la pente est glissante)
Pour écrire mon nom et déployer ma tente!
J'arrive à mon sommet; c'est pour y chanceler.
Mon empire à son but se hâte pour crouler;
Où monte mon orgueil, ma fortune s'arrête;
Et ma chute commence à l'endroit de mon faîte.

Donc, que d'un même mot ma fortune, en ce lieu,
Reçoive en même temps le salut et l'adieu!
Quand là-bas, sous mes pieds, l'univers imbécile
Crie : « Il est au pinacle! adorons son argile, »
De l'étroit fondement de ma prospérité
Un seul point me sépare, et c'est l'éternité!

Adieu, soleil luisant aux cieux de mes batailles.
Je t'ajourne en ta nuit jusqu'à mes funérailles.

Adieu, sommet de gloire, où rien ne peut mûrir,
Hormis un fruit d'orgueil qui brûle et fait mourir,
Quand on le veut goûter. Adieu, mes destinées,
Si vite sur leur char en arrière entraînées!

Hier encore, hier le cœur du genre humain
Battait dans ma poitrine et conduisait ma main.
Combien de temps encor, dans sa poudreuse ornière,
Faut-il que le hasard me mène à sa lisière?
Esclave d'un esclave, et le mal et le bien,
J'ai fait ce qu'il voulait, sans lui marchander rien.

J'ai fermé le chaos; j'ai clos sa nuit profonde.
Sur son essieu brisé j'ai replacé le monde;
J'ai fait, défait les rois pour son amusement;
Je me croyais le maître, et j'étais l'instrument.
Vers un autre que moi s'inclinait ma puissance,
Et j'étais le hasard qu'on nomme Providence.

Hors du large sentier où passe l'avenir,
Mon âme, à notre tour contentons mon désir!
Que notre volonté soit notre loi suprême;
Donnons-nous le plaisir de vivre pour nous-même,
Et soyons-nous un jour notre divinité.
Tout encens est à nous. Le reste est vanité.

Mon âme, amuse-moi de ton rêve d'une heure...
Au sein de l'impossible établis ta demeure;
Toi-même, si tu peux, essaye en te jouant
De renverser sur moi mon œuvre de géant.
Mon bonheur monotone à la fin m'importune,
Et je voudrais savoir le goût de l'infortune.

Est-il amer autant que l'ont dit les vaincus,
Et la foule qu'on brise, et qu'on ne revoit plus?
N'a-t-il pas sa douceur dans son poison mêlée?
Plus on la doit payer, plus elle est emmiellée.
Ce grand mot de malheur, que je sache, il le faut,
S'il tient ce qu'il promet, ou s'il parle trop haut.

Autant que j'ai monté, je voudrais redescendre,
Pour connaître au retour en marchant dans ma cendre,
Comme un dieu qui mesure un monde sous ses pas,
Et le mal, et le pire, et le haut et le bas.
Qui sait lequel vaut mieux, quand on touche à la cime,
Le monter, le descendre, ou le faîte ou l'abîme?

Si je n'étais plus là, que ferait l'univers?
Comme un enfant sans guide, il crierait : Je me perds.
Pourrait-il un seul jour, sans ma main tutélaire,
Marcher dans son orbite et gagner son salaire?
Et de leurs robes d'or les peuples orphelins,
Sauraient-ils se vêtir et trouver leurs destins?

Je régnerais ici rien que par mon absence,
Plus que je n'ai régné par ma toute-puissance.
Mieux que n'ont fait ma gloire et ma prospérité,
Mon néant remplirait la vide immensité.
Ma chute, en un moment, de bruit et de fumée
Comblerait de mes jours l'étroite renommée.

Oui, c'en est fait! j'ai bu le vin de mon orgueil;
J'habite mon vertige, et j'en franchis le seuil.
Je veux jouer d'un coup le jeu de mon empire.
L'Éternel tient les dés. Croix ou pile? Que dire?

Ou tout ou rien, Seigneur! le sort en est jeté!
Dieu!... j'ai perdu mes jours. Rends-moi l'éternité. »

XXIX

L'ANATHÈME.

Et dans Rome le pape a vu, jusqu'à son faite,
Comme au flanc du Liban, le cèdre du prophète,
Sur son mont sourcilleux monter l'orgueil humain;
Et le monde adorait l'idole de sa main.
Qui la condamnera vers son heure suprême,
Si ta bouche, Seigneur, ne lui dit : Anathème!

Et dans Rome le pape avec ses cardinaux
Des bulles d'anathème a rompu les sept sceaux.
Au balcon de Saint-Pierre où sa mitre étincelle,
Il s'est levé debout sur la ville éternelle.
Or, la ville écoutait; or, le vent se taisait,
Et le monde entendit une voix qui disait :

« Au nom du trois fois Saint, d'où vient toute lumière,
Au nom du Saint-Esprit, et du Fils, et du Père!
Napoléon de Corse, hier sacré par nos mains,
Le plus grand roi des rois, le maître des humains,
Fléau du Dieu jaloux, idole de la terre,
Qui fus poussière un jour, va! redeviens poussière!

Car ton heure est passée et tes jours sont perdus;
Ta joie est disparue et ne reviendra plus;
De ta haute Babel, précipite toi-même
Tes vains désirs encor chargés du diadème.

Tu pensais donc, ainsi renversant toute loi,
Qu'aucun trait du Seigneur ne monterait vers toi?

Et tu fermais l'oreille à la plainte du monde ;
Et tes fautes, sur toi, s'entassaient comme l'onde.
Archange de colère, assez! assez de sang!
De toi s'est retiré le bras du Tout-Puissant.
Rends-lui son vase plein. Dans ta main qui l'agite,
Sa vengeance, en ta coupe, a débordé trop vite.

Élu pour châtier les peuples et les rois,
Tu fis ce qu'ils font tous, plus superbe cent fois.
Comme eux tu t'adoras au bord de ton abîme;
Et Vincennes encor se souvient de ton crime.
Tu te fis ton autel de ton iniquité,
Et tu ne vis que toi dans ta prospérité.

Empires, nations, tu n'aimas rien sur terre,
Hors le cri du clairon, hors ta tente guerrière,
Hors ton pâle coursier, sous ton faix chancelant ;
Tu n'eus point de pitié de l'univers tremblant;
Tu frappais, lourd fléau, comme un aride chaume,
Les peuples entassés en ton muet royaume.

Jamais tu ne prias en ton plus grand danger.
Tu repoussas les cieux comme un don mensonger.
Partout tu dédaignas, comme une arme émoussée,
Le seul glaive qui dure : esprit, âme, pensée.
Et c'est aussi pourquoi, nous, serviteur de Dieu,
T'interdisons le pain, et le sel, et le feu.

A toi, Napoléon Bonaparte de Corse!
Comme un lion chasseur l'Éternel en sa force

T'arrachera ton peuple ainsi qu'un vain lambeau.
Sa colère entrera dans ton étroit tombeau.
Ton empire sera comme une urne fragile;
Tes désirs sécheront comme une aride argile.

Anathème sur toi, sur ton trône et ton dais!
Sur ta tente de lin, et l'or de ton palais!
Sur ta couche et ton rêve, et ton pâle visage!
Sur ton sceptre et ton nom, et sur ton héritage!
Sur ton glaive lassé, sur ton toit, sur ton seuil!
Anathème! anathème aussi sur ton cercueil! »

Après qu'il eut parlé, qui l'écoutait encore?
L'écho balbutiant dans le tombeau sonore,
Le grand cirque aux lions qu'habite le lézard,
Rome à ses pieds muette, et pleurant son César,
Puis le pin, la cigale, et le peuple, et la foule,
Vers Saint-Paul hors des murs, la porte qui s'écroule;

Le Tibre murmurant comme un vieux pèlerin,
Puis plus loin la campagne et le transtéverin:
La Maremme interdite, immense, désolée;
Le buffle errant, le pâtre, et la tour isolée;
Puis, plus loin, comme un mur de malédiction,
Le nuage éternel qui ferme l'horizon.

XXX

LA FÊTE.

Là-haut, dans ce palais, sous ces flots de lumière,
A travers ses rideaux, que la fête est légère!

Sur ses tapis d'azur, que ce bal d'empereurs
Est noble dans sa joie et qu'il foule de fleurs!
Et quand elle sourit sous ses tresses d'ébène,
Que ce rubis sied bien sur le front d'une reine!

Que ce couple, surtout, sous le pavois monté
Est beau dans son orgueil et dans sa majesté!
L'épouse a les yeux noirs comme une tourterelle,
L'époux est un aiglon; son regard étincelle.
A cette heure, silence! au milieu de cent rois,
Voyez! leurs bouches d'or parlent à demi-voix!

— Ah! que le cœur me serre au milieu de la fête!
Sire! et que ma couronne est pesante à ma tête!
Je sens sous ce pavois un cruel aiguillon.
A mes lèvres ma coupe est pleine de poison;
Et je voudrais pleurer dans cette foule d'hommes.
— Madame, on vous entend, prenez garde où nous sommes.

— Oh! laissez-moi parler! je parlerai plus bas.
Je suis encor la reine, et ne l'oublierai pas.
Mais demain que serai-je? une herbe balayée
Sous les pieds des passants, une répudiée;
Quoi de plus vil encor? sire, dites-le-moi.
Vous voulez me quitter pour la fille d'un roi.

— Joséphine, il le faut. Sous mon dais solitaire,
Je n'ai point d'héritiers à qui laisser la terre.
— Eh! qui donc, avant vous, a vu dans sa maison
Assis en son foyer tant d'enfants de son nom?
Austerlitz et Friedland à l'haleine glacée
Ne sont-ils plus vos fils? et, dans votre pensée,

Arcole aux pieds légers, assise en ses marais,
N'est-elle plus ma fille? et sous ce même dais,
N'ai-je pas vu grandir Montenotte, l'aînée,
Rivoli, d'un flot bleu dans l'Adige baignée,
Lodi, qui sur son front porte un bandeau d'airain
Et des fleurs de tombeaux qu'elle effeuille en sa main?

Vos batailles d'Égypte, au milieu des ruines,
Errantes au désert, sont-elles orphelines?
Pour cueillir votre gloire et suivre vos sentiers,
Ah! jamais vous n'aurez de meilleurs héritiers
Que vos douze combats, aux visages numides,
Qui pendent leurs berceaux au pied des pyramides!

Moi, j'étais votre armure au milieu des combats
Et votre bon génie! Oh! ne me quittez pas!
Non! quand je serai morte, à votre chevet, sire,
Qui priera dans la nuit pour vous et votre empire?
— Mon épée, en ma main, priera dès mon réveil,
Et mon étoile d'or priera dans mon sommeil.

Ne pleurez pas, madame! en vos vastes domaines
Vous aurez cent châteaux, autant qu'en ont les reines.
Vous garderez au front votre couronne d'or;
Les peuples à genoux vous salueront encor.
Vous aurez cent hameaux, des échansons, des pages
Qui dans des plats d'argent porteront vos messages.

— Qu'ai-je besoin de page et de plats de vermeil
Pour porter ma douleur, nuit et jour, sans sommeil!
Qu'ai-je besoin d'un dais, en mes vastes domaines?
J'ai des pleurs dans mes yeux autant qu'en ont les reines.

Qu'ai-je encore besoin de coupe et d'échanson
Pour boire, en mon festin, mon fiel et mon poison?

Pourquoi n'êtes-vous plus le soldat d'Italie?
Au camp je vous suivrais sous le vent et la pluie.
Quand la lance s'endort, la nuit, dans son drapeau,
C'est moi qui remettrais votre épée au fourreau.
— Mon épée a jeté son fourreau dans l'abîme,
Madame, et dans la nuit son éclair se ranime.

— Pourquoi n'êtes-vous plus le soldat du Thabor?
A l'endroit où le Nil épanche son flot d'or,
Sous vos tentes de lin, que ronge la chamelle,
C'est moi qui veillerais, comme fait la gazelle.
— Mon désert est partout où passe mon cheval,
Et je veille sur lui comme un lion royal.

— Sire! adieu pour toujours! que le ciel vous pardonne!
Reprenez votre anneau, reprenez la couronne.
Moi, j'ai cueilli l'épine, une autre aura la fleur;
Une autre aura le baume, et j'aurai la douleur.
Moi, j'aurai le soleil, une autre aura l'ombrage;
Moi, je boirai la lie, une autre le breuvage.

Une autre aura la fête, et moi j'aurai le deuil;
Une autre la guirlande, et moi le lourd cercueil.
Demain, pensez à moi, si la terre soupire,
Et qu'un nuage noir passe sur votre empire.
Moi, j'étais votre étoile; et je me meurs. Adieu.
— On vous voit; souriez, madame, au nom de Dieu! »

Là-haut, dans ce palais, sous ces flots de lumière,
A travers ses rideaux, que la fête est légère!

Sur ses tapis d'azur, que ce bal d'empereurs
Est noble dans sa joie et qu'il foule de fleurs!
Et quand elle sourit, sous ses tresses d'ébène,
Que ce rubis sied bien sur le front d'une reine!

XXXI

SARAGOSSE.

Malheur! malheur! malheur! à travers ses rideaux,
Ah! la fête a pâli sous ses mille joyaux!
Un cri s'élève à l'heure où la terre sommeille.
Les cieux l'ont entendu. L'Èbre prête l'oreille;
Le Douro le répète; et d'un pas de géant
Le Tage aux flots guerriers le porte à l'Océan.

Est-ce un cri de vautour qui cherche sa pâture?
Un lion d'Aragon qui lèche sa blessure?
Ce n'est pas un lion; ce n'est pas un vautour :
C'est Saragosse en deuil, sur sa plus haute tour,
Au milieu de ses sœurs, qui crie : A moi, Castille!
Aragon, levez-vous! es-tu debout, Séville?

Chantez vos chants de mort, Andujar et Burgos,
Valence, qui du Cid avez gardé les os,
Sagonte mon aînée; Abrantès et Tudèle,
Médine la Mauresque, et Tolède la belle.
Toi, Sainte Lérida, monte sur ton clocher,
Et dis si de tes monts on peut voir mon bûcher.

Lisbonne, à pleines mains, dans le flot qui t'enserre,
Sans faute as-tu rempli le seau de ta colère?

Province de Murcie, as-tu, pendant les nuits,
De fiel et de ciguë empoisonné ton puits?
Es-tu prête, Tortose? et toi, sur tes rivages,
Trafalgar, as-tu ceint ta ceinture d'orages?

Cordoue, as-tu caché, le soir, en souriant,
Sous ton manteau d'émir ton poignard d'Orient?
Jeune et vieille Castille! Algarve! Estramadure!
La louve d'Aragon demande sa pâture.
Baylen, au toit de chaume, en ton roc de granit,
Pour y couver sa honte, à l'aigle fais son nid!

Ségovie, en ton champ hâte-toi de descendre!
Ronge tes ossements; couvre-toi de ta cendre!
Grenade, bois ton sang aux cris des guérillas,
Comme fait la tigresse au penchant de l'Atlas.
Souviens-toi, Roncevaux, du nom de Charlemagne!
Navarre, souviens-toi que l'on t'appelle Espagne.

Déserts! landes! sierras! gorges et défilés!
Grottes! lacs! mers! forêts! toits et murs écroulés!
Vipères du chemin à la langue acérée!
Loups cerviers de Biscaye, à la gueule altérée!
Hidalgos! guérillas! saints d'Espagne et du Nord!
Saint Iago! terre et cieux! criez tous : Mort! mort! mort!

Ah! quand il entendit dans sa tombe royale
Le vieux nom d'Aragon qui soulevait la dalle,
Le roi Sébastien s'est levé du cercueil.
Il a pris son épée et son manteau de deuil.
Pâle, il a sur son front renoué ses années,
Et, pâle, il est monté sur ses tours ruinées.

Ah! quand il entendit le vieux nom d'Aragon
Qui brisait des tombeaux les portes sur leur gond,
L'évêque de Grenade a quitté son suaire.
Il est sorti debout de sa propre poussière.
Sans guide il a suivi le chemin des sierras,
Et, pâle, il est monté sur les Alpuxarras.

Sur la cime il a dit les saintes litanies;
Et l'Alhambra se tait sur ses dalles bénies.
Et Valence, et Médine, et Tolède à genoux
Ont redit après lui : Grands saints, priez pour nous!
Vierge des assiégés, soyez-moi ma barrière!
Tour de ma délivrance, exhaussez ma bannière!

San Jorge! prêtez-nous votre casque divin.
San Miguel! votre épée et son tranchant d'airain.
San Diego! préparez le festin du carnage.
San Bartholomeo! gardez mon héritage.
San Fernando! soyez la tour de mon beffroi.
San Pablo! conduisez l'épouvante après moi.

Sant Iago! bénissez les longues espingoles.
Sant Andrès! aiguisez les lances espagnoles.
San Juan! donnez-nous des fusils enchantés,
Des sabres flamboyants, toujours ensanglantés!
San Lucas! labourez le champ de nos batailles!
San Pedro! faites-nous de belles funérailles!

Et là-haut, sur le mont, le clairon portugais
A dit : Écoutez-moi, cieux, sous vos vastes dais!
Et là-bas, dans la plaine à la verte pelouse
Où gronde le Douro, la trompette andalouse

A dit : Écoutez-moi, vierge au bras tout-puissant !
Vase de mon combat, remplissez-vous de sang.

Qu'ont dit les hidalgos, aux lances indomptées,
Qu'ont dit les guérillas, aux balles enchantées,
Quand la voix du clairon a sonné dans leur cœur ?
Leurs lèvres n'ont rien dit. Sans changer de couleur,
Les hidalgos ont pris les lances espagnoles;
Les saintes guérillas, les longues espingoles.

Leur lèvre ne veut plus sourire en un festin,
Tant qu'il vous reste un fils qui n'est pas orphelin,
Bourgogne, Roussillon, Guyenne, Normandie.
Leur bouche ne veut plus goûter la sainte hostie,
Avant que l'ossuaire élevé dans Burgos
Ne réveille, en sa soif, l'ourse de Roncevaux.

Ah ! fier taureau de Corse ! au milieu de l'arène,
Tu cherches ton étable avec ton auge pleine,
Et tu ne vois partout que le tauréador.
Qu'as-tu fait de ta source au pied du mont Thabor ?
Vers ton étang d'Arcole, où sont tes pâturages ?
Sous l'orme de Wagram où sont tes frais ombrages ?

Que cherches-tu de l'œil au bout de l'horizon,
Ton berger d'Austerlitz, assis sur le gazon ?
Va ! tes cornes d'airain sont de fleurs couronnées,
Et ta barrière est close au pied des Pyrénées.
Burgos a pris sa lance et son rouge étendard.
Valence son épieu; Grenade a pris son dard.

Dans ton chemin sanglant, ton front au joug d'ivoire
Ne ramènera plus le soc de ta victoire.

Tu ne sentiras plus dans ton âpre sillon
Que le fouet du bouvier et son froid aiguillon;
Et l'épi qui croîtra dans ton champ de bruyère
S'appellera néant, et fera ta litière.

Ah ! que sert de fouiller la terre de ton pied !
Va ! ton herbe est amère, et rude ton sentier.
Tortose à sa ceinture a pendu son épée.
Salamanque trois jours dans ton sang s'est trempée.
Et le tauréador a dit dans ton enclos :
Le faut-il immoler, répondez, hidalgos !

Et cent peuples muets, sur leurs gradins d'albâtre,
Spectateurs entassés dans leur amphithéâtre,
Au pied du mont Oural, des Alpes, du Carmel,
Se sont penchés au bord de leur cirque éternel;
Et, regardant l'arène et Valence qui pleure,
Et le monstre debout, ont répondu : Qu'il meure !

Qu'il meure ! ont répété les portes caspiennes,
Qu'un géant invisible aux rives cimmériennes
Ebranle avec fracas sur leurs durs gonds d'airain.
Qu'il meure ! a dit l'Oural. Sur la hutte de crin
Où vers la mer d'Azof le Tartare demeure,
Le vent du désert passe et répète : Qu'il meure !

XXXII

MOSCOU.

Et plus loin que l'Atlas, plus loin que le Thabor,
Mais plus près que l'Oural, avec ses sables d'or,

Une ville aux cent tours, perdue en la tempête,
Sur le bord des frimas, avait bâti son faîte;
Et l'aigle moscovite au bout de l'univers
Avait caché son front sous l'aile des hivers,

Afin que nul vautour ne lui ravît sa joie;
Afin que nul chasseur, en poursuivant sa proie,
Vers le pôle brumeux où le monde finit,
Ne sût par quel chemin elle entrait dans son nid;
Et pensant : « Nul jamais ne viendra dans mon aire, »
Muette, elle fermait son aile et sa paupière.

Comment ai-je pu dire une aigle et son aiglon?
Ce n'était pas une aire au repli d'un vallon.
Au pied du vieux Kremlin, c'était Moscou la sainte!
Ah! que de hautes tours qui gardaient son enceinte!
Que de canons bâillaient à travers ses créneaux
Comme en leur gîte obscur de jeunes lionceaux!

Non! non! ce n'était pas une lionne au gîte.
C'était Moscou la grande où tout un peuple habite.
Oh! que de toits dorés! de coupoles d'étain!
Oh! que de minarets blanchissant au matin,
Sous leurs turbans de neige y rêvaient du Bosphore,
Comme fait la sultane en attendant l'aurore!

Plus belle qu'au matin la sultane au sérail,
C'était Moscou la belle et son peuple en travail.
Car les gnomes frileux des glaciers du Caucase,
Tremblants, avaient assis ses dômes sur leur base;
Et les nains de l'Oural sous leurs tentes de crin,
Avaient forgé ses clefs et ses portes d'airain.

Et voici vers le soir, comme auprès de Sodome
Qu'un ange des combats, sorti de son royaume,
Et qui faisait trembler le monde d'un regard,
Arriva, voyageur, au pied du haut rempart.
Son ennui sur son front cachait son diadème;
Puis, voyant cet empire, il se dit à lui-même :

« Ici, je régnerai, demain, quand sur le seuil
Passeront couronnés tous mes rêves d'orgueil.
Ici, par ces degrés, dans ces tours inconnues,
Mon nom retentissant montera jusqu'aux nues.
Du haut de ce balcon, mes désirs surhumains
Domineront l'abîme et mes altiers destins.

« Peut-être, qui le sait, là, dans mon sein de flamme
Sur le chevet des czars, j'assoupirai mon âme.
En leurs cieux ténébreux, peut-être qu'aujourd'hui
Mon étoile m'attend pour guérir mon ennui;
Et tant de toits dorés sauront bien, sous leur dôme,
De tant d'espoirs tombés abriter le fantôme.

« Peut-être aussi que là, mieux qu'au pied du Carmel,
Tout néant resplendit et devient éternel,
Qu'un homme est moins petit, et que toute fumée
S'aperçoit de plus loin et devient renommée;
Et qu'en ces grands déserts, un nom plus aisément
Surgit, ainsi qu'un mont, sur son haut fondement.

« Mon âme, allons! debout! et, sans nous en dédire,
Pour la dernière fois, jouons ici l'empire.
Demain la Providence, aujourd'hui le hasard.
Ne faisons pas attendre ainsi sur son rempart

Moscou, la ville sainte, en ses habits de fête.
La porte s'ouvre. Allons! entrons en ma conquête. »

Mais, voyez! sur le seuil dès qu'il a mis le pied,
Les portes après lui se brisent à moitié.
Les tours, les hautes tours, de colère enivrées,
Jettent bas leurs créneaux, leurs coupoles dorées;
Hurlantes jour et nuit, autour de la cité,
Comme fait la panthère, en son gîte insulté.

Adieu les minarets! adieu les vastes dômes!
Les murs amoncelés de vingt et vingt Sodomes!
Adieu, temples, bazars! adieu, vieille Babel,
Où s'entassaient aussi, sous son toit éternel,
Gomorrhe sur Sodome, Adama sur Gomorrhe,
Sur Adama Sidon, et cent villes encore.

Tout s'écroule à la fois. Sous le souffle de Dieu
La cité s'est changée en une mer de feu,
Où comme les vaisseaux qui passent vers Candie
Les palais sur le flanc sombrent dans l'incendie;
Et la vague sanglante, en léchant son rivage,
Ouvre sa large gueule et dévore la plage.

Ah! sire! c'en est fait! fuyez comme un faucon.
Voyez! voyez au loin, du haut de son balcon
La tour de Saint-Ivan, ainsi qu'une sorcière,
Se balance en hurlant sur l'immense chaudière;
Et comme le berger qui rallume son feu
Voyez sur le brasier, la main, la main de Dieu!

C'en est fait! un royaume a passé comme une ombre.
Tout pâlit; tout se tait; la nuit est froide et sombre.

Rien n'est resté debout, hormis un empereur
Qui cherchait sous la cendre un reste de lueur;
Muet il contemplait la divine merveille;
Et le souffle de Dieu disait à son oreille :

« Ainsi s'écrouleront tes projets renversés?
« Ainsi ton vaste empire et tes vœux insensés!
« Ainsi s'écroulera la tour de ta victoire!
« Ainsi ton héritage, et ton nom, et ta gloire!
« Ainsi le vent du ciel, éteignant ton flambeau,
« Dissipera ton œuvre et ta cendre au tombeau! »

XXXIII

LA BÉRÉSINA.

Et vers la mer d'Azof où la vague hennit,
Un faucon se réveille et glapit dans son nid.
Puis après le faucon, un hetman en son gîte,
S'éveille au jour et prend sa lance moscovite.
Il prend aussi son sabre et son poignard luisant
Et sa ceinture d'or ciselée à Casan.

— Ma sœur, allez chercher par sa bride d'écume,
Près de la mer d'Azof, où le Don gronde et fume,
Mon cheval aux flancs bruns, aux quatre pieds d'acier.
— Frère Ivan, dans la cour, ébranlant l'escalier,
Votre cheval hennit ; sa housse pend à terre.
Son frein n'est pas d'écume; il ronge sa crinière.

Où voulez-vous aller? à Casan? à Tiflis?
Sur les chemins pavés où passent les delhis?

Ou visiter le Khan dans sa tour de l'Ukraine?
— Je vais dans le chemin où ma lance me mène.
Je vais dans le sentier où le vent de l'Oural
Souffle dans mes cheveux et fouette mon cheval.

Puis, comme dans les blés de noires sauterelles,
Ses frères l'ont suivi, tous penchés sur leurs selles!
Tous avec leur poignard, caché sous leur caftan;
Lui seul porte à sa main un sabre de sultan.
Tous avec une lance aiguisée au Bosphore;
La sienne est la plus belle et luit avant l'aurore.

Poitrail contre poitrail, naseaux contre naseaux,
Crinière sur crinière, ils pressent leurs chevaux;
Rapides dans le jour; et quand le jour s'efface,
Plus rapides la nuit, dans son sentier de glace.
Et quand la nuit finit, rapides au matin,
Plus rapides le soir, et puis le lendemain.

Hourrah! ils ont passé. Dans le mont et la plaine,
Ils chassent devant eux les autans de l'Ukraine.
Ils sèment sur leurs pas les frimas de l'Oural;
Sur leur selle, en courant, ils traînent le mistral,
Comme un manteau d'hiver qu'ils roulent sur leur tête;
Et comme leurs chevaux ils fouettent la tempête.

Hourrah! le sabre a froid dans sa prison de fer,
Et le poignard s'émousse au tranchant de l'hiver.
L'aiglonne a réchauffé son petit sous son aile.
Hourrah! la lance a froid; les morts ont froid comme elle.
Qui la réchauffera sous une aile d'airain?
Tout le sang des vivants s'est figé dans leur sein.

Hourrah! ils ont passé Kief aux tours mogoles,
Moscou, Borodino, Smolensk aux cent coupoles.
Là-bas, sur le chemin, où l'ouragan les suit,
Qui sont ces voyageurs attardés dans la nuit?
Que leur sommeil est long! et que leur couche est dure!
Ils portent tous au cœur une large blessure.

Est-ce un peuple égaré depuis l'éternité
Qui cherche après mille ans sa sauvage cité?
Est-ce un reste d'empire assis sur la bruyère?
Leurs chars sont pleins de morts, qui, penchés sur l'ornière,
S'entre-choquent dans l'ombre et font claquer leurs os;
Et la Bérésina frissonne dans ses flots.

« Voyageurs, levez-vous! comme des sauterelles,
Voici des cavaliers, tous penchés sur leurs selles,
Tous avec un caftan, tous avec un poignard.
La route est longue encor, ne dormez pas si tard!
Comme un torrent glacé qui, dans son lit s'arrête;
Que faites-vous ici, couchés dans la tempête? »

Mais tout resta muet. Les canons sans hurler
Tout gorgés de frimas se mirent à trembler.
L'épée en son fourreau resta pâle et livide;
Le sabre se fendit comme une argile aride;
Et les vieux grenadiers, penchés sur leurs foyers,
Branlaient leur tête grise, au bord de leurs sentiers.

Et les pins blanchissants sous la neige durcie
Rêvaient du grand soleil des palmiers d'Arabie.
Mais tout resta muet. Avant qu'elle ait parlé
La langue s'est glacée. Avant qu'ils aient coulé

Les pleurs se sont taris. Dans sa cité sanglante
Tout un peuple de morts s'abrite en la tourmente.

Pâle, au déclin du jour sur le bord du chemin
La foule s'est assise; et puis le lendemain,
Plus pâle, elle est restée; et puis, le soir encore;
Et puis, après le soir, plus pâle dans l'aurore;
Et les sabres tout nus ont rongé leurs fourreaux;
Et les vieux cavaliers ont rongé leurs chevaux.

Qui sont-ils? sans tombeaux, sans guides et sans maître,
Le front ceint de frimas, quel lieu les a vus naître?
On dit qu'en d'autres temps, aux lieux où le soleil
Remplit de rayons d'or son urne de vermeil,
On les a vus passer au pied des Pyramides,
Ainsi que le Simoün, sur ses ailes rapides.

On dit que le désert se souvient de leur nom,
A l'endroit où le Nil se souille de limon,
Que leurs chevaux trempés dans les lacs d'Italie,
Ont séché leur crinière aux vents de la Nubie.
Mais ces jours sont passés, et leur ombre avec eux;
Et leur ardent soleil s'est éteint dans les cieux.

Alors, les cavaliers à l'haleine glacée,
Que Dieu sur le chemin de sa vaste pensée
Poussait depuis l'Ukraine, ont de leurs froids manteaux
Secoué les frimas sur le front des héros;
Et comme le géant qu'on trouve sur la plage,
Ils ont enseveli ce peuple en son ouvrage.

Et, la tombe a grandi, comme un mont, sous leurs mains;
Comme un mont qui nourrit des pins dans ses ravins.

Des troupeaux sur sa cime, en ses flancs la tempête.
Toula peut voir sa base et Kalouga son faîte.
Dans son ombre, un vautour niche en toute saison,
Et la Bérésina blanchit à l'horizon.

XXXIV

LE VOYAGEUR.

Mais, là-bas, non plus loin, dans la neige et l'hiver,
Voilà qu'un grand lion, à la griffe de fer,
Un lion au front chauve, errant sans sa lionne,
Seul, loin de son palmier que la foudre sillonne,
Balayant, sans rugir, la terre sous ses pas,
Cherchait son grand désert et ne le trouvait pas.

Mais, là-bas, non plus loin, dans la plaine homicide,
Voilà qu'un empereur, sans couronne et sans guide,
Un empereur, sans nom, au front chauve et glacé,
Ayant perdu la trace où son char a passé,
Seul dans son grand désert, errait dans la nuit sombre,
Et cherchait son empire et ne trouvait qu'une ombre.

Son cheval sans hennir, et sans ronger le mors,
Comme font les coursiers que chevauchent les morts,
Haletant a passé mainte haute muraille,
Mainte vallée amère et maint champ de bataille;
Et les peuples disaient : Quel est ce cavalier
Qui passe comme une ombre en creusant son sentier?

N'était-ce pas celui qui d'un signe de tête
Ebranlait notre toit, comme fait la tempête?

Dont les peuples tenaient la selle et l'étrier
Sous sa botte courbés, ainsi qu'un écuyer;
Qui poussait devant lui les rois dans la poussière
Comme un troupeau soumis au fouet de sa colère?

N'était-ce pas celui dont l'épée au fourreau,
Toujours blême et glacée, a creusé maint tombeau?
Qui, sur son char d'airain traînant sa renommée,
Passait au pied des tours avec sa grande armée,
Et comme les flocons de la neige en hiver,
Dans les champs entassait ses escadrons de fer?

Mais lui resta muet; et sous sa froide armure
Il cacha son front pâle et sa froide blessure;
Et nul ne vit ses pleurs, s'il en versa jamais,
Hors son louche coursier, sous ses sanglants harnais.
Muet dans son orgueil, muet dans sa ruine,
Son cœur n'a pas battu plus vite en sa poitrine.

De tant de nations qui marchaient après lui,
Quand pas un messager ne lui reste aujourd'hui,
Ardent avant-coureur de son propre naufrage,
Lui-même de sa chute il porte le message;
Et le monde, voyant cet homme sur son seuil,
Ne sait s'il faut sourire ou s'habiller de deuil.

Sourire! oh! non, grand Dieu! car, sitôt que sa bouche
Aura dit son secret, mainte femme en sa couche
Gémira. Maint créneau tremblera sur sa tour.
Maint empire peuplé sera vide en un jour;
Et loin du maître absent, mainte coupe remplie
Au fond ne gardera que poison et que lie;

Car lui, sitôt qu'il eut, au seuil de ses États,
De ses pieds tout meurtris rejeté les frimas.
La garde qui veillait au bord de son royaume,
Voyant cet homme pâle, errant comme un fantôme,
Lui dit : Que cherchez-vous? et quel est votre nom?
Et l'Empereur a dit : Je suis Napoléon.

XXXV

LE ROI DE ROME.

Un aigle s'est penché sur son nid, en secret.
Un aiglon y dormait, caché dans son duvet.
Un héros s'est penché sur le berceau d'un homme.
Un enfant y pleurait; un roi! le roi de Rome!

Il rêvait d'un berceau plus beau cent fois encor,
D'un palais de rubis avec cent portes d'or,
De mille et mille rois, tous courbés jusqu'à terre,
Et d'un trône plus haut que celui de son père.

L'aiglon a dit à l'aigle, au sommet des coteaux :
« Donnez-moi ma pâture et le sang des agneaux.
Donnez-moi, dans mon nid, les petits des vipères,
Et la chair des brebis qui paissent les bruyères. »

L'enfant dit au héros : « Mon père, donnez-moi
Des sceptres d'empereur, et des manteaux de roi;
Quand je serai plus grand, sous un dais qui rayonne,
Aurai-je comme vous une lourde couronne?

Aurai-je comme vous, tout entière d'airain,
Une épée aussi grande et qui brille en ma main?
Et si je fais un pas, les peuples de la terre
Cacheront-ils aussi leurs fronts dans la poussière?

Aurai-je dans la mer, où la vague s'endort,
Une île toute bleue avec des sables d'or?
Et le monde à vos pieds qui pleure et qui soupire
Sera-t-il assez grand pour me faire un empire? »

Et le héros disait, en se parlant tout bas :
« Oui, mon fils, prenons garde, en ces sanglants débats,
Que tout votre royaume, avec l'or de son île
Et sa luisante écume, et son palais d'argile,

Avant la fin du jour ne tienne en mon tombeau. »
Cependant, il a pris l'enfant dans le berceau,
Tout pâle d'épouvante, il a sur son armure,
Déroulé de son fils la blonde chevelure.

Puis, l'emportant au loin, aveuglé par les pleurs,
Dans sa main il froissait la couronne de fleurs
Au front du roi de Rome ; et, le montrant au monde,
Souriant, il disait à la foule qui gronde :

« Gardez bien mon enfant autour de son berceau,
Comme fait un lion près de son lionceau.
Quand je ne serai plus, il aura ma couronne,
Mon empire, et mon glaive et mon dais qui rayonne.

— Sire, il est notre roi; nous veillerons sur lui;
A votre grand combat retournez aujourd'hui.
Comme l'aiglon à l'aigle, il ressemble à son père.
Il a son pâle front et sa fauve paupière.

Comment nourrirons-nous l'enfant de vos sueurs?
Que faut-il lui donner pour apaiser ses pleurs?
— Les petits des vautours dans les champs homicides,
Et la chair des lions aux pieds des pyramides.

— Comment vêtirons-nous cet enfant d'un héros?
Du lin de la moisson? des toisons des troupeaux?
— Non pas de vos toisons, ni du lin des quenouilles,
Mais du lin des combats trouvé dans leurs dépouilles.

— De quoi remplirons-nous sa coupe de rubis?
Du vin de notre vigne? ou du lait des brebis?
— Non du lait des agneaux que la louve épouvante,
Mais du vin de l'épée en sa vigne sanglante.

— Sire, comme son père il régnera sur nous.
Tous nos jours sont à nous. Nous les lui donnons tous,
Avec ces bois, ces monts et ces champs de vaillance,
Et ces astres changeants que l'on appelle France. »

Mais l'enfant a pleuré sur le cou du héros,
Quand les sabres ardents ont jeté leurs fourreaux;
Et la foule, s'ouvrant au loin sur son passage,
Grondait comme une mer qui ronge son rivage.

XXXVI

LEIPSICK.

Silence! tout se tait! dormez-vous, sentinelle?
Le hibou gémissant a déployé son aile!
La nuit est froide et longue, au pays où le Rhin
S'endort comme un guerrier, sous sa tente de crin.

Veillez-vous, sentinelle? Au fond de la bruyère
Souvent la nuit trop noire enveloppe un mystère,
Dans le pays où croît le sapin sur les monts,
Où l'Elbe aux longs replis rampe dans les vallons.

Souvent là, dans les bois, le feuillage murmure,
Et le Danube luit comme luit une armure.
Souvent l'ombre gémit sous l'orme d'Austerlitz,
Où les morts, sans linceul, dorment ensevelis.

« Veillez-vous? — Oui, je veille. Holà! qui vive? — France.
De la tour de Leipsick, quand la nuit fait silence,
Souvent on voit passer, sur d'invisibles monts,
Les nuages d'hiver, comme des escadrons.

Entendez-vous? — J'entends. — Un cri? — Non! c'est un rêve.
— Écoutez-vous? — J'écoute. — Ah! c'est le chant d'un glaive.
— Non, ce n'est pas le chant d'un glaive en son fourreau.
Non, non, c'est le vautour qui niche en un tombeau. »

CHŒUR.

Cachons notre colère
Comme un feu de bruyère
Au milieu d'un grand bois.
Parlons à demi-voix.
Si quelqu'un vient et passe,
Sourions sur sa trace.
Au fond de notre cœur,
Cachons notre blessure,
Et notre lourde armure,
Sous les ronces en fleur.

— Veillez-vous, sentinelle? au loin, là, dans la brume,
Avez-vous vu? — J'ai vu. — Comme un feu qui s'allume?
— Oui, vingt peuples debout que suivent les autans.
Fuirons-nous?—Nous mourrons.—Entendez-vous?—J'entends.

CHŒUR.

Au flanc des monts, que notre armée,
Ainsi qu'une noire fumée,
Avec nos chars monte sans bruit!
Que tout un peuple dans la nuit,
Au souffle naissant de l'orage,
S'éveille, comme le feuillage
Qui tremble dans les bois d'Odin.
Que notre glaive, en notre main,
Comme une vierge des batailles,
En attendant les fiançailles,
Hors de son seuil, avant le jour,
Ne chante pas son chant d'amour!

— Aux armes! les voici! garde à vous, sentinelle!
Comme au fond d'un ravin, un nuage de grêle,
Comme autour d'une ruche un essaim de frelons,
Ils passent en grondant, sur le flanc des vallons.

CHŒUR.

« Un mot, non, un soupir d'une bouche muette
S'échappe, par hasard, et le vent le répète.
Sous l'arbre des forêts, à l'ombre des cités
Il circule la nuit, dans les lieux écartés;
Il s'élève, il se tait: puis il meurt sous la brise,
Comme un soupir du Rhin, quand sa vague se brise.

Non! le murmure croît! un écho plus sonore
Le réveille s'il meurt; une autre bouche encore
Le répète après lui; puis l'épouse au foyer
Le répète à son tour; puis un empire entier
Se lève comme un homme; et, quand la brume est sombre,
On entend mille voix qui s'appellent dans l'ombre.

Ah! frères du Tyrol! Souabes! Bavarois!
Electeurs palatins! grands-ducs! comtes et rois!
Nous n'avons tous qu'un nom : Allemagne! Allemagne!
Et notre père à tous s'appelait : Charlemagne.
Il vivait sur le Rhin, sous le toit de granit
Où le faucon royal fait aujourd'hui son nid.

Sur le Rhin! sur le Rhin! le fleuve aux larges ondes!
Le fleuve des aïeux, aux cavernes profondes!
Comme un peuple ses fils, il pousse ses grands flots.
Avec sa lourde vague il redit aux échos :
Allemagne! Allemagne! et son double rivage
Comme un taureau sans joug rebondit dans l'orage.

Sur le Rhin! sur le Rhin! Saxons! Westphaliens!
Maison de Barberousse! Hongrois! Bohémiens!
Frères, il est à nous, avec sa blanche écume,
Avec ses îles d'ambre, et son manteau de brume;
Sur l'un et l'autre bord, comme ont fait les Germains,
Après notre combat, nous laverons nos mains.

Sur le Rhin! sur le Rhin! le fleuve aux longues rames.
Son flot est pâle et bleu, comme les yeux des femmes.
Son flot est pâle et sonne, au pied des vieux châteaux,
Comme à son baudrier, le glaive d'un héros.

Frères, il est à nous, ainsi que notre armure,
Avec ses cygnes d'or, et son rude murmure.

Debout! c'est aujourd'hui, sous le chêne allemand,
La chasse de Lutzof au féroce aboiement!
Le sanglier de France a, dans la forêt Noire,
Sur le roc aiguisé ses défenses d'ivoire.
Le cor a retenti. Debout! hardis chasseurs.
Holà! la meute est prête; entendez ses clameurs.

Non, frères, aujourd'hui, c'est la danse du glaive.
Sous l'orme de Leipsick, où le soleil se lève,
Non, ce n'est pas le cor; c'est le hardi clairon
Que l'écho vous renvoie au penchant du vallon.
Sous vos pas cadencés, allons, frappez la terre!
Hourra! le sabre a soif! écoutez sa colère.

Délices des combats! quand l'épouse et l'époux,
Quand le sabre et l'épée, amoureux et jaloux,
Ensemble sont unis au festin des batailles!
Jamais rien ne rompra leurs chastes fiançailles.
L'épouse est toute nue, et son front pâlissant;
L'époux à son côté boit sa coupe de sang.

Assez! le chant finit. Dieu Sebaoth! c'est l'heure!
Notre père des cieux ouvre-nous ta demeure.
Mainte bouche aujourd'hui, que ta gloire remplit,
Se taira pour toujours; mainte femme en son lit
Tremblante va pleurer, comme pleurent les reines.
Maint guerrier va mourir dans le pays des chênes.

— Oui, le chant est fini. Sous les chênes sanglants,
Oui, tous ont combattu leur combat de géants.

Sous l'orme de Leipsick qui jette une ombre noire,
Pendant trois jours, trois nuits, sans manger et sans boire,
Oui, tous ont oublié la faim et le sommeil,
Et la nuit et le jour, et l'ombre et le soleil.

Le premier jour a lui ! le glaive a soif encore.
Cent peuples contre un homme ont lutté dès l'aurore.
Le second jour a lui ! le glaive a soif ! Hourra !
Aujourd'hui pour toujours qui le rassasiera ?
Hourra ? tous en leur cœur ont caché leur blessure,
Et les corbeaux ont faim ; ils cherchent leur pâture.

Le dernier jour a lui ! du sang ! du sang ! du sang !
La terre aride a soif et la glèbe se fend.
Du sang ! du sang ! du sang ! par l'épée et la lance !
Le dernier jour a lui. Les morts ont froid ! silence !
Les chasseurs de Lutzof n'entendront plus le cor ;
Mais le glaive a redit : J'ai soif, j'ai soif encor !

XXXVII

PONIATOWSKI.

Ainsi qu'une noire fumée,
Au flanc des monts, toute une armée
S'est dissipée avant la nuit.
Avant le jour, pâle et sans bruit,
Un cavalier passe dans l'ombre.
Ah ! que sa lance est froide et sombre !
Sur son chemin retentissant,
Qu'elle a déjà pleuré de sang !

— Ma bonne lance polonaise,
Qui ce matin tressaillais d'aise,
Pourquoi pleures-tu, dis-le-moi?
— Poniatowski, noble roi,
Je ne sais pas quand vient cette heure,
Pourquoi j'ai froid, pourquoi je pleure.
Le ciel est lourd! l'herbe gémit.
Le fleuve est grand. Le bord frémit.

— Toi, mon vaillant cheval de guerre,
Qu'as-tu pour baisser ta crinière?
— Poniatowski, noble roi,
Le sabre est las! la lance a froid!
Fuyons là-bas vers mon étable,
Où dans leur litière de sable,
Comme un cheval sous le harnais,
Dorment les fleuves polonais.

— Ton étable est dans la mêlée.
Sous les pas des lions foulée
Ton herbe croît dans les combats.
La Pologne n'est plus là-bas.
Elle est toute ici sur la grève,
Avec ma lance, avec mon glaive,
Avec la dépouille des morts
Que ce fleuve arrache à ses bords.

Sans que l'aiguillon l'éperonne,
Ah! le noble cheval frissonne.
Sans que son maître ait dit un mot,
Il s'est élancé dans le flot :
Le flot blêmit, l'onde murmure.
On voit surnager une armure:

Puis, tout se tait ; puis, tout sanglant,
Le fleuve se ride en tremblant.

Ah ! quand reviendra sur la grève
Le cavalier avec son glaive ?
Déjà cent vagues l'ont bercé ;
Déjà mille flots ont passé.
Quand sortira-t-il de l'abîme ?
La vague pâlit à sa cime.
L'hirondelle effleure le bord ;
Le flot se tait, le flot s'endort.

Quand reviendra dans sa vaillance
Le cavalier avec sa lance
Au bord des fleuves polonais ?
Quand son cheval sous le harnais
Retrouvera-t-il son étable ?
La vague caresse le sable,
Le pluvier niche sur le bord.
Le flot se tait, le flot s'eudort.

XXXVIII

CHAMP-AUBERT.

Le flot s'éveille ; il fond sur son bord insulté.
C'est le flot, c'est le flot de ton adversité,
France ! il croît, il mugit, il soulève sa dune ;
C'est le lac, c'est le lac de ta noire infortune,
France ! il monte, il grandit ; il se rit de tes pleurs ;
C'est la mer, c'est la mer des immenses douleurs.

C'est le flux, le reflux qui se tait et qui gronde.
Chaque flot est un peuple et chaque vague un monde.
C'est la mer! c'est la mer aux abîmes profonds,
Où, comme des vaisseaux, sombrent les nations;
Où, comme un grain de sable un empire se noie
Et qui roule à toute heure et le deuil et la joie.

C'est la mer! c'est la mer des célestes hasards:
Les Cyrus aujourd'hui; puis demain les Césars;
Charlemagne à cette heure; à cette autre Alexandre;
Napoléon ce soir; demain un peu de cendre;
Demain! qui sait? Demain? âge d'or ou de fer,
Quel flot nous jettera l'abîme au flot amer?

C'est la mer éternelle aux inconstants rivages
Que les rois ont toujours peuplés de leurs naufrages,
Avide, après mille ans, de naufrages nouveaux,
De destins plus amers et de plus grands tombeaux;
Qui peut, en un moment, déraciner un monde
Si le souffle de Dieu la pousse et la seconde.

Contre ce flot pesant qui luttera sans peur?
Qui lui dira: Retourne en ton puits de douleur?
Qui le refoulera devant lui dans le sable,
Comme enchaîne un berger son troupeau dans l'étable?
Qui poussera du pied cet immense Océan
Dont la borne commence et finit au néant?

Un homme! rien qu'un homme! ainsi que son épée,
Si son âme est d'acier et de bronze trempée.
Un soldat-empereur, — tout un siècle à cheval, —
Si sa capote grise est son manteau royal;

On dit qu'à la frontière, arborant leurs linceuls,
Trois nuits, le glaive au poing, ils la gardèrent seuls ;
Qu'au loin, vallons déserts, forêts, livides chaumes,
Tout fut en un moment peuplé de leurs fantômes.
Cependant leur épée, aiguisée au tombeau
Éclairait l'Empereur, comme un pieux flambeau.

Et le monde, voyant un si ferme courage,
Et tant de morts debout qui suivaient ce naufrage,
Commença de trembler, et dit : Que ferons-nous?
Ce géant nous vaincra. Tombons à ses genoux!
Puis, oubliant leur guide et comment il se nomme,
Cent peuples éperdus fuyaient devant un homme.

XXXIX

L'AIGUILLON.

Ah ! France ! as-tu du cœur? as-tu des yeux pour voir?
As-tu des dents pour mordre? as-tu, sans le savoir,
Du sang, encor du sang, en ta veine épuisée?
As-tu dans ton carquois une flèche aiguisée?
Ou, serpent sans venin, qui rampe en son sillon,
N'as-tu plus que la langue au lieu de l'aiguillon?

Dis, France, m'entends-tu? France, si tu sommeilles,
Faut-il parler plus haut, pour toucher tes oreilles?
Quel mot faut-il donc dire, ou ne te dire pas,
Beau pays du clairon? ô vierge des combats,
Habille-toi de fer, qui jamais ne se rouille !
Relève ton armure, et non pas ta quenouille.

Si ton clairon se tait, enfle plus haut ta voix.
Si ton épée est courte, agrandis tes exploits.
Si ta barque se rompt, que ton espoir surnage!
Si ta muraille est basse, exhausse ton courage!
Si ton glaive s'émousse, aiguise ta fureur!
Si son tranchant se perd, combats avec le cœur!

Sinon, tu sentiras comme il est homicide,
L'aiguillon de la honte; et comme elle est aride
Quand le vainqueur a soif, la coupe du vaincu.
Tu sauras dans son sein comme son cœur est nu;
Et quand on l'a courbée, un jour, sous la tempête,
Ce qu'il faut de longs jours pour redresser la tête.

Sinon, tu sentiras combien le lit est dur
Où le vaincu s'endort, combien son ciel obscur;
Tu verras de quel or est faite sa couronne;
S'il est doux de semer quand un autre moissonne;
S'il est doux de plier des genoux asservis
Et de baiser les mains qui tuèrent nos fils.

Paris, monstre sans bras, sans yeux et sans oreilles,
Ne sauras-tu jamais, comme un essaim d'abeilles,
Que gronder en ta ruche? et composer ton miel
De paroles sans suc, de mensonge et de fiel?
Ne sauras-tu jamais, courtisane, à ton âge
Que diviser ton cœur et farder ton visage?

Te verra-t-on toujours, en ton chemin banal,
Caresser, sans amour, et le bien et le mal,
Et le pour et le contre, et le rien pour tout dire?
Toujours tuer tes fils! Ériger pour détruire!

Quand on cherche du fer, apporter tes discours,
Et toi-même en leur source empoisonner tes jours?

Dis, France, m'entends-tu? comme au jour de frimaire
Ton ciel est sombre et lourd et ta vallée amère.
Où donc as-tu planté l'arbre de fructidor?
Où donc as-tu semé l'épi de messidor?
Les petits des oiseaux, en ton sillon immense,
Ont-ils déraciné le germe et la semence?

Où sont tes fils aînés, cheveux longs, et pieds nus,
Mendiants immortels, sous des noms inconnus,
Que partout l'on a vus affamés de batailles
Être en quête partout de promptes funérailles?
Ceux-là, malavisés, ne savaient pas encor
Ce qu'on peut acheter avec un denier d'or.

Ils n'avaient point au cou de riches broderies,
Ni tant de beaux rubans, de nobles armoiries;
Et des jougs argentés ne courbaient pas leurs fronts;
Non, ils n'étaient point ducs, ni comtes, ni barons,
Ni pages, ni valets de leurs propres caprices;
Ils n'avaient sur leurs seins rien que leurs cicatrices.

Non, ils ne savaient pas dormir sur le duvet
Quand sonnait le clairon, ni trahir un secret,
Ni mentir au soleil, ni renier leur ombre,
Ni regarder du bord un empire qui sombre,
Ni vendre leur parole, en prose comme en vers,
Ni demander merci de l'immense univers.

Mais, sitôt que le jour commençait à paraître,
Sans pain et sans souliers, sans serviteurs, sans maître.

On les voyait courir, le front haut et serein,
Aux Alpes, au Thabor, sur le Nil et le Rhin :
Et, comme un Océan que harcelle un fantôme,
Balayer devant eux le sable d'un royaume.

Ah! France, as-tu du cœur? as-tu des yeux pour voir?
As-tu des dents pour mordre? as-tu, sans le savoir,
Du sang, encor du sang, en ta veine épuisée?
As-tu dans ton carquois une flèche aiguisée?
Ou, serpent sans venin, qui rampe en son sillon,
N'as-tu plus que la langue au lieu de l'aiguillon?

XL

FONTAINEBLEAU.

Le serpent a sifflé sous l'épaisse broussaille;
Et de Fontainebleau le feuillage tressaille;
Oui, la forêt frissonne; une meute aux abois
De peuples haletants retentit dans le bois;
Et par monts et par vaux, ardents à la curée,
Un chasseur les conduit par sa chaîne dorée.

Celui dont rien jamais n'a retardé les pas,
Celui qui de sa flèche a blessé mille États,
Palmyre en son désert, et Tyr sous sa couronne,
Athène après Memphis, Rome après Babylone;
Celui qui comme l'aigle étreint le passereau,
Et comme l'Océan prise la goutte d'eau;

Le même qui naguère, en sa chasse royale,
Démusela le Goth, le Franc et le Vandale;

Celui qui dans son gîte a de cent nations,
Pour vêtir sa vieillesse, emporté les toisons;
Oui, le chasseur divin, qui pend par leur grande aile
Les siècles mutilés à sa porte éternelle.

Ah! de Fontainebleau, quand la forêt frémit,
Est-ce un cerf aux abois, est-ce un daim qui gémit?
Non, ce n'est pas un cerf, un daim aux pieds d'ivoire;
C'est un puissant empire, en son gîte de gloire,
Un empire au front d'or que l'épieu du chasseur
Avec sa meute ardente a blessé jusqu'au cœur.

Ecoutez! la forêt tremble sous son feuillage:
Le chêne des combats a perdu son ombrage.
De tant d'États brisés sous la main du Seigneur,
Rien ne reste qu'un homme (où donc est l'Empereur?),
Un homme pâle, chauve, au jour de la tempête
N'ayant rien que son nom pour abriter sa tête.

Où donc est l'Empereur? le maître des humains,
Le plus grand roi des rois, et sacré par nos mains?
Quand son palais est vide et sa porte fermée,
Il ne reste qu'un homme avec sa renommée;
Vieux laboureur sans soc, moissonneur sans fléau,
Napoléon de Corse! un mortel! un roseau!

Ouvrier sans salaire, au bout de sa journée,
Qui, sous un triple gond a clos sa destinée,
Il a dit sur son seuil : Adieu tous mes combats!
Adieu! bruyants clairons! drapeaux! aigles! soldats!
Adieu! tout est fini. Je n'ai plus de royaume.
Demain, vous parlerez de mon nom sous le chaume

— Votre royaume, sire, est grand comme les cieux.
Où voulez-vous aller? commandez-nous des yeux.
— Je vais dans un endroit où la nuit est profonde,
Où finit toute joie, où commence le deuil,
D'où l'on ne revient plus quand on quitte son seuil.
Soldats, le pas de course a fatigué le monde.

Je descends les degrés de mon adversité:
Je vais parmi les morts dans la postérité;
Où toute passion se dépouille et s'oublie,
Où le flot sur sa rive abandonne sa lie,
Où le temps immobile éternise un moment;
Car le malheur manquait à mon couronnement.

Non, non! ne pleurez pas! je vais dans un abîme
Où le sceptre brisé refleurit à sa cime,
Où le mensonge perd sa flèche et son venin,
Où les cœurs sont de bronze, où les yeux sont d'airain,
Où la haine s'efface aussitôt qu'on la nomme,
Où rien ne peut mourir, et pas même un nom d'homme.

— Ah! sire! dès ce soir, irons-nous avec vous
Dans ce nouvel empire? — Oui, vous y serez tous,
Autour de moi rangés, sous des tentes de gloire
Aux piliers de granit. Voyez! dans ma nuit noire,
Un soleil plus brûlant s'allume dans mon ciel.
Mon aigle prend déjà son essor éternel.

Comme elle, il faut partir. Adieu, chevaux rapides,
Qui si vite traîniez, du pied des Pyramides
A la tour du Kremlin, mes destins accomplis.
Adieu, sabres luisants d'Arcole et d'Austerlitz,

Dont la pointe d'argile est si vite émoussée
Sitôt qu'on se cuirasse avec une pensée!

Adieu, casques de bronze, aux cimiers chevelus
Que le glaive d'en haut a si vite rompus,
Dès qu'il les a touchés! Pour une autre blessure,
Mes soldats, revêtez une meilleure armure.
Adieu, mur qui s'écroule autour de ma cité
Sitôt qu'il faut lutter avec l'éternité!

Adieu, fleur des combats sur ta tige flétrie,
Beau pays du clairon! adieu, France! patrie!
Adieu, peuple-empereur! abdique tes destins.
Quitte avec moi l'empire et les vastes desseins.
Montre ce que tu peux, sans guide, en ton ornière;
Et creuse un peu plus loin ton sillon de misère

Avec moi, peuple-roi, déchire ton manteau.
Dépouille la couronne et choisis un tombeau.
Efface au bas du mien ton nom sur cette page!
Majesté de néant, reprends ton héritage!
Le voici tout entier; et sans moi, dès demain,
Va ramper dans la foule avec le genre humain.

Et toi, vieil univers, contente ton envie;
Dors en paix, désormais, le reste de ta vie.
Repose-toi mille ans, sans t'éveiller la nuit
Pour voir à mon côté si mon glaive reluit.
Ne tremble plus si fort dès que la nue est sombre;
Le grand Napoléon n'a plus rien que son ombre.

XLI

L'INVASION.

Et maintenant, c'est l'heure où la terre des Gaules
Gémit, comme une harpe, à l'ombre des vieux saules.
Des fleuves murmurants, des lacs et des vallons,
Des bois, des monts ombreux où nichent les aiglons,
Et de l'anse des mers où la vague retombe
Un immense soupir sort d'une immense tombe.

Car ils sont morts, au loin, en mille champs épars,
Ceux qu'elle avait nourris des os des léopards.
Car ils sont morts, au loin, ceux qui portaient l'épée
Et la lance au long bras, toujours de sang trempée;
Et rien ne reste d'eux pour défendre leurs toits,
Hors leurs petits enfants cachés au fond des bois.

Dans le pli du rocher, dans l'antre de la grotte,
La bruyère soupire et la brise sanglote.
Car ils sont morts, là-bas, et gisent sans tombeaux,
Pâles, nus, déchirés sous l'ongle des corbeaux,
Ceux qui, pour mieux hâter leurs lentes funérailles,
Pressaient de l'éperon les chevaux de batailles.

Et ceux qui se courbaient sur le bord de l'arçon,
Comme les moissonneurs au bord de leur sillon ;
Et ceux qui combattaient comme des tours vivantes;
Et tous les fils du glaive, errants, loin de leurs tentes;
Le glaive a délié leurs cuirasses d'airain,
Et l'aiguillon de mort est entré dans leur sein.

N'oublions pas non plus au fond de leur poussière
Le nom de leurs chevaux à la blême crinière.
Car, dès que le clairon hennissait sous les cieux,
Bondissants, dans l'étable, ils s'appelaient entre eux,
Disant : C'est l'heure ! allons ronger l'herbe sanglante.
Et leurs pieds réveillaient leurs maîtres sous la tente.

Et leurs maîtres penchés sur les selles de fer
Descendaient des vallons comme un torrent d'hiver.
Oh ! que le vent gonflait le pli de leur bannière !
Que leurs pas orgueilleux soulevaient de poussière !
Qu'ils prenaient en un jour de royaumes peuplés
De villes et de tours et de murs écroulés !

Sans parler du désert, ni visiter l'Asie,
Ni le flot du Jourdain, ni sa source asservie;
Sans toucher vingt Etats, vers le Nil égarés,
Ni les tours du Kremlin, ni les hauts minarets;
Ni les châteaux du Rhin sur leurs rives humides;
Sans nommer l'Alhambra, ni les sept pyramides.

Et maintenant les boucs ont dispersé leurs os;
Et leur chef en son île, insulté par les flots,
Muet, découronné, prisonnier, sur la plage
Écoute jour et nuit le bruit de son naufrage;
Et, comme un porte-clef, sur ses pas, l'Océan
Fait sonner haut sa grève et l'abîme béant.

Reviendront-ils bientôt dans la terre de France,
Ceux qui savaient briser la lance avec la lance ?
Que tardent-ils ? le glaive a-t-il tari leur sang ?
La maison dépeuplée attend son maître absent.

Les femmes sur les murs debout, avant l'aurore,
Comptent l'heure en disant : Reviendront-ils encore?

Mais voilà qu'à leur place, au loin, sur le chemin,
De pâles cavaliers arrivent par essaim.
Ils parlent l'un à l'autre une langue inconnue.
Nul ne sait leur pays; et leur épée est nue;
Elle est ensanglantée; et d'orageux climats
Aux crins de leurs chevaux ont pendu leur frimas.

Malheur! ils sont entrés, comme fait la tempête,
Sous le toit des héros, sans incliner la tête.
Ils ont foulé sans peur le banc et l'escalier;
Sans peur, ils ont souillé la porte et le foyer;
Sans peur, ils ont aussi vidé jusqu'à la lie
Toute coupe d'orgueil sur la table remplie.

Malheur! malheur! ils ont rompu le pain des morts.
Ils ont rompu le glaive et la lance des forts.
Pour ombrager leur tête, ils ont cueilli sans gloire,
Sur l'arbre des héros, un rameau de victoire;
Et, voyant sur son banc la veuve tout en deuil,
Ils ont ri de la tombe et moqué le cercueil.

Malheur! malheur! malheur! voilà qu'un grand royaume
Se sèche sous leurs pieds ainsi qu'un brin de chaume.
Sur l'argile et le roc, sur le mont, le ravin,
Sur les prés odorants, sur le sable et l'airain,
Sur la rive et le flot, sur l'herbe, sur sa tige,
Les pas de l'étranger ont laissé leur vestige!

Demain l'herbe croîtra; demain le flot plus pur
Oubliera son limon dans son lit tout d'azur;

Demain le rossignol chantera sous les saules;
Demain reverdira le vieux chêne des Gaules;
Mais demain ni jamais les pas de l'étranger
Ne pourront, sur le roc, s'effacer ni changer.

Désespoir! désespoir! en tous lieux, à toute heure,
N'avoir plus sous son toit, ni place, ni demeure,
Ni couche, ni festin, ni feu, ni loi, ni droit!
A la face du monde être montrés du doigt,
Muets, sans nom, sans chefs, dépouillés par le faîte,
Ainsi qu'un grand cadavre à qui manque la tête!

Trouver partout son maître au bout de son sentier!
Le retrouver encore auprès de son foyer!
Sur son banc, à sa table, en son lit adultère;
Et ne pouvoir parler, et ne pouvoir se taire!
N'avoir plus d'un Etat que le pâle semblant!
Être une ombre, en effet, qui s'efface en tremblant!

L'ombre d'un peuple mort! moins que cela, peut-être,
Une fable, un jouet, pour amuser son maître,
Un vieux conte oublié qu'apprennent les enfants!
Vivants, être rayés du nombre des vivants,
Comme un mot, par hasard, mal écrit sur le sable!
C'est là, c'est là la plaie immense, inguérissable!

Car voilà vers le soir, pour couronner le deuil,
Qu'une race de rois scellée en son cercueil,
Fantôme de mille ans qui convoite un fantôme,
A secoué sa cendre et cherché son royaume.
Pèlerins du tombeau, sans joie et sans remords,
Ils ont dit : Levons-nous! et régnons sur les morts.

Et l'autel du passé retrouve sa dépouille;
Le casque se remplit de poussière et de rouille.
L'étendard s'enveloppe en son sanglant manteau.
Il se plaint à l'épée, et l'épée au tombeau.
Et maintenant, c'est l'heure où la terre des Gaules
Gémit, comme une harpe, à l'ombre des vieux saules.

XLII

L'ILE D'ELBE.

La terre a refleuri sans songer au tombeau.
Voici, voici le jour où sur son frais rameau
La feuille reverdit sans songer à l'automne.
Maints rois dans leur sépulcre ont cherché leur couronne;
Avant eux dans le bois, la violette en mars
A retrouvé sa fleur et ses parfums épars.

Avez-vous respiré le printemps dans la brise,
Dans la nuit, et dans l'air, dans le flot qui se brise?
Avez-vous entendu, pour la première fois,
Les pleurs du rossignol, le cri de l'alouette?
Avez-vous, le matin, quand la feuille est muette,
Entendu frissonner la source au fond des bois?

Tout un empire est mort. Avez-vous, à sa place,
Vu germer dans les prés, où son chemin s'efface,
La marguerite d'or? Puis avez-vous jamais,
Quand un siècle finit et se tait désormais,
Et que l'heure est passée, où tout un peuple gronde,
Vu bourdonner l'abeille à la place d'un monde?

Avez-vous, dans son lit, vu dormir l'Océan?
Avez-vous vu la mer, au golfe de Juan,
La mer, au sein d'azur, qui palpite et qui rêve,
Quand l'arbre de Provence a parfumé sa grève,
Quand l'épervier d'Antibe a niché sur son bord,
Et que le flot ridé se tait et se rendort?

Une mer que mainte île en son golfe sillonne,
Comme un soc aiguisé, Pianosa, la Gorgone;
Et puis une autre encor, qui se cache aujourd'hui,
Mais dont l'écueil muet, quand son astre aura lui,
Retentira plus haut sur sa rive enivrée,
Que Naple et que Gaëte, Ischia, ni Caprée.

Avez-vous vu le golfe, à l'heure où le soleil
Allume vers l'Arno, son phare de vermeil?
Du calice des fleurs, de l'anse du rivage,
Un murmure s'exhale; il glisse sur la plage.
Un flot naît, puis s'efface; un autre naît encor,
Et l'abîme, après lui, s'éveille en son puits d'or.

Et l'aigle, après l'abîme en son aire éternelle,
A quitté son écueil et secoué son aile.
Comme une fleur marine éclose en son vallon,
Une voile a blanchi là-bas sur son sillon.
Une voile! une voile! Oh! oui! c'est un navire,
Un corsaire à trois mâts, qui vole et qui respire.

Puis, au loin, un vaisseau le suit, dans son sentier,
Comme après l'hirondelle arrive l'épervier.
« Votre nom? — Ile d'Elbe. — Et votre port? — La France.
— Que portez-vous? — Un homme. — Et quel est-il? — Silence.

— Et votre pavillon? — Tricolore! — Adieu! va! »
Et l'abîme murmure et s'entr'ouvre déjà.

L'hirondelle a trouvé son nid avant l'orage;
Le corsaire son port, et l'ancre son rivage.
Que leur fait l'ouragan? que fait au mât l'écueil,
A l'homme, le malheur, quand ils touchent le seuil,
Et qu'ils ont su plier, l'un sa voile obstinée,
Et misaine, et beaupré, l'autre sa destinée?

Un homme! rien qu'un homme! au front chauve et pensif,
Ainsi qu'un naufragé, qui sort de son esquif,
Est debout sur la plage. Ah! pour être si pâle,
Sur quel cap orageux, et quelle mer fatale,
Sur quel aride bord, sans pilote et sans nom,
A-t-il perdu son lest et brisé son timon?

A-t-il dans l'équinoxe, et quand la nuit est noire,
D'Aram ou de Calpé doublé le promontoire?
Ou quand le Capricorne insulte le Verseau,
Sur la mer paresseuse usé son lourd vaisseau;
Ou bien, vers Aboukir, oublié son étoile,
Ou, près de Trafalgar, perdu sa grande voile?

Il ne lui reste rien, hors son nom (quel est-il?),
Puis son écho sur l'Elbe, et le Tage et le Nil;
Puis son petit chapeau, — puis sa capote grise, —
Et puis sa courte épée; — et déjà sous la brise
L'abîme se soulève; et, rompant leur bandeau,
Maints rois ont dit : C'est lui! faites-moi mon tombeau.

Et les tours ont redit, du haut de leurs murailles :
Oui, c'est lui! le voici, faites vos funérailles!

Et cent portes de bronze ont crié sur leurs gonds;
Et cent peuples tombés ont relevé leurs fronts.
Et cent aigles d'airain ont volé comme une âme,
De clochers en clochers, aux tours de Notre-Dame!

C'est lui, c'est lui, c'est lui, grand Dieu! le voyez-vous!
Qu'il revienne en sa gloire, et règne encor sur nous!
Le voilà! le voilà! — sur ce cheval de guerre!
— Oui, celui qui balaye après lui la poussière;
Oui celui qui pâlit et sourit à la fois,
Sur ce chemin rapide où passent tous les rois.

Rendons-lui sa couronne; et si l'autel est vide,
Sacrons-le de nos mains. Il sera notre guide
En notre amer sentier. Faisons-le tout-puissant!
Qu'il nous donne son nom, et prenne notre sang!
Nous filerons pour lui le lin de sa victoire,
Et lui, nous nourrira du festin de sa gloire.

— Oui, sire, reprenez votre empire insulté.
C'est nous qui vous sacrons pour une éternité.
Vous portez notre nom. Régnez à notre place!
Notre sceptre est brisé, quand votre empire passe.
— Et vous, peuple et soldats, revêtez-vous d'airain;
Soyez prêts à combattre avec moi dès demain.

XLIII

WATERLOO.

LES BERGERS.

Au champ de Waterloo les épis blonds mûrissent.
Les bluets, dans la nielle, avant l'aube fleurissent.

Avant le laboureur et ses fils rassemblés,
L'alouette quêteuse a glané dans les blés
Quand la gerbe est liée et que le chaume brille,
Où sont les moissonneurs, et que fait la faucille?

Les moissonneurs au bois errent dès le matin;
La ferme abandonnée est cachée au ravin.
Le char fuit en criant sur la route pavée.
La colombe rustique appelle sa couvée;
Blême est la terre, au loin, sans source, ni gazon;
Et l'immense forêt tressaille à l'horizon.

Au verger d'Hougoumont, où blanchit l'aubépine,
La génisse flamande a foulé l'églantine.
Holà! le bouc errant insulte le chevreau.
Va, berger, hâte-toi de paître ton troupeau.
Sinon, avant demain, sur le bord de la haie
Le bœuf aura rongé le bon grain et l'ivraie.

Comment, à Mont-Saint-Jean, au champ du laboureur,
Le chevrier d'Ecosse est-il venu sans peur
Sonner sa cornemuse? et dans l'ardente plaine
Qu'enferment Planchenoit, Rossomme, Merkebraine,
Comment les montagnards nés aux monts de Glenco
Ont-ils appris leurs chants et leurs noms à l'écho?

Comment, à Mont-Saint-Jean, les moissonneurs des îles
Se sont-ils partagés dans leurs sillons fertiles?
Que faisaient là, sans soc, sans herse et sans fléau,
Les bouviers d'Albion? Comment à Waterloo
Avec l'herbe, en un soir, les faucheurs des Hébrides
Ont-ils fauché le cèdre éclos aux pyramides?

Oh! les hardis bouviers! oh! les bons moissonneurs!
Pour de rudes troupeaux, oh! les rudes pasteurs!
Écoutez! écoutez! comment dans la prairie
Sonne leur cornemuse. « A moi, bouc de Cambrie!
« A moi, chevreau d'Écosse! ou, bientôt les aiglons
« Vivant t'emporteront au sommet des vallons!
« A moi, brebis des clans! à moi, bélier d'Irlande!
« Aiguise là ta corne et cherche ta guirlande!

« Fais sonner à ton cou ta clochette d'acier!
« Sinon, tu te perdras au détour du sentier!
« A moi, bœufs des Douglas, d'Érin et d'Angleterre,
« Qui, sous un même joug, rongez même bruyère!
« Mieux qu'au pays des lacs, en votre auge d'airain,
« Dans le bois d'Hougoumont, vous mugirez demain. »

Et comme dans la Flandre, au moment de l'orage,
Un berger, en sifflant, appelle au pâturage
La génisse et le bœuf; ainsi vers leur sillon
Maints peuples, rassemblés sous un même aiguillon,
Suivaient la cornemuse; et l'herbe des clairières
Sous leurs pas, desséchée, entassait leurs litières.

Au loin, fumaient le chaume et le toit des hameaux.
On entendait dans l'air le vol lourd des corbeaux.
Au loin, les chiens hurlaient sur leur seuil lamentable;
Et la Belle-Alliance ouvrait sa grande étable.
D'avance la vallée avait, dans les lieux bas,
Creusé son lit d'ivraie au torrent des combats.

XLIV

L'ORAGE.

Le jour luit: mais ce soir, avant la nuit profonde,
Oui ce soir, non plus tard, à qui sera le monde?
Qui restera debout, l'insecte ou le géant,
Le passé, l'avenir, le siècle ou le néant?
Empire, peuple ou roi, quelle herbe moissonnée
Sera loin de son champ rejetée et fanée?

Le jour luit.... mais, ce soir, qui portera le deuil?
Qui cherchera son nom épars sur son écueil?
Et lequel vaut le mieux, quand on joue un royaume,
Ou l'homme ou le hasard, le brin d'herbe ou de chaume,
Ou l'hysope ou le cèdre, ou la haine ou l'amour?
Il le faut décider avant la fin du jour.

Pour la dernière fois, sur sa cime escarpée,
Ah! comment combattra l'épée avec l'épée?
Avant de dépouiller pour jamais son cimier,
Comment luira le casque au front du cavalier?
Et comment les chevaux, à l'écume sanglante,
Ce soir, rongeront-ils le frein de l'épouvante?

Il pleut! le chaume tremble et siffle au bord de l'eau;
Et la grêle a brisé le toit de Waterloo.
Le tonnerre bondit comme un fléau sur l'aire....
Non! ce n'est pas la grêle; et là-bas, le tonnerre
N'a jamais retenti. Ce sont des escadrons
Qui s'écroulent ensemble à la voix des clairons.

Ah ! maréchal Grouchy! que tardez-vous encore?
N'avez-vous pas senti trembler, avant l'aurore,
La terre sous vos pieds? Oh! n'entendez-vous pas
Les canons aboyer sur le seuil des combats?
Aux armes! croyez-moi! non, ce n'est pas un rêve.
Accourez! accourez par le chemin du glaive!

La bataille a grandi, comme un feu sur un mont.
Voyez! que l'ombre au loin, dans le bois d'Hougoumont
Est pesante à midi! sur sa branche livide
Que la fleur est fanée, et le feuillage aride!
Celui qui, par hasard, s'endort dans son sentier,
Jamais ne reverra son toit, ni son foyer.

Où vont ces chevaux gris qui sortent de l'étable?
Leurs selles sont d'acier; leurs pieds creusent le sable.
Leurs cavaliers ont dit : Écosse pour toujours!
Mais l'écho leur répond par le cri des vautours :
Va! montagnard de Perth, ta vallée est amère.
Là-bas, le lion rouge[1] a franchi ta barrière.

— C'est l'heure! ils sont à nous! en avant! en avant!
Tambours, battez la charge! et l'arme blanche au vent!
Vous, Ney, marchez en tête, et sapez la muraille.
Tous ces hommes d'airain croulent sous la mitraille :
Bien! France! encore un coup! comme un hardi bélier
Heurte là d'Albion le bouc au front d'acier.

Plus près! plus près encor! visage sur visage!
Le canon à l'épée a frayé le passage.
L'épée en son chemin peut entrer jusqu'au bout.
En son vase de fer le combat fume et bout.

[1] Nom donné par les soldats au maréchal Ney.

Plus près! plus près encor! poitrine sur poitrine!
Sang pour sang! mort pour mort! ruine pour ruine!

Garde à vous! tout va bien. Le boulet suit l'éclair.
Il pleut, il pleut du fer, quand les cieux sont de fer.
La terre au loin pâlit où la bombe l'effleure.
Si le glaive poursuit sa tâche encore une heure,
Demain qui survivra pour creuser les tombeaux?
La source des vivants se tarit en ses flots.

Tout va bien, l'œuvre avance; et la journée est belle;
Jusqu'en ses fondements la bataille chancelle.
Sur le bord de son aire, où plane le destin,
L'armée a secoué ses deux ailes d'airain,
Et du bec et de l'ongle aiguisant leur armure,
A ses petits aiglons divisé leur pâture.

Tout va bien; et le fruit mûrit sur l'espalier.
Après le fantassin, vienne le cavalier
Pour le cueillir sans peine! et vienne aussi sans guide,
Après le cavalier le vautour homicide!
Puis après le vautour, viennent les noirs corbeaux
Pour achever demain le festin des héros.

Quand les vivants sont las, si leur colère tombe,
L'Empereur leur sourit, comme un roi de la tombe,
Sur son tertre monté, qui caresse le flanc
De son pâle cheval aux crins souillés de sang;
En sa nue orageuse il cherche son étoile,
« Là-bas vers ce clocher où l'horizon se voile. »

Et les morts, oui, les morts, oubliant leur blessure,
Reprennent leur colère et leur pesante armure.

Comme font les vivants, pleins de haine et d'espoir,
Tous ils ont, sans faillir, combattu jusqu'au soir,
Muets pendant le jour, muets dans la nuit sombre;
Et leurs corps à leurs pieds ne projetaient point d'ombre.

XLV

LES CLAIRONS.

Et, là-bas, mieux que les cavales
Les hardis clairons hennissaient.
Et les voix d'airain des cymbales
Plus que le glaive frémissaient;
Comme des chœurs de suppliantes,
Des cris de veuves et de sœurs,
Qui, le sein nu, toutes sanglantes,
Lèvent les mains vers les vainqueurs,

Et chancelant dans son ivresse
Le glaive écoutait ces accords;
Et des murmures d'allégresse
Erraient sur les lèvres des morts.
Et l'espérance dans la nue
Luisait alors sur les vivants,
Comme au ceinturon suspendue
Luit une épée à deux tranchants.

« Bons ouvriers de funérailles,
Le temps est court; l'ouvrage est long.
Oh! sous la glèbe des batailles
Creusez l'abîme plus profond.

Il faut demain, qu'avec sa cendre,
Et ses projets et son cercueil,
Un peuple entier puisse y descendre
Et s'y coucher dans son orgueil.

« Oui, bons ouvriers de l'abîme,
Travaillez bien jusqu'à demain.
Le maître vous voit de sa cime,
Et vous fait signe de la main.
Creusez, creusez encor la tombe;
Il faut qu'avec son souvenir,
Et son empire qui succombe,
Un empereur puisse y tenir. »

Et tous les cœurs étaient de flamme;
Et tous les bras étaient d'airain;
Et tous les drapeaux, comme une âme,
Se gonflaient d'orgueil le matin;
Et dans la ferme crénelée,
Ainsi qu'un troupeau mugissant,
Le glaive abritait la mêlée;
Et les blessés buvaient leur sang.

Ah! c'est toi qui l'emportes, France;
L'Éternel a compté les morts,
Et vers toi penche la balance.
Ton bras est lourd; tes fils sont forts.
Aux cris de la trompette ailée,
Tes escadrons ont, comme un flot,
Comblé le lit de la vallée.
Réjouis-toi de Waterloo!

Mille voix ont crié : Victoire!
France adorée, avant la nuit,

Tu vas renaître dans ta gloire.
Vois! sur ton front ton astre luit.
Mais d'Albion les fiancées,
Avant la nuit au bord des mers,
Errantes, pâles et glacées,
Vont pleurer sur les flots amers.

Une heure encore! un monde passe;
Un jour de plus s'ajoute au jour;
Un peuple meurt et tout s'efface,
Et l'ombre s'enfuit à son tour.
Une heure encor pour un empire!
Et l'épi mûr sera cueilli.
Le glaive oubliera son délire,
Et le tombeau sera rempli.

Les morts vont gagner leur salaire.
Maréchal Grouchy! venez-vous?
L'épée émousse sa colère.
Les morts sont las! Secourez-nous.
Pressez vos chevaux de carnage,
Et cueillez l'épi moissonné....
Non, c'est trop tard. L'heure a sonné,
Un autre a fini votre ouvrage.

XLVI

LES CAVALIERS.

— « Maréchal! regardez! que voyez-vous, là-bas?
— Sire! un nuage noir. — Un nuage! non pas.

Il grandit en marchant. — Sire, c'est la poussière
De votre armée au loin muette avant-courrière.
— Oh! non; non, ce n'est pas la poudre du chemin.
Ce sont de noirs vautours, messagers du destin.

— Ce sont des cavaliers, au funeste message,
Plus nombreux que le sable, et plus prompts que l'orage :
Sire! leur lance est longue, et mortel est son dard.
C'est dans la main des nains le glaive du hasard. »

Alors on entendit, au loin, là, dans la plaine,
Une voix qui criait, terrible et surhumaine :
« Sauve qui peut! tout est perdu... » Puis dans leur cœur
Sentant alors entrer l'aiguillon du Seigneur,
Les hommes, les chevaux, à la selle fumante,
Se prirent à trembler d'une immense épouvante.

Et puis, l'heure sonna... Tout fut fini d'abord.
Tout était vie, espoir... tout fut silence et mort!
Sous un souffle invisible, une innombrable armée
Se dissipa dans l'air ainsi qu'une fumée;
Et, par mille chemins, sans vestige et sans bruit,
Une foule sans nom, pâle, s'évanouit.

Seulement, on crut voir... oh! oui, l'on vit dans l'ombre
Un cavalier errant à travers la nuit sombre,
Qui courait au-devant du glaive du vainqueur.
Mais le glaive lassé s'émoussa sur son cœur;
Et lui, désespéré, cherchait son grand royaume,
Et partout ne trouvait plus rien que son fantôme.

Et la nuit était calme, et son front radieux.
La lune épanouie à la cime des cieux

S'endormait et rêvait. Les fleurs de la vallée
Enviaient sa blancheur sur sa tige étoilée.
L'oiseau qui s'éveillait trouvait son toit béni,
Et le ver sa pâture, et l'insecte son nid !

XLVII

LA PRIÈRE.

Grand Dieu ! tu l'as voulu ! ta volonté soit faite !
Tu possèdes l'abîme aussi bien que le faîte,
Et tu le peux creuser sans en trouver le fond !
Ta providence est sainte, et ton œil est profond.
Tes desseins sont à toi ; ta sagesse mesure
L'huile et le baume et la blessure.

Quand un État se brise en ta puissante main,
Tu sais de quelle argile, avant le lendemain,
Tu le veux repétrir. Prends pitié des ténèbres
Où nos jours sont tombés. Luis dans nos cieux funèbres.
Puisque ton bras nous frappe en notre souvenir,
Rends-nous en don tout l'avenir ;

Grand Dieu ! nous te prions pour ce pays de gloire
Que l'on appelait France, avant que ta victoire
L'eût séchée en sa source. A la place des morts
Veille sur sa frontière et sur ses châteaux forts,
Sur ses champs, sur ses monts, sur ses vides murailles
Et sur ses vastes funérailles.

Et puis fais-la surgir des ombres du tombeau
Plus belle après sa mort. Pour un monde nouveau

Donne-lui sans mesure une nouvelle vie.
De son peuple ouvre enfin la paupière assoupie;
Et de son Golgotha ramène en tes vallons
        Le porte-croix des nations.

Surtout ne souffre pas que son cœur se partage,
Ni que sa lèvre impie, à ton amer breuvage,
Ajoute le venin des petits des serpents;
Le mensonge, la peur, ni les désirs rampants,
Ni des lâches discours la coupe corrompue,
        Où tout État boit la ciguë.

Enfin, nous te prions à cette heure, Seigneur,
Pour tous ceux qui naguère ont combattu sans peur.
Donne-leur, chaque jour, le pain de leur vieillesse,
Et nourris-les encor d'un reste d'allégresse.
Bénis leurs toits de chaume et leurs seuils triomphants
        Et les berceaux de leurs enfants!

XLVIII

SAINTE-HÉLÈNE.

Ah! chanteur, arrêtez! je pleure; et votre chant
Me frappe sans repos, comme un glaive tranchant.
Un mot, un nom, un rien fait saigner ma blessure;
Et mon casque rouillé sous le chaume murmure.
Pendant que vous parlez, mon cheval hennissant
M'appelle dans l'étable et dit : Je veux du sang!

Le jour est triste et long; la nuit plus longue encore.
Tout est-il donc fini? Jamais, avant l'aurore,

Oh! n'entendrai-je plus le clairon retentir,
Et crier : Lève-toi ! viens au désert de Tyr!
Viens aux sources du Nil, où le soleil se lève!
Ou bien, dans le Kremlin, viens achever ton rêve!

Qu'est devenu celui qui donnait, chaque jour,
Son breuvage à l'épée et sa part au vautour?
Quand il régnait sur nous, le monde en son orbite
Ne rampait pas si bas comme un insecte au gîte.
Les cieux étaient plus grands, le jour était plus pur;
Et l'État mieux réglé marchait d'un pas plus sûr.

Et l'on ne voyait pas tant de nains au front blême,
A leur front rattacher leur lâche diadème,
Ni tant d'hommes trembler, comme on fait aujourd'hui;
Mais le glaive honoré s'enivrait de lumière;
Des casques orgueilleux ondoyait la crinière...
Le savez-vous, chanteur?... Ah ! qu'ont-ils fait de lui !

— Sur un vaisseau rapide, à la voile parjure,
Par delà le Cancer et sa verte ceinture
Les nains l'ont entraîné sous la foi d'Albion;
Et les aigles de mer ont suivi son sillon.
— Et que disait l'abîme attendant le naufrage?
— L'abîme se cabrait comme un coursier sauvage

Dans une île égarée au bout de l'univers,
A l'endroit où les flots étaient le plus amers,
Ils ont emprisonné ce géant des tempêtes.
La brume le couronne au haut des chauves crêtes,
Et le roc sous ses pas s'ouvre vide et béant,
Ainsi qu'un grand tombeau que fouille l'Océan.

— Comment l'appelle-t-on? — Son nom est Sainte-Hélène.
— Et qu'ont-ils fait encore? — Ils ont rivé sa chaîne.
Ils lui disputent l'ombre et le vin et le pain;
Ils mesurent sa soif, ils marchandent sa faim.
A travers ses barreaux, ces lions de courage
Ont insulté du pied le grand aigle en sa cage.

— Est-ce tout? — Non: pleurez! sans vergogne et sans peur
Ils lui ferment la bouche; ils musellent son cœur.
Ils courbent sous le faix l'homme des pyramides;
Ils ont pesé son souffle; ils ont compté ses rides.
Ils ont dit : Encore une à ce front qui pâlit!
Et l'œuvre sera faite, et le tombeau rempli.

— Est-ce tout? — Pas encore. Ils rouvrent sa blessure
Sitôt qu'elle s'endort. Ils ont semé l'injure
Aux deux bords du chemin. De ses hauts fondements
Ils traînent sa pensée en de vils châtiments.
Ils mêlent dans son pain le fiel et l'avanie,
Et, comme un malfaiteur, garrottent son génie.

Du nouveau Prométhée ils ont ouvert le flanc;
Le vautour d'Albion boit lentement son sang.
Au loin, le roc est nu; la maremme, homicide;
L'arbre à gomme africain y jette une ombre aride;
Et debout sur le seuil, comme fait un geôlier,
L'Océan, sans dormir, garde son prisonnier.

— C'est pourquoi, je te hais, vile et vile Angleterre,
Pays de tromperie, et vaisseau de misère!
Je te hais sur ta dune! et sur ton bord altier!
Je te hais dans tes flots, à ton pâle foyer!

Je te hais dans ton ciel où tout se décolore !
Dans tes nuits sans parfum ! dans tes jours sans aurore !

Pour effacer la tache écrite sur ton nom,
Épuise, si tu veux, tous les flots sans limon
Qui dorment amollis au souffle du Bosphore,
Tous ceux qui vers Ceylan bercent la tiède aurore ;
Baigne-toi, jour et nuit, dans les mers de l'Atlas.
L'Océan tout entier ne te lavera pas.

Ton or luit au soleil, et ta bourse est remplie.
Mais ta pensée est vide, et vide ton génie.
Tu ne sais qu'acheter la honte au plus bas prix
Pour trafiquer plus loin de ton lot de mépris.
Ton masque est : Liberté ; ton nom est : Esclavage,
Et la foi d'Albion est la foi de Carthage.

Ton empire est immense, et ton rude aviron
Gourmande au loin l'abîme ainsi qu'un éperon.
Mais ton cœur est étroit ; mais ton âme est petite.
Mais ton œil est menteur, mais ta bouche hypocrite ;
Mais dans chaque naufrage, il faut faire ta part,
Comme on la fait au flot ! à l'écueil ! au hasard !

Fille de l'Océan, trop semblable à ton père,
Tes vices sont à lui. Triste, inhospitalière,
Comme lui, tu ne vis que des débris des morts ;
Et quand un grand État vient sombrer sur tes bords,
On sait, on sait comment, debout sur tes rivages,
Tu prélèves ton gain sur le gain des orages...

Et c'est aussi pourquoi, tu chercheras, épars,
A ton tour, une fois, tes petits léopards.

Et c'est aussi pourquoi, dans ton nid de pirate,
Tes lords, aux cheveux roux, quand la tempête éclate,
Avant que ton mât tremble et que l'éclair ait lui,
Ont le front si livide et si chargé d'ennui.

Car, ils savent aussi, ces fils de Jean-Sans-Terre,
Que la haine n'est pas toujours si débonnaire,
Qu'il est une justice en toute iniquité ;
Et qu'il est une place en la vieille cité,
Où le peuple s'entend à traîner sur la claie
Les beaux seigneurs normands qui chatouillent sa plaie.

Car le jour va venir qui séchera ton cœur
Où, comme des vautours que chasse l'oiseleur,
Tes vaisseaux dispersés, haletants, traînant l'aile,
Chercheront Albion sur sa grève infidèle ;
Et, te trouvant absente et ton destin fini,
Ils penseront entre eux : Où donc est notre nid ?

XLIX

LONGWOOD.

Mais lui, pâle, mourant, tout courbé sur sa cime,
Disait : Amis, c'est bien. Remercions l'abîme,
Et Longwood et son roc, et sa dure prison.
Sans eux je n'eusse été qu'un fantôme sans nom ;
Un orage qui gronde au plus haut de sa nue,
Une fable ! un mystère ! une énigme inconnue.

Mais, grâce à cet écueil où plonge mon regard,
Ma vie ici s'explique et se montre sans fard.

Je te hais dans ton ciel où tout se décolore !
Dans tes nuits sans parfum ! dans tes jours sans aurore !

Pour effacer la tache écrite sur ton nom,
Épuise, si tu veux, tous les flots sans limon
Qui dorment amollis au souffle du Bosphore,
Tous ceux qui vers Ceylan bercent la tiède aurore ;
Baigne-toi, jour et nuit, dans les mers de l'Atlas.
L'Océan tout entier ne te lavera pas.

Ton or luit au soleil, et ta bourse est remplie.
Mais ta pensée est vide, et vide ton génie.
Tu ne sais qu'acheter la honte au plus bas prix
Pour trafiquer plus loin de ton lot de mépris.
Ton masque est : Liberté ; ton nom est : Esclavage,
Et la foi d'Albion est la foi de Carthage.

Ton empire est immense, et ton rude aviron
Gourmande au loin l'abîme ainsi qu'un éperon.
Mais ton cœur est étroit ; mais ton âme est petite.
Mais ton œil est menteur, mais ta bouche hypocrite ;
Mais dans chaque naufrage, il faut faire ta part,
Comme on la fait au flot ! à l'écueil ! au hasard !

Fille de l'Océan, trop semblable à ton père,
Tes vices sont à lui. Triste, inhospitalière,
Comme lui, tu ne vis que des débris des morts ;
Et quand un grand État vient sombrer sur tes bords,
On sait, on sait comment, debout sur tes rivages,
Tu prélèves ton gain sur le gain des orages…

Et c'est aussi pourquoi, tu chercheras, épars,
A ton tour, une fois, tes petits léopards.

Et c'est aussi pourquoi, dans ton nid de pirate,
Tes lords, aux cheveux roux, quand la tempête éclate,
Avant que ton mât tremble et que l'éclair ait lui,
Ont le front si livide et si chargé d'ennui.

Car, ils savent aussi, ces fils de Jean-Sans-Terre,
Que la haine n'est pas toujours si débonnaire,
Qu'il est une justice en toute iniquité ;
Et qu'il est une place en la vieille cité,
Où le peuple s'entend à traîner sur la claie
Les beaux seigneurs normands qui chatouillent sa plaie.

Car le jour va venir qui séchera ton cœur
Où, comme des vautours que chasse l'oiseleur,
Tes vaisseaux dispersés, haletants, traînant l'aile,
Chercheront Albion sur sa grève infidèle ;
Et, te trouvant absente et ton destin fini,
Ils penseront entre eux : Où donc est notre nid ?

XLIX

LONGWOOD.

Mais lui, pâle, mourant, tout courbé sur sa cime,
Disait : Amis, c'est bien. Remercions l'abîme,
Et Longwood et son roc, et sa dure prison.
Sans eux je n'eusse été qu'un fantôme sans nom ;
Un orage qui gronde au plus haut de sa nue,
Une fable ! un mystère ! une énigme inconnue.

Mais, grâce à cet écueil où plonge mon regard,
Ma vie ici s'explique et se montre sans fard.

Sur son roc Prométhée a lu sa destinée;
Tout entière, il la voit, à ses pieds enchaînée.
Écoutez le mystère... et dites s'il est beau;
C'est la voix d'un mourant et le cri d'un tombeau.

J'ai tout vu, tout senti, tout possédé sur terre!
Cendre des vieux États, et fumée, et poussière!
Dans ma main, j'ai pesé le monde et le néant;
Vous, le savez, amis; et mes pas de géant
Ne sont pas tous ici marqués sur cette grève;
Vous vous en souvenez! non, ce n'est point un rêve.

— Sire, il nous en souvient! — Ne m'interrompez pas;
Je n'ai point achevé. Dans mes mille combats,
Sans connaître mon œuvre, à mon œuvre fidèle,
A chaque heure attaché comme à l'heure éternelle,
J'écoutais sans entendre, et je marchais sans voir,
Et je ne savais rien que tout l'humain savoir.

Et je ne voyais pas, comme un aiglon dans l'aire,
Sur le bord escarpé de l'espérance altière
Quelle main me gardait et m'empêchait de choir,
Ni quelle aile divine, abritant mon vouloir,
De mes cieux vagabonds caressait les nuages
Et berçait mon empire au branle des orages.

Mais, Dieu merci! la tombe, après que tout est dit,
Toujours porte conseil en sa profonde nuit.
Les fronts découronnés ont, après la tempête,
Toujours su ce qu'il faut pour rester sur le faîte;
On voit sa faute à nu, voyant son châtiment;
Et c'est le mort qui sait les secrets du vivant.

J'ai du vague avenir dénoué par l'épée
Dans ses nœuds gordiens l'énigme enveloppée.
J'ai repétri le monde ; et dans ma large main
Façonné le limon d'un nouveau genre humain ;
J'ai fait dans mon abîme, où je me vois descendre,
Une place au passé pour y semer sa cendre.

Pour toujours, j'ai donné, prodigue du tombeau,
Au glaive sa boisson, sa pâture au corbeau.
Pour toujours, désormais, l'épée est émoussée ;
Sa soif est assouvie et sa faim est passée.
Dans ce flot qui s'écoule et qui me survivra,
Je la rejette au loin... qui la ramassera?

Des sépulcres blanchis j'ai semé la poussière ;
Des États dispersés j'ai rompu la barrière ;
De cent peuples errants aux visages divers
J'ai fait un même peuple, un monde, un univers.
Des siècles en un jour j'ai corrigé l'injure,
Et ma lance partout a guéri sa blessure.

J'ai tenu rassemblé sous mon glaive tranchant
Le Nord... puis le Midi, le Levant, le Couchant ;
J'abaissais, comme un homme, au gré de ma pensée,
La cime au haut des monts sur la cime entassée ;
Et puis, à l'avenir les pas de mon cheval
Sur le sable traçaient son chemin triomphal.

Quand j'avais fait mon œuvre, au bout de ma journée,
Je me couchais content sur ma gerbe fanée.
Puis, la saison changée, autres soins, autres jours !
Soi-même rejeter, de sa main, aux vautours,

Les États condamnés, les nations finies,
Les cadavres d'empire et les choses vieillies :

Ou fouler sous ses pas un monde paresseux ;
Ou soi-même attacher un bandeau sur ses yeux ;
Ou des dieux écroulés relever la machine
Pour les ensevelir dans sa propre ruine ;
Ou jouer l'univers pour la dernière fois ;
Ou clore le sépulcre et la liste des rois.

J'ai couronné le peuple en France, en Allemagne ;
Je l'ai fait gentilhomme autant que Charlemagne :
J'ai donné des aïeux à la foule sans nom.
Des nations partout j'ai gravé le blason ;
Je leur ai fait veiller leur longue veille d'armes ;
Et j'ai sacré leurs fronts dans le sang et les larmes.

Voilà ce que j'ai fait ; je ne m'en repens pas ;
Et je le referais dans les mêmes combats.
C'était l'œuvre de Dieu ; qu'il l'achève à sa guise !
C'est lui qui me poussait, et c'est lui qui me brise.
Mes fautes sont à moi ; mon génie est à tous,
Et ma vie est remplie… Amis, consolez-vous.

Demain je vais mourir. Mais, comme un vieux pilote,
Mon fantôme en cette île où l'Océan sanglote,
Au vaisseau radoubé d'une autre humanité
Apprendra le sentier de la postérité,
Et montrera du doigt et le port et la plage,
Et l'abîme divin où l'homme fait naufrage.

Demain, je vais mourir, mais non pas tout entier.
Tout courbé que je suis, à mon étroit foyer

Si je change de place, un univers murmure ;
Et pour épouvanter les rois sous leur armure,
Il ne faut sur leur rive, au lieu de mon vaisseau,
Que ma capote grise ou mon petit chapeau.

Amis, vous reverrez ce grand pays de France ;
Vous reverrez sans moi ses hauts monts de vaillance,
Et ses bois, et ses champs, et sa tour des héros ;
Portez-y ma poussière et cachez-y mes os,
Afin qu'en mon sillon, de mes cendres semées,
On voie, en une nuit, renaître mille armées.

Sinon, emportez-moi sous le saule pleureur
Dont l'ombre était si douce à mon front d'empereur.
Je lègue en ma pensée : aux peuples, ma couronne ;
Mon orage éternel au ciel qui m'abandonne,
A chaque jour qui luit mon pesant souvenir,
Ma gloire au genre humain, mon œuvre à l'avenir.

Je lègue à mon enfant une place en ma tombe ;
Et mon orgueil au flot qui s'élève et retombe ;
De mes projets altiers le sable à l'Océan ;
De mes mille désirs la poussière au néant ;
Au sommet sourcilleux le vent de ma colère ;
Et mon nom à l'écho, mon trône au ver de terre.

Amis... il se fait tard. Adieu, retirez-vous !
Ailleurs qu'en cet exil nous nous reverrons tous.

L

LE TOMBEAU.

« Il est temps, fossoyeur! lève-toi! prends ta pelle!
Va creuser, avant l'aube, une tombe nouvelle,
Etroite, abandonnée à tous les vents du nord.
— En quel lieu? — Sur ce roc. — Comment est fait le mort?
— Qu'importe s'il fut grand, petit, ou fol, ou sage?
Il est ce qu'ils sont tous, et n'est pas davantage.

— Quel nom faut-il graver sur l'airain? — Point de nom.
Le mort connaît le mort; la tombe son limon.
— Quel écusson faut-il ciseler sur la pierre?
Combien de pleurs de marbre et quelle humble prière?
— Ni larmes, ni prière. Au lieu de ton ciseau,
La foudre gravera l'écusson du tombeau. »

Lentement un cercueil passe sur la colline;
Plus lentement encor, l'herbe après lui s'incline.
Pas à pas sur l'essieu de son char qui descend,
La pierre du chemin le cahote en passant;
Ainsi qu'un char rustique, au bout de la journée
Qui ramène des champs la moisson de l'année.

La moisson de l'année et de l'éternité,
En son champ ténébreux, mûrie avant l'été!
Puis après le cercueil, qui suivait le cortége?
Tous les aigles de mer, que la tempête assiége.
Et l'orage après eux s'abritait dans le port;
Et la tombe disait : Est-il vrai qu'il est mort?

Dans la nue on voyait, en ses flancs enfermée,
De soldats morts au loin une muette armée.
La bise balayait leurs pâles bataillons;
De leur soleil éteint ils cherchaient les rayons;
Sous leurs manteaux de brume ils cachaient leur armure,
Et de leurs cieux errants s'exhalait un murmure.

On entendait dans l'air un céleste clairon;
D'invisibles chevaux hennir sous l'éperon;
Les trompettes des morts résonner sous la brise:
Et, pareil à la voix d'un peuple qui se brise,
Des cymbales le glas au tremblement d'airain;
Et les tambours battaient leur appel souterrain.

Dans le val de Longwood, sous le pic de Diane,
L'ombre, en paix, sommeillait. En son lit diaphane,
La source au pied du saule, éveillée à demi,
En paix désaltérait le ver et la fourmi;
Mais le saule penché sur le flot qui s'écoule
Gémissait et pleurait, comme fait une foule.

La mer aussi gémit. De ses bords africains
Elle a poussé son flot; et son flot aux longs crins,
Haletant, s'est dressé pour voir les funérailles.
Comme un bon fossoyeur, sous ses hautes broussailles,
Lui-même, l'Eternel, a caché le tombeau;
Et sur sa bouche d'or l'abîme a mis un sceau.

Et puis ce fut là tout. Sur le bord de la pierre,
L'abeille a bourdonné. L'insecte et la vipère,
Apportant leurs petits ensemble au même lieu,
Ont appris, par hasard, le mystère de Dieu;

Le flot a demandé son secret au rivage,
Et l'abîme a gardé le secret du naufrage.

Seulement, près du mort, jour et nuit, sans repos,
La sentinelle veille et contemple ses os.
Elle passe, et repasse, et pèse son argile,
De peur qu'il ne s'éveille au branle de son île,
Et qu'en se retournant, muet, sur le côté,
Il ne fasse en ses flots trembler l'immensité.

LI

LES VEUVES.

Alors on vit au loin, dans ces champs de silence
Qu'a labourés sans soc le glaive avec la lance,
Vers Arcole et Wagram, aux déserts de Memnon,
Et dans maint autre lieu dont l'écho sait le nom,
La glèbe s'agiter et la terre se fendre,
Et les vieux ossements tressaillir sous la cendre.

Et l'on vit, oui, l'on vit, comme des chœurs en deuil
De veuves, au front pâle, et pleurant sur leur seuil,
Lentement s'éveiller, à demi prosternées
Sous le poids de leurs noms, cent fameuses journées;
Le chaume sous leurs pas commença de frémir;
Puis leur bouche d'airain s'entr'ouvrit pour gémir.

Ce fut d'abord un bruit incertain, éphémère,
Comme le vent qui passe en un champ de bruyère.
Et puis la voix s'enfla comme un bruissement d'os
Qui s'appelaient entre eux par des noms de héros.

Et la terre écoutait, muette, aride, nue;
Et ces veuves disaient, en attristant la nue :

— Moi, je m'appelle Arcole! et je vis au désert;
Impure est la maremme où mon sentier se perd.
Celui-là me connaît, qui lit ma pyramide.
Aujourd'hui les chevreaux rongent ma rive humide;
Mais j'éveillai le siècle en mon lit de limon,
Et mon fleuve pesant murmure encor mon nom.

— Moi, je suis Aboukir! ma citerne est tarie.
Mon palmier s'est brisé sur sa tige flétrie.
Celui qui sur mon front attacha mon turban
Ne redescendra plus des sentiers du Liban.
Mais, au jour de sa faim, le lion de Damiette
Se souviendra des os que Gaza me rejette.

— Vous souvient-il de moi? mon nom est Marengo!
Mon pas retentissant émeut encor l'écho.
J'ai, du vin des combats dans ma coupe féconde,
Aux lèvres de Desaix désaltéré le monde,
Quand le premier consul, pour lier ses faisceaux,
Cueillait ma vigne en fleur, sous mes sanglants arceaux.

— Les cieux s'en souviendront, si la terre l'oublie!
Moi, je suis Waterloo! ma coupe n'est que lie.
Que le serpent tout seul y boive son venin!
C'est moi qui renversai le géant par le nain.
C'est moi qui veux pleurer; car là, sous mes broussailles,
C'est moi, moi, qui semai l'épi des funérailles.

CHŒUR.

— Non, pleurons tous ensemble; et de nos mille voix
Faisons un même chœur qui s'ébranle à la fois.

Car les temps sont changés; et l'insecte qui gronde
Parle aujourd'hui plus haut que le maître du monde.
Le flot creuse en passant le tombeau comme un port,
Et le mort le remplit tout entier jusqu'au bord.

Les jours évanouis sont scellés sous sa pierre;
Tout un monde avec lui séjourne en sa poussière;
Le monde des héros, des armes, des hasards,
Des casques, des clairons, des hardis étendards;
Et quand le flot le berce en son étroit empire,
Dans sa tombe avec lui l'éternité soupire.

Car le joug de l'épée est brisé désormais;
Le cheval de bataille a quitté son harnais.
Le glaive a renié le glaive pour son frère;
La tente a disparu sous son toit éphémère;
Le bras a fait son œuvre, et le bras s'est lassé.
Sa force était son droit; son empire est passé.

Aujourd'hui l'épouvante a vaincu le courage;
La langue au lieu du bras gouverne sans partage.
La pensée indocile a rompu son lien.
En son rêve abritée, et sans affronter rien,
Ni le chaud, ni le froid, ni les hautes murailles,
Elle cueille en un jour le fruit de cent batailles.

Sur son trône incertain, un tremblant avenir
Découronne en rampant le lointain souvenir.
L'heure passe et s'enfuit. Le lendemain arrive;
Le passé triomphant s'éloigne sur sa rive.
Entre cette heure et l'autre est une éternité!
Entre ce monde et nous surgit l'immensité!

Pour de vulgaires soins naissent des jours vulgaires;
Et l'on ne verra plus, sous leurs tentes guerrières,
Les peuples suspendus aux lèvres du clairon;
Le siècle reculer à l'approche d'un nom;
Ni sous le cavalier, ainsi que des cavales,
Bondir en leurs sentiers les nations rivales.

Celui qui chantera les jours évanouis,
Sous la corde d'airain vieux trésors enfouis,
Celui-là de l'oubli sentira la morsure.
Il sèmera la gloire et cueillera l'injure.
La foule passera, disant : Va, troubadour,
Chante-nous des chansons et des sonnets d'amour.

Le Tage et le Niémen, dans un même vertige,
Ne retentiront plus du bruit que fait l'Adige.
Dans le sillon banal où se suivent les rois
L'avenir germera sous la glèbe des lois.
Mais le vieux grenadier, immobile à sa place,
Attendra vainement que son empereur passe.

Le peuple qui s'éveille, altéré sur le Rhin,
N'ira plus se chercher son puits vers le Jourdain.
De vides majestés en leur vide royaume
Du géant du tombeau singeront le fantôme;
Mais le vieux mamelouk, sur son seuil entr'ouvert
Attendra vainement le sultan du désert.

Car celui qui de Tyr soulevait la poussière,
Celui qui retenait la langue prisonnière,
Celui qui sut dorer le frein des nations,
Albion l'a reçu sous ses hauts pavillons!

Albion l'a bercé sur sa vague parjure!
Albion l'a porté jusqu'en sa sépulture.

Afin que désormais, sur le Var ou le Nil,
Il ne soulève plus le sceau de son exil,
Pour la première fois, tranquille en sa conquête,
Son nouveau diadème est pesant à sa tête.
Ce que n'ont pu les rois le néant le pourra,
Et le ver lentement le découronnera.

L'abeille a bourdonné. La tombe a fait silence.
Un vieux monde s'efface; un autre âge commence....
Mais, nous, dispersons-nous, avec le bruit des vents
Et le souffle de l'herbe et l'espoir des vivants.
Nous ne sommes qu'un mot : Illusion, fumée!
Nous sommes ce que l'homme appelle renommée.

LII

LA COLONNE.

Non! le cercueil est vide et la tombe a menti.
Non! l'écho du néant a trop tôt retenti.
Non! le ver a trop tôt convoité sa pâture.
Trop tôt le fossoyeur a fait la sépulture.
Il n'est pas mort! il n'est pas mort! De son sommeil
Le géant va sortir plus grand à son réveil.

Non! le saule pleureur n'a pas comme une foule
Incliné ses rameaux sur le flot qui s'écoule;
La source de Hutsgate, éveillée à demi,
N'a pas balbutié, ni tremblé, ni frémi.

Au loin la sentinelle, en son urne fragile,
Ne pèse pas un nom comme on pèse l'argile.

Non! l'Océan n'a point de secret à garder,
Point de tombe à bercer, point d'écueil à sonder.
Dans le val de Longwood, le sentier n'est pas sombre;
On n'y voit pas des monts descendre une grande ombre.
Non! l'insecte n'a pas sur la tombe rampé;
Le linceul n'a rien vu! L'abîme s'est trompé.

Car lui n'était pas fait comme les morts vulgaires
Que couvre tout entiers l'herbe des cimetières.
Ceux-là, heurtant en vain le sépulcre du front,
Se creusent de leurs mains un néant plus profond.
Ils ne reverront pas avant l'aube éternelle
Leur toit, ni leur foyer, ni leur veuve fidèle.

Mais lui ne s'était pas de sable et de limon
Bâti son espérance et composé son nom;
Il n'avait rien fondé sur l'amour ou la haine,
Sur les vents, sur l'écume ou sur la vague humaine:
Rien sur un rêve ailé qui meurt en s'éveillant,
Rien sur les vains regrets qui rampent en fuyant.

Il n'avait pas non plus établi sa demeure
Parmi les faux héros qui ne durent qu'une heure.
Du moindre de ses jours, dans l'ombre enseveli,
Il ne redevait rien à la cendre, à l'oubli.
Il ne s'était pas fait du lin de son empire
Une tente d'un jour que le chevreau déchire.

Mais en mille combats, ramassant son butin,
Toujours il revenait les bras chargés d'airain;

Puis il avait d'avance, au cœur de son royaume,
Comme un bon forgeron, sur la place Vendôme,
Bâti sa tour de fer en la grande cité,
Pour y passer les jours de l'immortalité.

Et la tour s'est levée; un éclair la sillonne.
Son haut créneau surgit ainsi qu'une couronne
Sur le front d'un géant. Quand son hôte est absent,
L'orage jour et nuit l'habite en gémissant.
La foudre se balance au pan de sa muraille,
Ainsi qu'au baudrier un sabre de bataille.

Plus fière que Babel et plus noble cent fois!
(Car elle a mis son pied sur les rêves des rois),
Les peuples élevaient leur espoir à sa cime.
A toute heure son seuil s'entr'ouvrait sur l'abîme.
De son sommet de gloire à l'horizon lointain,
Son front était penché sur le néant humain.

Par ses sentiers d'airain pour eux foulés d'avance,
Les soldats morts au loin arrivaient en silence;
Et par mille chemins qu'ignorent les vivants,
Autour de la colonne ils reprenaient leurs rangs!
Tous habillés de fer, tous penchés sur la nue,
Ils attendaient leur chef pour passer la revue.

Et les chevaux de bronze, attelés à ses chars,
Le cherchaient, haletant, autour des hauts remparts.
Et les aigles de bronze, au loin battant de l'aile,
Sur ses pas appelaient leur couvée éternelle;
Et la foule muette, au visage de fer,
Le voyait, ou croyait le voir dans chaque éclair.

Aussi quand tout fut prêt, et sa gloire assez haute;
Comme la maison vide en attendant son hôte,
La tour ouvrit un jour sa porte sur le seuil.
Et le mort, ce jour-là, debout, dans son orgueil,
Ayant quitté la tombe et repris sa dépouille,
Sur ses gonds ébranla tout un siècle de rouille.

Son cœur ne battait pas; il n'avait rien d'humain.
De bronze était son front, son âme était d'airain.
Sans joie et sans douleur, sans un signe de tête,
Il monta les degrés qui mènent sur le faîte.
De la tour sous ses pas les fondements tremblaient,
Et les hommes de fer devant lui chancelaient.

Debout, les bras croisés, sur ce trône sublime,
Ainsi que son domaine il mesura l'abîme,
Les jours qui ne sont plus, ceux qui seront demain,
L'univers égaré dans son vide chemin.
Or, la grande cité, que son ombre environne,
A ses pieds s'endormait ainsi qu'une lionne.

A ses pieds cependant passaient sans revenir
Le jour et puis le soir, et puis son souvenir;
Après le soir la nuit, puis après, ses fantômes,
Majestés d'un moment, peuples, États, royaumes,
Familles sans parents, empires, nations,
Comme les grandes eaux, les générations.

Les siècles surannés, après leur courte automne,
Se dépouillaient l'un l'autre autour de sa colonne :
Les uns cherchaient encor son phare à l'orient,
Pour apprendre de lui le chemin du néant;
Les autres, comme un flot qui n'a plus de rivage,
Lui jetaient en courant le nom de son naufrage.

Les rois aussi passaient pleurant dans leur chemin.
A ses pieds ils rompaient leurs bandeaux de leur main.
Disant : C'est toi, César, qui nous fis la blessure;
Fais donc aussi le deuil avec la sépulture;
Et les peuples joyeux s'enivraient à leur tour;
Puis après ils mouraient : chacun vivait un jour!

Les dieux humains aussi passaient comme les hommes,
Plus tristes en leur deuil, plus vains que nous ne sommes,
Plus néant, s'il se peut; parmi leurs cieux nouveaux,
Cherchant un ciel plus vide et de plus grands tombeaux;
Moïse, Mahomet, et puis d'autres encore,
L'un par l'autre éclipsant leur éternelle aurore.

Et la terre, des cieux perdant le souvenir,
Rampait vide et muette au bord de l'avenir.
Elle avait oublié le nom de sa misère
Et comment s'appelait son humaine poussière.
Elle ne savait plus, sur ses arides bords,
Retrouver derrière eux les vestiges des morts.

Mais, comme un souvenir que se gardait l'abîme,
Lui demeurait debout sur son altière cime;
Lui seul il survivait en sa forte cité :
Car ses soldats d'airain, sans fermer la paupière,
Le défendaient encore, ainsi qu'une barrière,
Des morsures du temps et de l'éternité.

LES ESCLAVES

PRÉFACE

I

Voici un drame qui ne dispute la scène à personne.

Quand je voyageais en Grèce, je m'asseyais dans la solitude, sur les gradins écroulés des théâtres antiques. Là, j'imaginais à mon aise les plus belles tragédies du monde, auxquelles assistaient les chênes et les cyprès qui ont grandi dans l'enceinte. Tout mon espoir actuel, en publiant ce drame, est de le voir représenté dans les mêmes conditions, devant cette même conscience invisible, par une troupe de Faunes sortis, tout exprès, avec leurs masques d'airain, des ruines de Messène ou de Corinthe.

Je me suis trouvé en un temps, où la conscience humaine m'a paru se troubler. Au milieu de la mêlée universelle, j'ai cherché à me bâtir une forteresse morale pour m'y abriter quelque temps. Dans un isolement presque complet, je pensais à la foule, dont j'entendais encore le murmure. C'est ainsi que ma pensée a pris la forme populaire du drame, sans songer où je rencontrerai mes spectateurs.

Je choisis pour mon héros l'Esclave ; c'est le seul que les poëtes et les historiens aient oublié.

Le personnage sur lequel reposait l'antiquité est aussi celui qu'elle nous a fait le moins connaître ; il portait le monde social

sur ses épaules, et le monde l'a méprisé au point de n'avoir rien voulu savoir de lui. C'était la plaie éternelle de la société antique; et comme les hommes ont une répugnance invincible à s'avouer le mal par lequel ils doivent périr, les anciens n'ont jamais tourné sérieusement les yeux de ce côté. Il en est résulté que le point infirme de leur morale a été aussi le point infirme de leur intelligence et de leur art.

Comment ont-ils expliqué les révolutions serviles qui ont mis tant de fois en péril leur existence entière? A peine s'ils les racontent en quelques lignes furtives. Quand ils sont obligés de donner à ces insurrections une place dans l'histoire, l'humiliation éclate chez eux, avec une ingénuité cruelle. C'était trop déjà de constater les révoltes de cette *seconde espèce* d'hommes. Il ne pouvait entrer dans l'esprit des maîtres de chercher une cause morale aux incursions d'un troupeau privé, selon eux, de conscience et de raison. Le cœur humain, tels qu'ils le faisaient, n'avait rien à voir, ni à démêler, encore moins à acquérir dans l'étude de l'Esclave. A force de le dédaigner, ils se sont condamnés à l'ignorer.

Qui me dira pourquoi, dans ces révoltes, tant de brillants débuts aboutissent tous au même dénoûment, la ruine irrémédiable? Pourquoi ces innombrables armées serviles, si vite dissipées en poussière au premier souffle? Pourquoi ce sang d'esclave répandu par torrents ne féconde-t-il pas, n'échauffe-t-il pas la terre? Il y a là un secret que je cherche; les anciens ne me le disent pas.

L'historien, le poëte antique dès qu'il franchit le seuil du monde servile, prend un cœur d'airain. Il ne voit plus, il n'entend plus. Comment sentirait-il le drame des choses? Il a commencé par se dépouiller de la pitié; il ne garde de tous les sentiments que le mépris. Ce n'est pas du sang, mais de l'eau qui coule sous ses yeux.

Si, encore, les anciens s'étaient contentés de ne rien dire de l'Esclave! Mais, pour mieux l'achever, ils l'ont tué par le ridicule. Les Latins surtout se sont bornés à s'en faire dans la co-

médie un jouet monotone, un masque burlesque approprié à toutes les situations. Relégué hors de l'humanité, ils l'ont contraint de rire.

Ainsi après la déchéance, la dérision; et nulle part dans le monde fondé sur la servitude, ni le drame sérieux de l'Esclave, ni son histoire. C'est là un des grands vides qu'il appartient aux modernes de combler, s'il est vrai que tout ouvrage inspiré de l'antiquité doit la compléter en quelque chose. Retrouver l'histoire intime de l'Esclave, son dialogue avec la société civile, le réintégrer dans sa misère morale, rendre une voix à ce chaos muet : si cela était donné à quelqu'un, ce serait non pas seulement imiter l'antiquité, mais la continuer.

Reste à savoir où sont ces archives qu'aucune main n'a consenti à écrire. Où en retrouver un vestige, quand les vainqueurs ont dédaigné de raconter leur victoire? On a pu restituer sur un débris d'ossements tout un monde antédiluvien. Sur quel débris reconstruirons-nous le monde antique de l'Esclave? Sur nous-mêmes.

De la même manière que les grands mouvements des peuples, les invasions qui ont rempli les quinze premières années de notre siècle, ont rendu aux historiens de nos jours le sentiment perdu des nationalités et des races, de même aussi les bouleversements intérieurs des États auxquels nous avons été mêlés ont révélé peut-être sur les révolutions sociales de l'antiquité plus d'un secret qui lui a échappé. Le temps ou la nécessité nous a enseigné des choses que les anciens ont dédaigné de savoir. Dieu merci, nous portons encore au fond du cœur plus d'un anneau de la vieille chaîne; avec ce débris, je ne désespère pas de retrouver l'autre bout de chaîne rivé aux pieds des compagnons de Spartacus.

J'appelle révolution servile toute révolution qui se propose un but matériel, indépendamment de tout progrès moral, de toute émancipation spirituelle ou religieuse; et je m'explique ainsi le sort commun de ces entreprises, qui, répétées à des époques si

différentes, d'Œnus à Athénion, d'Athénion à Spartacus, semblent pourtant toujours la même, tant elles sont uniformes par le dénoûment. Comme la pensée n'y joue qu'un faible rôle, l'audace n'y est qu'apparente. Bien qu'elles commencent par effrayer le monde, elles sont encore plus épouvantées d'elles-mêmes; car elles ont peur des conquêtes de l'esprit; et par là les plus fières se mettent aussitôt dans l'incapacité de déplacer une motte de terre. Renfermées dans un cercle d'intérêts matériels, elles participent de l'uniformité des révolutions de la matière. On voit d'immenses forces déployées; tout leur cède; de grandes conquêtes sont accomplies; puis l'âme restant serve malgré l'affranchissement des bras, ces conquêtes s'évanouissent d'elles-mêmes, dès le premier sommeil du corps.

Si toutes les révolutions serviles sont ainsi identiques, il doit y avoir un drame de l'Esclave, lequel peut s'appliquer à tous les temps, à chacune des formes de la société; reflet de la tragédie éternelle, qui a, dans chaque moment de la durée, un individu ou un peuple sur la scène.

Il m'a paru depuis longtemps qu'une situation pathétique entre toutes est celle de ce personnage confiné hors de la société civile dans un exil éternel, et dont les douleurs, les cris, le désespoir, les imprécations, ne sont comptés pour rien. C'est ce qui m'avait attiré, un jour, auprès des figures de *Prométhée enchaîné* et d'*Ahasvérus errant*. J'ai voulu voir ce qu'il y avait au fond des malédictions amassées dans ces légendes de la Grèce et du Christianisme; j'ai déjà contenté, en partie, sur ce point, mon désir. Aujourd'hui je rencontre le véritable exilé, Spartacus, l'Esclave, celui qui est à la fois enchaîné au rocher, et errant à travers la terre; en lui je retrouve la chute du Titan, la proscription éternelle du Maudit, avec un surcroît d'ironie, qui manque aux deux premiers pour mettre le comble à leur enfer. D'ailleurs, ce n'est pas ici une légende, une vision. Il s'agit d'un être que j'ai moi-même vu de mes yeux, et pour lequel je porte témoignage.

En entrant dans l'antiquité, rien ne m'a plus frappé d'abord que ce terrible silence de l'Esclave. Il me paraissait que la faute était à moi si je ne discernais pas, sous les fêtes perpétuelles des anciens, au moins un soupir étouffé de ce monde souterrain. Mais non, cet enfer est resté muet ; c'est bien à nous de le faire parler.

Il y a, dans la lyre de l'antiquité, des cordes basses qu'elle n'a jamais voulu toucher. Aujourd'hui le vent qui passe fait vibrer d'elles-mêmes ces cordes oubliées; écoutez sur votre seuil et vous les entendrez.

On a décrit souvent les maux extérieurs de l'esclavage. Mais la plaie que la servitude fait à l'âme de l'Esclave, le spectacle de cette décomposition interne, cette ruine qui se détruit elle-même, ces chaînes de fer qui finissent par pénétrer jusques au cœur, et le dénaturer, voilà ce qui n'a jamais été peint, que je le sache du moins. Voulez-vous avoir le spectacle de la chute dans l'homme? regardez cet esprit qui, au plus fort de sa révolte, ne songe pas même à s'affranchir ; dans chacune des émancipations extérieures, il trouve un nouveau moyen de se circonscrire et de se lier. Ingénieux à déduire la servitude du milieu même de la liberté, le voilà qui rentre dans la nuit par le chemin qui mène les autres à la lumière. De décombres en décombres, il renverse l'esclavage sans s'apercevoir qu'il le porte en soi et le refait à chaque souffle. Un esprit qui, aveuglé par sa chute, se réveille en sursaut, puis s'enchaîne de sa victoire, se mutile, se poignarde dans le vertige, au moment où il s'imagine triompher, c'est là si je ne me trompe, en soi, la tragédie humaine par excellence.

J'ai essayé de montrer un coin de cette tragédie. On peut la refaire de cent manières, comme tous les grands sujets, que n'épuiseront jamais aucune société, aucune littérature. Mais, si ce drame était exposé un jour aux yeux des hommes dans un langage digne du sujet ; si ce monde d'Ilotes était montré à nu, au peuple, dans son ivresse morale qui est en même temps sa grandeur; si cette première idée produisait une action capable de

toucher une multitude; si à cela se joignait une pompe extérieure, qui en fît un spectacle réel, comment douter qu'il ne sortît pour le spectateur quelque impression salutaire de cette vue de l'homme, ainsi promené, par des retours subits, du ver de terre au demi-dieu?

Rousseau, en même temps qu'il jetait son accusation contre les spectacles, n'a pu s'empêcher d'ajouter : « Il est sûr que des « pièces, tirées, comme celles des Grecs, des malheurs passés de « la patrie, ou des défauts présents du peuple, pourraient offrir « aux spectateurs des leçons utiles. »

J'ai cru que ce serait un nouvel élément dans le drame, que de prendre l'homme là où on ne l'avait pas cherché, au-dessous de l'humanité, déformé, dénaturé, anéanti intérieurement par l'esclavage ; puis, après l'avoir fait renaître, de le réparer par l'héroïsme; de telle sorte qu'ayant commencé par être moins qu'un homme, il finît par être le premier de tous. Il m'a paru que la nature humaine, dans le bien et dans le mal, s'agrandissait de ce terrain conquis sur le néant. Il y a là tout un ordre de sentiments à restituer; l'instrument de la poésie peut s'en accroître de quelques notes.

A peine eus-je rétabli l'Esclave dans son ébauche de vie, il me sembla que mon drame se formait de lui-même, sans que j'eusse besoin d'aucun moyen artificiel; le patricien, le plébéien, l'affranchi, en faisaient eux-mêmes la trame. Je n'avais, pour ainsi dire, qu'à les laisser agir conformément à leurs instincts. La tragédie sociale nouait son intrigue par la force des choses.

J'ai suivi l'histoire dans le peu qu'elle nous a laissé. Là seulement où elle nous abandonne, j'y ai suppléé par l'invention. Les traits fournis sont si rares, que l'imagination y conserve un champ libre; encore ces traits purement extérieurs ne touchent-ils jamais au monde moral.

Le temps, en détruisant le livre de Tite-Live sur Spartacus, a joint ses injures à celles des hommes. Il ne reste guère que

quelques pages de Plutarque cachées dans la biographie de Crassus, et un court résumé de Florus.

Le récit du Grec conserve des traces d'humanité, sinon de sympathie. Quant à celui du Romain, il est partagé entre le mépris et la honte, lorsqu'il faut confesser que toutes les forces de l'empire ont été soulevées contre un *Mirmillon*. Jugez-en par ces traits : « Les ennemis (je rougis de leur donner ce nom), « — Spartacus délibéra, et c'est assez pour notre honte, s'il « marcherait sur Rome. — Encore si c'eussent été des esclaves! « Ceux-là sont au moins une seconde espèce d'hommes! Mais « des esclaves gladiateurs! »

A ces mots de Florus opposez ceux-ci de Voltaire : « Il faut « avouer que de toutes les guerres, celle de Spartacus est la « plus juste, et peut-être la seule juste. » Vous aurez sous vos yeux, dans ces lignes, le travail de la conscience humaine pendant dix-huit siècles.

Vainement de nos jours on croit être débarrassé de ces questions, quand on a dit que le Christianisme a fait disparaître l'esclavage. Je veux bien que vos corps soient déliés; qui me prouve que le véritable esclavage, celui de la pensée, ait disparu?

J'ai vu toute une société prise d'une même panique à ce mot parti on ne sait de quelle bouche : « *Les Barbares sont à nos* « *portes!* » Peut-être se fût-on épargné cette épouvante, en se demandant si ces Barbares ne sont pas plutôt les esclaves. D'après la réponse qu'on eût faite à cette question, toutes les résolutions eussent pu changer, puisqu'il n'est rien de si différent du Barbare que l'Esclave, et le procédé est tout différent pour civiliser l'un et pour affranchir l'autre. Le Barbare, c'est la liberté; l'Esclave, l'égalité. Dans le premier vit le patriotisme de race; dans le second, le cosmopolitisme. L'un est individu, l'autre multitude; celui-là est étranger à la cité; celui-ci en porte le fardeau. Le Barbare ignore la civilisation; l'Esclave est le débris d'une civilisation ruinée.

Assurément c'est une chose très-différente de prendre le

Franc dans sa forêt pour en faire un baron du moyen âge, ou de prendre un serf au foyer pour en faire le tiers état moderne. Éducation, systèmes, arts, tout est opposé dans ces deux conditions : et de là il est indispensable de savoir de quelle nature d'homme nous tenons davantage. Cela est nécessaire non-seulement pour les institutions à fonder, mais pour le langage même qu'il convient de faire entendre dans la poésie et dans les arts.

S'agit-il vraiment de repousser des murailles de la cité le fier Sicambre? Pour moi, je supposerais plutôt qu'il s'agit de l'Esclave évadé que réclame le maître.

II

La pensée que mon drame ne se produira pas à la scène ne m'a pas découragé. J'irai même jusqu'à l'avouer : à de certains moments, il est bon qu'il se produise quelque ouvrage loin de la scène. L'auteur, n'ayant rien à espérer de la présence du public, ne sera tenté de lui faire aucune concession. Goethe, Monti, Alfieri, Manzoni, en ont donné l'exemple. Que l'on veuille bien y songer. En appeler au jugement immédiat de la foule, au théâtre, quelle foi cela suppose, quel respect pour ces inconnus ! Quelle confiance dans l'élévation soudaine des esprits, et même dans les mœurs de ces hommes ! Je me tais s'ils murmurent ; je me déclare vaincu, je me retire, s'ils hochent la tête ! Admirable obéissance ! Elle suppose de la part du public un caractère et un respect de soi-même que je ne trouve plus.

Qui ne se rappelle le moment où notre public témoignait d'une avidité presque semblable à celle des spectateurs romains dans l'amphithéâtre? Il permettait difficilement sur la scène à un personnage d'en sortir sans y laisser au moins l'honneur. Ce n'était pas appétit du sang, mais curiosité et apprentissage de l'agonie morale. Les écrivains ont compris où menait cette pente ; le public les applaudit de lui avoir résisté.

Changeons tant que nous voudrons les conditions extérieures

de la scène, l'important sera toujours de savoir s'il reste encore une fonction sérieuse à exercer, au théâtre, dans nos sociétés. Il est frappant que les hommes sont dominés par les formes bien plus que par le fond des choses, même dans ce qu'il y a de plus spontané au monde, l'art. On vient seulement de s'apercevoir d'hier que les questions des vieilles unités, si solennellement débattues, n'étaient que de pures formalités devant lesquelles le poëte et le public se sont arrêtés pendant des siècles. Quelles luttes et que de génie n'a-t-il pas fallu de nos jours, pour en finir avec cette procédure, et quelle reconnaissance ne méritent pas ceux qui ont gagné la cause ! pourtant tout n'est pas fini avec le procès ; et le terrain si glorieusement conquis, il s'agit de savoir ce qu'il faudrait en faire.

Ici vous m'arrêtez sur le seuil ; vous m'annoncez qu'il est trop tard ; que le temps de la tragédie est passé pour jamais. Quoi ! se peut-il? Le fond tragique a disparu de la vie humaine ? Le combat avec la destinée a fini pour tous? Avec le moule classique ont disparu les pleurs au fond de l'urne? Mais non ; telle n'est pas votre pensée. Vous voulez dire que l'homme ne se prend plus au sérieux. S'il en est ainsi, ce n'est pas la tragédie qui a cessé d'être, c'est l'homme même.

Après le drame héroïque, on a cru que le drame bourgeois est un progrès dans le sens populaire de l'art. Rien ne s'est montré plus faux. Le peuple même, en haillons, a besoin d'un héros ; il ne peut s'en passer. Il consume sa vie à le chercher. Si vous ne pouvez le lui trouver parmi les représentants éternels de la justice, il ira le choisir, fût-ce au cirque olympique, jusque chez ses oppresseurs.

Quand j'examine ce que j'éprouve devant une pièce du théâtre antique, ce n'est pas seulement un mélange de surprise, de pitié et de terreur, comme les critiques le disent. D'autres genres de poésie peuvent produire ces effets. Ce que je trouve, ce que je sens au fond du drame héroïque, c'est un sentiment très-particulier qui ne m'est inspiré à ce degré par aucun autre

art, je veux dire le sentiment de l'héroïsme. Je me sens vivre de la vie plus intense des grands hommes, je reçois l'impression contagieuse de leur présence immédiate, je suis emporté dans le tourbillon de leur sphère. J'habite un instant avec eux la région où se forme la tempête qui frappe du même coup les États, les peuples, les individus. Ces sentiments ne sont-ils plus de mon temps?

Ébranler l'âme en tout sens n'est pas seulement l'objet de l'art dramatique. Il ne me suffit pas que mon cœur soit entre vos mains. Je veux encore dans cette émotion, ce trouble, sentir une force virile qui se dégage du fond même de votre œuvre, et qui, en se communiquant à moi, m'élève au-dessus de moi-même. Participer d'une nature supérieure, devenir pour un moment un héros, dans la compagnie des héros, c'est la plus grande joie que l'âme humaine soit capable d'éprouver. Voilà en quoi se ressemblent les théâtres d'Eschyle, de Sophocle, de Shakspeare, de Corneille, de Racine. Que me font les différences artificielles qui les séparent? Le principe chez eux est le même. Ils m'arrachent à ma raison vulgaire; ils me prêtent un moment de grandeur morale. Tout est là.

Remuer ce fond de tristesse héroïque qui survit dans l'homme à toute chose; le replacer un instant par surprise dans sa grandeur native; remettre, en passant, ce roi détrôné dans les ruines de son palais, de peur qu'il ne s'accoutume à la déchéance, au fait accompli, à la tranquillité banale, à la domesticité, voilà ce qu'ils ont fait pour nos pères. N'avons-nous plus besoin de héros?

Ceci explique pourquoi la réduction de la tragédie au roman est impossible. Ces choses sont de nature tout opposée; les confondre, c'est les détruire. Que le roman me dévoile à mes yeux tel que je suis, sauf à me décourager et à m'énerver, il en a le droit. Je n'ai rien à prétendre de plus. Je n'attends pas de lui, au milieu des déchirements de l'âme, cette force virile, qui me transporte au-dessus de moi-même, pour me les faire dominer.

Mais c'est là ce que j'exige du drame. Je veux qu'il me montre non-seulement tel que je suis, mais aussi tel que je puis être. Car j'acquiers dans cette vue un redoublement de puissance. Mon être s'accroît de la possibilité d'existence que je découvre en moi. Je veux devenir un héros en vous écoutant.

Ainsi, mettre le spectateur de niveau avec les grandes destinées; lui montrer qu'il est le familier, le compagnon des demi-dieux; qu'il conserve en lui les restes d'une dynastie tombée; l'intéresser par cette alliance à ne pas déchoir d'une telle parenté; l'obliger de sentir, par la présence des temps les plus différents, qu'il porte en lui un commencement d'éternité; qu'il n'est pas seulement un bourgeois, un traitant, un solliciteur, mais qu'il fait partie du grand chœur de l'humanité, et que lui-même joue à cet instant son personnage dans ce chœur, c'est-à-dire le personnage de l'éternelle conscience, le rôle du juge suprême; en un mot faire sentir à une âme vulgaire le plaisir d'une grande âme, telle me semble être la source la plus haute de l'émotion tragique. En ce sens, on peut concevoir pour le théâtre une fonction semblable à celle qu'il exerçait dans les démocraties anciennes.

Le public, dans les pièces des modernes, joue silencieusement le personnage que remplissait le chœur chez les Grecs. C'est à former ce personnage muet de la Conscience, à tenir ce juge éveillé, que consiste la partie la plus élevée peut-être du poëte dramatique. Il m'importe peu après cela que les méchants soient punis ou récompensés sous mes yeux; je vous en laisse le choix. Usez d'eux comme vous le voudrez pour mon plus grand divertissement. Qu'ils soient sur le trône ou sur l'échafaud, cela vous regarde et non pas moi. Qu'ils m'écrasent de leur victoire pendant cinq actes, je serai content, si vous m'avez transporté assez haut pour que leur châtiment soit déjà dans mon cœur. Je ne vous marchanderai pas même leur triomphe à la dernière scène. Il me suffit que leur juge survive chez moi au baisser du rideau.

Oserai-je l'avouer? Dans le drame moderne, malgré tout le génie qui y est dépensé, malgré la liberté de tout dire, de tout montrer, je me sens quelquefois plus captif que dans l'ornière de Corneille ou de Racine. Pourquoi cela? N'est-ce pas qu'en proportionnant par complaisance vos personnages à ma petitesse, vous m'emprisonnez dans ma propre misère? Vous me ramenez à moi, et c'est ce moi chétif qui me gêne et m'importune.

Que ne m'aidez-vous plutôt à en sortir? Essayez seulement. Il me semble que là dans le fond de mon être, il y a un personnage meilleur, plus grand, plus fort, qui m'apparaîtrait à moi-même, si vous aviez moins de complaisance pour ce personnage vulgaire que je suis, et que je joue tous les jours. Me voilà comme un marbre brut entre vos mains. Pourquoi en tirez-vous une table d'offrande, un trépied boiteux, une urne de sacrifice? Il y avait là peut-être la matière d'un demi-dieu. Usez-en donc plus durement avec moi, je vous prie; je croirai que vous m'en estimez mieux. Me traiteriez-vous par hasard comme un être déchu dont vous n'espérez rien?

Vous prenez une mesure ordinaire; vous me toisez de haut en bas et vous dites : Voilà ta grandeur. — Je vous crois. Mais que n'avez-vous ajouté une coudée? J'y aurais atteint peut-être par émulation. Car je ne suis pas une nature fixe, immuable; je suis une nature multiple et changeante. Ma compagnie fait une partie de moi-même; je me rapetisse avec les petits, je grandis avec les grands.

A quoi bon renverser sur la scène l'obstacle des vingt-quatre heures et celui des décorations, si mon âme ne profite pas de ces vastes espaces conquis pour se dilater avec la conscience universelle? Croyez-vous que je sois un enfant devant lequel vous ne puissiez parler des secrets importants de la famille humaine? Je vous assure que je suis plus capable qu'il ne semble d'entrer en communication avec les grandes choses, de m'émouvoir aux crises qui ont changé le monde. Ne pensez pas que je ne puisse

plus m'accommoder que de sentiments bourgeois. Vous me rempliriez d'envie en songeant à nos pères qui, chaque soir, visitaient, entre deux rangées de fauteuils, Oreste ou Agamemnon.

Quoi donc! Les Atrides, Prométhée, le vieil Horace, Rodrigue, ne sont-ils faits vraiment que pour un parterre de rois? Faut-il être prince du sang pour les entendre? Dans la plus étroite, dans la plus infime carrière, j'ai besoin, sept fois le jour, de hausser mon cœur au niveau de ces personnages. Les laisserai-je faire entre eux une caste? A Dieu ne plaise. Quand je m'élève à eux, je suis leur compagnon de tente. Ils me touchent alors d'infiniment plus près que mon voisin de chambre que vous faites monter sur la scène. Dans mon néant, j'ai besoin autant qu'eux de leur grandeur.

Prêtez-moi donc l'encouragement de vos personnages. J'attends dans ma chute un signe d'eux pour me relever. Qu'ils rendent le ton, l'accent à mon âme détendue. C'est pour cela que je viens les visiter. J'attends pour avancer qu'ils me montrent que le chemin des forts n'est pas impraticable. Qu'un seul être, fût-ce même un spectre, me précède dans cette région; j'y poserai après lui mon pied avec assurance. Marchez devant moi, fantômes de vertu et d'amour! Je m'engage à vous suivre.

Qui peut dire jusqu'à quel point cette éducation de l'âme par le théâtre a contribué à tenir dans la Révolution de 89, l'âme de la France dans la région des grandes choses? Je veux bien que cet élan de l'art tragique ait fini par se perdre sur les nues dans un ideal forcé. Mais ne m'en avez-vous pas trop précipitamment fait descendre? N'avez-vous pas trop rabattu de mon orgueil originel? Vous me ramenez aujourd'hui avec une invincible énergie sur la scène, à ma condition, à mon temps, à mon métier, à ma correspondance interrompue. Vous m'enchaînez par exception à une date de circonstance, à mon jour de naissance, à la fête de mon patron. Ne savez-vous pas que j'ai horreur d'être rivé à un moment de hasard, moi qui convoite l'éternité?

Les voilà rassemblés, sur le théâtre, tous les sophismes de mon cœur, et si j'en ai oublié, vous les avez aperçus. Mais c'est précisément à ce chaos sordide que je voudrais échapper pour me trouver moi-même. Car je sens que ce costume de rencontre n'est pas moi, que la parole qui exprime tout mon être n'a jamais pu sortir du bout de mes lèvres. Je viens à vous, pour que vous me montriez qui je suis. Sous cette dépouille de convention, je m'ignore; je voudrais, avant de mourir, me sentir non pas tel que les choses, le hasard, la gêne du moment, la timidité de ma condition me font paraître; je voudrais apercevoir, ne fût-ce qu'un instant, cet homme immortel que je porte en moi et que je ne puis atteindre. Donnez-moi cette joie de l'éternité pour prix de mes applaudissements. Je vous dispense du reste. C'est là ce que font les grands maîtres; ils me découvrent à moi dans ma propre substance. Les autres ne me prennent, il semble, que pour un personnage d'occasion, un fâcheux à éconduire, un costume qui va passer de mode. Cela m'humilie d'être considéré ainsi, moi dont la prétention est d'être une personne immortelle.

Le temps n'est pas loin, où toutes les grandes inspirations humaines étaient attribuées à la masse anonyme. La foule seule avait tout fait, l'Iliade, l'Odyssée, les marbres de Phidias et le reste; les noms propres avaient disparu. Rendez-moi les grands hommes sans lesquels nous périssons!

Surtout ne me parquez pas dans un moment de la durée; j'ai acquis le droit de cité dans tout le passé. Hier on m'enfermait dans l'antiquité, aujourd'hui le moyen âge seul est autorisé, demain à quelle époque sera le privilége? O pitié! je n'ai qu'un moment pour m'asseoir sur la terre, à ma place de théâtre, et vous voulez me cloîtrer dans un siècle, dans une décade! Vous tirez le rideau sur la plus grande partie de ce passé si rapide pour une âme qui se défend de mourir! Pourquoi faut-il que Pharamond ou Mérovée, me tienne plus au cœur qu'Épaminondas ou Dion? Si c'est l'éloignement qui le veut, où est la limite? A

quelle extrémité du temps poserai-je la borne où mon cœur peut atteindre? Dix siècles, est-ce ma mesure, ou bien onze, ou bien neuf? Est-ce cette arithmétique qui décidera de mon attachement pour ce qui n'est plus?

Vous dites que l'antiquité est trop loin pour vous toucher. Mais combien faut-il de temps pour qu'une chose devienne antique. Si tout n'est pas éternellement présent et vivant, tout est éternellement vieilli et suranné. Vous qui me parlez, prenez garde, à ce compte, d'être vous-même, dès ce soir, une antiquité ruinée, sans lendemain et sans témoins.

III

Je sais qu'il est imprudent d'exposer ainsi sa pensée au début de son ouvrage. C'est là ce qui s'appelle de nos jours manquer d'habileté; car il est des temps où les hommes ne demandent à l'art que de les amuser, tant ils ont peur d'être ramenés sérieusement à eux-mêmes. S'ils s'aperçoivent que vous vous proposez autre chose que de les divertir, cela les met aussitôt sur leurs gardes; ils se défient de votre œuvre, comme d'un piége tendu à leur indifférence. Mais pourquoi en toutes choses cette diplomatie profonde? Le but vaut-il ce qu'on y sacrifie? J'en doute.

Dans les grandes époques, ce qui fait le bonheur de l'écrivain, c'est qu'il lui suffit de suivre le courant moral de l'opinion, pour se trouver dans le chemin de la vérité immortelle. En marchant sur les traces de tous, il est sûr de rencontrer le bien. Plus il donne au sentiment public, plus il s'enrichit. On ne sait si l'écrivain suit la foule, ou si la foule suit l'écrivain.

Mais quand celui-ci s'aperçoit que la conscience générale se trouble, j'imagine que ce doit être la fin de l'époque heureuse des lettres. Car il faut que l'écrivain fasse alors sa route, seul, sans guide, à ses risques et périls. Il faudrait même, à vrai dire, qu'il se jetât dans le gouffre pour le salut moral du peuple. Or, le gouffre pour lui, c'est l'isolement, l'indifférence; et dans cet

isolement, il finit par s'apercevoir d'une chose, qui doit être l'épreuve la plus douloureuse de l'esprit.

Dans les temps corrompus, en effet, ce qu'il y a de plus triste, le voici : c'est que les œuvres qui ne portent pas le sceau de la corruption semblent factices et le sont en partie. Le vice apparent ou caché devient le sceau du naturel. L'artiste, le poëte, ne peuvent paraître honnêtes gens sans paraître prétentieux. Toute vertu chez eux tient de l'affectation; c'est pour eux qu'a été trouvé ce mot : « Tes paroles ressemblent aux cyprès; ils sont élevés et « touffus, mais ils ne portent pas de fruits. » A ne juger que le naturel, Martial, Pétrone et leurs compagnons d'infamies, l'emporteront toujours en simplicité et en grâces, je ne dis pas seulement sur Sénèque et Lucain, mais sur le grand Tacite lui-même. Les premiers sont parfaitement à l'aise, dans le même temps où les autres sont à la gène et se roidissent. Comment le langage ne se ressentirait-il pas de cette différence? Les uns restent dans la vérité, quoique triviale, quand les autres touchent à la déclamation. Le goût et la morale se brouillent. L'art est d'un côté, la conscience de l'autre; ainsi finissent les littératures et les sociétés.

Marchons-nous vers des temps semblables? Touchons-nous à ce moment où la décadence des peuples se trahit d'une manière fatale, dans la parole et dans l'accent de l'écrivain? Je refuse de le savoir. Sommes-nous redevenus païens pour obéir au Destin? Je me ris du Destin, la plus vieille, la plus sotte des Divinités écroulées.

Et pourtant, que signifie ce silence de l'esprit dans l'Europe entière? Est-ce le recueillement de la force? est-ce l'assentiment au déclin? Pareil silence de l'âme ne s'est jamais rencontré dans notre Occident. Assurément je crois au génie de notre race, à la destinée de mes semblables dans le plan de l'univers; et malgré cela, je serais heureux, je l'avoue, d'entendre dans ce néant la voix d'un être animé, fût-ce d'une cigale ou d'un oiseau. Je voudrais dans ce désert, sentir, en passant, la chaude étreinte d'un

vivant. Cœurs faits de la même cendre que moi, hommes, mes frères, compagnons d'un moment sur cette terre, où êtes-vous? M'entendez-vous quand je vous appelle? Ces ombres que je rencontre et qui me fuient, sans voix, sans regard, sans pensée, est-ce vous? Aurore printanière qui précédiez la vie, ne reparaîtrez-vous pas? Soleil de l'intelligence, qu'ai-je fait pour ne plus voir ton lever sur ma tête?

C'est à vous, poëtes, de parler dans ce silence suprême. Je n'ai tenté de le faire que parce que vous vous taisiez. Vous qui savez le chemin des oreilles et des cœurs, vous, les guides acceptés et aimés, *duca mio!* parlez-nous!

Ne laissez pas la nature humaine s'accoutumer à cette insensibilité, à cet endurcissement de la nature morte. Montrez-moi par un signe qu'une fibre bat encore dans la poitrine de mes semblables. Il faut si peu de chose pour empêcher un monde de mourir!

Dans les temps de cataclysme moral, quand la nature aveuglée menace de disparaître, on est tenté, par contradiction, de devenir aussi pur que le premier rayon du monde.

Que ne m'emportez-vous, ô poëtes, sur la cime la plus élevée de la justice, là où le déluge n'arrive pas! Il reste là assurément une place pour un brin d'herbe; je verrais, à mes pieds, la nature immense renaître de cet atome inviolé.

Chimère, dites-vous! Jamais l'âme humaine ne fut enveloppée d'une si épaisse cuirasse d'indifférence. Ils se bouchent les oreilles. Qui se soucie, en Europe, de prose ou de vers? Qui pense encore que la poésie, la philosophie, les lettres, soient une des conditions de la vie sociale? Chacun s'arrange pour se passer de ces hôtes dont on a trop bien reconnu l'humeur incommode. La curiosité de l'esprit et du cœur n'existe plus chez personne. « Jupiter a « changé en pierre le cœur de ces peuples. »

Et voilà pourquoi il faut toucher ces pierres par la seule parole qui accomplisse les miracles. Gardons-nous de trop mépriser; il n'est pas de plus grand danger. De tous les sentiments, c'est

celui dont il est aujourd'hui le plus difficile de se défendre; et c'est aussi celui qui stérilise le plus vite l'esprit de l'homme. C'est pour avoir trop méprisé que l'antiquité est morte. A la fin il ne restait plus chez elle que deux ruines : d'un côté, un groupe d'esprits hautains qui dédaignaient de vivre plus longtemps : c'était le Stoïcien; de l'autre, un innombrable troupeau qui n'avait jamais vécu, ou qui l'avait oublié : c'était l'Esclave.

Un général polonais[1] m'a raconté que, dans l'une des dernières guerres contre la Russie, ayant conduit son corps d'armée sur les bords du Niémen, sans intention de le franchir, il voulut savoir pourtant si l'autre rive était restée polonaise. Pour cela il rassembla la musique de ses régiments, et il lui fit jouer un des vieux airs de la patrie. A peine les premiers sons eurent-ils traversé le fleuve, il s'éleva de la terre qu'on ne pouvait atteindre (c'était, je crois, Kowno) un murmure confus de voix qui consola le cœur du vieux soldat. Moi aussi, je suis séparé de la rive des aïeux par un fleuve infranchissable. Je frappe l'air de ma cymbale, mais je ne sais si une voix répondra.

E. QUINET.

Bruxelles, 18 avril 1855.

[1] L'illustre général Dembinski.

LES ESCLAVES

PERSONNAGES.

SPARTACUS.
CINTHIE, prêtresse, femme de Spartacus.
STELLA, jeune fille esclave.
GÉTA, esclave germain. (gladiateurs)
GALLUS, esclave gaulois. (gladiateurs)
COTYS, esclave dace. (gladiateurs)
PALLAS, esclave grec. (gladiateurs)
PARMÉNON, affranchi.
CRASSUS. (romains)
GELLIUS, consul. (romains)
SCROPHAS, tribun. (romains)
LUCIUS, fils de Scrophas. (romains)
UN AUGURE. (romains)
LENTULUS, marchand d'esclaves.
L'ENFANT de Spartacus.
Chœur d'esclaves.
Chœur de femmes.
Chœur des prêtres romains de la Peur et de la Pâleur.
Sénateurs romains, prisonniers.

ACTE PREMIER

La scène est à Capoue, dans le vestibule du cirque des gladiateurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉTA, GALLUS, COTYS, SPARTACUS assis et muet pendant les deux premières scènes. Les autres gladiateurs se préparent au combat.

GÉTA, à Spartacus.

Viens, roi tombé, reprends ta couronne de chêne :

Le peuple te fait grâce aujourd'hui de ta chaîne.
Pour nous voir égorger il affranchit nos mains :
Puissent les Dieux payer la bonté des Romains !

(A Gallus et Cotys.)

Sans perdre injustement le temps à les maudire,
Amis, étudions notre dernier sourire.

COTYS.

Ainsi, pour amuser des femmes, des enfants,
On nous verra, dis-tu, contre nous triomphants,
De notre sang fardés, sous un masque de haine,
D'une mort d'histrion déshonorer l'arène ?
L'esclavage a changé les rois en bateleurs !
Le cirque rit déjà sous la pourpre et les fleurs !
Il suffit ; j'y consens. Si le ciel est complice,
Que ce soir à son gré Rome se divertisse.
Mais la fête a souvent de tristes dénoûments ;
Peut-être un jour nos fils, cherchant nos ossements,
Secoueront leurs flambeaux sur les cités joyeuses ;
Et dans la cendre assis un peuple de pleureuses,
Reste du peuple-roi sous la lance acheté,
Saura rendre à la mort l'antique majesté.

GALLUS.

D'un bon gladiateur fâcheux apprentissage !
Quels éclairs sur ton front promènent cet orage !
Le cirque n'aime pas les noirs pressentiments,
Et d'avance tu perds ses applaudissements.
D'un esprit plus léger, instruit par l'habitude,
Il faut pour l'amuser porter la servitude.
Chaque esclave d'abord sous son fardeau d'airain,
Les yeux cloués à terre, et dévorant le frein,
Semblable à Spartacus, en regrets se consume ;
Puis à porter son joug bientôt il s'accoutume ;
Et, chaque jour, les fers aiguisant les désirs,

Crois-moi, la servitude a ses âpres plaisirs.
Que la lance d'argent brille aux mains de l'athlète;
Forêts du gui sacré, pays de l'alouette,
Cabane paternelle, enfants près du foyer,
Un battement de mains peut tout faire oublier.
Le jour où de nos fers le maître nous délivre,
De son vin écumant la liberté m'enivre.
Je voudrais de mes mains ébranler l'univers;
Je cherche un ennemi, je brave les enfers.
Quand au cirque à la fin le patron me déchaîne,
O joie! ô volupté du ciel! dans chaque veine,
Je sens couler en moi l'orgueil d'un demi-dieu.
Naître est souvent un deuil! Mourir est un beau jeu!
Qu'est devenu l'esclave? Il a fait place à l'homme;
Le véritable esclave à la chaîne, c'est Rome,
Qui, penchée à demi, tremblante, l'œil hagard,
Sur le sable rougi suit mes pas, mon regard...
Et moi qui tiens le glaive et par qui le sang coule,
Je suis pour un instant le roi de cette foule.
Les belles, au sein nu, les bras tendus vers moi,
Pâlissant, tressaillant de plaisir et d'effroi,
M'aiment d'un fol amour : « Qu'il est beau! » disent-elles.
« Est-ce un Dace, un Gaulois? ô Vierges immortelles,
« Prolongez, épargnez sa vie encore un jour! »
Je respire en passant ces paroles d'amour;
Puis je frappe. Aussitôt du béant vomitoire,
Part un rugissement de la foule : « Victoire! »
Je m'assieds près du mort. Tandis que de mon flanc,
Je regarde couler goutte à goutte mon sang,
Le licteur à mon front attache la couronne;
Et déjà du tombeau la vapeur m'environne.
Triomphant, hors du cirque entraîné sur un char,
Chez les Dieux souterrains je goûte le nectar.

O grands rois! ce sont là les plaisirs de l'esclave.
Ils égalent, Cotys, ceux du maître qu'on brave.
Ailleurs que dans le cirque il n'est plus de héros.
Si je meurs par ta main, je te lègue mes os.

COTYS.

Je te lègue en retour ma dernière pensée,
Oracle d'un mourant, ou chimère insensée,
Écoute, et sois après l'héritier de mes fers.

GALLUS.

Qu'espères-tu?

COTYS.

L'esclave envahit l'univers.
Villas, palais de marbre et cabanes de chaumes,
Campagnes, ateliers, antres, cités, royaumes,
Lui seul il remplit tout, et même les tombeaux.
Comme les Dieux cachés dans les lieux infernaux,
On l'entend respirer, sous terre, au fond des mines.
Sans lui, Rome est absente au pied des sept collines.
S'ils se comptaient un jour!... Si le servile essaim,
Las de livrer son miel et d'endurer la faim,
S'armait de l'aiguillon!... Demain, ce soir peut-être!...
Que deviendraient, dis-moi, les délices du maître?

GALLUS.

Laisse là du tombeau les folles visions.
La peur te livre en proie à ses illusions;
Est-ce à nous, vil troupeau, de gourmander le pâtre?
La liberté pour nous est dans l'amphithéâtre.
Tout le reste appartient aux astres ennemis.
Si c'est la dernière heure, embrassons-nous, amis.
Adieu, champs paternels, de l'ours heureux domaines!
Beau cirque au sable d'or! Adieu, belles Romaines!
Déjà la prophétesse a consulté les sorts;
Elle vient à Pluton offrir l'hymne des morts.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CINTHIE.

CINTHIE.

Où s'élève l'autel, quand déjà l'aube brille?
Où sont les rameaux verts, unis à la faucille?
Allez puiser l'eau sainte à l'urne des torrents!
Pour appeler les Dieux au-devant des mourants,
Depuis quand suffit-il des soupirs d'une femme?
L'urne vide, le chant tarit au fond de l'âme.

GALLUS.

Quels sont tes Dieux, prêtresse? il n'en est plus pour nous.
Eux-mêmes des vainqueurs embrassant les genoux,
Infidèles et sourds aux hymnes, aux prières,
Sitôt que le Flamine a maudit nos chaumières,
Les nôtres ont quitté nos forêts, pur séjour,
Pour le temple banal, amant du carrefour.
Ces lâches courtisans, pour un grain d'ambroisie,
Dans Rome ont mendié le droit de bourgeoisie;
Et, laissant pour tous biens, au pauvre leurs adieux,
Des peuples immolés ont déserté les cieux.
Que parles-tu d'autel? Des chaînes, des entraves,
Des croix de bois, voilà l'offrande des esclaves;
Leur cœur n'enferme point des paroles de miel;
Va! tes Dieux parmi nous ne vivraient que de fiel.

CINTHIE.

Quoi! vous avez sitôt oublié la promesse
Que du fleuve sacré reçut la prophétesse,
Quand, les mains pleines d'ambre et ceintes de roseaux,
Les Ondines, en chœur, s'assirent sur les eaux?

De son bec augural, le pic-verd des auspices
Consultait le vieux chêne au bord des précipices ;
Signe qu'un grand État sur l'abîme incliné,
Va choir entre vos mains, par vous déraciné.

GALLUS.

Prêtresse, il est trop tard pour raconter des songes.
Retranche au bois sacré ces stériles mensonges,
Et, tel qu'un faux devin, chasse le souvenir.
Tu veux prophétiser! que nous fait l'avenir?
Triste oreiller du fou qui sur lui se repose!
Qu'il soit d'or ou de plomb, c'est pour nous même chose :
Un mot vide et trompeur qu'on jette à des cieux sourds.
Si tu veux de tes mains nous prêter le secours,
Prépare avec tes sœurs nos tombeaux en silence.
Quand le peuple repu loin du cirque s'élance,
Alors, ensevelis, sans larmes dans les yeux,
Ceux qui vont s'affranchir des hommes et des dieux.

(Gallus, Cotys, Géta, sortent.)

SCÈNE III.

CINTHIE ; SPARTACUS, plongé dans une rêverie qui tient de l'égarement.

CINTHIE.

Et Spartacus aussi renonce-t-il à vivre?
Attend-il en rêvant qu'un songe le délivre?
Est-il vrai qu'aux enfers son esprit descendu
Habite loin de lui?

SPARTACUS.

Femme, que me veux-tu?

CINTHIE.

Te sauver. Souviens-toi du pays des ancêtres ;

Revois les sommets bleus et les troupeaux sans maîtres,
Et la maison de terre aux pilastres de bois,
Sous le mélèze assise. Au seuil entends la voix
Des chevaux qu'a nourris le démon des batailles.
Rappelle-toi le jour des saintes fiançailles,
Quand tu mis dans ma main, toi-même, Spartacus,
Pour présent du matin les anneaux des vaincus.
Partons ! Allons chercher, à travers Rome entière,
Sous les foudres des Dieux, notre toit de bruyère.
Les petits des oiseaux nous diront les chemins.
Viens !

SPARTACUS.

Moi ! je suis esclave ! Ils m'ont lié les mains.

CINTHIE.

Tu portes dans ces mains la fortune enchaînée ;
Ton âme est souveraine et fait la destinée.

SPARTACUS.

Je suis esclave.

CINTHIE.

Au moins, lève les yeux vers moi,
Jupiter apaisé m'envoie auprès de toi.
Quand il veut à la fin qu'une cause prospère
L'occasion sourit où l'homme désespère.

SPARTACUS.

Je suis esclave.

CINTHIE.

O ciel ! trois fois, en un moment
L'enfer a répondu.

SPARTACUS.

Va ! c'est le ciel qui ment !

(Après un silence.)

Pardonne. . . car ta voix connue à mon oreille
Chez les Dieux infernaux m'arrive, me réveille.

Où suis-je? D'où viens-tu? Comment? Par quels sentiers?
Si tu vis, montre-moi les chaînes de tes pieds.
Oh! parle! aide mes yeux, mon esprit, ma mémoire.
Un nuage répand sur moi son ombre noire.
Que veulent-ils de toi dans leurs cirques? fuis! pars!
Viens-tu rassasier la faim des léopards?

CINTHIE.

Ami, je t'appartiens. Plus fière que les reines,
Je viens chercher ici la moitié de tes chaînes,
Par mes enchantements, d'un seul coup les briser,
Si je ne puis les rompre, avec toi les user.

SPARTACUS.

Qui peut appartenir à l'esclave? Personne.
Il ne possède pas les larmes qu'on lui donne.
Sans femme, sans enfants, sans famille, sans loi,
Rien ne peut être à lui.

CINTHIE.

Mais je t'appartiens, moi!

SPARTACUS.

Les morts possèdent-ils les vivants, ô prêtresse?
Sans être descendu chez la noire déesse,
Regarde! Je suis mort! Ton serment t'est rendu.
Garde-t-on la parole à l'esclave vendu?
Les mots sacrés ont-ils un vrai sens dans sa bouche?
On le raille; sa main souille ce qu'elle touche.

CINTHIE.

Et moi je dis tout haut, mon maître et mon Seigneur,
Qu'en toi le monde a mis sa vie et son honneur.
Rends-moi le demi-dieu, salut de notre race!

SPARTACUS.

Tu cherches Spartacus! Spartacus est en Thrace.
Je suis une ombre, moi! Pour me railler, dit-on,
Esclave des enfers, ils m'ont donné son nom.

CINTHIE.

Doute (car dans ton mal je veux bien te complaire)
Du soleil des vivants qui te voit et t'éclaire!
Que tout soit à tes yeux fantôme, esprit moqueur.
Mais du moins ce cri sourd, étouffé dans le cœur.
Et ces larmes de plomb si pesantes à l'âme,
Et la plainte de tous par la voix d'une femme,
Ce n'est pas un mensonge, ami, j'en fais serment.
Si tu m'entends enfin, raconte-moi comment,
Dans quel piége tombé, tu connus l'esclavage....

SPARTACUS.

Esclavage! Déjà tu changes de visage:
Ta langue hésite encore à prononcer ce mot.
En connais-tu le sens? Tu le sauras trop tôt.
C'était hier. je crois.... Que dis-je?... Des années
Ont marqué ces longs jours de croix empoisonnées.
L'étoile du berger brillait; loin du sentier,
L'herbe haute des bois me couvrait tout entier.
Je suivais les troupeaux de bisons dans la plaine.
De l'immense forêt je respirais l'haleine.
Mais, sitôt que, rampant par de secrets chemins,
Des hommes nés de terre ont lié ces deux mains,
Mon oreille a cessé d'écouter et d'entendre,
Mes yeux de regarder, mon esprit de comprendre.
Longtemps je me cherchai, sans pouvoir me trouver.
Quel démon à moi-même est venu m'enlever?
J'appelai Spartacus; je n'osai me répondre.
Vivant, parmi les morts je me sentis confondre.
Si du moins ils n'avaient enchaîné que mes bras!
Mais ces trésors divins que les yeux ne voient pas,
Orgueilleux avenir, Dieu caché sous la saie,
Lutte avec le centaure où le héros s'essaie,
Mépris de l'impossible, instinct, pressentiment.

Ces voleurs d'hommes m'ont tout pris en un moment.
Quand même tu pourrais, par un hymne suprême
(Car je sais que ta voix commande aux astres même),
Vainqueur, me ramener au pays des aïeux,
Près du feu des bergers couchés, silencieux,
Que défendent leurs chiens des morsures de Rome;
Quand même tu saurais changer la brute en homme,
Non, dans ce cœur flétri que je ne connais plus
Ton art ne pourrait pas retrouver Spartacus.
Moi qui sur la montagne où le torrent résonne,
Où le pin chevelu sous la neige frissonne,
Devançais les chevaux engendrés par le Vent!
Moi qui touchais du front le ciel en me levant,
Qui régnais avec l'aigle au milieu des bruyères,
Sans jamais rencontrer murailles, ni frontières,
Que suis-je devenu dans ces noires cités?
Apprends-le par un mot, et pleure à mes côtés.
Le dernier, le plus vil des hommes, s'il est libre,
Me fait baisser les yeux. Dans mon cœur chaque fibre
Tressaille comme si du fond du bois sacré
Un demi-dieu sortait, d'un nuage entouré;
Et d'infernales voix partent de la poussière :
Baisse-toi! Courbe-toi! Spartacus, ver de terre!
Et je rampe! Et le jour se voilant aux regards,
Je sens les Dieux d'airain m'écraser sous leurs chars.
Je suis comme un enfant qu'on mène à la lisière;
Et pas un mot ne sort de ces lèvres de pierre.
Désespoir!... apprends-moi quel philtre ils m'ont versé,
Par quels enchantements mon esprit s'est glacé,
Où j'ai bu le venin, sans que je m'en souvienne.
Peux-tu rompre d'un mot ce sort, magicienne?

CINTHIE.

Je puis te révéler ce que mes yeux ont vu.

Mon cœur est ébloui de présages. J'ai lu
Les Runes flamboyants au livre des étoiles,
Témoin de l'avenir qui te cache en ses voiles.
Un soir que tu penchais la tête sur ta main,
Je vis un noir serpent aux écailles d'airain,
Qui, roulant ses anneaux autour de ton front blême,
De ses magiques nœuds te fit un diadème;
Et d'horreur avec moi la forêt a tremblé.
En signes plus vivants l'avenir m'a parlé.
Une nuit, je versais l'ambre et l'or sur la myrrhe;
La torche dans la tour avait cessé de luire;
J'évoquais tous les Dieux en les nommant trois fois,
Quand de terre surgit lentement une croix
Immense, rayonnante et pleine de mystère,
Que dressaient des soldats sur un mont solitaire.
Au milieu des vautours, un esclave inconnu,
Les bras cloués, était à ce bois suspendu.
Les tempêtes déjà se partageaient sa robe;
Cependant de son front jaillit la nouvelle aube.
Lui-même, je le vis, qui, déliant ses mains,
De sa croix descendit sur le front des Romains;
Et partout j'entendis un brisement de chaînes;
Jusque dans les tombeaux, les cendres souterraines
Se levèrent disant : Voici notre Sauveur!
Chaque esclave aussitôt affranchi de la peur,
Libre, suivait les pas du prince des esclaves.
Ce grand libérateur qui brise les entraves,
Ce fils de l'avenir qu'invoque l'univers,
Ce roi que les bannis choisissent dans les fers,
Qui peut-il être? Toi, si tu connais ta force.
Les chênes ont écrit ton nom sur leur écorce;
Partout interrogés, la verveine et le gui
Couronnant Spartacus, ont répondu : C'est lui!

SPARTACUS.

Je ne sais quel démon se rit de mes supplices.
Quand tu parles, d'abord, j'ai foi dans les auspices.
Mais à peine ta voix se tait ou s'interrompt,
Les ombres des enfers repassent sur mon front.
Le silence, bientôt, dans mon esprit ramène
Mes hôtes familiers, le désespoir, la haine,
Le dédain de moi-même et l'incrédulité.
Si les Dieux me rendaient un jour la liberté,
Qu'en ferais-je? Où porter l'ennui qui me surmonte?
Que devenir? Où fuir? Où dérober ma honte?
Quand même en ce moment la couronne des rois
Sur ma tête viendrait se poser à ta voix,
Quiconque me verrait, lisant jusqu'en mon âme,
Sous le roi triomphant reconnaîtrait l'infâme.
Libre! Que servirait de l'être? Quoi! j'irais
Traîner un bout de chaîne au fond de nos forêts
Pour que le monde crie, en me voyant paraître :
« C'est lui, c'est Spartacus; il a volé son maître;
« C'est l'esclave échappé du marchand Lentulus. »
Car, pour marquer au front le troupeau des vaincus,
Faut-il broyer leur chair sous la dent des tenailles?
Non! non! dans mes regards, jusque dans mes entrailles,
Dans mon air et mon geste, à chacun de mes pas,
Dans mon ombre rampante, ici, ne vois-tu pas
Quelque chose d'étrange, une brûlante empreinte
Que laisse le fer chaud avec sa vile étreinte?
Comme un feu mal éteint, qui sait si chez les morts,
Quand tout est dissipé du souvenir des corps,
Cet opprobre vivant, dans la demeure sombre,
Ne suit pas aux enfers l'esclave après son ombre?

CINTHIE.

La terre des vivants n'espère plus qu'en toi.

SPARTACUS.

Terre libre et sans tache, elle a besoin d'un roi
Qui jamais n'ait courbé la tête sous la foudre.
J'ai trop vécu d'un jour; qui pourra m'en absoudre?
Le grand fleuve dormant dans l'antre du glacier,
Que dis-je? le brin d'herbe et la fleur du sentier,
Refuseraient mon joug, si le troupeau des hommes
Me prenait pour pasteur dans la honte où nous sommes.

CINTHIE.

Puisqu'à tous mes accents tes esprits restent sourds,
J'appelle malgré toi les Dieux à mon secours.
O Dieux de mon pays que la tempête assiége!
Jupiter pluvieux au blanc manteau de neige!
Dieux pauvres! si jamais j'ai de lait et de miel
Empli l'urne de terre au seuil de votre ciel,
Si jamais j'apportai d'avance leur pâture
A vos chevaux sacrés, errant à l'aventure,
Par le feu des naseaux, par la corne du pied,
Par le bois de la lance et l'or du bouclier,
Dieux d'argile, Dieux bons, venez, je vous supplie!
Quittez le panthéon où l'on vous humilie.
Sortez du camp romain et venez parmi nous.
Dieux indigents, aimez ceux qui n'ont rien que vous.
Sur vos chars étoilés d'où descend l'allégresse,
Visitez cet esprit dans sa noire tristesse;
De vos sceptres brisez les invisibles fers
Que lui-même il se forge, artisan des enfers!

SPARTACUS.

S'ils venaient parmi nous tes Dieux lares d'argile,
Sans toit et sans foyer, quel serait leur asile?

CINTHIE.

Le cœur de Spartacus.

SPARTACUS.

Riche temple en effet!
Pour nourrir les serpents, certes, il est bien fait.
Il est un jour maudit que chaque jour ramène,
Quand en proie aux regards de la louve romaine,
J'ai suivi sans mourir, du Tibre au Quirinal,
L'ornière du vainqueur sur son char triomphal.
Parle! Que faisais-tu dans ce jour de détresse?
Marchais-tu près du char? Me suivais-tu, prêtresse?

CINTHIE.

Je marchais conduisant notre enfant sur tes pas.

SPARTACUS.

Ces grands hommes ont-ils aussi lié ses bras?

CINTHIE.

Je lui disais ton nom, et, relevant la tète,
Sous les haches de Rome, il riait de la fête.

SPARTACUS.

Mon fis esclave aussi! Ses yeux se sont ouverts
Pour voir son père esclave amuser l'univers.

CINTHIE.

Laisse au peuple, au sénat leur butin de fumée.

SPARTACUS.

Mon enfant me méprise!

CINTHIE.

Il sait ta renommée.

SPARTACUS.

Mon nom me fait rougir.

CINTHIE.

Ton nom, l'ignores-tu,
Est un enchantement qui surpasse en vertu
L'or et l'encens mêlés au sang divin des plantes,
Dans la coupe magique où boivent les Bacchantes.
A peine on le prononce, un long éclair le suit.

J'entends les Dieux parler dans l'horreur de la nuit;
Et loin des fils du jour, glissent dans leurs repaires
Les Nornes sur leurs chars attelés de vipères.

SPARTACUS.

Qui ! moi ! Quelqu'un voudrait m'aimer ou me haïr !
Se peut-il qu'un esprit consente à m'obéir?

CINTHIE.

Le mien guide après lui les astres sur nos têtes;
A mes hymnes sacrés j'enchaîne les tempêtes.
Je commande aux flots noirs qui brisent les vaisseaux;
Mais je te suis soumise au milieu de tes maux.

SPARTACUS.

Ainsi je ne suis pas pour toi le ver de terre,
Que le char du consul écrase en son ornière?

CINTHIE.

Merci, grands Dieux! j'ai vu le héros s'éveiller.
L'avenir sur ton front recommence à briller;
Dis un mot. Mille échos t'attendent sur le Tibre.
Affranchis-toi; ce soir, la terre sera libre.
Cette foule sans nom que Rome ne voit pas,
Ce muet univers qui marche le front bas,
Nourrit au fond du cœur une sainte étincelle.
Le monde esclave attend quelque bonne nouvelle;
Et plus près qu'on ne croit des sublimes sommets,
Il grandit... Sans parler, il mûrit ses projets.
Pousse un cri. Tu verras surgir de la poussière,
Hors du chaos servile un monde de lumière.

SPARTACUS.

Tu m'as vaincu, prêtresse! Enfin je reconnais
L'oracle souverain! Je cède, je renais.
Tes incantations étouffent le blasphème.
Que ton philtre est puissant! Il me rend à moi-même!

CINTHIE.

C'est à toi d'achever la victoire des Dieux!
Autrefois j'entraînais, sur de pâles essieux,
La lune au char d'argent criant dans la bruyère;
Aujourd'hui si j'ai pu rappeler sur la terre
L'esprit de Spartacus errant parmi les morts,
C'est l'ouvrage des Dieux. Soyez bénis, Dieux forts!

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

SPARTACUS.

Est-ce moi qui l'ai dit? Libre? parole étrange!
En l'écoutant vibrer, tout resplendit, tout change!
Libre! deux fois ma langue ici l'a prononcé,
Ce mot que j'avais cru par la rouille effacé.
Eh quoi! ce que je fus, je pourrais encor l'être!
Le vermisseau rampant redeviendrait!... peut-être.
Pourquoi non? Qui l'empêche ou des Dieux ou de moi?
Eux qui m'ont fait esclave, après m'avoir fait roi,
Ont-ils rien pu m'ôter qu'il ne faille me rendre,
Si jusqu'entre leurs mains j'ose aller le reprendre?
Ces pieds ne m'ont-ils pas porté sur des sommets
Que les Olympiens ne foulèrent jamais?
Le sang ne bout-il plus dans ce cœur, dans ces veines?
Ce sein n'enferme-t-il que des colères vaines?
Moi captif, délier les mains des nations!
Ouvrir d'ici la route à leurs ovations!
Quel jour!... voici ce jour! il s'allume, il se lève!
J'entends surgir des flots le soleil de mon rêve!

SCÈNE V.

SPARTACUS, SCROPHAS, TRIBUN; LENTULUS, MARCHAND D'ESCLAVES.

SCROPHAS, à Lentulus.

Le peuple, Lentulus, compte aujourd'hui sur toi;
Il attend un combat digne de lui, de moi,
Qui des Thraces vaincus consacre la mémoire.
Que la fête en un mot soit ce qu'est la victoire.
Je te prête ce soir, mes clients, mes licteurs;
Mais où donc est le chef de tes gladiateurs?

LENTULUS, montrant Spartacus.

Le voici, sous tes yeux.

SCROPHAS.

Et que vaut ce grand homme?

LENTULUS.

Cent mines.

SCROPHAS.

C'est beaucoup, s'il survit... Il se nomme?

LENTULUS.

Spartacus.

SCROPHAS.

De Sparte?... Oui; le nom ne messied pas.
Est-ce un petit-neveu du Grec Léonidas?

LENTULUS.

C'est un Thrace.

SCROPHAS.

Comment! le petit roi Barbare?

LENTULUS.

Lui-même.

SCROPHAS.

Mais on dit que son esprit s'égare.
Il est fou, je le sais.

LENTULUS.

Ceux qui sont comme lui,
Front pâle, yeux plombés, pleins d'un sauvage ennui,
Marchandant moins leur sang amusent mieux l'arène.
Au-devant de l'épée un démon les entraîne.
Rêvant de leur pays, nus et sans boucliers,
Leur tristesse est plaisante aux yeux des chevaliers.
Rien ne vaut dans le cirque un roi qu'on déshonore
Il meurt au moins deux fois, et Rome entière adore
Quiconque peut fournir des spectacles si beaux.
Le moindre candidat y gagne les faisceaux.
Car le sang bien versé fait la plèbe idolâtre,
Et les voix du Forum se vendent au théâtre.

SCROPHAS.

S'il est ainsi, c'est bien; je ne marchande plus.

(A Spartacus.)

Salut donc, ô héros! demi-dieu, Spartacus!
J'incline les genoux, roi, devant ta fortune.
Ta noblesse me plaît, et d'une main commune,
Tu ne peux recevoir le couteau dans le sein.
D'une âme magnanime épouse mon dessein.
Je t'ouvre mes trésors, n'épargne pas la somme.
Choisis, achète un roi dans le butin de Rome,
Qui puisse sans blesser, chez toi, la majesté,
Donner le coup mortel à ton éternité.

SPARTACUS.

Je n'attendais pas moins de ta munificence,
Tribun. Repose-toi sur ma reconnaissance.
Mais pour fêter ta gloire est-ce assez d'un mortel?
Veux-tu te contenter d'un vulgaire duel,

Pour qu'on dise de toi : « Son insipide fête
« Avare de combats ressemble à sa conquête :
« Des promesses, du vent, et des mots; point d'effets? »
Non, non, pour égaler le cirque à tes hauts faits,
Il te faut y verser à pleines mains la foule.
Que le sang à tes pieds ainsi qu'un fleuve coule.
Que des peuples entiers obstinés à périr,
Viennent te saluer avant que de mourir.

LENTULUS.

Chacun de ses discours appartient à l'histoire.

SCROPHAS, à Spartacus.

Que ta majesté vive au temple de mémoire!
Ce soir, je te fais roi des Gaulois, des Germains.
De l'Orient je mets le sceptre dans tes mains.
Que te faut-il encore? Un masque? un diadème?

SPARTACUS.

Des glaives.

SCROPHAS.

Ils sont là. Farde un peu ce teint blême
Avant que de régner. Dans une heure en mon nom
Tu baiseras le bord du manteau de Pluton.
Si tu meurs en riant, j'affranchis ta grande âme,
Et j'achète après toi ton fils avec ta femme.
Adieu, pasteur des rois!

SPARTACUS.

Adieu, libérateur!

(Scrophas et Lentulus sortent.)

SCÈNE VI.

SPARTACUS, GALLUS, COTYS, GÉTA, PALLAS, PARMÉNON
FOULE D'ESCLAVES.

SPARTACUS.

C'est bien! La tragédie attend le spectateur.
Venez, amis; ce sont des glaives, non des chaînes,
Que la fortune sème au champ clos des arènes.
Entre nous partageons ce fer qui nous sourit.
(Les esclaves se distribuent les glaives.)
Le fer aime l'esclave.

GALLUS.

En tuant il guérit.
(A Spartacus.)
Que des maux à venir ce glaive te délivre!

SPARTACUS.

Mourir! Pourquoi plutôt n'essayez-vous de vivre?
La nuit m'a conseillé.

GALLUS.

Vraiment, elle a parlé?
Pour sourire attendons que le sang ait coulé.

SPARTACUS.

Il est un autre dieu que la mort pour l'esclave.

GALLUS.

S'il est un autre dieu, dis-lui que je le brave.

COTYS.

Le temps manque à l'oracle. Est-ce ton testament?
Que faut-il faire enfin?

SPARTACUS.

Profiter du moment;
Dans le cirque puiser une immortelle vie,

Sur son banc de théâtre où Rome vous convie,
La forcer d'applaudir à son dernier instant,
Au milieu de ses jeux l'écraser en chantant,
Jeter sa cendre vile aux sifflets de la Thrace.
Ce qu'il faut? Regarder tout homme libre en face,
Tourner les glaives nus contre les légions,
Sous leur masque étouffer les peuples histrions,
Et rendre leurs déserts aux louveteaux du Tibre.

GÉTA.

L'esclave regarder en face l'homme libre!
Des yeux le mesurer et s'égaler à lui!
Certe, il est plus aisé de mourir aujourd'hui.
Ami, ne sais-tu pas qu'au troupeau qui va paître,
Le joug est moins pesant que le regard du maître?
Sa parole nous tue avant qu'il ait frappé;
D'un nuage d'encens il est enveloppé.
Devant l'œil du patron tout esclave recule,
Des Dieux eût-il reçu l'héritage d'Hercule.

SPARTACUS.

Consultez donc vos bras, s'il vous manque le cœur!
Dans la pourpre habillés, les maîtres vous font peur?
Otez-leur ce manteau qui fait leur renommée,
Et voyez ce qui reste après tant de fumée.
Qu'ont-ils donc plus que vous tous ces beaux demi-dieux?
De l'encens à leurs pieds, du nard à leurs cheveux.
Comme eux, n'avez-vous pas un cœur qui sent l'injure,
Deux yeux pour mesurer l'endroit de la blessure,
Deux pieds prêts à bondir au-devant des Romains,
Et pour frapper, comme eux, n'avez-vous pas deux mains?
Hercule a déposé sa massue en vos âmes;
Mais tous ces grands héros, ces hommes sont des femmes

GALLUS.

Ce ne sont pas leurs bras, ni leurs glaives d'airain,

Qui leur donnent sur nous le pouvoir souverain.
Mais leur dieu les a faits d'une meilleure argile;
Il a choisi pour nous un moule plus fragile;
Il leur a dit : Régnez; à nous : Obéissez.
Acceptons notre lot, l'œil et le front baissés.
Voulons-nous corriger les destins? Quoi qu'il fasse,
Vêtu de fer, l'esclave est nu sous sa cuirasse.
Toujours contre lui-même il tourne son poignard.
Du suicide aveugle, il fait sa loi, son art;
Et sauvant ce qu'il hait, détruisant ce qu'il aime,
Jamais il ne saura bien tuer que lui-même.

SPARTACUS.

Aux glaives j'ouvrirai le chemin. Suivez-moi.
Venez! je me souviens que Spartacus fut roi.

GÉTA.

Maître, je te suivrai, car j'ai besoin d'un maître.
Mais si la terre s'ouvre, et si l'on voit paraître
Les serviles Titans qui, sous un ciel de fer,
Tiennent Odin captif de l'éternel hiver?...
On dit que l'homme libre est au-dessus du glaive,
Qu'un rempart invisible autour de lui s'élève,
Que nos traits conjurés se tournent contre nous.

SPARTACUS.

Sachez vouloir! Je mets le monde à vos genoux.
Au nouvel avenir ouvrez votre pensée,
Votre œil à la lumière, et Rome est renversée.

PARMÉNON.

Quel malheur qu'un grand homme ait perdu la raison!
Il a laissé la sienne au fond de sa prison.
Pauvre fou Spartacus! C'est pitié de l'entendre,
De grands mots enivré qu'il ne saurait comprendre,
Evoquer les lambeaux d'un génie avorté.
J'avais toujours prédit, quand il fut acheté,

Qu'il finirait ainsi, devin, rêveur, prophète,
D'ailleurs méchant esclave, et cœur privé de tête.
Gardez-vous d'obéir aux rêves d'un fiévreux.
Non! non! Tout ce que peut l'esclave sérieux,
C'est d'apprendre d'abord à ramper avec grâce,
Et céder son soleil à toute ombre qui passe,
Courtiser le patron en ses moindres désirs,
Partout s'insinuer au fond de ses plaisirs,
Gémir, s'il dort meurtri par le pli d'une rose,
Cesser d'être homme, enfin, pour être quelque chose.
Voilà comment on plaît, par quel art réfléchi,
Endormi dans les fers, on s'éveille affranchi.
De Parménon, le Grec, croyez l'expérience.
Ramper pour être libre est toute une science;
Et c'est peu de l'apprendre, il faut la deviner;
Mais un barbare seul a pu s'imaginer
Que le glaive grossier défaisant son ouvrage,
Lui-même dénouerait les nœuds de l'esclavage.

PALLAS.

Ces nœuds si complaisants, pourquoi les dénouer?
Fêter la liberté, n'est-ce pas se jouer?
Cette vieille déesse, à la vide mamelle,
Nous la connaissons trop pour rien espérer d'elle.
Peut-elle nous donner ce qui manque à son ciel,
Cirques, vins couronnés de safran, pains de miel?
Laissons-la dans son temple, attendant l'ambroisie,
Vivre du brouet noir qu'on nomme poésie.
A tout considérer, que voulons-nous, amis?
Que tous portent le bât, au même frein soumis,
Que nul esprit ne soit plus haussé que les nôtres,
Qu'aucun épi gourmand ne dépasse les autres,
Sous la meule foulés que tous également
Rendent sans avarice un semblable froment.

Dites. N'est-ce pas là notre espoir, notre rêve?
Sans heurter les destins, permettez qu'il s'achève.

COTYS.

Nous voilà partagés, sans avoir combattu ;
Je trouve en leurs discours une égale vertu,
Et mon esprit flottant, à lui-même contraire,
Se trouble ; je ne sais que résoudre, que faire.

SPARTACUS.

Si les mots corrompus couvrent l'avis des cieux,
Faisons silence, amis, nous entendrons les Dieux.
Suivez les actions, non les mots dans l'arène;
Laissez parler le fer après les Grecs d'Athène;
Jamais il ne mentit. A moi, Daces, Germains!
Préparons leur pâture aux lions africains.
Venez, c'est par ici que l'on retourne en Thrace!

COTYS.

Le sort en est jeté! marchons! suivons sa trace!

(La foule des esclaves s'apprête à le suivre.

SCÈNE VII.

Les mêmes, LENTULUS.

LENTULUS.

Gladiateurs, entrez! Rome entière est ici.
Le consul a donné le signal.

SPARTACUS.

Nous voici!

(Il sort l'épée à la main; tous le suivent dans le cirque en se précipitant contre les licteurs et les gardes consulaires.)

(Le théâtre s'ouvre; on voit au fond de la scène le peuple assis sur les gradins; il prend la fuite et se disperse devant les esclaves gladiateurs.)

SCÈNE VIII.

CHŒUR D'ESCLAVES.

L'esclave est roi ! Gloire à l'esclave !
Il est entré : Rome a pâli.
Le volcan a jeté sa lave;
Le vieux monde est enseveli.
Le bœuf promis au sacrifice,
Avant que son sang ne jaillisse,
Renverse le prêtre et l'autel.
Liberté, fille du mensonge,
Ton peuple-roi n'était qu'un songe;
L'esclave seul est immortel.

Le cirque autour de lui s'écroule;
Les cités scellent leurs tombeaux;
La foule disperse la foule;
Des morts s'éteignent les flambeaux.
Seul il survit à toute fête,
Aux temples frappés par le faîte,
Aux nations et même aux Dieux.
Toujours le même, quand tout passe,
De son front où rien ne s'efface.
Il porte la voûte des cieux.

Vidons la coupe de l'empire,
A son festin asseyons-nous.
Dans sa pourpre qui se déchire,
Rome se traîne à nos genoux.
Captif de la loi qu'il se donne,
Obéissant quand il ordonne,

L'homme libre adore son frein.
Sur lui que la cité périsse!
L'esclave a pour loi son caprice;
Des déserts il est souverain.

Postérité, vide fumée,
Aïeux qu'on ne reverra plus,
Songe d'une ombre, renommée,
Salaire qu'il laisse aux vaincus!
Au lieu du rêve, il tient les choses,
Au bord de l'amphore, les roses,
Au fond du temple le butin.
Au sépulcre il prend la guirlande,
A l'autel affamé l'offrande,
Et découronne le Destin.

Assis sur les chaises d'ivoire,
Dans la coupe mêlant le miel,
Sans lendemain et sans mémoire,
Goûtons un Présent éternel.
Voyez au loin ramper le Tibre!
Il demande son peuple libre
A ses déserts muets d'effroi.
Le sombre chœur des dieux serviles.
En brisant du marteau les villes,
A répondu : « L'esclave est roi! »

ACTE II

La scène est à Capoue, au milieu des ruines d'un cirque et d'un temple

SCÈNE I.

CINTHIE, STELLA.

CINTHIE.

Oui, parle-moi, Stella, comme à ta sœur aînée.
Au milieu des chansons, de myrte couronnée,
Tu pâlis, tu rougis en un même moment.
Est-ce tristesse, peur, ou noir pressentiment?
Quand l'ivresse montait au cerveau de la foule,
Que l'esclave riait du monde qui s'écroule,
Tu pleurais; sans parole, assise sur le seuil,
Dans la fête de tous, veux-tu porter le deuil?
Chère enfant, réponds-moi. Tu trembles, tu frissonnes;
Tes doigts, comme en un rêve, effeuillent les couronnes.
Quand nos mains d'une eau pure étanchaient le saint lieu,
J'ai vu tes pleurs tomber dans la coupe du dieu.
Le gynécée est loin où tu vivais captive.
Crains-tu que l'Économe à ton œuvre attentive,
T'accuse de sourire, avant que le fuseau
N'ait achevé sa tâche empruntée au roseau?
Pourquoi ces noirs habits de pleureuse? Peut-être
As-tu peur que ces murs ne redisent au maître,
Qu'un long jour s'est passé, sans le pleurer absent?
Il est loin de ces murs, le maître tout-puissant.

Il ne reverra pas ses pénates de pierre
Lui sourire au retour sous leur bandeau de lierre.
Du vain bruit de ses pas cesse de t'effrayer;
Ses lares ameutés l'ont chassé du foyer.

STELLA.

Et tu veux que mon âme habite dans la joie,
Tu veux qu'à leurs festins, en riant je m'assoie,
Quand la maison déserte insulte le patron?
Ah! plutôt visiter l'odieux Achéron!
Pourquoi contre le maître ont-ils tourné leurs armes?
Mes larmes sont à lui; je n'ai rien que mes larmes.
Va! laisse-moi pleurer comme on pleure les morts!
Adieu, maison du maître! asile d'où je sors!
Longs portiques croulants, murs promis aux broussailles!
Salles vides! silence! écho des funérailles!
Adieu ce que j'aimais de mon unique amour!
La nuit s'est répandue à la face du jour.

CINTHIE.

Ainsi tu veux pleurer ta prison?

STELLA.

J'y suis née.

CINTHIE.

Tes fers?

STELLA.

Mon seul amour me tenait enchaînée!
N'appelle pas prison la rustique villa,
Où près de la matrone a grandi ta Stella,
Les murs du gynécée où l'on filait la laine,
Le jardin clos de buis, semé de marjolaine,
L'atrium où chantaient les oiseaux prisonniers,
Le vivier frissonnant au pied des châtaigniers!
C'était là mon pays. J'aimais jusqu'au dieu Terme
Par qui le seuil ouvert en criant se referme.

Que ne puis-je y rentrer! que ne puis-je revoir
Les béliers conduisant les troupeaux au lavoir!
Je m'assiérais à terre auprès de la cigale,
Afin qu'avec son chant ma plainte aussi s'exhale.

CINTHIE.

Si ton cœur reste épris de quelque pan de mur,
Souviens-toi du patron. Que son joug était dur!
L'as-tu donc oublié?

STELLA.

Ne parle pas du maître,
Comme tu fais, Cinthie, avant de le connaître.
Son esprit n'est pas loin; il entend nos discours,
Et, fût-il sous la terre, il commande toujours.
Ainsi que Jupiter, assis sur les nuages,
Partage les soleils, les vents et les orages,
Il régnait, dieu mortel, dans toute la maison,
Lui-même mesurant la tâche à la saison,
La charrue à l'automne, à l'été la faucille;
Et ses hôtes divins nous nommaient sa famille.
Où sont les jours heureux quand, après les combats,
Les bouviers escortaient le tribun des soldats?
Au milieu des grands socs renversés dans les landes,
Il rentrait tout armé sous un toit de guirlandes.
Sa femme dénouait son lourd casque d'airain;
Son enfant conduisait son cheval par le frein.
Moi-même j'apportais une corbeille pleine
Des travaux de la nuit, nattes, habits de laine,
Long pallium tissu des tresses des chevreaux.
J'étendais ces présents sous les pieds du héros.
Car, souvent dans la nuit, reprenant mon aiguille,
J'avais recommencé la tâche de sa fille.
Et lui me regardant, il me disait : C'est bien!
Ayez tous pour l'ouvrage un cœur semblable au sien.

Et toute la maison ouverte à l'allégresse
Chantait : Salut! ô Paix! salut, bonne déesse!
Ah! qu'est-il devenu, le maître que j'aimais?
Apprends-moi si mes yeux le reverront jamais.
Et sa divine épouse, et sa fille?

CINTHIE.

L'épée
Dans le sang d'aucun d'eux ne s'est encor trempée.

STELLA.

Le jeune Lucius voit-il aussi le jour?
Lui, le fils préféré du maître, son amour!
Sans le beau Lucius toute maison est veuve,
Et de pleurs éternels la pleureuse s'abreuve!

CINTHIE.

Tes maîtres sont vivants, sois tranquille! Ils pourront
Te remettre les fers au pied, le joug au front.

STELLA.

Ils vivent! c'est assez! ô parole bénie!
Le dieu de leur maison est un puissant génie.
Il les ramènera par le même sentier,
Et rendra l'héritage aux mains de l'héritier.

CINTHIE.

Ah! prends garde, Stella, d'en dire davantage.
Quoi! dans la liberté, tu pleures l'esclavage!

STELLA.

Mais toi, qu'appelles-tu de ce mot liberté?
Et quel est donc ce bien par vous tous si vanté?
Se peut-il qu'à ce fruit la lèvre s'accoutume?
Je n'en ai jusqu'ici goûté que l'amertume!
Comment porter le poids du jour sans le patron?
Cela se comprend-il? Dès que le bûcheron
Met la cognée au pied du chêne et le terrasse,
Le lierre survit-il au vieux tronc qu'il embrasse?

Que devient la couvée au bord des nids joyeux,
Portés par les cent bras du chêne dans les cieux,
Quand tombe le géant, orgueil de la colline?
Tout un monde avec lui périt dans sa ruine;
Les petits passereaux dans leur duvet rampants,
Se traînent hors du nid, au-devant des serpents.

CINTHIE.

Et quels sont les serpents dont tu crains les morsures?
Mais non! j'ai vu trop bien où saignent tes blessures...
Les esclaves sont là, qui sortent des banquets.
Ils viennent. Fuis, loin d'eux, va cacher tes regrets.

(Elles sortent.)

SCÈNE II.

SPARTACUS, GÉTA.

GÉTA.

L'ennui trône avec moi sur les chaises d'ivoire.
Vainqueurs, que faut-il faire, enfin, de la victoire?

SPARTACUS.

Prendre une âme royale.

GÉTA.

Oui, je l'entends ainsi;
Le conseil est facile à suivre, Dieu merci!
Le monde est renversé; nous occupons le faîte.
Imitons les patrons en tout, hors la défaite.
Leur rendre tous les maux que nous reçûmes d'eux;
En inventer encor d'inconnus à nous deux;
Pendant qu'ils combattront ensemble, à notre place,
Comme eux rire aux éclats de leur sang qui se glace;

Faire signe du doigt qu'il est temps de mourir;
Et voir l'âme aussitôt par la plaie accourir;
C'est là, dans le butin faisant la part égale,
Pour parler comme toi, prendre une âme royale.

SPARTACUS.

Mon orgueil va plus haut; et ce ne serait rien,
Après ce que je suis, d'être un patricien.
Je m'estimerais peu de refaire la tâche
De ceux que j'ai brisés au tranchant de la hache.
Depuis hier le monde a changé de chemin;
La chute serait grande à n'être qu'un Romain.
N'avons-nous donc frappé que d'aveugles murailles?
Voulons-nous relever les morts des funérailles?
Recommencer sitôt la tâche des vaincus,
Est-ce vaincre, Géta?

GÉTA.

Tu rêves, Spartacus.

SPARTACUS.

Quoi! rien n'aurait changé sur la terre qu'un homme,
A la place d'un autre! Et j'aurais détruit Rome
Pour devenir Romain! Cela ne sera pas.
Quoi! j'aurais renversé leurs villes sous mes pas,
Pour ramasser leur masque avec leur laticlave,
Changeant l'esclave en maître et le maître en esclave?
Je jouerais après eux, chaussé du brodequin,
Le personnage usé de quelque vieux Tarquin?
Non jamais!

GÉTA.

Ah! tu fais la victoire trop sombre.
Veux-tu lâcher la proie en poursuivant son ombre?
Quel que soit entre nous ton dédain affecté
Pour les biens, les hochets de la vieille cité,
Les titres qu'elle donne avec la renommée

Nous chatouillent le cœur d'une noble fumée.
Tu peux être consul. Le veux-tu? Les licteurs
Ouvriront devant toi le flot des sénateurs.
Grand'prêtre, aimes-tu mieux, vêtu de la robe ample,
Planter le clou sacré dans la porte du temple?
Tu le peux. Et déjà les esclaves nouveaux,
Couronnés d'infamie, attachent leurs bandeaux.

SPARTACUS.

Des esclaves encor! Tu ne rêves qu'esclaves!
Regarde bien ; ton âme a gardé les entraves
Qui manquent à tes mains. Assez de ces faux noms,
Consuls, patriciens, sénateurs et patrons,
Vieux piliers sur lesquels le vieux monde repose,
Qui, différents entre eux, disent la même chose,
Bassesse des petits, insolence des grands,
Edifice d'orgueil fondé sur tous les rangs.
Si je prenais pour moi ces noms par habitude,
Je croirais revêtir l'ancienne servitude.
Laissons ce qu'a fait Rome et faisons autrement;
Elle eut son siècle d'or, ayons notre moment.
Écoute-moi, Géta, si tu veux me connaître.
J'entrevois tout un monde impatient de naître,
Sans stigmates au front, et sans chaînes au cou;
On n'y connaîtrait plus d'esclaves.

GÉTA.

Es-tu fou?

SPARTACUS.

Plus d'hommes achetés par des hommes;

GÉTA.

Tu railles.

SPARTACUS.

La mort nivellerait partout les funérailles.

Chaque enfant au berceau connaîtrait ses parents,
Et les petits auraient des droits comme les grands.

GÉTA.

Ce monde est impossible.

SPARTACUS.

Et c'est là ma patrie.
Sublime vision!

GÉTA.

Honteuse raillerie!

SPARTACUS.

Non, ce n'est pas railler que fonder la cité
Et la vouloir bâtir sur la seule équité,
Qu'en élargir l'entrée et maintenir la porte
Ouverte toute grande au bon droit qui l'emporte.
Plus d'esclaves, te dis-je! Il n'en faut plus souffrir.

GÉTA.

Et c'est là le butin que tu veux nous offrir?
Plus de maîtres sans doute! admirable équilibre!
Comment puis-je savoir que c'est moi qui suis libre,
Si je ne vois personne esclave comme nous,
Ramper, prier, pleurer, gémir à nos genoux?
Et comment être sûr que j'ai vaincu les autres,
S'ils ne portent au cou mes chaînes et les vôtres?
Mon triomphe à ce prix ne serait qu'un affront.
Puis, sans colliers au cou, sans stigmates au front,
Qui voudrait moissonner pour me donner la gerbe,
En ne gardant pour soi rien que la mauvaise herbe?
S'il fallait à ce point avoir peur d'abuser,
Qui voudrait à la fin mourir pour m'amuser?
Eh! qu'a besoin de lois la nouvelle patrie?
Ton esprit va chercher trop loin son Égérie;
Tu la mets au-dessus du monde où nous passons:
La nôtre est tout entière en ce mot : Jouissons.

Pour essayer nos cœurs aux douceurs souveraines,
Donnons-nous avant tout le plaisir des arènes;
C'est aux maîtres tombés d'y descendre à leur tour.
Nous jugerons les coups sans haine et sans amour.

SPARTACUS.

Rebâtir de nos mains sitôt l'amphithéâtre!
Le briser en granit pour le refaire en plâtre,
Ramener les lions que j'ai chassés d'ici,
N'est pas mon premier vœu, ni mon premier souci.
Je crois que nous pouvons tenter d'autres miracles;
Et, pour te l'avouer, ce sont d'autres spectacles
Que Spartacus vainqueur promet à l'univers.
Tout noble qu'est le sang d'un lion des déserts,
Qui poursuit dans le cirque un homme et qui le broie,
Le monde s'en dégoûte; il veut une autre joie.
Des plaisirs des vaincus, pas un ne me séduit;
J'étouffe en leurs palais où l'opprobre me suit.

GÉTA.

Ainsi tu vas bâtir ta cité dans la nue?

SPARTACUS.

Je fuis une cité qui m'est trop bien connue.
Ici je lis ma honte écrite sur les murs;
Je doute, en les voyant, si les peuples sont mûrs,
Et je ne crois à rien qu'à l'ancienne infamie.
Vainqueur même, au foyer de la race ennemie,
Quand je m'assieds tout seul, là-bas sur ce degré,
Où le pied du patron dans la pierre est entré,
Je crois sentir le froid des anneaux de ma chaîne,
Pénétrant mon esprit, glacer jusqu'à ma haine.

GÉTA.

Mais tu pourrais d'ici régner sur l'univers!

SPARTACUS.

Mais je m'y souviendrais que j'y traînai des fers.

GÉTA.

Grand roi, tu dormirais dans la pourpre et l'ivoire.

SPARTACUS.

J'y rêverais du maître au sein de ma victoire.
O monts de la Dacie! ô neiges! pics altiers,
Incorruptibles monts que lavent les glaciers,
Trône de Spartacus, jeté sur les abîmes,
Que le chemin est long qui ramène à vos cimes!
Quand vous verrai-je enfin? Que ces villes de bruit,
Ces temples où les dieux sont toujours dans la nuit,
Et sur ses piédestaux ce grand peuple de pierre,
Qui, nu comme les morts et privé de paupière,
Semble toujours railler, quand nous le regardons,
Et nous dit sans parler : Passez! nous attendons!
Que ce monde de marbre, et d'or, et de porphyre
Est encore insolent au moment qu'il expire!
Qu'il me pèse et me nuit! Tout s'y change en poison.
J'étouffe en ma victoire ainsi qu'en ma prison.
La fumée échappée au toit d'une cabane
Perdue au fond des bois de Thrace où l'aigle plane,
Est plus belle à mes yeux, que tous les dons amers
De la belle Tarente assise sur deux mers.
Ne vois-tu pas ici l'esclave en toute fête?
Je traîne emprisonné dans ma propre conquête,
La tunique du dieu consumé sur l'Œta.
Il est temps d'en finir. Sortons d'ici, Géta.

SCÈNE III.

LES MÊMES, GALLUS.

GALLUS.

Arrête, Spartacus. Les prisonniers demandent

A saluer en toi le vainqueur.

SPARTACUS.

Qu'ils attendent!

GALLUS.

A quel honneur plus grand prétendit un mortel?
Pieds nus, et mendiant le feu, le pain, le sel,
Les premiers du sénat devant toi vont paraître.
De leur douleur enfin tu pourras te repaître;
Ils viennent t'adorer.

SPARTACUS.

D'autres soins plus pressants
M'appellent.

GALLUS.

Goûte au moins une fois leur encens
Avant de les jeter mourants au vomitoire.

SPARTACUS.

Il vaut mieux, j'imagine, achever la victoire.

(Spartacus et Gallus sortent.)

SCÈNE IV.

GELLIUS, consul; SCROPHAS, UN AUGURE, GÉTA; gardes; foule de sénateurs romains prisonniers; ils ont tous les fers aux mains.

GÉTA, pendant que les prisonniers entrent.

Son peu d'impatience à fouler les vaincus
Est étrange... Mais quoi! soupçonner Spartacus!...
La prêtresse l'a-t-elle enivré d'un breuvage?
Comme il s'enveloppait dans un obscur nuage!
Reculer d'un moment le plaisir d'être roi?
Se peut-il?... S'il voulait trafiquer de sa foi!

(En sortant.)

N'attendons pas que l'ombre enfante les tempêtes.

(Aux gardes.)

Gardes, vous répondrez des captifs sur vos têtes.

(Il sort.)

SCÈNE V.

GELLIUS, SCROPHAS, UN AUGURE, SÉNATEURS PRISONNIERS, GARDES.

SCROPHAS.

Un augure! un consul! La moitié du Sénat
Esclaves d'un esclave! infâme assassinat!

GELLIUS.

Ah! la faute est à vous, tribuns! Dans vos harangues
Le frein a disparu qui régissait les langues.
Vous déchaîniez le peuple, et vous êtes surpris,
Ce travail achevé, d'en recueillir le prix.
Sur vos pas le bon grain a germé dans la glèbe.
Avenir, liberté, mots jetés à la plèbe,
Et d'échos en échos, de degrés en degrés,
Tombant toujours plus bas et plus déshonorés,
Du front de Jupiter jusqu'à l'aveugle masse,
Dans l'égout des Tarquins l'esclave les ramasse.
On fait un Marius du moindre plébéien;
Il se croit propre à tout lorsqu'il n'a tenté rien.
Vous ne voulez que lui dans les magistratures;
Pour lui vous déchirez le voile des augures;
Et vous vous étonnez, après cela, qu'un jour,
Votre esclave imagine être un homme à son tour!

L'AUGURE.

Le consul a dit vrai. Le mal, c'est la faiblesse.

Dans les temples fermés, quand l'ancienne noblesse
Avait le privilége acquis aux immortels
De parler seule aux Dieux voilés sur les autels,
Les cieux ouvraient l'oreille aux prières des villes.
La Peur et la Pâleur, divinités serviles,
Avec l'esclave impur rangeaient le plébéien ;
On ménageait alors le nom de citoyen.
L'interdit enchaînait les pas du prolétaire ;
Partout il rencontrait un abîme, un mystère ;
Et la hache veillait à côté de la loi,
De peur qu'en l'épelant pour l'attirer à soi,
Il ne prît comme nous, sa part des destinées.
C'était là les grands jours, et mes vertes années
Ont vu luire un débris de cet âge d'argent.
Mais depuis que dans Rome un sénat indulgent
Au peuple a concédé le droit des sacrifices,
Depuis qu'aux plébéiens on ouvre les auspices,
Les Dieux ont repoussé l'offrande de leurs mains,
Et le siècle de fer pèse sur les Romains.
Qu'a servi de livrer le droit des funérailles,
Le gâteau consacré des chastes épousailles,
A des hommes nouveaux, engendrés sans parents ?
Ils ont tout profané, confondant tous les rangs,
Troupeau vil qui se rue aux étables de Rome.
Et maintenant l'esclave, autre bête de somme,
Convoitant à son tour un empire affaissé,
Est entré par la brèche où le peuple a passé.

SCROPHAS.

Tant de maux à la fois ne sont pas notre ouvrage.
C'est assez de malheurs, n'y joignons pas l'outrage.
Je ne m'en défends pas. Tribun, j'ai soutenu
Le peuple. Quand la loi le laissait pauvre et nu,
Je l'ai souvent couvert des plis de ma parole.

J'étais son bouclier; il était mon idole.
Mais si dans son abîme un peu de jour a lui,
Quel lien trouvez-vous entre l'esclave et lui?
Sur ce point, écoutez : voici ce qui me touche.
Parmi tant de discours échappés de ma bouche,
Est-il un mot, un seul pour l'esclave? Jamais.
Ai-je entendu ses cris perçants dans vos palais?
Ai-je admis qu'il soit homme à ses pleurs? Je le nie;
Si quelqu'un me dément, eh bien, il calomnie.

L'AUGURE.

Enfin tu te repens, Scrophas. Il est trop tard,
La couleuvre en ton sein a réchauffé son dard.
Tribuns, vous éleviez des temples aux tempêtes;
Adorez maintenant leurs éclats sur vos têtes.

SCROPHAS.

Du haut de la tribune, au cœur de la cité,
Quand j'évoquais pour tous la sage liberté,
Quel homme eût pu songer, que là-bas dans le gouffre,
Une foule sans nom, une brute qui souffre
M'écoutait, attelée aux serviles travaux?
Faut-il nous défier aussi de nos chevaux,
De mon chien qui m'entend, vautré sous le portique,
Et du ver qui se tord sur la place publique?
L'esclave était aveugle et sourd. Au nom des Dieux,
Qu'ai-je fait pour ouvrir son oreille et ses yeux?
Que de fois sur le seuil de la bonne Fortune,
J'ai vu ce Spartacus, caché par la tribune,
Accroupi sur la pierre, ignoble remouleur!
Pendant que le Forum saluait l'orateur,
Lui seul restait muet. Haletant, sans pensée,
Dans l'ombre il achevait sa tâche commencée:
Et ses yeux, sur le peuple égarés au hasard,
Ne voyaient que sa meule aiguisant son poignard.

Ainsi qu'une statue entend le bruit des villes,
Il entendait mugir les tempêtes civiles.
Comment pouvais-je croire, en le voyant ainsi,
A terre, sous mes pas, dans sa honte endurci,
Qu'un mot d'un homme libre, une parole fière,
Pût entrer et germer dans ce cerveau de pierre?

L'AUGURE.

On eût pu le prévoir, si l'on eût bien voulu.

SCROPHAS.

Toujours le lendemain l'augure a tout prévu.

L'AUGURE.

Près de vos grands esprits que valent les oracles!
Un tribun se perdrait s'il croyait aux miracles.

GELLIUS.

Puisque du prolétaire on fait un sénateur,
Qui sait si mon cheval, effréné novateur,
Affranchi du licou de la démagogie,
N'ira pas réclamer son droit de bourgeoisie?
Vous en ferez sans doute un consul à la fin?
Car, depuis qu'il a pris pour conseiller la faim,
Le peuple a mis la gloire au-dessous de la proie;
Et l'ivresse commande à la raison qui ploie.

SCROPHAS.

Le salut est tout près dans la main du hasard.
Croit-on que Spartacus soutiendra mon regard?
Il vient. Laissez-moi seul avec lui, puisqu'il ose.
Je veux revendiquer cet homme; c'est ma chose.
Je sais les mots qu'il faut à l'esclave échappé
Pour qu'il rende à son maître un butin usurpé.
Ne me maudissez pas tandis que je vous sauve.
Allez! j'aurai bientôt dompté la bête fauve.

(Les prisonniers sortent suivis des gardes.)

SCÈNE VI.

SCROPHAS, SPARTACUS.

SCROPHAS.

Approche! Sans témoin j'ai voulu te parler.
Mais d'abord, je ne sais de quel nom t'appeler,
S'il faut dire consul, tribun, prêteur, augure;
Car je ne voudrais pas ici te faire injure,
En te donnant le nom que tu portais hier.

SPARTACUS.

Mon nom est Spartacus.

SCROPHAS.

Quoi! tu n'es pas plus fier
Aujourd'hui que la veille après les Bacchanales?
Tu sais que la victoire aime les Saturnales;
Tu prends pour ce qu'il est ton masque dans ta main,
Et ne crois pas porter le sort du genre humain?
C'est bien de respecter tous les freins légitimes;
Mais dis-moi, que veux-tu? Des dépouilles opimes?
Fais les conditions. Je signe le traité.
Réponds-moi. Des banquets veux-tu la royauté?
Le peuple par ma voix d'avance te l'accorde.
Comme Achille, veux-tu, pour bannir la discorde,
Quelque belle achetée au marché de Sidon?
Dis un mot seulement. Le sénat t'en fait don.
Oubliant, oublié, retiré de la lutte,
Veux-tu dormir au chant des joueuses de flûte?

SPARTACUS.

Dormir encore? oh! non! après un long sommeil,
La chanteuse est moins douce au cœur que le réveil.

SCROPHAS.

Quels sont donc tes désirs? Tu ne veux pas, je pense,
Commander?

SPARTACUS.

Pourquoi non?

SCROPHAS.

Le monde t'en dispense;
C'est un trop grand souci. Je n'imagine point
Que tu veuilles lasser tes esprits à ce point
De prendre au sérieux ta fortune nouvelle,
Jusqu'à chercher des lois au fond de ta cervelle.
Ce soin est au sénat; il veut te l'épargner.
Si tu savais combien il est dur de régner,
Quels troubles dévorants, quelles ardentes veilles!
Tout entendre, tout voir, par ses yeux, ses oreilles!
Toujours craindre, espérer, attendre, prévenir!
Refouler le passé, convoiter l'avenir!
Quel dévouement il faut pour commander aux autres!
A leurs seuls intérêts nous immolons les nôtres.
Et c'est peu; car il faut aux dieux Capitolins
Arracher le secret des livres Sibyllins.
Avoue, en méditant ce que ton bien m'inspire,
Que ton front est déjà fatigué de l'empire.
Laisse le fer; prends l'or. M'entends-tu?

SPARTACUS.

Je t'entends.
Et j'ai, grâces aux Dieux, compris depuis longtemps.
En te laissant ainsi parler, sans te reprendre,
J'ai voulu voir jusqu'où le Romain peut descendre.
Je le sais maintenant. Va! tu me fais pitié.
Garde pour tes pareils ta superbe amitié.
Voilà donc ce qu'ils ont dans leur cœur pour l'esclave,

Ces vendeurs de discours plus brûlants que la lave,
Ces tribuns de mensonge, en leurs phrases drapés;
Du bien du genre humain, nuit et jour occupés!
Faut-il de tes serments que l'écho retentisse?
Pour qui donc parlais-tu quand tu criais : Justice!
Pour qui donc parlais-tu, quand tu montrais les cieux,
Quand tu disais qu'à Rome on se passe d'aïeux,
Que pour l'homme de cœur ce n'est pas tout de naître,
Que chacun porte en soi son esclave ou son maître?
Les Rostres indignés, pour qui donc parlais-tu,
Quand le peuple montrait ses épaules à nu?
Du fouet patricien tu comptais les morsures
Et tu faisais saigner devant nous les blessures.
Bon peuple! En t'écoutant il se croyait guéri!
Du levain de ton cœur ne m'as-tu pas nourri?
L'écho ne m'apportait qu'un mot de ta harangue;
J'en vivais tout un jour, en enchaînant ma langue.
Tu voulais donc jouer! misérable! Et pourquoi?
Dis! que t'avions-nous fait, pour tromper notre foi?
Aujourd'hui même encore, après cette infamie,
Tu mets le fer brûlant sur ma plaie endormie;
Tu veux me poignarder de ton rire moqueur,
Dernière arme laissée à qui n'a plus de cœur.
Car ces hommes de bien, hôtes du Capitole,
Sitôt qu'ils sont priés de tenir leur parole,
Ils répondent à tout par un ricanement
Hideux et sépulcral, comme un bruit d'ossement
Dans l'urne où l'on agite une cendre attiédie.
Je ne sais pas ainsi jouer la comédie.
Ris encor si tu veux de ma simplicité;
Ce qui sort de ma bouche est pour moi vérité;
Et je te dis sans fard que c'est un rôle infâme
De mentir du Forum aux peuples qu'on enflamme,

Que l'univers est las de vous, de vos licteurs,
Et qu'il veut arracher leurs masques aux acteurs.

SCROPHAS.

Si l'univers est las de nous, de notre empire,
Je ne m'oublierai pas jusqu'à te contredire;
Cependant, sans vouloir réveiller tes ennuis,
C'est moi qui fus ton maître.

SPARTACUS.

Et c'est moi qui le suis.
Tu possédais mes bras, et moi je tiens ton âme
Rampante sous mes pieds.

SCROPHAS.

Pourtant je te réclame;
C'est moi qui t'achetai cent mines.

SPARTACUS, il jette de l'or aux pieds de Scrophas.

Les voici!
Tiens, tribun, baisse-toi. Je me rachète ainsi.

SCROPHAS.

Crois-tu donc en un jour grandir d'une coudée?

SPARTACUS.

Je crois que pour grandir il ne faut qu'une idée.

SCROPHAS.

Quitte pour le butin l'ombre sans marchander.
Tu risques de tout perdre en voulant tout garder.

SPARTACUS.

Je risque en effaçant les Dieux du Capitole,
De soulever le monde avec une parole.

SCROPHAS.

Laquelle?

SPARTACUS.

Liberté!

SCROPHAS.

Tu veux changer les lois!

Douze tables d'airain! Beau prix de tes exploits!
Qu'un homme vive libre aux colonnes d'Hercule,
Spartacus enfle-t-il d'un denier son pécule?
De tous ces vains combats qui pourra te payer?
Pourquoi tenter la mort? Tu n'as point de foyer,
De lare familier qui vaille un sacrifice.

SPARTACUS.

Mon foyer est partout où brille la justice.

SCROPHAS.

Tu n'as point de patrie à qui tu dois ton bras.

SPARTACUS.

Ma patrie est partout où la tienne n'est pas.

SCROPHAS.

Tu n'as point de parents.

SPARTACUS.

Chaque esclave est mon frère.

SCROPHAS, avec ironie.

O famille innombrable!

SPARTACUS.

O défi téméraire!

SCROPHAS.

Mais tu n'as point de Dieux armés pour ton dessein.

SPARTACUS.

Je porte en moi mes Dieux qui grondent dans mon sein.
Ils s'indignent de voir que je daigne répondre,
Quand un geste suffit ici pour te confondre;
J'aurais peur à la fin, de les faire éclater,
Si je ne m'imposais de ne plus t'écouter.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

SCROPHAS; seul; GARDES.

Gloire! foyer! patrie!... Ainsi le Ciel conspire!
L'Esclave a dérobé les secrets de l'empire.
Il sait les mots ailés qui changent les destins.
C'était peu d'enlever les étendards latins,
D'apprivoiser des yeux nos aigles abattues,
De dépouiller la gloire en brisant les statues;
Rome pouvait avec la toile des tombeaux,
De ses vieux étendards recoudre les lambeaux,
Et retrouvant le marbre au sein de la carrière,
Retrouver dans le bloc ses grands hommes de pierre.
Mais si des mots sacrés on pille le trésor,
Si l'Esclave prend l'âme et s'il rejette l'or,
S'il s'élève au niveau des héros, s'il les touche,
Si, confident des Dieux, il apprend de leur bouche
Les paroles d'airain qui forcent d'obéir,
Que faire?... En me parlant, il m'a vu me trahir.
Ma honte se cachait en vain sous l'ironie.
D'invisibles faisceaux protégeaient son génie.
Que dis-je!... Un mot de plus et je baissais les yeux
Devant la majesté de l'Esclave!... Grands Dieux!
Un moment j'ai senti mon maître dans cet homme,
Lui, l'esclave public, le vil jouet de Rome!
Mon maître! Lui! Comment suis-je tombé si bas
Qu'il dompte mon esprit aussi bien que mon bras?

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LE CHŒUR DES PRÊTRES DE LA PEUR ET DE LA PALEUR.

UN PRÊTRE DU CHŒUR.

Pendant que le temple s'écroule,
Sous les marteaux retentissants,
Quand le Dieu, comme l'eau, s'écoule,
Où porterai-je mon encens?

LE CHŒUR.

O Peur! Vierge muette, à la bouche béante,
C'est toi que nous louerons. Tu grandis, ô géante,
Par toi-même enfantée à l'ombre de ton nom!
Quand tous les Dieux ont fui, tu nous restes fidèle,
Et tu peux d'un coup d'aile
Refaire un Panthéon.

Par toi, le monde tremble au tomber d'une feuille;
Par toi, chez les vautours l'augure se recueille,
Et l'univers pâlit sous l'aile du corbeau.
O Peur! que te faut-il pour qu'un peuple frissonne?
Une herbe qui résonne
Séchée en un tombeau.

Que fais-tu dans les bois, assise sur la terre,
Avec la feuille morte où germe le mystère,
Semant l'horreur divine au pied des arbres sourds?
Les cheveux blanchissant d'angoisse au fond des grottes,
Est-ce toi qui sanglotes
Dans les antres des ours?

Ton trône, c'est l'esprit des hommes, ô déesse !
Rentre dans ton palais envahi par l'ivresse;
Tremblante, rassieds-toi sur tes tremblants autels.
Comme en une ruine, un hibou se lamente,
        Jette un cri d'épouvante
        Dans l'âme des mortels.

Sur le seuil des cités d'où l'avenir s'élance,
Ramène la Pâleur aveugle et le Silence.
Aux cent voix de la gloire attache ton bâillon.
La plèbe adore encor le char quand il la foule;
        Dans le cœur de la foule
        Darde ton aiguillon.

Aussitôt les vainqueurs, rejetant leur conquête,
Sous les pieds des vaincus iront porter leur tête;
Et la paix renaîtra sur tes genoux d'airain.
Tels les chevaux errants, la nuit, dans les décombres,
        Effrayés de leurs ombres,
        Redemandent le frein.

ACTE III

La scène est à Capoue, dans les ruines d'un cirque et d'un temple.

SCÈNE PREMIÈRE.

GALLUS, COTYS, STELLA.

GALLUS, à Stella.

Où manquent les concerts, il n'est pas d'homme libre.
Qu'as-tu fait de ta lyre?... Ah! la voici qui vibre.

(Il prend la lyre et la remet à Stella.)

Redis-nous les chansons qui caressaient le cœur
Des maîtres. Après toi nous formerons le chœur.
Puisse l'écho nombreux éveiller leur pensée
Comme le souvenir d'une joie effacée!
Car de la servitude on sent mieux le poison,
Quand l'hymne bat de l'aile aux murs de la prison.

STELLA.

Moi! chanter! que dirai-je?

GALLUS.

Un hymne d'allégresse.

STELLA.

Je ne sais pas chanter pendant les jours d'ivresse.

GALLUS.

Eh bien, dis une fable et jette-nous des fleurs.

STELLA.

Au moins pardonnez-moi si j'y mêle des pleurs;

Vous savez que souvent le chant trompe la lyre.
Tel qui va sangloter commence par sourire.

GALLUS.

Les pleurs sont pour l'esclave et nous ne pleurons plus.

STELLA.

Ésope racontait cette fable à Xanthus :

(Elle chante.)

Le noir serpent disait à l'alouette :
Que vas-tu faire à la cime des cieux ?
Te crois-tu donc fille de la chouette
Qui suit Minerve à la maison des Dieux ?

Imite-moi ! vois ! j'embrasse la terre;
Saisis ta proie en te roulant ainsi.
Des vieux États je ronge la poussière;
Quitte la nue et viens ramper ici.

Dans un sillon, comme il sifflait encore
Un moissonneur l'écrase sous son char.
L'oiseau joyeux qui réveille l'aurore
Buvait au ciel un reste de nectar.

COTYS.

Enfant, ajoute encor, si la fable est complète :
Le serpent, c'est Géta; Spartacus, l'alouette.

GALLUS.

Ne cherche pas le sens, si loin de la chanson;
Ce n'était rien qu'un jeu de la lyre, un vain son.

SCÈNE II.

GALLUS, COTYS, STELLA, elle tresse des couronnes; PALLAS, GÉTA.

GALLUS.

Déride-toi, Géta, tu n'es plus dans l'arène.
Eh! Pallas! Loin de nous quel noir souci t'entraîne?

PALLAS.

Je crains de soupçonner à tort...

COTYS.

Qui?

PALLAS.

Spartacus.

COTYS.

Ah! de lui je réponds.

GALLUS.

Autant que de Gallus.

PALLAS.

C'est là ce qu'en mon cœur je me dis à moi-même;
Car enfin Spartacus est mon héros, je l'aime:

COTYS.

C'est trop peu de le dire; il faudrait le prouver.

PALLAS.

Je cherche la lumière et crains de la trouver.

COTYS.

Quand on a dans ses rangs découvert un grand homme,
Il faut qu'on le respecte, ainsi qu'on fait à Rome;
Et c'est montrer peut-être un œil trop soucieux
De chercher au soleil des taches dans les cieux.

PALLAS.

Vous l'appelez grand homme!... Un autre pourrait dire

Que c'est mettre trop bas les marques de l'empire.
Soit ! ne marchandons pas ! grand homme, j'y consens.
Allons ! prosternez-vous !... Esclaves ! de l'encens !
Quoi ! vous n'adorez pas votre maître?... Que dis-je?
Vous restez là debout en face du prodige !

GALLUS.

Prenons garde en effet de le trop admirer.

COTYS.

Sans en faire une idole, on le peut honorer.

PALLAS.

L'idole est dans le cœur... Que tardez-vous? Courage !

(Après un silence.)

Mais enfin, qu'a-t-il fait qui ne soit votre ouvrage,
Cet Hercule? Comptons ses douze grands travaux.

(Montrant Géta et Gallus.)

Moi, sans sortir d'ici je lui vois deux rivaux.

GÉTA.

Il est vrai que nos mains ont aidé son génie.

GALLUS.

J'ai mis mon grain de sable à son œuvre.

PALLAS.

Il le nie.
Son plan était grossier, vous l'avez corrigé.

GÉTA.

Je l'ai du moins suivi quand il m'a dirigé.

GALLUS.

Avant lui, j'avais eu longtemps la même idée.

COTYS.

Comme un secret d'État, tu l'as toujours gardée.

GALLUS.

Quand il a commencé j'allais l'exécuter.

PALLAS, à Gallus.

Il t'a pris ta pensée, on n'en saurait douter.

J'en étais sûr d'avance.

GALLUS.

Et le projet, peut-être,
N'eût pas perdu beaucoup...

PALLAS.

A se passer d'un traître.
Oui, le mot est lancé, je ne m'en dédis pas.
N'est-ce pas trahison de marcher sur vos pas,
Et piller la moisson que vous avez semée?
N'a-t-il pas usurpé lui seul la renommée?

(On entend des cris au dehors.)

Écoutez! Que dit-on?... Spartacus! Spartacus!
Toujours lui! rien que lui!... Vous êtes les vaincus.
Mais qui connaît Gallus ou Géta? Qui les nomme?
Le monde n'aura-t-il des yeux que pour cet homme?
Voulez-vous que vos noms périssent dans le sien?

GALLUS.

Je voudrais du naufrage au moins sauver le mien.

GÉTA.

C'est justice.

(Les cris du dehors redoublent.)

PALLAS.

Entendez la grande voix qui roule.

GÉTA.

Pourquoi ne nomme-t-on que lui seul dans la foule?

PALLAS.

Pourquoi le faites-vous plus grand que le destin?
Mais c'est peu que la gloire, il vous prend le butin.
Que vous sert de tenir dans vos mains l'Italie
Pour coiffer son Janus du bonnet de Phrygie?
Montrez-moi quel salaire a payé vos travaux.
Pas une joie au cœur, et des combats nouveaux,
Harasser vos esprits à suivre ses pensées;

Tout réserver pour lui, même les gynécées.....

GALLUS.

C'est vrai ; nul des captifs n'est sorti de ses mains.

PALLAS.

Il veut vous les voler pour les vendre aux Romains.
Comment ! Vous n'avez pas entre vous un esclave ?
Vous l'êtes donc vous-même encor ! Mais il vous brave !...

GALLUS.

Je le crois comme toi.

GÉTA.

Va ! tu m'ouvres les yeux.

PALLAS.

Voulez-vous en un jour vous faire des aïeux ?
Voulez-vous que ce soir votre règne commence ?

GALLUS.

Sans doute.

PALLAS.

Eh bien, laissez le Thrace à sa démence ;
Faites-vous un esclave afin d'avoir un droit.

GALLUS.

C'est cela.

PALLAS.

Les captifs sont près de cet endroit ;
Géta, cours les chercher. Comme la loi l'ordonne
Qu'ils soient tous à l'encan vendus sous la couronne.

(Géta sort.)

GALLUS.

O véritable ami ! Tu nous aimes pour nous.
Qu'il me tarde de voir un Romain à genoux !

SCÈNE III.

Les mêmes, GÉTA, GELLIUS, SCROPHAS, LUCIUS, L'AUGURE, PARMÉNON, UN PRÉTEUR; foule de sénateurs prisonniers; ils ont tous les fers aux mains.

GALLUS, pendant que Géta ramène les prisonniers.

Qu'ils se rangent en cercle; ainsi le veut l'usage.
Nous ne prenons pour nous que les chefs.

PALLAS.

C'est plus sage.

GALLUS.

Le reste du Sénat sera pour le troupeau.
(A Stella.)
Toi, chanteuse, prépare à chacun son bandeau.
Vous le savez aussi, la coutume demande
Qu'ils soient interrogés avant qu'on les marchande.

PALLAS.

Agis en notre nom, pour mieux nous accorder.

GALLUS, il s'approche du cercle des captifs.
(A Gellius.)

Que sais-tu faire, toi, proconsul?

GELLIUS.

Commander.

GÉTA, à part.

Il se croit au Sénat, assis au bord du Tibre.

GALLUS, à l'Augure.

Et toi?

L'AUGURE.

Parler aux Dieux.

GALLUS, à Scrophas

Toi?

SCROPHAS.

Rendre un homme libre!

GALLUS, au Préteur.

Préteur!

LE PRÊTEUR.

Je fais la loi.

GALLUS, à Lucius.

Toi, que sais-tu?

LUCIUS.

Mourir.

GALLUS.

Bel art qui peut se perdre et ne peut s'acquérir!
Craignons de l'oublier étant ce que nous sommes.

GÉTA.

Ces hommes ne sont pas comme les autres hommes;
Les fers pèsent sur eux sans courber leurs esprits.

GALLUS.

As-tu peur d'eux? C'est là ce qui hausse leur prix.

(A Parménon l'affranchi.)

Ah! voilà Parménon! Et lui, que sait-il faire?

PARMÉNON.

Moi, je suis affranchi, donc je suis votre frère,
Et la faute est aux Dieux si je me trouve ici.
Mon père fut esclave, et je le fus aussi:
Je suis un des vainqueurs. Vous êtes ma famille.
Du fer chaud à mon front, voyez! le signe brille.

GALLUS.

Il dit vrai. Viens ici, partager le butin.
Pourtant, nul ne t'a vu, le combat incertain!

(Parménon sort du cercle des captifs et se place entre Pallas et Géta, qui lui ôtent ses fers. Gallus prend un casque et il y jette des sorts.)

Maintenant dans ce casque où je mêle ces signes,
Chacun, tirons au sort les dépouilles insignes.

(Ils tirent au sort.)

PALLAS.

Le préteur m'appartient.

GÉTA.

Le consul est à moi.

GALLUS.

En me laissant l'augure, on m'a laissé le roi.

COTYS.

Amis, n'oublions pas la divine chanteuse
Qui mêle au vin amer une chanson mielleuse.
La lyre sonne encor sous les doigts de l'enfant.
Donnons dans le butin les prémices au chant.

PALLAS.

Il a raison. C'était l'usage des ancêtres.

COTYS.

Pour ton lot que veux-tu, Stella?

STELLA.

Mes anciens maîtres.

GALLUS.

O justice! ton jour brille donc en effet?
Tu vas leur rendre, enfant, tout le mal qu'ils t'ont fait.
Prends-les. Ils sont à toi. Jouets de ta faiblesse,
Conduis par les chemins ces forts lions en lesse.
En les voyant passer les peuples en riront;
Avant tout, va poser ces bandeaux sur leur front.
C'est le signe moqueur, qui couronne l'esclave
Du diadème impur qu'aucune onde ne lave.
Nous fûmes rois ainsi; qu'ils le soient après nous.

(Stella prend les couronnes; elle s'approche du cercle des captifs; en voyant ses maîtres Scrophas et Lucius, elle laisse tomber toutes les couronnes à leurs pieds.)

GÉTA.

Mais que fait cette enfant? Elle a peur. Voyez-vous?
Elle a laissé tomber à leurs pieds les couronnes,

Comme aux pieds des grands Dieux les pieuses matrones.

GALLUS.

Qu'importe? Ils paraîtront dans nos jeux palatins.

(D'un côté sortent Stella, Scrophas, Lucius. De l'autre les Prisonniers suivis des Gardes.)

SCÈNE IV.

GALLUS, COTYS, GÉTA, PALLAS, PARMÉNON.

GALLUS.

C'est l'heure maintenant de régler les destins.
Asseyez-vous, amis, sur les chaises curules ;
Et que Minerve ici se montre aux incrédules !
Nous sommes le conseil. Les avis sont ouverts.
Chacun en nous parlant s'adresse à l'univers.
Ton avis, Parménon !

PARMÉNON.

Le voici sans faiblesse :
Il nous faut un sénat, plus bas une noblesse,
Ensuite l'ordre équestre armé de l'éperon,
Pour mettre au peuple un frein dans la main du patron.

GALLUS.

Du pouvoir, avant nous, tu fis l'apprentissage,
Et je crois, affranchi, ton avis le plus sage.
Pourtant mets ta pensée au niveau de nous tous ;
Et dis-moi qui voudrait être peuple chez nous?

PARMÉNON.

Nos compagnons d'hier, dont un jour nous sépare,
Ce grand troupeau sans nom, ce Cyclope barbare
Qui n'ayant rien qu'un œil, dans son antre endormi,
Ne peut se relever et vivre qu'à demi.

Qu'avez-vous de commun avec eux, je vous prie?
L'origine, dit-on? Vain hasard! Duperie!
Vous-mêmes, savez-vous quel fut votre berceau?
Peut-être que les Dieux l'ont marqué de leur sceau.
Injustement perdus dans la foule grossière,
Une voix vous disait : Tu vaux mieux que ton frère.
En vous marquant hier de l'empreinte des forts,
Le Ciel a réparé l'injustice des sorts.
Il vous a retirés du milieu de la foule :
Voulez-vous y rentrer, ou briser votre moule?
Si la masse avec vous grandit, vous n'êtes rien.
Sans garder votre rang, vous reprenez le sien.
Qui se souvient ici qu'il fut esclave? Dites :
Le fûtes-vous vraiment? non! paroles maudites!
Vous esclaves! jamais! Me nierez-vous ceci?
C'était déjà régner que de servir ainsi.

GALLUS.

Tout à l'heure pourtant, tu montrais tes stigmates.

PARMÉNON.

En me les rappelant, sois sûr que tu me flattes.

GALLUS.

Tu nommais tes parents nos compagnons d'hier.

PARMÉNON.

C'est dans leur intérêt qu'il faut les renier.
Quand le pouvoir chez nous débordera, sans doute,
Il sera temps alors d'en verser une goutte
A terre, dans la foule, au front des nations;
Je leur promets alors d'amples libations.
Mais d'abord, il faut rompre avec les misérables.

COTYS.

Rompre avec nos aïeux! ô conseils exécrables!

PARMÉNON.

Allons! je le vois bien! C'est moi qui me trompais;

Et j'avais tort ici de troubler votre paix.
Je voulais au Sénat prendre sa politique,
Et la porter chez vous sur la place publique,
Vous livrer les ressorts que mon œil a surpris,
Sur la chaise curule asseoir mieux vos esprits.
Folle espérance! Il faut ici d'autres pensées;
Les miennes, je le vois, sont chez vous déplacées.

GÉTA.

Ne désespère pas sitôt de tes leçons.
Nous étions des enfants! mais vois! nous grandissons.
Il en est parmi nous qui peuvent te comprendre.

PARMÉNON.

J'avais tort de vouloir ici me faire entendre,
C'est aux patriciens que je croyais parler;
Et vous avez bien fait de me le rappeler.

GÉTA.

Leur esprit n'est pas fait autrement que le nôtre.

PARMÉNON.

Ils ont leur politique et vous avez la vôtre.

GALLUS.

Tu les connais si bien! montre-nous leurs secrets.

PARMÉNON.

Non pas! si vous changiez, je le regretterais.

GALLUS.

Faut-il te supplier? Prête-nous ta science.
Nous sommes, nous, le bras, et, toi, l'expérience.

PARMÉNON.

Mais pourquoi donc changer de conduite après tout?
Je vous conseille, moi, de pousser jusqu'au bout.
Tant de prospérités au fond de l'Ergastule,
Tous vos aïeux mourant d'une mort ridicule,
Et tous vos siècles d'or se traînant à genoux,
Ce sont là des témoins qui déposent pour vous!

Non, vraiment, pour grandir vous êtes trop bons frères.
Léguez à vos enfants le bonheur de leurs pères.
Politique d'églogue aux candides pipeaux!
Bergers arcadiens, abreuvez vos troupeaux.
Dans la coupe de buis présent de Galatée
Nourrissez-vous du lait de la chèvre Amalthée.
Sur la flûte chantez les vergers, les moissons,
Les satyres velus, riant dans les buissons.
Mais, de grâce, laissez, de peur que tout n'empire,
A de moins innocents le crime de l'empire.

GALLUS.

Affranchi! nous saurons nous élever à toi.

PALLAS.

Depuis que je suis né, je partage ta foi.

GÉTA.

Je condamne à la croix quiconque me rappelle
Que je naquis esclave; et je le tiens rebelle.
Comment êtes-vous nés, vous autres? Chez les Dieux,
Au sommet de l'Ida, je choisis mes aïeux.
Je descends de Bacchus.

GALLUS.

Junon est ma maîtresse.

PALLAS.

Moi, j'appelle ma sœur, Diane chasseresse.

GÉTA.

Et nous verrons bientôt les peuples à genoux
Dans nos temples.

PARMÉNON.

Mais qui sera sur l'autel?

GÉTA.

Nous!

PARMÉNON.

Je t'avertis, Géta, que le pouvoir enivre.

Prends garde à ta raison ; tu pourrais lui survivre.

GÉTA.

Qui nous empêchera d'être nos déités?
Voyez-vous quel encens surgit à nos côtés?
Combien de petits rois, dans leur île inconnue,
Qui valaient moins que nous, sont montés sur la nue!

PARMÉNON.

Encore un coup, Géta, c'est un funeste jeu
De contrefaire ici la figure d'un Dieu.
Le vertige vous prend à manier la foudre;
Redescends sur la terre avant de rien résoudre.

GÉTA, s'exaltant.

Hier, en me voyant vers son antre accourir,
La Sibylle trois fois a dit : Je veux mourir.
Pan est mort! a redit la voix autour des îles,
Et le deuil des grands Dieux se répand dans les villes.
Eh bien, qu'ils meurent tous! nous les remplacerons.
Jeunes Olympiens, c'est nous qui verserons
La joie à pleines mains, sur le monde!

PARMÉNON.

Il délire.

GÉTA, il prend des dés et les jette à terre, à ses pieds.

Sur un seul coup de dés, je joue ici l'empire.

GALLUS.

Les dés sont pour Géta! Salut à l'empereur!

PALLAS.

Est-ce un jeu?

COTYS.

Je ne sais.

PARMÉNON.

C'est un jeu qui fait peur.

GÉTA.

Décrétons aujourd'hui l'âge d'or.

GALLUS.

Oui! qu'il vienne!
Sinon, avant ce soir, la roche Tarpéienne!

GÉTA, s'exaltant de plus en plus, jusqu'à l'égarement.

Le Dieu! voici le Dieu! c'est moi qui deviens Dieu!
Versez, pour moi, l'encens et le vin dans le feu!
Conduirai-je le char du jour dans l'empyrée,
Où suivrai-je aux enfers la Ménade égarée?
Qui suis-je? Ah! je le sais. Je m'appelle Bacchus
Et je traîne après moi les Centaures vaincus.
Je déroule les cieux dans ma robe étoilée
Frappez du thyrse! encor! la terre est ébranlée.

(Aux esclaves.)

Hommes, que faites-vous ici? Suivez mes pas.
D'où venez-vous? Pourquoi ne m'adorez-vous pas?
Moi, je vous reconnais. Vous êtes mes esclaves,
Et vous avez caché sous l'autel vos entraves.
Prêtres! ils sont à moi pour être mon jouet;
Évohé! Qu'on les lie et les frappe du fouet.

COTYS.

Ainsi le Dieu punit ceux qui prennent sa place;
Il renverse du char leur raison qui se glace.

PALLAS.

Tel enivré d'encens a péri Phaëton.

GÉTA, délirant.

Ménade, emplis ta coupe et buvons à Pluton!
Pose-moi sur ce roc où le vertige habite;
L'abîme, en tournoyant, me sourit; il m'invite.

PARMÉNON.

Un pouvoir trop subit, chez les hommes nouveaux,
Souvent de ces vapeurs obsède leurs cerveaux.

GALLUS, à Géta.

Reviens à toi, Géta. L'Olympe dégénère.

GÉTA, en revenant à lui.

Ah! Je suis fatigué de porter le tonnerre.

GALLUS.

C'est nous.

GÉTA.

Bacchante, assez! ton vase était trop plein.

(En se réveillant et cherchant autour de lui.)

Où donc est la Ménade à la robe de lin?

GALLUS.

De qui veux-tu parler? Nous n'avons vu personne.

GÉTA.

Prêtez l'oreille! Au loin sa cymbale frissonne...
Quoi! vous n'avez pas vu la Ménade, ici?

GALLUS.

Non.

GÉTA.

Entendez donc l'Echo l'appeler par son nom.
Du moins, vous avez vu, traîné par deux panthères,
Passer le jeune Dieu, conducteur des mystères?
Il était là, vous dis-je!

GALLUS.

Où donc?

GÉTA.

Sur ce chemin;
Et son cortége avait des thyrses à la main.

PALLAS.

C'est étrange pourtant.

GALLUS.

Oui, je crains un blasphème.

COTYS.

D'une mystique horreur je frissonne moi-même!

PALLAS.

Qui pourrait assurer que ses yeux n'ont rien vu?

COTYS.

Souvent un Dieu jaloux se montre à l'imprévu ;
Visible pour un seul, malheur à qui le nie!

PARMÉNON.

Qu'entends-je? De Géta vous suivez la manie!

GALLUS.

Les nobles n'ont pas seuls la visite des Dieux.
Pourquoi n'aurions-nous pas commerce avec les cieux?
L'aigle de Jupiter enleva Ganymède;
Qu'était-il? un berger, esclave du roi Mède.
Laissons-nous emporter après lui. Moi je sens
Dans l'air, ici, partout un vestige d'encens.

COTYS.

Du cortége sacré je revois la poussière.

PALLAS.

Évohé! moi du char j'ai retrouvé l'ornière.

PARMÉNON.

Ainsi donc le vertige est ici souverain!
L'invisible Bacchante a déchaîné le frein!

GALLUS.

Tout le monde n'est pas, quand il veut, incrédule.

PARMÉNON.

Et vous ne craignez pas, grands rois, le ridicule?

PALLAS.

Il faut des Dieux au peuple.

PARMÉNON.

Il en faut même aux fous.
Eh bien, faites-vous donc un Olympe entre vous.

(Parménon sort.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, CINTHIE, STELLA, CHŒUR DE JEUNES FILLES ESCLAVES QUI PORTENT UN TRÉPIED.

GÉTA.

La prêtresse! Elle vient dans le moment propice.
(A Cinthie.)
Salut! Toi seule ici manquais au sacrifice.
Prends ta faucille d'or. Nous voulons te donner
Dans le champ de l'esclave un peuple à moissonner.
Vois! Te préparons-nous des fêtes solennelles?

(Géta écarte le voile de la porte du Cirque. On aperçoit au loin deux larges voies romaines plantées nouvellement de croix jusqu'à l'extrémité de l'horizon.)

CINTHIE.

Qu'ai-je vu? les chemins plantés de croix nouvelles!
Horreur! Quel peuple ici veut-on crucifier?

GÉTA.

L'ancien monde. Il saura, ce soir, pour expier,
S'il est doux de mourir sur l'arbre de l'esclave.
Du sommet de ces croix que le patron nous brave!
Toi, foule le trépied et dis-nous l'avenir.
Le règne de l'Esclave est-il près de finir?

(Les esclaves entraînent Cinthie sur le trépied.)

CINTHIE.

Où mènent ces chemins?

GÉTA.

Au triomphe.

CINTHIE.

Au supplice.
Jupiter Tarpéien vous pousse au précipice.

Horreur des bois sacrés! Ma langue à mon palais
Se glace. Vous m'avez surprise en vos filets.

LES ESCLAVES.

Prophétise!

LE CHŒUR DES JEUNES FILLES.

Cueillez le gui sur le vieux chêne;
Vierges, cueillez aussi dans les champs la verveine.

STELLA, à Cinthie.

Reçois l'épi sacré, couronné de bluets.

CINTHIE, sur le trépied.

Malheur! Dans la forêt les arbres sont muets.
Je cherche en vain le sang du Dieu sous cette écorce.
Avec les immortels, vous avez fait divorce.
Quelqu'un a profané les mystères. Malheur!
Vous avez desséché l'avenir en sa fleur.

(Elle rejette le gui et la verveine.)

LE CHŒUR DES JEUNES FILLES.

Jeunes filles, cueillez le gui sur le vieux chêne;
Vierges, cueillez aussi dans les champs la verveine.

CINTHIE.

Regardez! la faucille a perdu son tranchant;
Je ne moissonne ici qu'ivraie en votre champ.
Avez-vous donc pillé la moisson dans son germe?
Sous ses portes d'airain l'avenir se renferme.
Douleur! il ne veut plus se confier à moi.

STELLA.

Voici les vases saints.

CINTHIE, repoussant les vases.

Regarde au fond. Je voi
Deux vipères ramper dans ces urnes sanglantes.
Ah! vous souillez vos cœurs de passions rampantes,
Et vous cachez ici quelque méchant dessein,
Mordrez-vous donc toujours votre nourrice au sein?

Montrez vos glaives.

LES ESCLAVES, en lui présentant la pointe des glaives.

Tiens !

CINTHIE.

Du sang ! Mais c'est le vôtre.
Vos veines l'ont nourri. Vous n'en versez pas d'autre.
Esclaves, croyez-vous qu'on fonde les États
Seulement sur l'envie et sur les attentats ?
Voyez-vous ces vautours, présage de torture?
Que cherchent-ils? C'est vous qu'ils veulent pour pâture.
Elevez, élevez les croix sur le chemin;
Vos corps sans sépulture y pourriront demain.

LES ESCLAVES.

L'oracle ment !

LE CHŒUR DES JEUNES FILLES.

Cueillez le gui sur le vieux chêne;
Vierges, cueillez aussi dans les champs la verveine.

GÉTA.

Sibylle, que veux-tu pour toi ?

CINTHIE.

Je veux mourir.
Car les cieux endurcis refusent de s'ouvrir.
L'avenir ne veut plus de moi pour sa prêtresse;
Pleurez, ô compagnons, pleurez la prophétesse.
O douleur ! puissiez-vous ne jamais l'éprouver !
Chercher en soi les Dieux et ne plus les trouver.

(Elle descend du trépied.)

Trépied, d'où je voyais l'avenir dans sa gloire,
Je ne monterai plus par tes degrés d'ivoire.
Loin de toi que ferai-je? Où fuir? dans les cités
On raille les devins que les Dieux ont quittés.
La cymbale brisée, on la foule sans crainte.
Comme le rossignol, quand sa voix s'est éteinte.

J'irai cacher mon deuil aux antres des grands bois.
O pins mélodieux! ô prophétiques voix!
Mais non; il faut mourir. Reprenez les offrandes,
Le bâton de l'augure, entouré de guirlandes.
Je ne garde pour moi que la faucille. Adieu.

STELLA.

O mes sœurs, gémissons!

CINTHIE, au chœur des jeunes filles.

Oui, rappelez le Dieu,
Et puissiez-vous avoir les victimes propices!
Je ne réglerai plus l'ordre des sacrifices.
Hélas! peut-être, un jour, sous un maître inhumain,
Assises sur la terre et le front dans la main,
Le dur anneau de fer que Némésis apporte
Vous liera près des chiens qui veillent à la porte.
Alors, on oubliera qu'hier, sur ces trépieds,
Votre sœur abaissait les astres à vos pieds.

(Elle s'éloigne.)

GÉTA.

Bah! nos prospérités démentent tes présages.

CINTHIE.

Au fond de vos douleurs, je voyais moins d'orages.

GÉTA.

Prophétesse de mort, tu maudis le succès.

CINTHIE.

Quand le malheur viendra, je le suivrai de près.

(Elle s'éloigne. Les torches s'éteignent.)

COTYS.

La nuit descend ici. Présage de tempêtes,
Quand le souffle d'en haut s'éteint chez les prophètes.

GÉTA.

Eh non! Ne vois-tu pas que, maîtres du butin,
Nous sommes désormais l'oracle et le destin?

ACTE IV

Un promontoire du détroit de Messine. D'un côté la ville de Rhégium ; de l'autre les côtes de la Sicile. Le camp de Spartacus. Dans le lointain, les tentes du camp de Crassus.

SCÈNE I.

SCROPHAS, LUCIUS, enchaînés; STELLA.

SCROPHAS.

Voilà donc tes plaisirs, Dieu railleur, ô Saturne!
Tu changes à ton gré les sorts au fond de l'urne;
Un enfant mène en lesse un proconsul romain,
Et tu mets l'avenir dans la plus faible main.

LUCIUS.

Mon père, arrêtons-nous dans ce lieu solitaire!

STELLA.

O mes maîtres chéris, vous pouvez sans mystère
Regarder et parler. Vous êtes sans témoins.
Est-ce vous que je vois? Un Dieu troublerait moins
Mon esprit! Oui, c'est vous que j'entends, que j'embrasse.
Que ne puis-je porter vos fers à votre place!
Car vous n'êtes pas nés comme moi pour souffrir;
Et la douleur chez nous est plus prompte à guérir.
Venez, asseyez-vous, Seigneurs, sur cette pierre,
Et de vos pieds sanglants, j'essuierai la poussière.

(Elle étend son manteau sous leurs pieds.

LUCIUS.

Ainsi, c'est toi, Stella, qui vas nous mettre en croix:

Les Dieux l'ont décidé; demain, si je les crois....

STELLA.

Ah! ne prononcez pas les mots de triste augure;
Je n'ai point, ô Seigneur, mérité cette injure.

LUCIUS.

Va! c'était pour railler.

STELLA.

Après tant de malheurs.
O maître, il ne faut plus jouer avec les pleurs.
Contre ces jeux le ciel est peut-être en colère.
Mais, qu'ai-je dit? J'ai tort et je vais vous déplaire.
Les conseils de l'esclave offensent, je le vois.
Hélas! que suis-je ici pour élever la voix?
Ombre d'une ombre, enfant aux loups abandonnée!

LUCIUS.

D'un vieux sang plébéien tu pourrais être née;
Le même sein nous a nourris du même lait.
Aux lares tu dressais l'autel de serpolet;
Ils te favorisaient; et te voyant si grave,
Pour la vierge pieuse, ils oubliaient l'esclave.

STELLA.

Je m'en souviens toujours. O famille! ô maison!
O vieille mère assise au foyer!... trahison!
Où sont vos jeunes sœurs et votre fiancée,
Veuve, hélas! Lucius, avant d'être épousée?
J'avais brodé le voile; et déjà les flambeaux
Dans mes mains s'allumaient : c'était sur des tombeaux!

LUCIUS.

Les mains pleines de noix, dans la même journée,
Tu devais nous chanter : Hymen! ô hyménée!

SCROPHAS, à Stella.

Oui, les Dieux t'ont laissé les vertus de l'enfant;
Tu tiens la foi jurée au patron triomphant.

Dans ton cœur transparent nulle ombre ne se cache.
Dis-moi donc avant tout ce qu'il faut que je sache :
Ce chemin, où va-t-il? Quelle est cette cité?

STELLA.

Rhégium est son nom; et, de l'autre côté,
Si j'en crois la rumeur, c'est la blanche Messine.

SCROPHAS.

Ainsi, ce bras de mer, où l'isthme se dessine?

STELLA.

C'est l'endroit où Charybde a dévoré Scylla.

SCROPHAS.

Enfant, c'est bien; j'ai vu. Nos corsaires sont là.
Mais ce camp ombragé sous ces figuiers sauvages?

STELLA.

C'est le camp de Crassus qui ferme les rivages.

SCROPHAS, à Lucius.

Ses deux ailes d'airain s'étendent aux deux mers.
Grande idée! Elle peut corriger les revers.

(A Stella.)

Que dit-on de Crassus?

STELLA.

Que pour l'effroi du lâche,
Lui-même a décimé ses soldats par la hache.

SCROPHAS.

De Rome?

STELLA.

Qu'éperdue, elle donne à Crassus
Ses deux derniers Romains, Pompée et Lucullus.

SCROPHAS.

Que vois-je? une forêt marcher comme une armée?

STELLA.

Ce sont des légions couvertes de ramée

SCROPHAS.

Où vont-elles?

STELLA.

Au pied de ce mur commencé,
Consumer la nuit sombre à creuser un fossé.

SCROPHAS.

Est-il déjà profond?

STELLA.

Du côté de l'aurore
On dit que les chevreaux le traversent encore.

SCROPHAS.

De l'une à l'autre mer, Crassus veut les murer.
Projet digne d'un Dieu qui put seul l'inspirer!

(A Lucius.)

As-tu compris, mon fils? C'est là qu'est l'embuscade;
Ici, reconnais bien le lieu de l'escalade.
Rome a donc retrouvé son vieil instinct guerrier!
Comme on prend un renard au fond de son terrier,
Ils sont pris dans le gîte au fond de l'Italie.
Le bon droit se relève et la fortune plie.

(A Stella.)

Esclave, maintenant, regarde ton Seigneur;
Et pèse, comme il faut, chaque mot dans ton cœur.
Ce soir tu veilleras dans ces îlots de sables,
Où les corsaires grecs ont amarré leurs câbles.
Sitôt que tu verras tous les chemins déserts,
Tu monteras vers nous; tu limeras nos fers.

STELLA.

Oui, Seigneur.

SCROPHAS.

Tu m'entends? Et tu feras en sorte
Qu'un guide soit ici, qui nous ouvre la porte....

STELLA.

Oui, Seigneur.

SCROPHAS.

Qu'avant nous il tente les sentiers;
Heureux si nous trouvons nos pénates entiers!

LUCIUS, à Stella.

Plutôt que l'on t'arrache un seul mot, un murmure,
Tu sauras endurer jusqu'au bout la torture.

STELLA.

Je le saurai.

SCROPHAS.

S'il faut mourir?

LUCIUS.

Suprême honneur!

SCROPHAS.

Pour sauver ton patron, tu mourras?

STELLA.

Oui, Seigneur.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

SCROPHAS, LUCIUS, SPARTACUS.

SPARTACUS.

Pour un moment, tribun, je dépose ma haine;
Toi, dépose à ton tour l'insolence romaine;
Et fondons, entre nous, sur ce roc tarpéien,
Moi le bien de l'esclave et toi du plébéien.
La liberté de l'un vaut la chaîne de l'autre.
Sous un nom différent, votre sort est le nôtre.
Débiteurs éternels aux pieds du créancier,

La faim vous tient liés par sa chaîne d'acier,
Si bien que votre chair, d'avance mise en gage,
Appartient à celui qui veut qu'on la partage.
Est-ce assez d'infamie, ô fils de Romulus?
Vous nous faites pitié; que voulez-vous de plus?
Vous n'avez du Romain que le nom sans la chose.
Entre nous mêmes vœux, même instinct, même cause;
Comme nous, vil bétail, parqué dans les cités,
Vous connaissez la loi par ses iniquités.
Si nos maux sont pareils entre nous et la plèbe,
Si nous sommes liés tous à la même glèbe,
Pourquoi nous déchirer, stupides instruments?
Unissons pour un jour nos longs ressentiments,
Opprobres plébéiens, serviles flétrissures,
Cris de l'âme et du sang jailli de nos blessures.
De deux métaux formons un plus noble métal.
Comme un homme qui prend un couteau sur l'étal,
Pour immoler un bœuf à ses Dieux tutélaires,
Soulevons, aiguisons ensemble nos colères;
Et, la vieille cité, croulant de toutes parts,
L'injustice verra s'abîmer ses remparts.
Me comprends-tu? Vainqueur, je t'offre l'alliance;
Mais, pour mieux entre nous marquer l'intelligence,
Formons une famille; ayons même foyer,
Même pain, même coupe et même bouclier;
Signe que la victoire entre nous est commune.
Ce n'est pas tout encor; la mauvaise fortune
Dans le cœur des petits fait germer le soupçon;
A l'injustice on paye une injuste rançon.
Ils ne croiront jamais l'alliance sincère,
Ni que devant la hache un Romain est leur frère,
Si nous ne mêlons pas, esclaves-citoyens,
Le sang qu'on dit servile au sang des plébéiens.

Nous le pouvons, tribun. Des noces solennelles
Marieront, sous le dard, nos deux races jumelles.
Si nous voulons unir à l'enfant que voilà,
A ton fils Lucius ma fille, à moi, Stella.
Je l'appelle ma fille, et lui tiens lieu de père;
Assise à mon foyer, tout me rit, tout prospère.
Minerve l'instruisant elle-même au berceau,
A rouler dans ses doigts l'aiguille et le fuseau,
Avant tout lui donna la sagesse ingénue,
Et sur son front versa son âme toute nue.
Les Dieux qui l'ont bercée à travers les barreaux
L'ont conservée enfant pour le cœur des héros.
Même quand les soucis amènent le délire,
Elle sait les soumettre au pouvoir de la lyre.
Telle les Dieux l'ont faite; et pourtant je veux bien
Qu'elle soit entre nous le virginal lien
Qui, pour mieux étouffer les divorces immondes,
Nous unissant tous deux, unisse aussi deux mondes.

SCROPHAS.

Qu'en dis-tu, Lucius? Parle, il s'agit de toi!
Je t'ordonne, mon fils, de répondre pour moi.

LUCIUS.

Épouser une esclave! ô père! quelle injure!
Non! ce n'est pas de moi qu'il s'agit, je vous jure.
Une esclave, dit-il! A ce mot, nos aïeux,
Tels que dans l'atrium je les vis de mes yeux,
Sur leur blanc piédestal, secouant leur paupière,
S'apprêtent à maudire avec leurs mains de pierre.
Comment fuir leur courroux? Suis-je assez descendu?
Stella, c'est la beauté; Stella, c'est la vertu,
C'est Minerve filant sous les traits d'une femme.
Je le sais. Mais que sert la vertu chez l'infâme?
Non! c'est assez d'honneur pour ces divinités,

Que d'abaisser un jour les yeux sur leurs beautés.
Plutôt mourir cent fois, captif sur ce rivage,
Qu'en épousant l'esclave, épouser l'esclavage.

SCROPHAS.

Nos aïeux attendaient ce mot en frémissant,
Mon fils; et moi j'aurais redemandé ton sang,
De cette même main qui va presser la tienne...
Mais non. Tu gardes bien leur gloire avec la mienne.

SPARTACUS.

O sagesse romaine! ô sainte adversité!
Est-ce là le grand cœur qui bat dans la cité?
Vous vous calomniez, hommes, amis ou frères
(Prenez le nom qui plaît aux tribuns populaires).
Vos mères ne sont pas les louves des forêts
Qu'un centaure aux longs crins fait hurler sous ses traits.
Une femme vous a nourris de sa mamelle;
Elle enseigna vos yeux à sourire comme elle.
Vous avez comme nous un cœur dans votre sein,
Qui bondit au-devant d'un généreux dessein.
Vous êtes hommes. C'est ma faute et je me blâme,
Si je n'ai su trouver le chemin de votre âme.
Pour la première fois, je regrette votre art,
Romains; prêtez-le-moi. J'ignore trop le fard,
Et crois avoir tout dit, lorsque j'ai dit la chose.
Examinez-la donc, comme je la propose,
Simplement, en foulant aux pieds la vanité,
Pour ne considérer ici que l'équité.
Il s'agit d'allier le fer brut à la lave
A l'Esclave la Plèbe, à la Plèbe l'Esclave,
D'affranchir tous les deux, par un effort commun,
Grand but, si je m'en crois, et digne d'un tribun.

SCROPHAS.

O Jupiter Stator! Qu'oses-tu bien me dire?

Ce n'est donc pas assez de renverser l'empire!
Il faut du genre humain anéantir les lois;
Tu veux que le chaos succède à tes exploits.
Il est des mots sanglants qui creusent un abîme.
Pourtant, écoute-moi, si ce n'est pas un crime
De regarder ainsi dans le fond du volcan.
On n'a pas mis encor Rome entière à l'encan.
Si vers toi je faisais un seul pas dans ton gouffre,
Si j'attachais un droit à tout être qui souffre,
Sans demander son nom, sa caste, sa cité;
Ce même prolétaire ivre d'égalité,
Qui m'a fait son tribun, pour appauvrir le riche;
Ce maigre laboureur dont la terre est en friche;
Ce débiteur meurtri, tout couvert de haillons;
Restes de Marius, ces pâles bataillons,
Par la faim recrutés au fond des centuries,
Qui du patricien lassent les barbaries;
Si j'allais après toi, couvert d'un nom fameux,
Leur dire que l'Esclave est un homme comme eux,
Sais-tu bien, Spartacus, quel serait mon salaire?
N'as-tu donc jamais vu de grand peuple en colère?
Eh bien, il faut le dire une fois pour toujours :
Ces hommes demis-nus, nourris de mes discours,
Vétérans qu'a vomis la guerre sociale,
Tout à coup s'indignant d'un nom qui les ravale,
De leur bouche sanglante arracheraient le pain,
Et pour sauver l'honneur, oublieraient qu'ils ont faim.
On les verrait d'abord assiégeant les comices,
Etaler leur noblesse avec leurs cicatrices;
Puis aux champs, les bouviers, parmi les demi-dieux,
Iraient à la charrue évoquer leurs aïeux.
En vain, je montrerais, au fond, les lois agraires;
Ils ne verraient partout qu'esclaves belluaires

Sous la peau du renard envahissant l'État.
Que dis-je? pour venger ce public attentat,
Le peuple dans l'oubli met ses propres injures;
Du sénat et des grands il lèche les morsures;
Et pleurant son divorce avec ses oppresseurs,
L'agneau bêlant s'enfuit chez les loups ravisseurs.
Va! Je connais le peuple, et sais ce qu'il peut faire.
Un noble vit caché, sous chaque prolétaire.
Les Gracques, Saturnin, Drusus, m'ont enseigné
Qu'un tribun est perdu quand l'orgueil a saigné.
Est-ce ainsi, diraient-ils, que Scrophas nous adore?
L'avons-nous donc nommé pour qu'il nous déshonore?
Puis, ma tête coupée, illustrant mes revers,
Irait balbutier ma réponse aux enfers.

SPARTACUS.

Notre amitié peut tout.

SCROPHAS.

Ah! je crains moins ta haine.

SPARTACUS.

Mais en nous unissant, la victoire est certaine.

SCROPHAS.

J'aime mieux la défaite.

SPARTACUS.

Esclave et plébéien,
En quoi diffèrent-ils?

SCROPHAS.

L'un est tout, l'autre rien

SPARTACUS.

La Parque vous a fait des maux pareils aux nôtres.

SCROPHAS.

Légitimes chez vous, injustes chez les autres.

SPARTACUS.

On vous a vus pleurer.

SCROPHAS.

On nous a vus mourir ;
Mais les Dieux vous ont fait seulement pour souffrir ;
Ils nous ont épargné les serviles alarmes.

SPARTACUS.

Pourquoi donc ont-ils mis dans vos yeux tant de larmes ?

SCROPHAS.

Ce sont des pleurs de sang qui ruissellent des cieux.

SPARTACUS.

Que les cieux pleurent moins et qu'ils vous aident mieux !
Oui, tu fus allaité par la louve du Tibre ;
Cependant comme nous, je puis te faire libre.
Songes-y.

SCROPHAS.

Comme vous ! Trop de fois acheté,
Tu peux donner la mort, mais non la liberté.

(Scrophas et Lucius sortent.)

SCÈNE III.

SPARTACUS, GÉTA, PALLAS, COTYS, GALLUS, PARMÉNON ; CHŒUR D'ESCLAVES.

SPARTACUS.

Cœurs durs ! peuples vieillis dont l'orgueil fait la force !
Le figuier ruminal n'a plus rien que l'écorce.

(Aux esclaves.)

Amis, vous n'êtes pas comme sont ces Romains,
Décrépits en naissant, usuriers, publicains.
Vous avez avant tout faim et soif de justice,
Et vous frappez la terre afin qu'il en jaillisse
Un nouveau droit pour tous qui croisse par degrés

Vous traînez après vous l'ombre des monts sacrés.
Un sang jeune, immortel, circulant dans vos veines,
Rajeunit l'univers. De vos âmes trop pleines
Débordent les pensers qui dormaient avant vous.
O délices! cet air que j'aspire est à nous!
Ce brin d'herbe est à moi, pendant que je le foule;
Il est à nous, le flot qui gronde et qui s'écoule.
Je partage les cieux avec toi, Jupiter,
Sans qu'un maître insolent vienne me disputer
Mon lambeau de soleil dans ta robe azurée!
Sans doute c'est beaucoup pour une âme enivrée,
Que deux consuls détruits aussitôt qu'aperçus;
Gellius et Caton renversés sur Crassus;
Au Vésuve, à Modène, en Pouille, en Lucanie,
Les champs partout comblés de leur ignominie;
Nos bouviers attelant au joug le peuple-roi;
Plébéiens, sénateurs confondus par l'effroi,
Quand, le fils de l'esclave enchaînant leur armée,
J'ai fait par leurs licteurs fouetter leur renommée.
Beau triomphe! il est vain si nous n'achevons pas.
L'Italie est à nous. Traversons-la d'un pas;
Et dans Rome, en courant, décapitons l'empire;
Mais craignons-le toujours, tant qu'un Romain respire.
Par-dessus l'Alpe même allons tendre la main
Au Gaulois chevelu qui dort près du Germain;
Grands peuples vagissants dans leurs berceaux de glaces,
Il ne faudra qu'un cri pour éveiller ces races.
Sur leurs fronts engourdis, nous suspendrons nos fers,
Qui gémiront, la nuit, au souffle des hivers.
Nous dirons : Levez-vous! Descendez, avalanches!
Peuples vierges encor, tels que les neiges blanches!
Ils descendront. Dès lors plus de verges, de fouets,
Et plus d'hommes servant aux hommes de jouets;

Car nul ne craindra plus que r trouvant son glaive,
Rome sur son séant un jour ne se relève.
De la postérité je vous vois adorés :
Ce sont là mes projets, vous les accomplirez.

PALLAS.

Chez la postérité, Spartacus nous convie ;
Et foulant sous ses pieds les biens de cette vie,
Ce soir il nous invite à souper chez Pluton ;
Voilà son grand projet ; eh bien, le suivra-t-on?

COTYS.

Évitons avant tout la discorde au teint blême ;
Nos ennemis sont près, et cette heure est suprême ;
En nos propres pensers sans trop nous confier,
Il faut au bien commun beaucoup sacrifier.

PALLAS.

C'est juste! Un mot pourtant. Assis dans le prétoire,
Spartacus veut-il seul user de la victoire?
Qu'il réponde à ce mot, et je suis satisfait.

GALLUS.

Il a raison. Nos mains sont vides en effet ;
Oui, réponds, Spartacus.

COTYS.

Garde-toi de répondre.

PALLAS.

Je ne veux rien qu'un mot qui serve à me confondre.
Qu'il nous dise pourquoi, reculant l'avenir,
L'âge d'or tant promis est si lent à venir?
Pourquoi, nouveau Tantale, errant au bord du fleuve,
Je ne trouve que cendre où lui-même s'abreuve?
Nos maux n'ont pas changé. Que veut-il? qu'attend-il
Pour arracher l'esclave à l'éternel exil?
Prétend-il corriger enfin nos destinées?

SPARTACUS.

Un jour ne change pas l'ouvrage des années.

PALLAS.

Vous l'avez entendu.

SPARTACUS.

Vous l'entendrez encor.
Quand suffit-il d'un jour pour faire un siècle d'or?

GÉTA.

Un jour! nous ne pouvons attendre davantage.
Le vieux monde n'est plus. Ouvre-nous l'héritage.

SPARTACUS.

Quand vit-on la moisson mûrir en un moment?
Frères! le laboureur, en semant son froment,
Dans la nuit du sillon, diligent, le renferme;
Loin de déraciner le grain pour voir s'il germe,
Il se fie au printemps qui marche sur ses pas.
Laissez le droit germer, pour qu'il n'avorte pas.

GÉTA.

Un droit! Qu'est-ce qu'un droit? Il parle comme un maître,
Et ce sont là des mots que je ne puis connaître.
Nous avons trop souffert, trop compté les instants,
Pour vouloir sur le seuil attendre plus longtemps.
Par delà nos souhaits, jardin des Hespérides,
Palais de la sirène au fond des Atlantides,
Calices enivrés d'ambroisie et de nard,
Il faut tout aujourd'hui; demain serait trop tard.

SPARTACUS.

Le temps, qui détruit tout, crée aussi toutes choses.
N'est-ce donc rien déjà que ces métamorphoses
De troupeaux garrottés devenus souverains;
Nos chaînes se forgeant en glaives dans nos mains;
Tant d'esprits aveuglés revoyant la lumière;
Le ver émancipé du joug de la poussière.

Monarque parvenu qui ne veut pas souffrir
Que son règne immortel tarde un jour à s'ouvrir?
Ingrats! n'est-ce rien?

LE CHŒUR DES ESCLAVES.

Non!

GÉTA.

Tu ne peux nous convaincre.

SPARTACUS.

Donnez-moi donc trois jours pour achever de vaincre.

LE CHŒUR.

Non.

SPARTACUS.

Donnez-m'en deux.

LE CHŒUR.

Non.

GÉTA.

Pas un seul. Ah! tu veux
Jusqu'au bout nous payer de promesses, de vœux!
En vain, tu contrefais l'ancien patron. N'importe!
Nous t'avons fait le chef pour nous ouvrir la porte
Des songes bienheureux. Allons! que tardes-tu?
Qu'attends-tu donc de nous?

SPARTACUS.

Un moment de vertu.

PALLAS.

Mot des patriciens, tout rongé par la rouille,
Qu'ils jettent en avant dès que leur jeu se brouille!

LE CHŒUR.

N'accorde rien, Pallas! Il voudrait te gagner.

PALLAS.

Nous avons faim et soif, et nous voulons régner.
Sans faire à l'avenir crédit d'une seule heure.

SPARTACUS.

Obéissez ce soir, et que demain je meure !

PALLAS.

Pour croire au lendemain, il nous faut le tenir ;
L'instant où nous parlons est pour nous l'avenir.
De nos sueurs de sang nous voulons le salaire,
Divine toison d'or, vision populaire,
Qui s'est montrée à nous dans nos rêves ardents,
Quand la famine en deuil nous mordait de ses dents.

LE CHŒUR.

C'est cela ! Le salaire ou bien la sépulture,
Afin qu'à nos petits nous donnions la pâture.

GÉTA.

Demandez le salaire avec le donatif.
Il voudrait vous traiter comme on traite un captif.
Voyez ; il feint déjà de ne pas vous entendre.

LE CHŒUR.

Que veux-tu ? Spartacus est riche ! il peut attendre.

SPARTACUS.

Je suis riche en effet des biens que je n'ai pas.
J'interdis l'or, l'argent, la pourpre. Mettez bas
Ces colliers de rubis où s'enchaînent vos âmes.
Quittez ces bracelets et les rendez aux femmes ;
Plus de bagues, d'anneaux, si ce n'est aux vaincus ;
Il ne faut que du fer autour de Spartacus.

GALLUS.

Qu'en penses-tu, Cotys, toi qui le déifie ?

COTYS.

C'en est trop à la fin ; vraiment il nous défie.

GALLUS.

Est-il donc plus que nous pour régner en effet ?

GÉTA.

Refusons d'obéir ; c'est nous qui l'avons fait.

Qu'à sa place aujourd'hui, chacun de nous commande.

LE CHŒUR.

Non ! Plus de chefs. Voilà le bien que je demande.

SPARTACUS.

N'attendez pas ici, tant votre règne est neuf,
Que Crassus, en marchant, vous écrase dans l'œuf.

GÉTA.

Nos boucliers d'osier, couverts de peaux de bêtes,
Supporteraient les cieux, s'ils croulaient sur nos têtes.

GALLUS.

Bah ! Spartacus a peur ; voilà tout le secret ;
Il craint un mur qui marche !

PALLAS.

Il suit son intérêt :
Il veut jouir des biens conquis sur nos misères.
Soigneux de nous détruire, orgueilleux mercenaires,
Voilà quels ils sont tous, ces riches parvenus.
Que nous fait après tout Spartacus ou Crassus ?
Querelles de patrons qui s'entendent pour vendre
Le troupeau des clients qu'ils ont l'air de défendre !

GÉTA.

Moi, j'aime mieux Crassus.

PALLAS.

Eh ! sans doute il le vaut.

GÉTA.

C'est du moins un grand homme !

PALLAS.

Un maître comme il faut.

GÉTA.

Qui n'est pas échappé du fond d'un ergastule.

PALLAS.

Qui n'a volé personne en pillant son pécule.

GÉTA.

Et c'est honte vraiment que de ployer le cou.

PALLAS.

Sous un Ilote impur, sorti je ne sais d'où.

PREMIÈRE PARTIE DU CHŒUR.

Vivent Géta! Pallas! Aux crocs le belluaire!

SECONDE PARTIE DU CHŒUR.

Spartacus aux lions! en croix! au Spoliaire!

(Les esclaves tirent leurs épées et entourent Spartacus en le menaçant.)

LE CHŒUR.

Vois-tu ces glaives nus? Ils ont soif de ton sang.

SPARTACUS, il s'avance sur les glaives. A mesure qu'il marche, les esclaves reculent.

Je vous les ai donnés; percez-m'en donc le flanc.
Oui, puisque Spartacus ainsi vous importune,
Tuez-le; je veux bien; mais prenez sa fortune.
Vous cherchez ses trésors? Regardez; ils sont là,
Dans ce cœur, dans ce sein, dans ce front que voilà.
Comment! vous n'osez pas? Laissez les craintes vaines.
Courage! allons, frappez; venez, fouillez ces veines.
Ici vous trouverez ce qui vous manque ailleurs,
L'espérance, et peut-être aussi des Dieux meilleurs.

(Les esclaves ont reculé jusqu'au seuil.)

UN ESCLAVE.

Comme il sait bien mourir!

GALLUS.

Oui! c'est un brave, en somme.

COTYS.

Ah! malédiction que de tuer cet homme!

UN ESCLAVE.

Avez-vous vu quel feu de sa bouche est sorti?

COTYS.

Marque d'un demi-dieu qui jamais n'a menti.

GALLUS.

Autour de lui j'ai vu, légions immortelles,
Ses victoires d'airain le couvrir de leurs ailes.

COTYS, au chœur.

Afin qu'il nous pardonne, approchons-nous de lui;
Qu'allions-nous faire, ô Ciel, si ce rayon n'eût lui?

LE CHŒUR tombe aux pieds de Spartacus.

Pardonne : vois nos pleurs. Nous couvrirons de cendre
Nos habits. Daigne encor jusqu'à nous redescendre.
Vois : nous te supplions par tes sacrés genoux;
Accepte nos remords, ô Dieu!

SPARTACUS.

Retirez-vous.

(Tous sortent, excepté Spartacus et Parménon.)

SCÈNE IV.

SPARTACUS. PARMÉNON.

SPARTACUS.

Toi, demeure, affranchi : c'est sur toi que je compte.
Mélange monstrueux de grandeur et de honte,
Tu me comprendras mieux, sans doute que Scrophas.
Chez toi notre sang crie; oui, ne t'en cache pas.
L'affranchi, c'est Janus, ayant double visage,
L'un pour la liberté, l'autre pour l'esclavage.
Armés du double front, vous pouvez, sans combats,
D'en haut tendre la main à ceux qui sont en bas;
Et de l'abîme sourd où la masse fourmille,
Après vous arracher votre immense famille.

PARMÉNON.

Que dis-tu? Des ingrats qui méritent leur sort!

Un ramas de brigands affamés de ta mort,
Qui dans la liberté voient la fainéantise,
Et que pour la sportule un Géta fanatise!
Bientôt, tu vas nier qu'ici, lâches pillards,
On les a vus tourner contre toi leurs poignards.

SPARTACUS.

Ils pleurent sur le crime avant de le commettre;
Leurs vertus viennent d'eux, leurs vices de leur maître.

PARMÉNON.

Eh bien, ils te perdront. C'est un malheur, crois-moi,
Quand s'égare chez eux un homme tel que toi;
Le ciel t'avait-il fait pour ces grossiers génies?
Veux-tu donc jusqu'au bout les suivre aux gémonies?
Dans quel but? à quoi bon? pour la gloire?... ah! j'entends.
Le sacrifice est beau quand il vient en son temps :
Celui des Curtius n'est plus du tout le nôtre,
Et c'est d'un faible esprit que d'imiter un autre.
La vertu surannée est un vice, à son tour.
Que les Parques bien mieux auraient filé ce jour,
Si tu n'avais brouillé toi-même leur ouvrage!
Le progrès s'amassait dans l'urne du suffrage.
Client d'un bon patron, de sa moelle enrichi,
Déjà je te voyais au banc de l'affranchi,
Presque libre, sourire, attendant qu'on te craigne.
Notre classe, après tout, est la classe qui règne.

SPARTACUS.

As-tu donc oublié d'où tu sors?

PARMÉNON.

Je le sais.

SPARTACUS.

L'esclave est ton parent.

PARMÉNON.

C'est pourquoi je le hais.

SPARTACUS.

Tes entrailles, ton sang, ton ombre, ton image!

PARMÉNON.

Je te l'ai déjà dit, je l'en hais davantage;
Il se souvient trop bien que je naquis chez vous.

SPARTACUS.

Cependant ton vieux père!... il servit comme nous.

PARMÉNON.

Mon père fait ma honte, à moi; je le renie;
Pourquoi m'a-t-il légué ce faix d'ignominie?

SPARTACUS.

Mais son nom, c'est le tien.

PARMÉNON.

Le patron m'a prêté
Un nom couvert d'encens et d'immortalité.

SPARTACUS.

Rougir de son père!... Ah! tu m'ouvres des abîmes.

PARMÉNON.

Un grand homme à ses pieds met ses douleurs intimes :
Laissons dans leurs tombeaux nos aïeux asservis ..
Mais je vois la prêtresse; elle amène ton fils.

(Parménon sort.)

SCÈNE V.

SPARTACUS, CINTHIE, LEUR ENFANT.

CINTHIE.

Que veulent-ils? On dit qu'ils demandent ta vie;
Ou sont-ils? Me voici de notre enfant suivie.
Qu'ils nous frappent tous trois, si notre premier-né
Ne charme, avec ses pleurs, le lion déchaîné,

SPARTACUS.

Femme, rassure-toi ; légers comme l'arène,
Un souffle les abat, un souffle les entraîne.

(Il prend la main de Cinthie et celle de l'enfant.)

Famille de l'esclave ! abri ! recueillement !
Dieux Lares, faites-moi jouir de ce moment.
O femme, loin du monde où l'avenir se voile,
Quand verrai-je tes mains, en paix tisser la toile,
Aux pieds du sombre Hémus, dans ma maison de bois,
Visité seulement du vieux cerf aux abois ?

CINTHIE.

Alors il sera beau, près d'un feu de broussailles,
De t'entendre conter à l'enfant tes batailles.

SPARTACUS, à l'enfant, en le prenant entre ses bras.

Oui, douce créature, approche, souris-moi.
La liberté se cache ; enfant, elle est chez toi,
Tout entière en tes mains, retirée en ta garde.
Où la vais-je chercher, lorsque je te regarde ?
Je la vois, dans tes yeux, qui rit à l'univers.
Ces bras n'ont pas connu les outrages des fers :
Point de marque à ces pieds ; à ce front nulle empreinte,
Hors le signe divin où l'innocence est peinte.

(Il le soulève dans ses bras.)

O douce haleine ! viens ; dans ton âme en sa fleur
Respirent les parfums d'un monde sans douleur.

CINTHIE, à l'enfant.

Garde en ton cœur, mon fils, chaque mot de ton père,
Comme s'il te parlait à son heure dernière.

SPARTACUS, à l'enfant.

Seras-tu fier un jour d'avoir mon bouclier ?
Vois, enfant, comme il pèse.

L'ENFANT, essayant de porter le bouclier.

Ah! quand donc, sans plier,
Pourrai-je le porter?

SPARTACUS.

Essaye aussi mon glaive.

L'ENFANT.

Mère, regardez-moi; déjà je le soulève.

SPARTACUS.

Quand ma vieillesse aura fait place à ton printemps,
Que l'univers dira quel je fus en mon temps,
Mes veilles, mes travaux, où ton berceau remonte,
Es-tu bien sûr, enfant, de n'avoir pas de honte?

L'ENFANT.

Quoi!

SPARTACUS.

De ne pas rougir en m'entendant nommer?

L'ENFANT.

Père!

SPARTACUS.

En me reniant tu peux me diffamer.
Ils te raconteront, les lâches, moi, que sais-je?
Que ton père, autrefois, ne fut qu'un sacrilége;
Un brigand que dans l'ombre un licteur a frappé;
Quelque loup ravisseur de sa cage échappé;
Un fugitif : vois-tu? dans ce mot c'est tout dire.
Que feras-tu, mon fils? Voudras-tu me maudire?
Montre-moi ta réponse en tes yeux transparents.

L'ENFANT.

Qui donc a pu jamais maudire ses parents?
Le petit du lion marche après la lionne;
L'agneau suit la brebis que le pâtre aiguillonne,
Et le faon suit la biche au sommet du rocher.
Où marchent leurs parents, ils passent sans broncher.

A mon tour, je ferai comme font tous les autres;
Je poserai mon pied où je verrai les vôtres.

SPARTACUS.

Bien! Ta mère, ô mon fils, t'a nourri de son lait :
Par ta bouche d'enfant la prêtresse parlait.
Que tes jours soient nombreux comme au ciel les étoiles!
Puisse un faune, un berger, t'enveloppant de voiles,
T'emporter dans son antre au-dessus des combats,
Loin des chiens altérés qui marchent sur nos pas!...

(Après un silence.)

Mais quoi! quelle pensée empoisonne ma joie?...
Toi!... que des chiens plutôt tu deviennes la proie!
Grands Dieux! suis-je son père ou bien son assassin?

CINTHIE.

Quelle douleur nouvelle est entrée en ton sein?

SPARTACUS.

Ne m'interroge pas.

CINTHIE.

Que ton silence effraie!

SPARTACUS.

Garde-toi d'arracher la flèche de ma plaie.

CINTHIE.

Dis ta pensée, ô Roi!

SPARTACUS.

Je ne puis.

CINTHIE.

Je la sais.
Tu vois ton fils captif.

SPARTACUS.

L'ai-je dit?

CINTHIE.

Oui.

SPARTACUS.

Jamais.

CINTHIE.

Tes yeux parlent : les mots n'ont plus rien à m'apprendre;
Tu vois ton fils esclave et vendu sur ta cendre.
Ai-je bien deviné?

SPARTACUS.

Femme, puisque tu lis
Les secrets infernaux dans l'ombre ensevelis,
C'est vrai; je dirai tout. Oui, cette peur me glace,
La sueur des mourants se répand sur ma face,
Quand je songe que lui!... Dieux! s'il devait, un jour,
Ce que j'ai supporté l'endurer à son tour;
S'il devait amuser après nous les arènes;
Si ses fragiles mains devaient porter mes chaînes;
Si d'avance flétri....

CINTHIE.

Cela ne sera pas.

SPARTACUS.

Ainsi, son père mort?...

CINTHIE.

L'enfant suivra nos pas.

SPARTACUS.

Tu sauras l'affranchir?

CINTHIE.

Aussi bien que moi-même.

SPARTACUS.

Des affronts de la croix?

CINTHIE.

Du servile anathème.

SPARTACUS.

Jure-le.

CINTHIE.

Je l'ai fait.

SPARTACUS.

Redis par quels serments.

CINTHIE.

Par la Nuit, par la Terre, et par nos ossements!

SPARTACUS.

Plutôt qu'il soit esclave et vive de bassesses,
Emportez-le, grands Dieux!

CINTHIE.

Et vous, bonnes Déesses.

SPARTACUS.

Vous, démons souterrains.

CINTHIE.

Et toi, pâle Erinnys.

L'ENFANT.

Où me conduiront-ils?

CINTHIE.

Où nous serons, mon fils.

(Cinthie et l'enfant sortent.)

SCÈNE VI.

SPARTACUS, seul.

Où vas-tu, Spartacus? Crois-tu seul être sage?
L'esclave a réparé lui-même l'esclavage.
Rivaux d'ignominie, ardents à se tromper,
Quand les petits aux grands s'unissent pour ramper,
Que les hommes nouveaux singeant la vieille race
Se disputent le joug pour le changer de place,
Veux-tu donc affranchir l'univers malgré lui?

Qui t'a commis ce soin? Qui t'en prie aujourd'hui?
— Moi-même. — Et de quel droit? — Du droit d'une grande âme.
— Et s'il aime à dormir sur le chevet infâme;
S'il affiche l'opprobre au lieu de s'en cacher,
Qui t'a fait si hardi que de l'en arracher?
Ne peut-il, à son gré, vouloir qu'on l'emprisonne?
La liberté te plaît? Mais qui la veut? Personne.
Sous son large étendard tu crois tout rallier?
Le démagogue a peur de se mésallier.
Ton triomphe, grand homme, est-il une ironie?
Écoute! après ton char, quel chant d'ignominie
S'élève en ricanant par-dessus les clairons?
Après les serviteurs, que disent les patrons?
Toujours le même mot retentit : Servitude!
L'écho te le renvoie ici par habitude.
Esclave! c'est le cri des Cieux et des Enfers;
Esclave! c'est le mot qui créa l'Univers.
Il part en gémissant du sein de chaque chose,
Sitôt que sur la terre un pied d'homme se pose :
Partout l'esclave traîne un esclave après soi,
Chaîne immense, attachée aux pieds du peuple-roi.

(Après un silence.)

Mais non!... Vers l'inconnu, marchons tête baissée,
Laissant au front des Dieux l'importune pensée.

(Au moment de sortir, il s'arrête sur le seuil.)

Quel présage! à mes pieds deux hommes endormis!
Ils rêvent. Écoutons ce que les cieux ont mis
Dans leurs bouches. Souvent par ses portes d'ébène,
Le sommeil fait passer la vérité sereine.
Voyons; que disent-ils? Où tendent leurs esprits?

UN ESCLAVE couché sur le seuil et endormi.

Des esclaves!

UN AUTRE ESCLAVE endormi.

Mes fers!... Le maître m'a repris....
Pitié! Maître!... Pardonne.... arrête la torture....
Ah!... tu fouettes un mort. Donne la sépulture....
Bourreau, tu m'as tué.... Maître, tiens! prends mes jours....
Quoi!... déjà chez Pluton?... Esclave encor?... Toujours.

(Spartacus sort.)

SCÈNE VII.

LE CHŒUR DES ESCLAVES.

O sommeil, vrai Dieu de l'esclave,
Oubli des jours et des travaux!
Maudit soit celui qui te brave,
Et sur ton front serein et grave
Flétrit la touffe de pavots!

Seul, tu n'attends pas la prière,
Dieu complaisant pour les mortels.
En souriant, sur leur paupière,
Tu viens poser ton doigt de pierre,
Avant qu'ils t'aient fait des autels.

Sur ton lit de myrte ou de cendre,
Où dort l'aveugle Éternité,
Oublier tout, ne rien attendre,
Sans penser, sans voir, sans entendre,
N'est-ce pas la félicité?

En revoyant le crépuscule,
Nous retrouvons le souvenir,

Maîtres ingrats, travaux d'Hercule,
Jours dévorés dans l'ergastule;
Dieu bon, assoupis l'avenir.

Écarte d'ici jusqu'aux songes
Dont l'aile bat autour de moi;
Et loin de l'ombre où tu nous plonges,
Enchaîne l'essaim des mensonges.
Sommeil, nous n'adorons que toi!

Reviens, mais sans la troupe noire
Des fantômes fils de la Nuit
Qui ressuscitent la mémoire.
En ouvrant la porte d'ivoire,
Une larve fait trop de bruit.

ACTE V

Un promontoire du détroit de Messine. Une porte du camp de Spartacus. Avant le lever du soleil.

SCÈNE I.

SCROPHAS, LUCIUS, PARMÉNON, STELLA.

STELLA, elle tient une quenouille et un fuseau.

Voici le jour! fuyez; le jour est près d'éclore!
La cigale éveillée a salué l'aurore.
Adieu, maîtres, adieu!... Mais rendez-moi ces fers.

(Elle leur ôte leurs chaînes.)

L'œil du jour qui voit tout s'ouvre sur l'univers.
Partez; et que les Dieux vous prêtent leur égide!

SCROPHAS.

Puissent-ils t'écouter! Quel sera notre guide?
Est-ce toi? car jamais ton grand cœur n'a fléchi;
Ou bien nous fierons-nous à ce vieil affranchi?

PARMÉNON.

Vous pouvez me fier sans crainte votre vie :
Je connais mieux la route et l'ai déjà suivie.

(A Stella.)

Enfant, pour endormir le soupçon sur nos pas,
Toi, demeure en otage et ne t'éloigne pas;
Mon avis est aussi que pour tromper l'attente,
Tu files ton fuseau debout devant ma tente.

STELLA.

Souviens-toi, Lucius, que Stella va mourir

LUCIUS.

Tu parles comme ceux qui sont las de souffrir.
Invoque, en nous quittant, Minerve filandière;
Sa chouette a crié trois fois dans la bruyère.
Belle Parque, à l'ouvrage! au lieu des jours maudits,
File-nous d'autres jours d'or et de soie ourdis.

STELLA.

Soyez heureux! Déjà le jour boit la rosée.
Maîtres, souvenez-vous de moi dans l'Élysée,
Si l'on y laisse entrer nos ombres après vous.
Adieu! j'embrasse encore une fois vos genoux.

(Scrophas, Lucius, Parménon, sortent.)

SCÈNE II.

STELLA, filant sa quenouille.

Minerve filandière, ô déesse, tu cueilles
Les blancs fils du printemps voltigeant sur les feuilles,
Dans les bois, dans les prés tout parfumés de thym,
Pour tisser sur les monts la robe du matin;
Toi qui tiens la quenouille au-dessus du nuage,
Sous tes yeux commencé, regarde cet ouvrage.
Fais que ce fil errant qui tombe de mes mains
Guide les fugitifs à travers les chemins.
Toi qui sais endormir les fuseaux pleins de laine,
Endors aussi mon cœur et retiens mon haleine.
Mets ta paix dans mes yeux, ta force sur mon front :
Déesse, assiste-moi! Quand les bourreaux viendront,
Dans ma bouche retiens le cri de la torture;
Ne livre pas mon corps aux oiseaux en pâture.

SCÈNE III.

STELLA, CINTHIE.

CINTHIE.

Bienheureuse Stella, ton cœur est dans la paix;
Des prémices du jour tu goûtes les bienfaits :
Les fuseaux diligents, emplissant ta corbeille,
Tu célèbres l'aurore, avant qu'elle s'éveille
Parmi les aloès sur son lit virginal.
Tu mêles l'hymne saint au travail matinal.
Mais qu'il me tarde à moi que ce long jour finisse !
Comme un taon qui s'acharne aux flancs de la génisse,
Dans mes songes errante, au milieu de la nuit,
Le noir pressentiment m'assiége, me poursuit.
Où fuir ? où m'arrêter ? L'ardente prophétie
En sursaut dans mon cœur se lève et balbutie.
Que ne puis-je à ta place, achevant ton fuseau,
Enchaîner comme toi mon âme à ce roseau !

STELLA.

L'âme n'est pas toujours enchaînée à l'ouvrage,
Ni le cheval au char, le bœuf au labourage.

CINTHIE.

Saluons donc les Dieux qui ne dorment jamais.

STELLA.

Ils nous voient l'une et l'autre, assis sur les sommets.

CINTHIE.

Par ces rameaux chargés de laine printanière,
Supplions le Soleil d'abréger sa carrière.

STELLA.

Qu'à tous les voyageurs qui vont à l'Orient

Il montre jusqu'au bout un visage riant !

CINTHIE.

Trop lente à cheminer au bord du précipice.
Qu'il prenne sur son char l'immuable Justice !

STELLA.

Aux pâles fugitifs qu'il rouvre leur foyer !

CINTHIE.

Nos vœux sont entendus... Mais pourquoi t'effrayer ?...
O ciel !... Je vois au loin s'élever la poussière,
Du combat qui la suit sanglante avant-courrière !
Où va ce char ailé qui fuit loin des remparts ?
Quelle épée a brillé sous ces myrtes épars ?

STELLA.

C'est le feu qu'un berger rallume à son haleine.

CINTHIE.

N'entends-tu pas hennir des chevaux dans la plaine ?

STELLA.

J'entends mugir les bœufs qu'on mène à l'abreuvoir.

CINTHIE.

Ce n'est pas un troupeau qui mugit. Veux-tu voir ?
C'est le camp des Romains assis sur la falaise;
Il s'émeut comme l'eau qui bout dans la fournaise.
Quel essaim bourdonnant autour des étendards !
Sur les noirs boucliers étincellent les dards.
Les voilà ! ce sont eux; jetons le cri d'alarmes :
Frères, amis, debout ! éveillez-vous ! aux armes !

SCÈNE IV.

Les mêmes, PALLAS, GÉTA.

PALLAS.

Que nous veulent ces cris de femmes et d'enfants?

CINTHIE.

Je vois déjà marcher les tours des éléphants.

PALLAS.

Ici que faites-vous? Est-ce un piége où nous sommes?
Vous semez l'épouvante au fond du cœur des hommes.
Prêtresse de malheur, qu'annonces-tu?

CINTHIE, montrant au loin le camp de Crassus.

Voyez!

GÉTA.

Cela? C'est la tortue aux mille boucliers,
Lourde écaille d'airain qui rampe sur la rive.
Bah! le jour sera clos avant qu'elle n'arrive.

PALLAS.

Nous cherchons le tribun. Est-il vrai qu'il a fui?
Toi, prêtresse, réponds. Qu'avez-vous fait de lui?
Si Spartacus n'est pas le traître qu'on suppose,
S'il n'est pas acheté pour livrer notre cause,
Montrez-nous enchaînés Scrophas et Lucius.
Le peuple est défiant. On dit que Spartacus
Les a, de cette tente introduits dans la vôtre,
Pour arrhes du marché délivrés l'un et l'autre;
Qu'emportés sur un char à l'ombre des forêts,
Ils vendent à Crassus nos intimes secrets.
Voilà ce que l'on dit, témoin toute l'armée;
Ce n'est rien qu'un faux bruit, sans doute, une fumée.

D'accord; tout le premier, je m'en veux réjouir.
Mais enfin, il en est qu'on ne peut éblouir
Comme moi par un nom, tant ils sont pleins de haine
Que l'on nous montre ici le tribun à la chaîne;
Et les plus mutinés rentrent dans le devoir.

GÉTA.

Le tribun! Le tribun! Qu'on nous le fasse voir!
Par nos soins aussitôt s'apaise le tumulte.

CINTHIE, à Stella.

Leur demande n'a rien qui ressemble à l'insulte;
Il la faut accorder; qu'avons-nous à cacher?
Le tribun est chez nous : Stella, va le chercher.

PALLAS.

Attendons.

CINTHIE, à Stella.

Obéis.

GÉTA.

Que tarde-t-elle encore?

STELLA.

Le tribun est parti ce matin dès l'aurore.

CINTHIE.

Qu'entends-je?

GÉTA.

Il est en fuite!

CINTHIE.

O jours trois fois maudit!

GÉTA.

O noire trahison!

PALLAS.

Eh bien, qu'avais-je dit?
Va! de la trahison ce n'est qu'une partie.

STELLA.

Ecoutez-moi d'abord, Pallas, et vous, Cinthie.

Tout ce que vous ferez après sera bien fait.
Le tribun et son fils sont libres en effet.
Pourtant ne dites pas : Spartacus est un traître!
C'est un héros. Scrophas était mon ancien maître;
Mes mains l'ont délivré. Je le jure.

PALLAS.

Tais-toi.

STELLA.

Moi seule j'ai tout fait; oui, vengez-vous sur moi.

PALLAS.

Par Minerve! tu mens. Dis, quels sont tes complices?
Spartacus en est un; parle, ou cours aux supplices.
Tu gardes ton secret? C'est bien; va! le bûcher
Par la main du bourreau saura te l'arracher.

STELLA.

Oui, ces mains, je l'ai dit, ont tout fait.

PALLAS, s'élançant vers Stella.

Imposture!

STELLA.

C'est moi.

CINTHIE.

Pitié!

STELLA.

C'est moi.

GÉTA.

Gardes!

PALLAS.

A la torture.

(Les gardes entraînent Stella.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, GALLUS, ESCLAVES.

PALLAS.

Soyez juges, vous tous ; à vous je m'en remets.
Hier avais-je tort? dira-t-on désormais
Qu'effronté courtisan du lion populaire,
Je noircis mes amis pour flatter sa colère,
Louche esprit, ombrageux, qui médit du soleil?
Dans le complot tramé pendant votre sommeil,
Stella c'était le bras, et Spartacus la tête.
Pour l'avoir dit trop tôt, étais-je un faux prophète?

CINTHIE.

Non, vous ne croirez pas...

PALLAS.

Je te condamne aussi :
De quel front oses-tu nous défier ici?
Va chez ton Spartacus fabriquer tes oracles,
Il a dans ce moment besoin de tes miracles.

GALLUS.

Comment? Que dites-vous?

PALLAS, à Gallus et aux Esclaves.

L'ignorez-vous encor?
Il a remis Scrophas aux Romains à prix d'or.
L'infâme! On lui donnait l'héritage d'Attale,
Avec le droit du glaive.

GALLUS.

Ambition fatale!

GÉTA.

C'est l'acheter bien cher, qu'en faire un petit Roi :

Que voulait-il? Ramper dans un sordide emploi.

GALLUS.

Plût au ciel que le sort l'eût exempté de naître

PALLAS.

Le contrat est signé; chacun peut le connaître.

GALLUS.

Les témoins?

PALLAS.

Tout le monde. Oui; ne vous trompez pas;
Suspectez l'ombre même attachée à vos pas :
Peut-être jusqu'ici la trahison se glisse.
Pencher vers Spartacus, c'est être son complice;
Et je tiens criminel qui le juge innocent.

GALLUS.

Une preuve! une seule!

PALLAS.

On vous en montre cent :
Dans le cirque, avec nous, la première entrevue;
Rome sur les gradins se levant à sa vue;
Puis avec les captifs son nocturne entretien;
L'heure, le lieu choisi, sans qu'on en sache rien;
Les vertus des vieux temps à nos dépens jouées;
Pour lui l'ovation, et pour vous les huées;
Que sais-je? mille faits, indices évidents;
Ce faux œil d'épervier qui regarde en dedans;
Tout enfin; et j'allais oublier chez le traître,
Les prisonniers changés en espions du maître.

GALLUS.

Après ce dernier trait, les mots sont superflus;
A mon tour, je vois clair et ne résiste plus.

CINTHIE.

Pour moi, tant de forfaits m'obligent de sourire!
Je ne sais si les cieux voudront me contredire;

Mais quand la terre aux cieux s'unirait pour tromper,
Je sais que mon mari n'est pas homme à ramper;
Qu'il est un demi-dieu sous qui rampent les autres;
Que sa tête, en tombant, fera tomber les vôtres.

PALLAS.

De sa chute, ce Dieu dût-il nous accabler,
Pourtant, il faudra bien, prêtresse, l'immoler,
Non pas honteusement, dans l'ombre, par derrière,
Mais en face, à l'autel, le front chargé de lierre,
Comme on fait un parjure au glaive abandonné.
Il t'appartient! Qu'il soit par tes mains moissonné.
Les peuples à tes flancs ont ceint ce fer qui brille;
Aiguise, moissonneuse, aiguise ta faucille :
L'épi lève trop haut sa tête dans les champs.

GÉTA.

Ceins le bandeau de cuivre et commence tes chants.
Spartacus fut toujours notre mauvais génie;
Il a jeté sur nous un sort.

PALLAS.

Ignominie!
Nous le vouons aux Dieux.

CINTHIE.

Frères, y pensez-vous?
Moi, prêtresse, immoler Spartacus, mon époux!

PALLAS.

Es-tu prêtresse? Enfin, il est temps qu'on le voie.

CINTHIE.

Immoler! Qui?

GÉTA.

Regarde.

PALLAS.

Un démon te l'envoie.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SPARTACUS, COTYS.

GÉTA.

C'est toi qui l'as voulu, Spartacus, sois content;
Aux mains des moissonneurs la faucille t'attend.

CINTHIE.

Ils t'accusent, ô roi, de trahir les esclaves.

GÉTA.

Nous t'avons dévoué.

SPARTACUS.

Je vous cherchais, ô braves!
Il nous reste un moment, courons à l'ennemi;
Qu'il ne surprenne pas Spartacus endormi.

PALLAS.

Arrêtez, arrêtez; c'est un piége qu'il dresse :
Pour vous vendre, il s'entend avec la prophétesse.

GALLUS.

Au moins, défends-toi donc ici de nous trahir.

SPARTACUS.

Si je me défendais, il faudrait vous haïr.

COTYS.

Mes yeux ont vu mourir Stella dans les supplices;
Sa bouche a refusé d'inventer des complices.

SPARTACUS.

Les ennemis sont là, démasqués à moitié.
Hâtons-nous; aujourd'hui, je veux combattre à pied.
J'ai tué mon cheval; tuez aussi les vôtres :
Vainqueurs, dans le butin, nous en trouverons d'autres;
Vaincus, est-il besoin d'un cheval chez les morts?

PALLAS.

Ah! tu veux, poings liés, nous livrer sans remords?
Stratagème innocent! Mais, sans doute, tu raille;
Nous te connaissons trop.

SPARTACUS.

Venez dans la bataille;
Là je vous répondrai.

GALLUS.

Je te crois, je te suis.

PALLAS.

Il te perd, insensé; quitte-le!

GALLUS.

Je ne puis.

COTYS.

Suivons le cri perçant du démon de la guerre.

PALLAS.

Cri de la trahison que j'annonçai naguère!

(Tous sortent, excepté Pallas et Géta.)

SCÈNE VII.

PALLAS, GÉTA.

PALLAS.

Trop crédules toujours; trop aisés à tromper!
Ils partent. Je les suis... Mais c'est pour le frapper.

GÉTA.

Avec Rome, en effet, s'il est d'intelligence,
Debout, derrière lui, nous serons la vengeance.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

CINTHIE, CHŒUR DE FEMMES ESCLAVES.
(On entend au loin le bruit du combat.)

CINTHIE.

Femmes, autour de nous, qu'on range ici les chars;
Et le joug détaché, faites-en des remparts.
Coupez vos longs cheveux, offrandes sépulcrales;
Suspendez les lacets aux timons des cavales.
Ici, nos époux morts, comme eux sachons mourir.

UNE FEMME DU CHŒUR.

Que faut-il faire encore? O maîtresse! Où courir?

CINTHIE.

Près du taureau d'airain chantons l'hymne du glaive.

LE CHŒUR.

Que sur l'aile des vents dans la nue il s'élève!
Sur les lèvres des morts, qu'il descende aux enfers!

CINTHIE.

Fouettez les chariots du fléau de vos fers.

LE CHŒUR.

Dis-nous le signe heureux qui réjouit l'armée.

CINTHIE.

C'est quand le bouclier épousant la framée
Retentit en cadence à l'ombre des aïeux.
C'est un signe meilleur, quand d'une voix farouche,
Tout un peuple en marchant, le glaive sur la bouche,
Fait monter son cri dans les cieux.

Levez-vous! arrivez, forts lions des arènes.
La louve et ses petits vont hurlant sous les frênes;

La sueur de l'épée inonde les genoux.
Nos époux sont vaillants, ils ont ceint leurs armures ;
Et nos lèvres, ce soir, presseront leurs blessures.

LE CHŒUR.

Un vent de mort passe sur nous.

CINTHIE.

Hommes, entendez-vous, les hurlements des femmes?
Nous irons, le sein nu, remplacer les infâmes,
Et les vieillards dont l'âge accuse le déclin.
Marchez où va le chef. Si vous êtes des lâches,
A vos femmes rendez les glaives et les haches.

LE CHŒUR.

Prenez la quenouille et le lin.

CINTHIE.

Silence! Savez-vous, ce que le vent apporte?
Un troupeau de fuyards se hâte vers la porte.

LE CHŒUR.

Nous saurons immoler ce vil troupeau perdu.

CINTHIE.

Et s'il vous faut baiser (ô noce sacrilége!)
La main qui massacra vos époux dans le piége?

LE CHŒUR, *montrant les lacets.*

Pour nous, ces nœuds ont répondu.

CINTHIE.

D'un sang noir enivrés dans le tombeau des villes,
Je vois monter vers nous le chœur des Dieux serviles,
Qui chez l'esclave entrés lui versent leur poison.
Mais sur les monts, les Dieux qui pourraient nous défendre,
Craignant de se souiller, n'en veulent plus descendre.

LE CHŒUR.

Trahison!... Trahison!...

SCÈNE IX.

Les mêmes, SPARTACUS blessé à mort et porté sur un bouclier par deux esclaves.

SPARTACUS, à Cinthie.

L'enfant! qu'en as-tu fait? dis, malheureuse mère!

CINTHIE.

Il est libre.

SPARTACUS.

J'entends : libre comme son père.

CINTHIE.

Un berger l'a porté dans les antres des ours;
Puisse-t-il après nous y demeurer toujours!

SPARTACUS.

Ainsi l'espoir survit, quand tout un monde expire.
O sainte femme, entends ce qu'il me reste à dire.
Hâte-toi; de mon cou, détache ce collier;
Enterre ici mon glaive avec mon bouclier;
De notre enfant, un jour, ce sera l'héritage.
Ne laisse pas surtout mes armes en otage...
J'allais vaincre pour eux un monde vermoulu;
Je leur donnais l'empire; ils ne l'ont pas voulu.
Insensés, au moment où je criais : Victoire!
Ils ont dit : Trahison!... Le monde va les croire.
Qui sait même?... Peut-être une servile main
M'a fait là cette plaie à l'insu du Romain.
Retiens ce que j'ai dit, garde-le dans ton âme :
L'esclave perd l'esclave, et moi je meurs infâme.

CINTHIE.

Il pourra, grâce aux Dieux, s'en trouver après moi,

Qui mourant sur ton corps déposeront pour toi.
Mais d'abord étanchons le sang noir de ta veine...

SPARTACUS.

Ne perdons pas le temps dans une tâche vaine.
Mets ta main dans ma main. Pour rallier ici
L'armée autour de nous, jette un cri.

CINTHIE.

Les voici.
Le désespoir au front, maudissant leur ouvrage.

SPARTACUS.

O mort, endurcis-moi par avance à l'outrage.

SCÈNE X.

LES MÊMES, PALLAS, GÉTA, FOULE D'ESCLAVES.

GÉTA, à Spartacus.

Sois maudit dans ton fils, toi qui nous as vendus!

PALLAS.

Nous diras-tu combien de deniers te sont dus?

SPARTACUS.

Vous tuez un cadavre, amis; faites-lui trêve;
Portez vos coups, ailleurs, aux vivants...

PALLAS.

Meurs.

GÉTA, à Spartacus.

Achève!

SPARTACUS.

Vous pouvez vaincre encor;... notre gauche est debout.
Toi, commande, Géta; remplace-moi partout.
L'Alouette gauloise est là-bas sur deux lignes,

Attendant pour charger qu'on montre mes insignes.
Prends mon manteau : tiens. Pars, va tomber sur leur flanc,
Et Crassus est à toi, surpris dans notre camp.

GÉTA.

J'y cours. Suis-moi, Pallas.

PALLAS.

Géta serait mon maître?
Choisi par Spartacus, Géta n'est plus qu'un traître.
Malheur à qui le suit !

SPARTACUS.

Déployez l'étendard !

GÉTA.

Gloire à toi, Spartacus ! je t'ai connu trop tard.

SPARTACUS.

Trop tard...

(Montrant l'ennemi.)

Va.

(Il meurt.)

GÉTA.

Mon œil s'ouvre à ce moment suprême;
L'ennemi, c'est Pallas.

PALLAS.

L'ennemi, c'est toi-même.

GÉTA.

Tant que Pallas respire, il faut quitter l'espoir.

PALLAS.

Tant que Géta survit, sa mort est un devoir.

(Ils se précipitent, l'épée à la main, l'un sur l'autre.)

CINTHIE, s'élançant entre eux, armée de la faucille.

Quoi ! La discorde ici !... Paix à ce corps qui tombe.
Amis, allons chercher l'union dans la tombe.
Après le sacrifice offert aux Dieux jaloux,
La prêtresse en son lit doit suivre son époux.

O beau lit nuptial ! hymen ! ô hyménée !
La faucille a fini la moisson de l'année.

(Elle se frappe de la faucille.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CRASSUS, SCROPHAS, PARMÉNON, FOULE DE SOLDATS ROMAINS, plusieurs portent des croix de bois.

CRASSUS.

Le corps de Spartacus, l'a-t-on vu par hasard ?

SCROPHAS.

Il est là sous tes pieds, qui combat du regard.

CRASSUS.

Qu'on le cloue à la croix, chargé de ses entraves,
Et qu'une main écrive au bas : Roi des Esclaves!

SCROPHAS.

Pour la mort du héros, il faut de nobles jeux :
Allons rouvrir le cirque après ces jours fangeux.

(Aux esclaves.)

Rois gaulois et germains, il vous siéra dans Rome,
D'illustrer en mourant le bûcher d'un tel homme.
Mais pour toi, Parménon, Jupiter m'a fléchi;
Le peuple très-clément adopte l'affranchi.

CRASSUS.

A-t-on trouvé l'enfant couché près de son père?

SCROPHAS.

Non, il s'est échappé du nid de la vipère.

CRASSUS.

S'il en reste un tronçon, nous sommes les vaincus.
Romains, qu'avons-nous fait? Un autre Spartacus

LA SIRÈNE — LE RHIN

LA SIRÈNE

C'était le premier jour qui sortit du chaos:
Comme un blanc nénuphar qui germe au fond des eaux,
Le monde, épanoui dans l'éternel orage,
De l'océan de vie embaumait le rivage.
Des brumes du néant encore environné,
Sans parents, sans berceau, chaque être, nouveau-né,
Se taisait; et les vents, étouffant leur murmure,
Essuyaient des forêts la sainte chevelure.
Point d'hymne printanier, messager du soleil.
Sur son lit virginal, dans un profond sommeil,
En silence mêlée à l'haleine des roses,
Dormait, au fond des lacs, la grande âme des choses.

Comme au sortir d'un songe où les yeux sont ouverts,
Un soupir s'exhala du muet univers;
La vague s'amollit sous une tiède haleine,
Et c'est toi qui surgis, éternelle Sirène,
Confidente, aux yeux bleus, de l'abîme en travail.
Sur ton sein ruisselaient tes larmes de corail;
Longtemps tu te miras dans la source infinie
Où des chants, fils du ciel, tu puises l'harmonie

Ton humide regard suivit dans son rayon
L'étoile qui jaillit au bord de l'horizon,
Puis l'hymne commença. Des échos de la brise,
Des rumeurs des forêts que la tourmente brise,
Des bruits du coquillage enflés sous les roseaux,
Du chant des flots vibrant sous l'aile des oiseaux,
Ta lèvre avait formé sa liquide parole.
Les fleurs la recueillaient dans leur blanche corolle;
Parfum, accord vivant, exhalé de ton cœur,
Les mondes, en naissant, la redirent en chœur :

« L'étoile, au bord des cieux, converse avec l'étoile;
Le diamant sourit à la fleur qui se voile
Dans sa robe de pourpre et d'or.
Mais la Sirène est seule, et son chant de mystère,
Au branle de l'abîme en vain berce la terre;
Nul esprit ne répond encor.

J'appelle.... Qui s'émeut? une algue de la grève.
Je soupire.... Le flot éveillé par un rêve
Répond par un gémissement.
Est-ce là tout l'amour promis à la Sirène?
Épouser les roseaux, le flot qui sur l'arène
Roule les perles en dormant!

Sur son char attelé de froids troupeaux de phoques,
En visitant mon seuil, la tempête aux yeux glauques
N'a pas encor glacé mon sein.
Dans ma grotte d'azur un feu sourd me consume;
J'ai convoité les cieux.... et j'embrasse l'écume
Qu'évoque mon chant souverain.

Pourquoi semer la fleur dans le lit de l'abîme?
Vainement, à ma voix, son parfum se ranime;
Nul ne vient cueillir ses trésors.
Pourquoi loin du soleil, dans la nuit souterraine,
Si jeune ensevelir l'immortelle Sirène
Et sa conque pleine d'accords?

Que ne puis-je habiter ce monde de lumière,
Où, le jeune arc-en-ciel entr'ouvrant ma paupière,
Le soir, je respire un moment!
Je hais les gouffres sourds où mon destin me plonge;
Et j'étouffe, en secret, sous l'ennui qui me ronge
Dans mon palais de diamant.

O soleil entrevu! monde heureux, diaphane,
Où toute voix résonne, où nul lis ne se fane,
Où tout m'appelle et me séduit!
A peine ai-je aspiré la vie à pleine haleine,
L'Océan sur mon sein en mugissant ramène
Le poids de l'insondable nuit.

Un moment, chaque jour, arrachée à la lie,
Du flot vain et grossier mon esprit se délie.
Mon âme plane sur les mers.
Le visage essuyé, je consulte la nue;
Je suis des yeux l'aiglon au bout de l'étendue,
Et ma voix berce l'univers.

Cette heure emplit d'amour ma corne d'abondance.
Les mondes diligents qui marchent en cadence,
Du néant sortent à mon nom.

Le reste est un sommeil où tout se décolore,
Faux rayons jaunissants, vains songes que j'implore
Sur une couche de limon.

Venez, je vous évoque, ô sonores fantômes!
Hymnes, prenez un corps et peuplez les royaumes
De la visible immensité.
Avant que dans sa nuit le gouffre me réclame,
O monde, éveille-toi! nourris-toi de mon âme,
Enivre-toi de ma beauté! »

Pendant qu'elle chantait, des golfes de l'Hellade
Jusqu'à l'île fumante où gémit Encelade,
Un long frissonnement parcourut les forêts.
L'hymne ailé s'insinue aux plis les plus secrets
Des choses et des monts que nul dieu ne visite.
Le flot rit en dansant; il bondit, il palpite.
De colline en colline, enflant ses mouvements,
La terre suit le rhythme aux longs balancements.
La vie, en mille essaims, bourdonne; avec l'abeille
Partout, dans l'herbe tiède, un dieu dormant s'éveille.
D'abord sortent des bois de chênes chevelus,
L'un l'autre s'appelant, les Centaures barbus,
Croupes, flancs de chevaux, visages de prophètes,
Qu'ébaucha le chaos dans le sein des tempêtes.
Au frein de l'hymne d'or assouplissant leurs pas,
Vers la chanteuse errante ils étendent leurs bras.
Ils plongent sous les flots pour saisir sa ceinture;
Le chant fuit aux confins de l'immense nature.
Aux sauvages amants un cuisant aiguillon
S'attache; des désirs ils boivent le poison.

Hennissant dans leurs cœurs, du pied creusant le sable,
Ils lèchent, tout pensifs, leur plaie inguérissable.

Le Cyclope, après eux, dans les flancs de Lemnos
Entend la voix de miel qui pénètre ses os;
Il laisse le marteau retomber sur l'enclume;
Soit que l'âtre des dieux s'éteigne ou se rallume,
Au bord du promontoire, il roule entre ses doigts
Les sept tuyaux de buis qui modulent sa voix.
Dans ses vieux murs, géants vêtus d'herbe nouvelle,
Pour l'épouse il étend les peaux d'ours; il appelle,
Et son œil, jour et nuit, rempli de pleurs amers,
Cherche sa Galatée assise sur les mers.

A peine du Cyclope énervé par la lutte
A tari la chanson dans le buis de sa flûte,
Un écho plus nombreux répète en d'autres mots
Les chants que la Sirène a révélés aux flots.
Sur son mètre dansant au milieu des Cyclades,
Le temple, au front des monts, dresse ses colonnades;
Et déjà des devins l'hymne nourri d'encens
Ébranle, sous le dieu, les trépieds bondissants.

Quand le temple se tait, épuisé d'harmonie,
Le Rhapsode, à son tour, vient lutter de génie
Avec le flot qui passe et la fille des eaux.
Des chansons de l'Olympe amusant les roseaux,
Avec art égaré, le grand troupeau d'Homère
D'île en île poursuit la sonore chimère.
Comme un filet jeté, le soir, sur l'Océan,
Le poëte a tendu son poëme géant,
Qui, dans ses mailles d'or, entraîne au loin les villes,
Les royaumes, les bois, les montagnes, les îles,

Les Centaures blessés menant le premier deuil,
Les races au berceau, vagissant sur le seuil
Que gardent les lions sous les murs du Cyclope,
L'Ida qu'un noir encens d'un nuage enveloppe,
Et le grand Jupiter, source et fin des grands dieux.

Le Rhapsode en son œuvre emprisonnant les cieux,
Tout dans ses chants abonde et sous sa loi s'incline,
Tout, hormis la déesse à la voix cristalline,
Perle qui disparaît dès qu'il croit la toucher,
Divin miel enfoui dans l'âme du rocher.
« Imite-moi, dit-elle, et suis-moi dans mon antre;
« Vers toi je tends les mains. Encore un pas; viens, entre,
« Et sur le sable d'or marions nos deux voix. »

Le poëte, aveuglé pour la seconde fois,
Dans son urne de marbre épand les rhapsodies,
Ithaque, Ulysse errant, flottantes mélodies,
Poëmes tout trempés des longs pleurs murmurants,
Que parmi les ajoncs nourris dans les torrents,
Avec la fleur marine et la conque épineuse,
Presse de ses cheveux la divine chanteuse.
L'oreille encor tendue aux promesses du bord,
Il meurt en imitant l'inimitable accord.
Il meurt, et sur le rhythme où les muses l'entraînent,
Les générations l'une à l'autre s'enchaînent.
L'écho gardant l'écho des chants évanouis,
Les peuples ceints de myrte, en chœur épanouis,
Se tiennent par la main, et la flûte thébaine
Exhausse ses cent tours sur le front de Messène.
Cependant la phalange, à la robe d'acier,
Heurtant du javelot le bord du bouclier,
Suit, un pied dans le sang, les leçons de la lyre.

Des hommes et des Dieux providence ou délire!
Des grottes du Caucase, où l'arbre échevelé
Répète au fond des bois le mètre révélé,
Des chaumes d'Arcadie, où le chœur des cigales
Mêle aux cent voix de Pan ses voix toujours égales,
Des pieds bleus de l'Olympe à la blanche Délos,
Où le roseau préside à la danse des flots,
Cent peuples enivrés du chant de la Chimère,
En cadence emportés par tout bruit éphémère,
De pensers en pensers, de sommets en sommets,
La convoitent partout sans l'étreindre jamais.

Alors, le sein baigné des longs pleurs de sa grotte,
Seule avec l'aquilon la Sirène sanglotte;
Et le puits de l'abîme entend son chant d'adieu :

« Pourquoi chanter encor quand tout fuit et tout passe?
Nul chanteur ne m'attend jamais en aucun lieu.
Une ombre, quelquefois, qui s'assied sur ma trace,
Me répond; je fais signe. Elle approche. J'embrasse
Le froid tombeau d'un demi-dieu.

La perle orne la perle; et, tous deux nés ensemble,
La nymphe a, dans les bois, le faune pour amant.
Mais, dans l'immensité, quel être me ressemble?
Partout un froid démon autour de moi rassemble
Les monstres de l'isolement.

Écume soulevée au souffle d'une femme,
Grands dieux qui m'écoutez, à genoux, sur l'autel,
Fantômes d'un moment qui vivez de mon âme,
Dites, avez-vous vu, sur un vaisseau sans rame,
Passer mon amant éternel?

Peut-être viendra-t-il, ce soir, là, sur la plage;
Mais toujours, même unis, l'abîme est entre nous.
Sans hymne, sans flambeau, dans une nuit d'orage,
D'un astre pâle et froid mes noces sont l'ouvrage;
Le vide abîme est mon époux. »

Lentement, dans le gouffre où surnage l'étoile,
La Sirène descend; lentement, sous son voile,
Son cœur, en palpitant, fait palpiter le flot.
Au loin, le golfe ému berce le matelot.
Mais la voix pour toujours se tait autour des îles.
Sans l'hymne, les sillons jaunissent infertiles.
Tout reposait sur l'hymne, et tout meurt avec lui,
Temple, autel chancelant sous l'immortel ennui.
Sur son rhythme brisé tout un monde s'écroule;
De son vase qui fuit, l'éternité s'écoule;
L'eau sainte avec le chant décroît dans Ilyssus;
Et le concert fini, les dieux ne trouvent plus
Que temples prosternés, le front sous la poussière,
Klephtes, pachas, Delhis, à travers la bruyère,
Et près d'un scorpion rampant dans un tombeau,
Le roseau d'Eurotas qui siffle au bord de l'eau.

Septembre 1843.

LE RHIN

A M. DE LAMARTINE.

Au premier coup de bec du vautour germanique,
Qui vient te disputer ta part d'onde et de ciel,
Tu prends trop tôt l'essor, roi du chant pacifique,
Noble cygne de France, à la langue de miel.
Quoi ! sans laisser au moins une plume au rivage,
Gardant pour ta couvée à peine un grain de mil,
Des roseaux paternels tu cèdes l'héritage;
Et sur l'aile de l'hymne agrandi dans l'orage,
Du Rhin tu fuis jusques au Nil !

Ah ! qu'ils vont triompher de ta blanche élégie !
Que l'écho de Leipsick rira de notre peur !
Déjà l'or de ton chant transformé par l'orgie,
Dans l'air m'est renvoyé comme une balle au cœur.
J'écoutais l'avenir dans ta voix souveraine,
Au joug harmonieux me soumettant d'abord:
Mais la douleur m'éveille au sein de la sirène;
Ma lèvre, en pâlissant, repousse encore pleine
La coupe où tu verses la mort.

Ne livrons pas si tôt la France en sacrifice
A ce nouveau Baal qu'on appelle unité.

Sur ce vague bûcher où tout vent est propice,
Ne brûlons pas nos dieux devant l'humanité.
L'holocauste n'est plus le culte de notre âge.
Comme Isaac pliant sous le glaive jaloux,
Pourquoi tenir courbé ce peuple sous l'outrage?
Est-ce pour l'immoler, sans revoir son visage,
Que vous l'avez mis à genoux?

Si patrie est un mot inventé par la haine,
Tente vide, en lambeaux que l'amour doit ployer;
S'il faut des nations briser la forme vaine,
Arrache donc aussi la famille au foyer!
De tout champ limité condamne la barrière.
Maudis le jeune hymen dès que son temple est clos.
Au lare domestique interdis la prière;
Tous ensemble, au hasard, mêlant notre poussière,
Fraternisons dans le chaos.

Regarde! dans ton vol, les cieux que tu visites,
Par des rivières d'or divisent l'infini.
Ces royaumes profonds dont tu sais les limites,
Désertent-ils l'azur que Dieu même a béni?
Le Bélier au Verseau cède-t-il sa frontière?
Au vain rugissement de l'Ourse ou du Lion,
Quand vit-on reculer le sanglant Sagittaire,
Ou fuir les deux Gémeaux s'inclinant jusqu'à terre,
Dans la cité du Scorpion?

L'humanité n'est pas la feuille vagabonde,
Sans pays, sans racine, enfant de l'aquilon.
C'est le fleuve enfermé dans le lit qu'il féconde,
Parent, époux des cieux mêlés à son limon.
Au peuple ne dis pas : « Abandonne ta rive. »

Quand l'herbe boit le flot promis à l'Océan,
C'est qu'aux sommets sacrés d'où l'avenir dérive,
La source de l'idée a tari toute vive
Dans l'esprit glacé du géant.

Du chœur des nations la lutte est l'harmonie;
Dans mille chants rivaux, d'où naissent leurs concerts,
Chaque peuple a sa voix, sa note, son génie.
Tout, dans l'immense accord, paraît un et divers.
L'un parle-t-il trop bas par la voix du prophète,
A l'hymne de la peur enchaîne-t-il ses jours,
La danse des cités, en chancelant, s'arrête.
De leurs fronts de granit, ridés par la tempête,
Tombe une couronne de tours.

Sur la lyre accordée aux prières des femmes,
Pourquoi de tant d'enceus nourrir notre sommeil?
De trop de voluptés ne chargeons pas nos âmes.
Après le songe heureux es-tu sûr du réveil?
Que sais-tu si l'aspic ne dort pas sous la rose,
Si la lutte est finie entre l'homme et le Dieu?
Convive du banquet que plus d'un pleur arrose,
Sur le mur prophétique où cette main se pose,
Ne vois-tu pas des traits de feu?

Pour désarmer nos cœurs, apprivoise le monde.
D'avance à l'avenir as-tu versé la paix?
Et du Nord hérissé le sanglier qui gronde,
De ta muse de miel a-t-il léché les traits?
Au soc de la charrue a-t-il courbé le glaive?
Albion, sur sa nef, détruit-il son rempart?
Parmi les flots d'airain que l'Orient soulève,

Orphée a-t-il enfin marié sur la grève
L'aigle blanc et le léopard?

Le Rhin sous ta nacelle endort-il son murmure?
Que le Franc puisse y boire en face du Germain.
L'haleine du glacier rouillant leur double armure,
Deux races aussitôt se donneront la main.
Nous ne demandons pas tout l'or de la montagne.
Du Nil de l'Occident nous ne voulons qu'un bord,
Pour que les cieux de France et les cieux d'Allemagne,
Sous les eaux partageant l'astre de Charlemagne,
Roulent ensemble au même port.

Aux troupeaux divisons la source de nos pères.
Quand ils ont sur la rive assis la liberté,
Craignaient-ils d'éveiller les gothiques vipères?
Goûtons l'eau du torrent par droit de parenté.
Avec les rois germains tout nous réconcilie.
Dans leur nid féodal nos aigles sont éclos.
Sans qu'au bruit de leurs pas notre écho s'humilie,
Consentons que leur ombre à notre ombre s'allie
Dans le sein pavoisé des flots.

Mais si lui-même en vain le torrent nous appelle,
Si l'onde du glacier ne coule pas pour tous,
Et s'il faut nous sevrer du lait de la Cybèle,
Quand ce peuple aura soif, où l'abreuverons-nous?
Au pays des palmiers tu penses le conduire!
Notre Dieu ne veut pas qu'on nous mène en exil.
Pendant que tu chantais, tout près de nous séduire,
Sur son flanc irrité j'ai vu son glaive luire.
La France en aiguisait le fil.

Tu pars, dis-tu? — Marchons, au vent de tes bannières,
Non pas, comme Joseph, en sa captivité,
Au joug du Pharaon liant ses onze frères;
Il pleurait, dans Memphis, sur Jacob insulté.
Mais ainsi que Moïse, au sortir du servage,
Loin d'Apis entraîné par le serpent d'airain,
Fais-nous rentrer, joyeux, dans l'ancien héritage,
Et le glaive épousant les lyres au rivage,
Allons revoir notre Jourdain.

Juin 1841.

TABLE

PROMÉTHÉE.

NAPOLÉON.

LES ESCLAVES.

